N° 614 35e Année. Tome CLXIX 15 Janvier 1924

MERCVRE

DE

FRANCE



Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... *3 fr. 50* | *Étranger* .... *4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

L'année 1923 finit en beauté, effectivement, les dernières séances, celle du 31 décembre particulièrement, furent empreintes de la plus grande fermeté.

Si maintenant nous comparons les cours de la plupart des valeurs dirigeantes du marché à ceux qui étaient pratiqués fin 1922, nous constatons qu'il y a une hausse ou recul assez sensible selon que nous exprimons ces différences de cours en francs-papier ou en monnaie à valeur fixe : hausse dans le premier cas, baisse dans le second.

La baisse du franc, corollaire de la hausse des devises appréciées, a eu la plus fâcheuse répercussion sur la tenue de nos rentes, des obligations du Crédit National, des emprunts gagés par des annuités de l'Etat, des obligations de la Ville de Paris, du Crédit Foncier de France, des chemins de fer, et généralement sur toutes les valeurs à revenu fixe. Les valeurs industrielles, susceptibles de procurer à l'argent un loyer plus rémunérateur, ont exercé leur attrait sur les capitaux ; pourtant, si l'on songe que la petite épargne est restée fidèle à ses vieux titres favoris, souscrivant jusqu'à la limite de ses forces aux incessantes émissions de titres à revenu fixe, on se demande s'il ne serait pas de l'intérêt de l'Etat, ainsi que le faisait dernièrement observer « L'Information financière », de lui accorder des compensations fiscales pour les coupons de ses titres.

Nos grands établissements de crédit sont parmi les plus solides de la cote : Banque de Paris, ...5 ; Crédit Foncier de France 1.450 ; Crédit Lyonnais 1.635 ; Comptoir d'Escompte 998 ; Société générale 740. Les chemins français, sans finir au plus haut, réalisent cependant des plus-values : Est 889 ; P.L.M. 1.122 ; Midi 899 ; Nord 1.340 ; Orléans 1.000. Les charbonnages stimulés par la hausse des charbons anglais se présentent en nouvelle avance : Mines de Courrières ... ; Mines de Lens, action nouvelle 440. Les valeurs cuprifères se contentent de maintenir leurs cours précédents, notons toutefois les progrès réalisés par Utah Copper à 1.296 et Montecatini ...8.

Après quelques semaines d'accalmie, les valeurs de produits chimiques attirent l'attention, s'établissant à des niveaux supérieurs : Bozel-Lamotte 379 ; Matières colorantes et produits chimiques de Saint-Denis 800 ; Usines du Rhône 674 : Salines de Djibouti 235. Il en est de même des valeurs d'électricité : forces motrices du Haut-Rhin 794 : de filatures : Dollfus, Mieg et Cie 2.890 ; de ... : Gaz et eaux 955.

Le compartiment russe est ferme, tous les fonds s'adjugent quelques fractions, les valeurs industrielles réalisent aussi des progrès. Les valeurs de pétroles sont fermes : Royal Dutch 23.450 ; Shell 332. Les affaires de caoutchouc sortant de leur indécision semblent s'orienter vers des cours de hausse : Financière des caoutchoucs 199 ; Padang 424 ; les Terres Rouges 311. Du fait de la fermeture du marché de Londres les derniers jours de l'année, les valeurs sud-africaines sont restées dans l'expectative : De Beers 845 ; Rand Mines 242.

LE MASQUE D'OR.

CRÉDIT MOBILIER DE FRANCE

Les actionnaires du Crédit Mobilier Français se sont réunis le 19 décembre en assemblée générale ordinaire, sous la présidence de M. Luquet, assisté de MM. Mareuse et Bory d'Arnex, en qualité de scrutateurs.

L'assemblée a approuvé les rapports et les comptes de l'exercice clos le 30 juin 1923, faisant ressortir à 7.318.501 fr. le bénéfice net, somme à laquelle il convient d'ajouter le solde bénéficiaire reporté des exercices antérieurs s'élevant à 2.264.385 fr.

Sur la proposition du conseil, le dividende brut a été fixé à 30 fr. par action, le paiement devant être effectué, sous déduction des impôts, à partir du 1er avril 1924.

Le report à nouveau s'élève à 2.728.852 fr.

En vertu de l'article 36 des statuts, l'assemblée a autorisé le conseil à procéder, au cours de l'exercice 1923-24, par imputation sur le compte « solde reporté des exercices antérieurs appartenant aux actionnaires » au rachat de parts bénéficiaires à concurrence d'un nombre maximum de ...000 titres, à un prix ne dépassant pas 415 fr. par titre, coupon n° 14 détaché. Aucune opération de rachat de parts n'aura cependant lieu avant la modification par une assemblée extraordinaire, déjà convoquée, des articles des statuts relatifs aux droits respectifs des actions et des parts bénéficiaires.

L'assemblée a ratifié la nomination comme administrateurs de MM. Etienne Chauvy et Maurice ...logue, et réélu en cette même qualité M. Jean-Charles Charpentier,

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les **abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être, ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

DE LA DICTATURE

—

I

L'HOMME DES CRISES

Les crises de conscience, les crises d'âme appellent les soins du prêtre : il console, tranquillise, apaise les scrupules, pardonne les péchés, guide la foi. Il est le pacificateur mystique, celui qui apporte l'ordre spirituel et, avec l'ordre, le repos, la confiance, le bonheur...

Les crises physiologiques relèvent du médecin. Il faut que la nature seconde la science, que la maladie évolue normalement et que le malade oppose au mal une suffisante force de résistance ; cependant, l'intervention du médecin ne laisse pas d'être indispensable. S'il ne détermine pas la guérison, il la hâte, et, par là-même, bien souvent, évite une rechute qui serait fatale.

Le financier habile rétablit l'équilibre des budgets déficitaires.

Telle importante affaire industrielle ou commerciale qui périclite est remise à flot par un chef compétent, travailleur, sagace et audacieux tout ensemble.

L'homme des crises sociales et politiques, c'est le dictateur.

Plus que le prêtre, le médecin, le financier, l'industriel, le dictateur doit être toujours prêt à intervenir ; plus qu'aucun d'eux il doit être informé, c'est-à-dire qu'il

est capital pour lui de connaître à fond le processus des crises et de surveiller leur évolution phase à phase.

Pour le maître d'Etat, nous l'avons vu (1), les phases importantes, sont la première et la dernière. Mais, quand éclate la crise, le dictateur n'est pas au pouvoir, du moins, nous supposons, ici, qu'il ne l'est pas encore. Durant la seconde période, au contraire, surtout s'il est général, son autorité, son courage, sa décision, sa volonté, son audace peuvent décider de sa fortune, le porter à la suprême magistrature. Encore faut-il que le gouvernement en place se soit montré notoirement au-dessous de la tâche qui lui incombait. Aussi, ordinairement, la phase favorable à l'arrivée du dictateur est-elle la troisième. La période héroïque a passé sans apporter de solution, les événements traînent, les nerfs s'irritent et se fatiguent, le gouvernement est battu en brèche, le mécontentement, l'inquiétude, le découragement, les ambitions créent une atmosphère trouble : l'heure de l'homme des crises a sonné.

Il y a, d'ailleurs, différentes sortes de dictateurs. La différence tient autant aux hommes qui s'élèvent à la dictature qu'aux événements qui les suscitent.

Il y a des dictateurs militaires,— ceux qu'on appelait à Rome des « dictateurs complets », — et il y a des dictateurs civils.

Les pouvoirs des uns n'égalent pas toujours les pouvoirs des autres.

Celui qui se saisit du pouvoir par la force diffère de celui auquel le pouvoir est offert. La dictature née d'une guerre victorieuse ne ressemble pas à celle que la défaite rend nécessaire, et le dictateur nommé pour étouffer un mouvement révolutionnaire n'est pas forcément le même que celui auquel on demande de mettre un terme à une crise économique.

(1) Voyez : *Des Crises*, Mercure de France, 15 août 1923.

Il y a des dictatures totales et des dictatures partielles, des dictatures stables et des dictatures à durée limitée.

Le dictateur peut supprimer toute magistrature susceptible de briser la sienne ; il peut disposer légalement de tous les pouvoirs sans que pourtant les institutions de la démocratie ou de la royauté disparaissent. Le Sénat et les consuls demeurent, à Rome, en dépit de la puissance dictatoriale remise à un citoyen. Nous voyons, présentement, en Italie et en Espagne, la dictature installée à côté de la personne royale respectée.

Mais, quel que soit le dictateur, son avènement est la conséquence d'une crise.

Lorsque l'ordre règne dans la société et dans l'Etat, il n'y a pas de place pour la dictature, à moins que l'ordre ne règne du fait du dictateur. Car, si la dictature sort du désordre, elle a pour mission, — ou tout au moins pour prétexte, — le rétablissement de l'ordre.

Napoléon a écrit :

> Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune ; elles dérivent toujours de la combinaison et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses. Regardez Alexandre, César, Annibal, le grand Gustave et autres : ils réussissent toujours. Est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes ? Non, mais parce que, étant de grands hommes, ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leurs succès, on est tout étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour les obtenir.

Si l'on s'étonne, on a tort. Napoléon, d'ailleurs, pose assez mal le problème. Il parle du hasard et de la fortune comme de forces secrètes, concrètes, surhumaines.

Le hasard n'existe que relativement à notre ignorance des actes des hommes et de leur répercussion sur les événements. Le hasard dépasse l'individu, il ne lui est ni étranger ni extérieur. Le hasard n'est pas je ne sais quelle intervention inopinée de la Divinité,

La fortune ne nous est extérieure que dans la mesure où les autres hommes aident ou contrarient nos désirs et nos facultés.

Nous ne sommes pas les maîtres de notre destinée, parce que le destin est le mouvement de la masse des volontés extérieures agissant, favorablement ou défavorablement, sur le mouvement de notre volonté personnelle.

Il semble que le grand homme, — ici, Napoléon a raison, — ait la faculté d'influencer sa destinée. Cela tient, d'une part, à ce qu'il dispose d'une formidable volonté de puissance, qui s'oppose victorieusement à la volonté de la foule, qui finit même par la capter ; d'autre part, à ce que, bien souvent, le mouvement de la volonté du grand homme s'exerce dans le sens du mouvement de la volonté collective.

Le grand homme réussit, alors, parce qu'il est nécessaire et que la collectivité sent qu'il est nécessaire.

Napoléon dit encore, en se désavouant, d'ailleurs : « En général, ce sont les circonstances qui font les hommes. » Et puis : « C'est le succès qui fait le grand homme. »

Les circonstances sont les auxiliaires du génie, voilà la vérité. Encore faut-il un homme. Ceux que cite Napoléon étaient nés chefs. Les circonstances les favorisèrent, elles ne les firent point surgir spontanément. Les circonstances servent seulement ceux qui sont dignes d'elles, c'est-à-dire ceux-là qui savent et peuvent les faire servir à l'édification de leur destin de maîtres.

Un homme, d'abord, des circonstances favorables, ensuite.

C'est ce que Machiavel, parlant de ceux qui surent devenir princes, résume en une formule mathématique.

Sans l'occasion, dit-il, leur talent et leur courage eussent été inutiles : et sans leurs qualités personnelles, l'occasion se serait en vain présentée.

§

Il y a chez l'individu un primordial instinct de liberté que bride la société. Aussi tolère-t-il volontiers un certain relâchement dans l'ordre social. Le relâchement tourne-t-il au désordre, l'individu se sent menacé dans ses intérêts personnels les plus immédiats. Son instinct de liberté s'apaise ; il aspire au rétablissement de l'ordre.

Point de crise qui résiste à cela. C'est pourquoi toute crise qui se prolonge aboutit presque fatalement à la dictature.

Nous le verrons tout à l'heure, nous avons tous un désir secret et profond d'autorité et de pouvoir. Voilà une raison nouvelle en faveur du dictateur, car, outre que celui-ci, en maîtrisant la crise, défend nos intérêts matériels et travaille dans le sens de l'intérêt supérieur de l'espèce, lequel se conjugue avec l'ordre même de la société, il satisfait en sa personne l'inconsciente passion que nous nourrissons pour la domination.

Le désir de pouvoir découle de la volonté de puissance, et celle-ci est l'expression directe de notre activité intellectuelle et physique, de notre dynamisme vital. Les sociétés en décadence et les êtres débiles, seuls, ne connaissent pas le « désir de pouvoir », parce que leur volonté de puissance est réduite au minimum, comme leur activité.

Dans une société qui prospère, chez un peuple fort, les crises, au lieu d'être une calamité, sont un stimulant. Voyez Athènes, voyez Rome. A chaque convulsion sociale ou nationale, leur puissance et leur renom s'accroissent : il se lève un chef qui, triomphant du péril, ajoute à leur gloire et à leur prospérité.

L'ordre est si nécessaire à la société, à la nation ; l'anarchie est tellement contraire aux intérêts de l'une et de l'autre, à leurs fins, à leur nature même, que, en dépit du goût de tous les peuples pour la liberté, ceux-ci

la sacrifient chaque fois qu'une crise grave met en péril l'harmonie sociale ou l'intégrité nationale.

M. Ernest Sellière note fort justement que les sociétés ont en elles un « besoin primordial d'expansion pour la vie », lequel se traduit par un impérialisme collectif (1). C'est lui qui détermine, qui impose l'ordre. L'ordre est fonction de la volonté de durer, du désir d'éternité qui sont au cœur de chaque homme, comme en toute chose établie, créée, et qui tend à se conserver dans le temps et dans l'espace.

D'une façon générale, le dictateur est l'homme de l'ordre. Voilà pourquoi il est l'homme des crises.

Il faut des Solon, des Pisistrate, des Aristide, des Thémistocle, des Périclès, des Alexandre; il faut des Cincinnatus, des Marius, des Sylla, des Auguste; il faut des Médicis, des Louis XI, des Richelieu, des Louis XIV (2), des Pierre-le-Grand, des Bonaparte, des Pitt, des Bismarck et des Mussolini...

Les Athéniens n'étaient pas capables de se prononcer sur la forme de leur gouvernement; les uns penchaient pour le gouvernement populaire, les autres pour l'oligarchie, d'autres encore pour un mélange des deux; « la ville, dit Plutarque, se trouvait dans un très pressant danger, et semblait n'avoir d'autre moyen de se garantir du naufrage que de se soumettre au pouvoir d'un seul ».

La sagesse de Solon écarte la guerre civile.

Les légions romaines se trouvaient cernées par les Eques et les Volsques: Cincinnatus, arraché à sa charrue, fut nommé dictateur.

Par la ruse et le courage de Thémistocle, les Grecs sont vainqueurs à Salamine. Auguste rétablit l'unité de l'Empire romain, pacifié par sa fermeté et sa prudence.

Richelieu soumet définitivement la noblesse et profite

(1) Ernest Sellière : *L'Impérialisme démocratique.*

(2) Le règne de certains monarques peut être comparé au gouvernement dictatorial.

des conflits qui divisent l'Europe pour agrandir le domaine de la France.

La crise politique et économique que traverse l'Italie après la guerre suscite le fascisme et la dictature de M. Mussolini.

Au moment où éclate le conflit, l'Italie, secouée par de trop nombreuses crises intérieures, venait d'assurer enfin son équilibre social. Ses finances, par une opération audacieuse, s'étaient sensiblement améliorées ; une puissante organisation industrielle avait transformé le pays. Mais les masses populaires restaient éloignées de la vie politique, si bien que, lorsque les classes dirigeantes et le gouvernement décidèrent l'entrée de l'Italie dans la guerre, le peuple italien, n'apercevant pas la nécessité d'un tel acte, s'étonna. Il n'était pas prêt moralement et politiquement : on ne l'avait pas préparé.

C'est pour avoir faibli à cette tâche, c'est pour n'avoir pas su amener ces masses, par la voie qu'il fallait, aux suprêmes sacrifices, c'est pour cela que la guerre a été pour la seule Italie, parmi les peuples vainqueurs, un creuset infernal d'anarchie d'où, réaction tardive, le fascisme devait sortir (1).

Confédération générale du Travail et Confédération italienne des travailleurs, syndicalistes révolutionnaires et syndicalistes chrétiens menèrent une action vigoureuse dès que la paix rendit leurs adhérents à ces organisations. Et le conflit éclata entre ouvriers et industriels. Bientôt les grèves et les émeutes se multiplient. Le désordre fut partout, au Parlement aussi bien que dans les services publics. L'impuissance du gouvernement s'affirme de plus en plus. Les usines sont occupées par les ouvriers, après que les patrons en ont été chassés. La grève générale sévit ; on se bat partout ; c'est la guerre civile.

La guerre civile, écrira Giovanni Papini, se déroule par bonds, par des épisodes en ordres épars, interrompus par de courtes

(1) Domenico Russo : *Mussolini et le Fascisme*, Paris, Plon, éd. 1923.

trèves, par des armistices précaires, mais elle est, qu'on le veuille ou non, le fait dominant de notre vie quotidienne. On pourrait croire que les Italiens, n'étant pas satisfaits du sang de leurs ennemis, ni de leur propre sang, répandu dans la guerre, triste, pénible, longue, désespérée, sentent le besoin d'une prolongation de cruauté, d'un supplément de souffrance, d'un grand holocauste de vie, de tortures, de souffrances humaines.

Les armes qui furent fabriquées en excédent, toutes sont mises en œuvre, et celles qui furent ramassées, trophées pardonnables, sur les rochers du Carso, tous les projectiles, qui n'ont pas explosé avant le mois de novembre 1918, éclatent maintenant. Et ceux qui ne sont pas morts sous les balles croates ou hongroises meurent sur les places d'Italie ; et ceux qui ont survécu aux assauts, aux escalades des hauteurs, aux déluges de feu, tombent, aujourd'hui, dans les embuscades, dans les mêlées, sur les routes, dans toutes les régions d'Italie. Celui qui échappa à la rage des ennemis est tué par ses frères, par des hommes qui sont nés dans des maisons proches de la sienne, fils de mères de sa propre race et d'hommes qui parlent la même langue peut-être, et qui ont peut-être dans leurs âmes les mêmes amours (1).

Une telle crise, atteignant l'organisme entier de la nation, demandait un dictateur total : Mussolini surgit, appuyé d'un million de fascistes.

§

Il fallait que Moïse trouvât les Israélites esclaves en Egypte et opprimés par les Egyptiens, afin de les disposer à le suivre pour sortir d'esclavage. Il fallait que Romulus ne pût être élevé dans Albe et fût exposé en naissant pour pouvoir devenir roi de Rome et fondateur de ce puissant empire. Cyrus devait trouver les Perses mécontents de l'empire des Mèdes, et les Mèdes amollis par une longue paix. Thésée ne pouvait faire preuve de son courage s'il n'eût pas trouvé les Athéniens dispersés. Ces occasions fournirent à ces hommes des moyens de succès, et leur talent sut mettre à profit une occasion qui rendit leur patrie à jamais célèbre et en assura la prospérité (2).

(1) *Mussolini et le Fascisme*, op. cit.
(2) Machiavel : *Le Prince*. — Au sujet de Machiavel, n'est-il pas remarquable.

Il fallait que les Gaulois eussent ravagé l'Italie pour que le Sénat romain rappelât Camille de son exil volontaire; que les Cimbres et les Teutons marchassent sur Rome pour que Marius, victorieux, se vît cinq fois de suite renommé consul ; que Sylla triomphât de Marius pour que Sertorius érigeât sa dictature dans les provinces d'Espagne.

Il fallait que la guerre éclatât entre le malheureux Charles Ier et le Parlement pour qu'Oliver Cromwell devînt protecteur d'Angleterre.

Il fallait la Révolution, le discrédit du Directoire et l'impuissance des factions, pour que Bonaparte obtînt le Consulat.

Partout, toujours, il a fallu des bouleversements politiques, des crises sociales, la division des partis, la guerre civile ou étrangère pour faire surgir un chef, pour qu'un grand homme se révélât.

Encore y a-t-il à cela deux conditions : premièrement, qu'il y ait à point nommé le citoyen dont le pays a besoin ; deuxièmement, que le pays soit moralement en état de donner le jour à un tel homme, car, évidemment, le seul fait de la crise ne saurait suffire à le créer.

En d'autres termes, la venue opportune d'un chef, d'un grand homme, est subordonnée à la vitalité nationale d'un peuple, elle en est la conséquence.

L'autorité personnelle du dictateur est une émanation directe de la volonté de puissance de la collectivité nationale.

Le dictateur est véritablement représentatif de l'énergie, du dynamisme vital de son peuple.

Les crises lui sont prétexte à se manifester, mais il ne se manifeste que parce que la société, la nation, aspire

qu'il ait écrit son célèbre essai au milieu des crises politiques qui firent des princes italiens de la Renaissance autant de potentats et de dictateurs ! Ne fut-il pas lui-même un dictateur en chambre ? Du dictateur, il avait l'ambition et l'astuce ; le courage et le caractère lui faisaient défaut. Ne pouvant agir, il rêve; il enseigne ce qu'il ne lui fut pas permis de pratiquer.

à l'ordre et à durer. Lorsqu'un peuple s'abandonne, lorsqu'il n'a plus de patriotisme, lorsqu'il se désintéresse de la chose publique, et cesse, en un mot, d'être animé d'un esprit national, il n'est plus qu'un troupeau sans berger et sans chiens à la merci des loups d'alentour.

Athènes, qui avait institué l'ostracisme, non pour châtier les rebelles et les traîtres, mais contre les chefs de parti ou les grands citoyens dont elle craignait la prédominance fatale aux idées démocratiques, risqua et perdit à ce jeu la suprématie de la Grèce (1).

C'est qu'à Athènes, alors, les intérêts de classe, les intérêts particuliers avaient refoulé le sentiment national.

Lorsqu'il ne se rencontre pas, en temps de crise, un citoyen assez déterminé pour s'imposer au peuple et aux pouvoirs publics par la ruse ou la violence, ou bien, quand les pouvoirs publics et le peuple ne savent pas se soumettre volontairement à l'autorité d'un citoyen désigné par eux, c'est que la volonté de puissance collective est réduite à rien, c'est que la nation se désagrège : elle n'est plus régie par la volonté de durer, elle est vidée du désir d'éternité. Et la crise emporte tout, comme le flot tumultueux d'un torrent débordé.

II

LE DICTATEUR EST L'HOMME DE LA DÉMOCRATIE

Aristote a fixé en quelques lignes le contrat de la démocratie.

Il faut, dit-il, que les magistrats soient élus par tous ou tirés au sort ; que les dignités ne soient point distribuées d'après le chiffre de la fortune ; que les fonctions ne soient jamais de longue durée ; que tous les citoyens soient appelés à juger dans les tribunaux; enfin que la décision de toutes choses dépende de l'assemblée générale des citoyens.

(1) Joseph Viaud : *La Dictature*, Paris, 1907.

Il est bon de le noter tout de suite, les démocraties grecques ne régirent jamais que de petites cités ; elles ne parvinrent pas à s'établir hors de la vie communale.

Si l'on veut que la chose publique soit débattue par tous, il faut avoir la possibilité de réunir l'ensemble des citoyens; cela ne peut se faire que si les citoyens ne sont pas trop nombreux.

On a toujours la faculté de consulter le peuple par voie plébiscitaire, mais on ne gouverne pas l'État à coups de plébiscites.

Aussi bien, la conception aristotélicienne de la démocratie n'exige point, comme on pourrait être tenté de le croire, que le gouvernement appartienne à la totalité des citoyens. Dans l'esprit d'Aristote, la démocratie est le gouvernement de la majorité. Encore est-il nécessaire que cette majorité soit celle d'une certaine classe sociale :

Il n'y a de démocratie réelle, dit-il, que là où les hommes libres, mais pauvres, forment la majorité et sont souverains.

Ainsi, la démocratie est le gouvernement de la majorité des citoyens pauvres. Ne confondons pas, ici, les citoyens pauvres avec les citoyens laborieux, car, à Rome, par exemple, les citoyens pauvres, plus ou moins entretenus par l'État, vivaient dans une dégradante oisiveté.

Loin de moi la pensée d'insulter à la misère du peuple. Trop souvent, cette misère a pour cause initiale une mauvaise organisation sociale. Force est bien de reconnaître, cependant, que ceux qu'elle atteint ont aussi leur part de responsabilité. La chance contraire, les tares physiques et intellectuelles, la boisson, la débauche, la paresse influent fortement sur la destinée des hommes. Si quelques individus d'élite demeurent injustement dans une situation inférieure, du fait seul qu'ils appartiennent à la classe la plus basse de la société, la grande masse de cette classe, socialement parlant, occupe la place qui lui revient normalement.

Ce n'est pas une raison, évidemment, pour que les favorisés du sort exploitent et maltraitent les déshérités ; ce n'en est pas une non plus pour que ceux-ci prétendent à dominer, par la force de la médiocrité et du nombre, la minorité intelligente. Et, pourtant, à Athènes comme à Rome, c'est à ce jeu de va-et-vient que s'usera la démocratie, les pauvres et les riches se persécutant tour à tour.

« Il ne faut pas que le chef de l'État soit chef de parti », disait Napoléon.

Le gouvernement de la démocratie est, malheureusement, un gouvernement de parti, puisqu'il est un gouvernement de classe, circonstance aggravante, il est le gouvernement du parti le moins qualifié pour diriger l'État, puisqu'il est le gouvernement de la classe la plus nombreuse, qui est aussi la classe la moins cultivée, la moins intelligente dans son ensemble.

Aristote n'était pas sans entendre cette dernière critique ; toutefois, il soutenait que la majorité, dont chaque membre pris séparément ne constitue pas un homme remarquable, est cependant plus compétente que des hommes supérieurs, sinon individuellement, du moins en bloc, « comme un repas à frais communs est plus splendide que le repas dont un seul convive fait les frais ». Dans la multitude, chaque individu a sa part de vertu, de sagesse, et tous, en se groupant, forment comme un être unique ayant des mains, des pieds, des sens innombrables, un moral et une intelligence en proportion.

C'est un peu comme si l'on disait que cent hommes médiocres assemblés font de leur médiocrité une somme géniale, ou encore que cent mille idiots valent un homme intelligent.

Aristote raisonne comme s'il ignorait qu'on ne peut additionner que des choses de même nature. Un imbécile et un imbécile, cela fait au total deux imbéciles et rien de plus !

Il importe de remarquer que ni à Athènes, ni à Rome,

la démocratie n'eut vraiment forme populaire. Si les citoyens pauvres dominent, la minorité riche et cultivée ne cesse pas de jouer un rôle considérable.

La démocratie athénienne était, d'ailleurs, une aristocratie. Lorsque Aristote veut la souveraineté pour la classe des pauvres, il a soin de spécifier que ces pauvres sont des hommes *libres*. A Athènes, les électeurs étaient au nombre de quinze mille environ. Comme chaque année, six mille citoyens, tirés au sort, exerçaient une magistrature, on peut dire que la moitié des citoyens gouvernait l'autre.

Le vrai peuple, c'était les esclaves, les affranchis et tous ceux qui, quoique libres, n'avaient pas rang de citoyens. En conséquence, le peuple n'avait point une part effective au gouvernement de la démocratie, à Athènes du moins, car, à Rome, il vint un temps où, par la révolte, la plèbe finit par conquérir des droits politiques.

Aussi bien, nous n'avons pas à discuter la constitution de la démocratie, à nous livrer à une analyse minutieuse de son fonctionnement chez les anciens.

La démocratie ne nous intéresse que relativement — et par opposition — à la monarchie, et plus particulièrement à la dictature. Encore ne s'agit-il pas de démontrer lequel est le meilleur du gouvernement de la majorité ou de celui du tyran.

La conduite de la démocratie s'accorde-t-elle avec les principes qui la caractérisent ? Les faits sont-ils l'aboutissant naturel de la théorie ?

Nous ne cherchons pas à savoir si la démocratie établit effectivement la liberté (1), l'égalité, la fraternité, la justice. Le point important pour nous à connaître, le seul qui ait rapport direct avec l'objet de notre étude, est celui-ci : la démocratie réussit-elle, dans toutes les circonstances de la vie politique et sociale de la nation, à

(1) Fustel de Coulanges a montré que la liberté n'était qu'un mot dans la cité antique, l'individu y étant totalement subordonné à l'Etat.

gouverner par elle-même, c'est-à-dire, selon le vœu d'Aristote, par la seule « décision de l'assemblée générale des citoyens » ? Ou, encore, en atténuant la rigueur de ce principe inapplicable aux trop nombreuses agglomérations de citoyens : la démocratie surmonte-t-elle toutes les difficultés, auxquelles l'État se trouve avoir à faire face, par l'unique action d'un gouvernement plural soumis au contrôle et à la volonté de la majorité des assemblées élues par le peuple ?

§

« Celui qui sauve sa patrie ne viole aucune loi. »

Napoléon avait de bonnes raisons pour parler ainsi. Il ne faisait qu'énoncer une vérité. On ne sauve pas la patrie par des moyens légaux, les Gracques en sont le glorieux et tragique exemple.

« On ne peut vaincre la nécessité que par un pouvoir absolu. » Le mot est encore de Napoléon.

Mais, n'y a-t-il pas de distinction à établir entre ceux-là qui violent la loi, étant bien entendu que leur acte à tous a pour mobile unique l'intérêt supérieur de la nation.

En violentant la loi, le dictateur est strictement dans son rôle ; il obéit à la nature même de sa magistrature.

Le roi qui viole la constitution ne fait que restaurer le pouvoir royal dans ses prérogatives initiales.

Mais, la démocratie ? S'il lui faut, pressée par la nécessité, sortir des règles instituées par ses soins, ce n'est pas seulement la loi qu'elle viole : elle se condamne elle-même. En s'avouant impuissante à diriger l'État par ses propres moyens, elle proclame la faillite des principes sur lesquels elle est fondée.

De deux choses l'une : ou bien, en toutes choses, la démocratie se soumet entièrement à la volonté de la majorité, laquelle a seule qualité pour décider, en vertu

des principes mêmes qui déterminent le gouvernement démocratique ; ou bien, pour des raisons accessoires, elle déroge plus ou moins à ses principes, néglige l'avis populaire, substitue, en totalité ou en partie, et pour un temps limité ou non, l'autorité d'une minorité ou d'un seul à l'autorité souveraine de la majorité.

Dans l'hypothèse première, le contrat de la démocratie est respecté ; il ne l'est pas dans la seconde.

Faut-il envisager une troisième hypothèse ? Nous dirons alors que, en dépit de la contradiction flagrante entre les principes et les faits, la démocratie aurait la faculté, — sans rien perdre de son caractère spécifique, — de conjuguer l'usage du pouvoir de la majorité avec l'usage du pouvoir d'une minorité ou, encore, avec l'usage d'un pouvoir personnel.

Qui ne voit que, dans ce dernier cas, on serait logiquement amené à conclure à la légitimité de l'établissement de la dictature dans l'ordre démocratique.

En d'autres termes, la dictature, sous certaines conditions, ferait partie intégrante de la démocratie dans l'exercice du pouvoir.

C'est bien ainsi qu'on l'entendait à Rome.

Comme la dictature est le secours des situations critiques qui doivent être supposées une exception, elle reste une magistrature exceptionnelle (1).

Exceptionnelle, peut-être, mais légale. Chaque fois que l'État ou l'Empire est en danger, par suite de discordes intestines ou de menaces extérieures, les consuls, le Sénat, le peuple désignent un dictateur. Il a des pouvoirs absolus. Mais, comme la démocratie romaine redoute la puissance de l'homme chargé de la sauver, elle limite à six mois la durée de sa magistrature. Souvent, le dictateur est le premier à quitter sa charge, aussitôt la crise surmontée, qui avait motivé sa nomi-

(1) Machiavel.

nation. Titus Larcius descend du pouvoir au bout de seize jours.

Pour combattre Annibal, Fabius est élevé à la dictature. Six mois s'étant écoulés, Fabius est relevé du commandement suprême. Résultat : la bataille de Cannes !

Il arrive aussi lorsque l'on a affaire à un Marius, à un Sylla, à un César, que le dictateur intrigue pour faire renouveler son mandat et réussit à accaparer le pouvoir.

Créée par l'aristocratie patricienne, chose curieuse et qui témoigne à quel point la dictature est liée à la démocratie, ce fut l'oligarchie de la noblesse, non le peuple, qui renonça à cette magistrature spéciale. Le Sénat préféra proroger les pouvoirs des consuls et des préteurs dont il augmenta le nombre. Cela lui permit de multiplier les charges au profit des nobles ; en même temps, il assurait ses propres prérogatives. Sur les consuls et les préteurs, son autorité était considérable, au contraire, le dictateur échappait à sa domination jalouse et intéressée.

Ne nous laissons, d'ailleurs, point tromper par les apparences et les mots. Le pouvoir dictatorial ne disparut jamais que de nom dans la république romaine. Lorsque la dictature est officiellement supprimée, l'Empire n'a plus rien à craindre de ses ennemis. Mais la paix de l'extérieur ne règne pas dans Rome où les factions continuent de se déchirer. Il faut maintes fois recourir à l'énergie d'un chef pour rétablir l'ordre. « A défaut de la dictature démembrée, la loi reconstitue chez les consuls une puissance analogue (1). »

La dictature fut abolie autant par calcul de l'oligarchie patricienne que par l'abus qu'on en fit. On avait fini par retirer tout crédit à l'institution, à force d'en user. Aux dictateurs militaires s'ajoutaient des dictateurs civils. Il y eut des dictateurs pour veiller à l'organisation des fêtes, pour présider les jeux, le prêteur en étant empê-

(1) Joseph Viaud, *op. cit.*

ché, pour reviser la liste des sénateurs, pour présider les comices, etc...

Pendant la durée de la république, — 509 à 31 avant Jésus-Christ, — on compte une dictature environ tous les cinq ans. D'après les Fastes, on relève une dictature en 439, une en 437, une en 435, une en 434, une en 363, une en 362, une en 361, une en 360, une en 353, une en 352, une en 351, une en 350, on en relève deux en 321, en 315, en 314, en 313, en 312, en 217...

La liste des dictateurs connus comprend plus de quatre-vingt noms.

Si la dictature n'était inscrite dans les lois de la démocratie romaine, on pourrait dire qu'elle ne se maintint au pouvoir que par la seule vertu des dictateurs.

En Grèce, la dictature n'a pas officiellement de place dans l'État démocratique. Mais, en vérité, la plupart des chefs que se donne le peuple, — c'est-à-dire les hommes libres, les citoyens, — sont plus ou moins des dictateurs, le nom seul leur manque.

Comme les dictateurs romains, les chefs de la démocratie grecque obiennent des pouvoirs en vue d'une mission déterminée. Quand les Perses marchent sur l'Attique, Aristide, rappelé d'exil, reçoit le commandement de l'armée. S'agit-il de répartir les impôts, c'est encore à lui que l'on s'en remet. Il jouit d'une autorité absolue. On lui obéit sans discuter. La démocratie l'a désigné, mais, du moment où il est investi de la toute-puissance, elle cesse d'être souveraine.

C'est ici le lieu de reproduire la célèbre réflexion de L. de Bonald :

Si l'on veut, dit-il, que la souveraineté réside dans le peuple, dans ce sens qu'il ait le droit de faire des lois, il se trouve que nulle part le peuple n'a fait des lois, qu'il est même impossible qu'un peuple fasse des lois et qu'il n'a jamais fait et qu'il ne peut faire jamais qu'adopter des lois faites par un homme appelé par cette raison législateur ; or, adopter des lois faites par un

homme, c'est lui obéir, et obéir n'est pas être souverain, mais sujet et peut-être esclave.

Et, en effet, le peuple ne peut faire les lois, 1° parce que, nulle part, la totalité du peuple ne légifère ; 2° parce que légifèrerait-elle tout entière, ce serait la majorité qui déciderait, — or, la majorité n'est qu'une fraction du peuple ; 3° parce que, en admettant que le peuple en son ensemble soit consulté, il ne fera jamais qu'agréer la loi à lui proposée par un législateur bénévole, ou par un législateur désigné par le peuple lui-même. De toute façon, la majorité ou la totalité du peuple reconnaît son impuissance à rien décider directement. Toujours un homme propose ou impose. Propose-t-il de son seul mouvement, cela suffit à démontrer l'incapacité de la masse qui, prise en bloc, peut accepter ou subir, mais ne saurait proposer, la réflexion appartenant en propre à l'individu, non à la collectivité. Impose-t-il sa volonté, c'est que, en premier, il est le chef de par sa nature ; en second, c'est que les événements inclinent le peuple, obscurément conscient de son impuissance, éclairé sans doute par l'instinct de conservation, à subir l'autorité d'un maître susceptible d'agir à sa place.

Solon prouva si bien aux Athéniens, dit Plutarque, qu'il y allait de leur honneur de secourir Delphes, et de ne pas abandonner le sanctuaire à l'impiété et au pillage des Cirrhéens, que les Amphictyons, touchés de ses raisons, déclarèrent la guerre à ce peuple.

Peut-on dire que, ce jour-là, les Athéniens se gouvernèrent eux-mêmes ? — Oui, puisqu'ils décidèrent. — Non, car ils ne firent qu'obéir au *désir* (je ne dis même pas à la *volonté*) d'un chef.

Les citoyens d'une démocratie ne font pas ce qu'ils veulent, car ils ne savent pas ce qu'ils veulent, leurs volontés étant multiples et non coordonnées. Ils se plient à la volonté de ceux qui leur parlent ou les subjuguent ; ceux qui leur parlent, leur imposent leurs idées et, comme ce

sont des chefs, au besoin, ils recourront à la force. Ainsi, toujours, la démocratie est manœuvrée par ses maîtres improvisés ; elle ne se régit pas par ses propres lois. Une crise sociale ou politique, le pouvoir plural capitule devant le pouvoir personnel.

Mais, dira-t-on, lorsqu'un Pisistrate, un Aristide, un Denys de Syracuse, un Périclès s'empare du pouvoir, la démocratie est biffée. — Pas absolument. Et d'ailleurs, à qui la faute, sinon à la démocratie elle-même ? N'est-elle pas le gouvernement du peuple par le peuple ? Étant le nombre, donc la force, comment se laisse-t-elle dépouiller de sa puissance ? Aristote va vous répondre, car il est le premier à reprocher à la dèmocratie de ne pas percevoir nettement l'intérêt de l'Etat qu'elle confond avec son intérêt de classe ; de consentir sous prétexte de liberté à ce que les citoyens agissent entièrement à leur fantaisie, ce qui aboutit à la licence et à l'anarchie ; de céder à sa haine des riches qu'elle dépouille, ce qui motive de violentes réactions sociales ; d'être sans cesse déchirée par les disputes des partis ; de se laisser berner par les démagogues, corrompre, enfin, par l'argent.

De l'excès de tout cela sort la dictature ou la tyrannie.

§

Le tyran (en Grèce) est un dictateur, ce n'est pas un monarque. Le monarque a des ministres auxquels il délègue partie de ses pouvoirs. En tout, le tyran agit lui-même. Point de degrés intermédiaires entre le peuple et lui : il jouit de tous les pouvoirs et les exerce directement.

Comme le dictateur, le tyran est un parvenu. Parfois, l'un et l'autre sont des usurpateurs.

Aristote remarque justement que le tyran est ou un militaire ou un orateur. Il n'est pas défendu au militaire d'être orateur !...

Ces traits sont ceux mêmes du dictateur.

Presque tout tyran, comme presque tout dictateur, est

doublé d'un démagogue. Voilà où apparaît clairement la responsabilité du peuple et, par conséquent, de la démocratie.

Par ambition, les démagogues flattent le peuple, l'excitent contre les riches et, à la faveur des troubles qui naissent de leurs excitations, s'emparent du pouvoir.

Périclès flatte le peuple ; César flatte le peuple.

Lorsque les pauvres, par jalousie et incapacité, sont impuissants à sortir du désordre, ils s'épuisent sans profit à lutter contre les riches, ils vont eux-mêmes à la tyrannie, en acceptant volontairement l'autorité d'un chef; le pouvoir de la majorité échoit entre les mains d'un maître.

> La principauté, écrit Machiavel, vient du peuple ou des grands, selon que la fortune en décide; car les premiers, s'ils se sentent un peu vivement pressés par le peuple, ne trouvent souvent d'autre moyen pour le subjuguer que de mettre en avant l'un d'entre eux qu'ils font nommer prince, pour pouvoir, à l'ombre d'une autorité reconnue, se livrer au besoin qu'ils ont de dominer. De son côté, le peuple, plutôt que de céder à son ennemi, prend d'ordinaire le parti de lui opposer un plébéien dont il espère appui et protection (1).

C'est ce qu'on observe en Grèce, du moment où les primitives royautés disparaissent, jusqu'à la domination romaine ; c'est ce qu'on observe à Rome, du moment où meurt le dernier roi, jusqu'au jour où s'installe le premier empereur.

D'où il appert que le dictateur et son pareil, le tyran, ont pour cause immédiate le règne désordonné de la démocratie.

Les monarchies n'échappent ni aux crises politiques, ni aux crises sociales, ni aux crises extérieures, encore ne les favorisent-t-elles point, surtout les deux premières. Sous l'autorité royale, les conflits entre les riches et les pauvres sont rares, soit que le monarque y mette bon

(1) *Le Prince.*

ordre par la force, soit qu'il se fasse le défenseur légitime du peuple. A Rome, la chose est très remarquable, la fondation de la république correspondit à un mouvement de réaction contre le pouvoir royal, qui avait tendance à avantager la plèbe.

En outre, sous la royauté, l'action des démagogues est à peu près nulle, la démagogie ne profitant qu'exceptionnellement à ceux qui pourraient flatter la multitude.

En période de crise, les monarchies comme les démocraties ont besoin d'un homme. Si elles ne le possèdent pas dans leur sein, elles disparaissent ; pour le moins, la personne royale change.

L'homme de la crise peut être le roi lui-même. Dans ce cas, il s'appelle Louis XIV. Le plus souvent, il suffit d'un tout-puissant ministre. Un Richelieu n'est-il pas, dans les cadres de la royauté, un dictateur véritable ?

Cependant, entre le tout-puissant ministre d'un roi et un dictateur issu de la démocratie, il existe deux différences capitales. La dictature démocratique est maîtresse de l'État. La règle n'est pas absolue, mais la chose dépend uniquement du dictateur, non de sa magistrature. Au contraire, si omnipotent que soit le grand ministre d'une monarchie, il a, au moins nominalement, le roi au-dessus de lui. D'autre part, le ministre dictateur ne doit pas sa charge exclusivement à la crise ; lorsque celle-ci éclate, elle le trouve au pouvoir.

La tâche du dictateur de la démocratie est particulièrement ingrate. Quand on fait appel à lui ou quand il se saisit du pouvoir, il doit tout improviser. Par des moyens légaux ou non, il lui appartient de réparer les erreurs dont il n'est pas responsable ; il lui faut recoller les morceaux du vase cassé par d'autres mains que les siennes. S'il agit brutalement, c'est que le chirurgien n'est pas celui qui guérit par des tisanes tièdes et sucrées.

Naturellement, ceux-là même qui recoururent à lui seront ses pires adversaires... le danger conjuré ! Mieux il

réussit, plus ils le boudent et jettent la suspicion sur son œuvre et sa personne, tout dans son action condamnant leur inertie, leur incapacité. Mais, s'il est vraiment l'homme de la dictature, il les mate comme il mate les événements dont il sut user au profit de la cause qu'il défend. Car, s'il est celui que favorise la crise, il est aussi, par excellence, celui qui l'use et se sert d'elle pour réintégrer l'ordre dans les cadres de l'État, de la société, de la patrie.

Le ministre-dictateur est couvert par l'autorité royale. Et, ayant vu la crise naître, ayant surveillé et sans doute guidé son évolution, dans la mesure du possible, il la surmontera plus facilement et saura, par là-même, plus judicieusement tirer parti de ses phases successives.

Ainsi, sa tâche, plus aisée, sera plus profitable.

§

Aucun régime n'abonde en crises intérieures autant que la démocratie. En inscrivant la liberté et l'égalité dans la loi, elle donne à tous le droit de participer aux choses de l'État. De là les batailles politiques, les conflits de personnes et de partis, les luttes de classes.

Par là, la démocratie se trouve favoriser les crises politiques et sociales, du même coup, elle favorise les ambitions, rend possible et souvent nécessaire l'établissement de la dictature.

Impuissante à diriger l'État dans l'intérêt supérieur de la nation, se laissant berner ou corrompre par les démagogues, la démocratie est vouée de par sa nature même à subir l'autorité d'un homme.

Si cet homme, lorsqu'il a été désigné par les pouvoirs publics, s'installe en sa charge dictatoriale et n'en eut plus partir, il agit, certes, contrairement à l'esprit démocratique. Mais, les événements ne sont-ils pas complices de son ambition ? Pourquoi avoir motivé son élévation à la magistrature suprême ? Puisque le gouvernement est

incapable, va-t-il lui remettre ses pouvoirs, après avoir sauvé l'État et la nation du danger où l'incapacité des dirigeants les avait jetés?

Ainsi, outre qu'elle ne décrète pas réellement la loi, la démocratie, par nécessité, et la nécessité, ici, est engendrée par la nature du régime, passe son temps à désobéir à la loi, qui est, cependant, le fondement et la raison même de son institution.

La monarchie absolue, la tyrannie n'écoutent que le bon plaisir du maître.

La démocratie oppose la constitution au pouvoir personnel. En théorie, du moins, car, en fait, nous voyons qu'elle se maintient par la dictature, le dictateur la sauvant, de gré ou de force, chaque fois qu'un danger intérieur ou extérieur la menace.

En vérité, la démocratie se ment à elle-même et ment à autrui. Elle est en perpétuelle contradiction avec ses principes fondamentaux. Le plus fâcheux, c'est qu'elle soit tenue de considérer cette contradiction comme sa règle. A côté de la constitution idéale écrite, qui la détermine, la démocratie vit sur une constitution de fait qui la désavoue.

Et c'est ainsi qu'après avoir motivé la dictature, elle fait du dictateur la cheville ouvrière de son règne.

III

LUI

Toute ambition, Hobbes l'a montré, participe du désir de pouvoir. Et, d'après lui, le pouvoir est l'ultime objet des ambitions humaines.

Les passions, qui, plus que tout, écrit-il, causent les différences d'esprit, sont principalement le *désir de pouvoir*, de richesse,

de science, d'honneur, *qui peuvent tous être réduits au premier*, c'est-à-dire au *désir de pouvoir* (1).

Un autre écrivain d'Angleterre, B. de Mandeville, pensait de même. Voici un exemple qui lui appartient et que je cite d'après Ernest Sellière :

Prenez cent sauvages du sexe masculin ; supposez-les pour le moment dépourvus de femmes, afin d'écarter un prétexte trop certain de zizanie; imaginez-les bien pourvus en revanche d'une nourriture agréable et n'ayant donc rien d'essentiel à se disputer ici-bas : je suis persuadé qu'ils donneraient en moins d'une demi-heure des traits de cette estime de préférence dont je parle pour *l'envie de primer* que chacun d'eux fera paraître. Les premiers qui en laisseraient échapper les marques seraient ceux qui auraient le plus de force de corps ou d'esprit, ou de tous les deux en même temps (2).

Il est juste d'observer, pourtant, qu'il existe des esprits orgueilleux et réellement supérieurs qui ne cherchent point à dominer, ni même à imposer leurs conceptions : ils vivent à l'écart, fuyant la société des hommes.

Peut-être sont-ils des anormaux, des malades de la volonté. A moins que leur orgueil, — même inconscient, — soit tel et tel leur manque de combativité qu'ils préfèrent s'isoler dans leur tour d'ivoire.

Il faut, d'ailleurs, distinguer entre les individus. Tous ne sont pas aptes à la domination politique ou militaire. Il n'y a pas que des hommes d'action ; de même, il n'y a pas que des êtres forts, et l'on peut dominer par la pensée. Un philosophe n'est-il pas mû par le « désir de pouvoir », tout autant qu'un chef populaire ? Lui aussi connaît « l'envie de primer ». On n'écrirait pas, si l'on n'avait le désir d'être lu. On ne souhaite communiquer sa pensée que parce que l'on croit avoir raison. Et parce que l'on croit cela, on a le désir de

(1) Hobbes a tort, selon nous, de ne pas distinguer que le « désir de pouvoir » participe du « désir d'éternité » et de la recherche de Dieu.

(2) Avec Mandeville, le « désir de pouvoir » devient l'*Instinct of sovereignty*, l'instinct pour la souveraineté, qu'il appelle aussi l'*amour de la domination*.

convaincre. Vouloir convaincre ! c'est vouloir imposer sa conception, c'est primer.

On la constate, cette envie de primer, jusque chez les enfants, dont les jeux sont déterminés et dirigés par l'un d'entre eux. Ce n'est, au reste, pas nécessairement le plus intelligent qui commande ; ce n'est pas même toujours le plus robuste, mais c'est le plus volontaire, celui qui témoigne d'une force supérieure de caractère.

§

Parler du « désir de pouvoir », c'est déjà parler du dictateur.

Le dictateur est l'homme né pour le pouvoir ; « l'instinct of sovereignty » est en lui comme le noyau dans le fruit.

On ne détruit pas cette affirmation en citant l'exemple d'un Cincinnatus, qui se démet de sa charge, une première fois, au bout de seize jours, une seconde fois, au bout de vingt et un jours. Outre que l'exception n'infirme pas la règle, Cincinnatus, comme un grand nombre de dictateurs romains, n'est qu'un citoyen désigné pour accomplir une tâche limitée. Il n'est en rien le dictateur-type que nous étudions ici, l'homme que les circonstances portent à la magistrature souveraine et qui n'en descend que s'il lui plaît d'en descendre. Encore faut-il que Cincinnatus ait eu des qualités reconnues de chef. Autrement, comment serait-on venu le chercher, pour le placer à la tête des légions ? Il n'avait pas d'ambition, soit : il ne se peut pas qu'il n'ait point été un dominateur, un maître. Le *désir* du pouvoir lui était étranger, mais de par sa nature, évidemment, il était fait pour commander. Sans avoir « l'envie de primer », il suffisait qu'il fût mêlé à ses semblables pour qu'il primât. N'eut-il pas d'ambition ? Disons que la sagesse fut chez lui la plus haute vertu et qu'elle subjugua ses plus fortes passions.

Tous les grands dictateurs de l'Histoire furent des

ambitieux : Périclès, Marius, Sylla, César, Cromwell, Catherine II, Napoléon...

L'ambition est un des traits caractéristiques du dictateur.

Le pouvoir absolu étant le point le plus élevé où puisse toucher l'ambitieux, il est certain que l'ambition participe de l'« instinct of sovereignty », du « désir de pouvoir », comme, à un degré supérieur, celui-ci participe du désir d'éternité et, en son ultime expression, de la recherche de Dieu.

Aux qualités qu'il peut et doit avoir, l'homme qui sera dictateur un jour ajoute l'amour de la domination, la passion du pouvoir. C'est-à-dire qu'il a cette passion d'abord, et que ses qualités : force, intelligence, éloquence, volonté, courage, audace... sont au service de son ambition.

Toute ambition réclame un but.

Pour l'homme né chef, il n'est qu'un but : le pouvoir. Ce but-là résume tous les autres, comme il contient toutes les possibilités.

Ainsi, le dictateur est animé du « désir de pouvoir », et parce qu'il en est animé, il est un ambitieux. Voici fixés deux traits non pas exclusifs au dictateur, mais qui lui sont pour le moins coutumiers, voire indispensables.

Les qualités et les défauts de l'ambitieux seront, pour la plupart, les qualités et les défauts de celui qui brigue le pouvoir; ils ne seront pas absolument particuliers au dictateur, à l'homme méritant vraiment ce nom.

L'ambition, appuyée sur les dons de l'esprit, sur ceux de la parole ou de l'intrigue, mènera peut-être au pouvoir. On ne sera pas pour cela digne de la dictature ; on ne jouira pas pour cela des facultés que l'exercice de la dictature réclame.

Au contraire de Marius, de Sylla, de César, Napoléon n'était pas orateur, mais comme eux, comme la plupart de ceux qui s'emparèrent du pouvoir, il était plein d'au-

dace et de courage. « Quand on veut se mêler de gouverner, disait-il, il faut savoir payer de sa personne, au besoin se laisser assassiner. »

César, Cromwell, Napoléon eurent du génie. C'est par là qu'ils auront été de grands hommes : ce n'est pas ce qui fit d'eux de grands chefs.

César, Cromwell, Napoléon furent des dominateurs. Le don de domination est essentiel chez le chef. Mais, il est une vertu qui prime toutes les autres pour l'homme né vraiment pour le commandement absolu : la force d'âme, le caractère.

Tous ceux qui furent des conducteurs de foule, des hommes-maîtres, prophètes, militaires ou civils, possédèrent cette vertu suprême. On peut, au hasard, citer des noms plus ou moins illustres: Moïse, Mahomet, Alexandre, Tamerlan, Attila, César, Pierre le Grand, Richelieu, Cromwell, Pitt, Napoléon, Bismarck...

Autant que le « désir de pouvoir » et que l'ambition, — celle-ci découlant automatiquement de celle-là, — le caractère est indispensable au dictateur. On peut dire que le « désir de pouvoir » et l'ambition déterminent les actes de celui qui tend à la dictature et que le caractère, la force d'âme, la volonté constante renforcée par un constant courage moral sont les garants de la réussite de ces actes.

Le caractère n'est pas primordial pour le dictateur, puisque, nous venons de le voir, il lui faut tout d'abord être mû par le « désir de pouvoir » et l'ambition, puisqu'il doit, en outre, posséder à un très haut degré le sens de la domination, le pouvoir de la domination, mais la force d'âme, la constante volonté, le courage moral, tout ce qui constitue le « caractère », sont pour lui la vertu foncière. On peut avoir du génie et de l'ambition en proportion, on sera un grand homme, on occupera un rang éminent, peut-être même parviendra-t-on au faîte du pou-

voir : si l'on est dépourvu de caractère, on ne sera pas un chef.

C'est le caractère qui qualifie un homme pour la dictature ; c'est le caractère qui met le dictateur à part des ambitieux. S'il n'est pas intelligent, l'ambitieux s'agite vainement, mais s'il n'a pas de caractère, l'homme intelligent n'est pas vraiment celui que le destin marque pour la dictature.

Pour un dictateur, le caractère prime tout, même l'intelligence, car la force d'âme, le courage moral, la volonté sans intermittence lui apportent cela qui est essentiel au chef, qui doit, de par sa fonction, surmonter des difficultés auxquelles l'esprit reste plus ou moins étranger. L'esprit peut s'affoler, manquer de suite, se laisser émouvoir par mille considérations subsidiaires : comme la foi, le caractère est intangible.

Il y a un peu de l'*entêtement* du croyant, si j'ose dire, chez l'homme de caractère. C'est un roc qui résiste à tous les assauts. Rien ne l'émeut. Il n'existe pas de raison capable de l'ébranler dans sa conviction simpliste, de le faire douter de la cause à laquelle il se consacre, de le détourner de l'action entreprise. Il croit posséder la vérité et, à force de constance et de confiance, la vérité s'affirme ce qu'il s'est acharné à la concevoir.

§

Il convient de revenir sur le sens de la domination ; il faut insister sur cette vertu, l'une des plus nécessaires à un chef, et qui est essentiellement une vertu de chef.

Le don de domination ne se confond ni avec l'ambition, ni avec le désir de pouvoir, ni avec le caractère. Très différent du courage, il a cependant le courage pour compagnon immédiat dans les difficiles combats où s'engage celui qu'anime l'*instinct of sovereignty*.

Quand César, déguisé, s'embarque secrètement pour aller au-devant de ses légions et qu'il brave la tempête,

il témoigne de sa décision, de son audace, de son courage coutumiers. Mais, lorsqu'il dit au pilote, qui veut regagner le port : « Marche, mon ami, ose tout et ne crains rien, tu mènes César et sa fortune (1) », et que pilote et matelot lui obéissent au risque de trouver la mort dans les flots, c'est, ici, le don de domination qui intervient, donne confiance, impose la volonté du chef.

Ce qu'il y a d'étonnant dans la vie de Sylla, écrit Plutarque, c'est qu'après avoir fait mourir tant de milliers de Romains, après avoir introduit dans la République des nouveautés si étranges et des changements si inouïs, il eut pourtant l'audace de se démettre volontairement de la dictature, et de remettre entre les mains du peuple le pouvoir d'élire les consuls, et il ne se trouva pas même aux comices pour l'élection ; il se promena tranquillement dans la place comme un simple particulier, livrant son corps à tout citoyen qui aurait voulu mettre la main sur lui pour lui demander raison de sa conduite.

Faut-il accuser la lâcheté du peuple ? Je crois plus simplement que Sylla fut protégé par sa puissance dominatrice. Son passé l'accusait, le vouait à la vindicte populaire, mais son pouvoir de domination le défendait. Il était de ceux qu'une implacable volonté de chef pousse en avant. Ces hommes-là sont des centres d'énergie dominatrice ; ils dégagent des ondes de volonté qui pénètrent les autres hommes et les subjuguent. Il émane d'eux un fluide secret, un magnétisme puissant qui les fait triompher des hésitations de la foule. Voilà pourquoi, en dépit de leurs forfaits, les tyrans échappent si souvent à l'assassinat. On ne peut pas les tuer. Ils sont invulnérables. Si le premier venu avait le moyen de les abattre, ils ne seraient pas vraiment de la race des dominateurs, des dompteurs de bêtes humaines. Pour les tuer, il faudra profiter chez eux d'un moment d'abandon. Le poignard de l'assassin n'enfonce pas dans leur chair, il frappe au défaut de la volonté, il plonge là où une maille d'énergie a lâché.

(1) Plutarque.

Il faudra encore que le meurtrier,—tel un astre sorti de l'ordre du mouvement universel et qui se heurte à un autre,— échappe à l'emprise de leur puissance fascinatrice.

La conduite d'un homme d'Etat, assurait Napoléon (1), doit être jugée par les règles qui lui sont propres, nonpar les règles qui dirigent la vie privée.

Cela revient à dire que cet homme d'État,—et en l'espèce Napoléon devait viser un homme de son envergure, — n'accepte d'autre juge que lui-même. Comme l'écrit un commentateur de Machiavel (2) : « Il est une puissance salutaire qui délibère avec elle-même et n'a pas de juges parmi les hommes ».

Elevez votre imagination, disait Napoléon à Metternich qui rapporte le propos dans ses *Mémoires*; regardez plus haut, vous verrez que ces hommes d'Etat qui vous paraissent violents, cruels et dont je suis un, ne sont que des hommes politiques qui savent dominer leurs passions et calculer au mieux les effets de leurs actes. J'ai versé du sang et, si je le devais, j'en verserai peut-être encore, mais sans colère, parce que le sang entre dans les prescriptions de la médecine politique. Je suis l'homme de l'Etat.

§

Qu'était César, quand Brutus le frappa ?

Il a vaincu partout. Il s'est débarrassé de Pompée, de Pharnace, de Métellus, de Caton, du jeune Pompée. Il peut s'installer, tranquille, dans sa dictature. On le loue d'avoir traité humainement ses plus grands ennemis. Il eut tort de croire qu'il avait désarmé toutes les haines, tort de cesser de se faire craindre.

« Un chef a-t-il plus d'avantage à être aimé ou à être craint », se demande Machiavel. Et il répond : « Je crois qu'il faut de l'un et de l'autre ; mais comme ce n'est pas chose aisée que de réunir les deux, quand on est réduit à

(1) *Mémoires de Mme de Rémusat.*
(2) L. Derôme, introduction au *Prince*.

un seul de ces moyens, je crois qu'il est plus sûr d'être craint que d'être aimé. »

César pouvait-il se flatter d'être aimé ? Au moment où sa fortune va s'effondrer dans le sang, le Sénat, qui redouta toujours son ambition, travaille à sa perte, et le peuple, qui l'aida à s'élever, se détourne de lui. Son destin ne se confond plus avec le destin de l'Empire. D'un côté, il y a César, de l'autre, il y a Rome. Ce sont deux puissances distinctes et qui s'opposent. L'union est rompue, qui doit exister entre le dictateur et la nation, pour que le premier poursuive son action au bénéfice de la seconde. La démocratie romaine, d'ailleurs, à cet instant, fait de la politique, elle n'est pas animée de cet impérialisme national qu'elle connut à certaines heures de son histoire. En César, elle ne voit qu'un danger ; il n'est plus un soutien ; il a cessé d'être le protecteur toujours victorieux.

En un mot, la volonté de puissance de César a faibli : en face d'elle, celle des républicains se dresse, supérieure. Le dominateur ne domine plus ; il est dominé.

Napoléon disait :

Une puissance me pousse à un but que j'ignore ; tant qu'il ne sera pas atteint, je serai invulnérable, inébranlable ; dès que je ne lui serai plus nécessaire, une mouche suffira pour me renverser.

Il ne se trompait pas. Son but, ç'avait été de faire passer dans les lois l'idéal démocratique, d'imposer cet idéal au monde. Ce but atteint, il pouvait disparaître, sa personne n'était plus nécessaire.

Lors de la campagne de France, il est toujours en possession de ses moyens, son génie est intact, mais le pays n'est plus tout entier derrière lui. La France, purgée momentanément de son impérialisme national, ne suit plus son maître. La volonté de Napoléon se heurte à la volonté collective, laquelle échappe au pouvoir dominateur du héros. Il n'est plus l'homme de la nation, il n'est

plus l'homme du Destin, parce que le Destin de la nation n'a plus besoin de lui.

Il y a une chose dont il ne faut jamais oublier de tenir compte, lorsqu'on envisage la carrière d'un chef : si grande que puisse être la volonté de puissance d'un homme, si grand que soit son pouvoir de domination, il ne s'impose à la masse, il ne surmonte les événements qu'avec le consentement plus ou moins conscient du pays. Ce consentement peut n'être, d'ailleurs, que l'effet d'une insuffisance de réaction. La crise a mis le désarroi partout, les consciences et les volontés sont affolées. Quand le dictateur surgit avec ses mâchoires serrées, la foule-femelle le subit, non seulement parce qu'il est le dominateur qui violente, mais parce que, ne jouissant alors que d'une volonté morcelée, il ne lui est pas permis de faire échec à la volonté dominatrice du maître.

Quand César est assassiné, l'Empire a, par l'épée même du dictateur, imposé la paix au monde. Quand Napoléon tombe, la France aspire au repos, afin de jouir de l'ordre même et de la fortune qu'elle doit au grand homme dont l'œuvre est terminée.

§

La soif de pouvoir, dit Hobbes, dans le *Traité de la Nature humaine*, est insatiable parce qu'il n'y a satisfaction qu'à progresser et qu'arrivé au suprême degré dans une sorte de puissance on s'en propose aussitôt une autre.

C'est que la félicité, toujours d'après Hobbes, ne réside pas dans le repos et la modération des désirs, la félicité est « un continuel progrès du désir d'un objet vers un autre, la conquête d'un premier avantage aussitôt considéré comme un acheminement vers un second ».

N'avons-nous pas noté que le « désir de pouvoir » agite aussi bien le penseur que l'homme d'action. Il n'y a que les manifestations de ce désir qui diffèrent de l'un à l'autre.

Don Juan a soif de pouvoir ; l'amour de la domination le poursuit. Soumet-il une femme, immédiatement, il souhaite soumettre une femme nouvelle. On peut vraiment dire que, pour lui, la félicité est un « continuel progrès du désir ». Il n'est pas jusqu'à sa retraite au couvent qui ne marque un progrès de son désir de pouvoir. Ses mille et trois conquêtes auront été l'acheminement vers la suprême victoire remportée sur lui-même. Et sa mysticité ne fera que tourner sa volonté de puissance vers un but plus élevé encore, un but ultime : Dieu !

Quand Sylla se démet volontairement de la dictature, à n'en pas douter, il est las de la suprême puissance. Quelle satisfaction poursuit-il ?

Pour celui qui naît avec l'âme d'un sage ou d'un saint, il ne saurait y avoir de satisfaction qu'à progresser en sagesse ou en sainteté. Il se peut que l'homme d'action, soudain rassasié du pouvoir, se propose une satisfaction nouvelle et plus haute dans la méditation.

Le « continuel progrès du désir » n'a-t-il point dominé Charles-Quint ? Sa puissance politique lui donnait pouvoir sur les hommes ; elle lui assurait la gloire et la survie dans la mémoire de l'Histoire. Mais, le Désir d'Éternité est plus fort que le « désir de pouvoir ». Comme Don Juan, Charles tourne vers Dieu sa recherche de félicité.

Chez l'homme né pour être un chef, la soif de pouvoir ne peut pas n'être pas insatiable : elle est le moteur même de sa nature ! Si elle se satisfait un jour, c'est qu'il a cessé d'être lui-même : il n'est plus l'homme qui ne vit que pour agir, qui n'agit que pour vivre. Car, pour lui, vivre, c'est aller de conquête en conquête, un « premier avantage étant aussitôt considéré comme l'acheminement vers un second. » Ou bien alors, il place sa félicité ailleurs que dans le pouvoir dont il a franchi le suprême degré. Et celui qui se veut au-dessus de la mêlée trouve dans son orgueil la satisfaction la plus haute...

§

Le dictateur n'est pas un rêveur, c'est un actif. Les circonstances mêmes qui le suscitent empêchent qu'il soit un rêveur; elles l'obligent à être un homme d'action. Quand la crise a jeté la société et la nation dans le chaos, plus d'un citoyen voit ce qu'il conviendrait de faire pour rétablir l'ordre. Dans un pareil moment, il n'est pas suffisant d'être intelligent ; il ne suffit pas d'indiquer le mal et d'en déplorer les effets. Lorsque le malade agonise, il est trop tard ou trop tôt pour philosopher sur les causes de la maladie: si le médecin n'intervient promptement, énergiquement, c'est la mort ! S'il hésite, s'il redoute de se tromper, s'il craint les responsabilités, c'est la mort !

L'homme des crises ne tergiverse pas, n'analyse pas, il agit. Sait-il où il va ? qui oserait l'affirmer. Il va ! Une difficulté imprévue se présente-t-elle, il ne pense pas à la tourner : il fonce dessus et la brise. S'il met un pied sur un terrain mouvant, l'idée ne lui vient pas de revenir en arrière : il pousse plus avant.

Au lieu de regretter une faute, il la confirme. C'est sa façon, à lui, de réparer une erreur.

Sa puissance n'est pas dans sa pensée, elle est dans sa décision.

Comment, pour un tel homme, le bonheur serait-il dans « le repos et la modération des désirs » ?

Le penseur s'enfonce dans ses méditations pour échapper au vertige qui s'empare de son esprit, à mesure que son impuissance à connaître se fait plus évidente.

Le dictateur est un inquiet de l'action. Il a besoin d'agir, de monter toujours plus haut dans l'ordre de la domination, pour échapper à l'inquiétude intellectuelle et physique qui le saisit dès qu'il demeure inactif. Il n'aspire à dominer que pour agir.

Les circonstances lui sont prétexte d'action.

Il a peur de l'immobilité.

Par l'action, il se prouve à lui-même sa force.

Il sent son œuvre et sa vie menacées, s'il s'arrête.

Il n'est en équilibre sur la corde que s'il marche.

A peine serait-il paradoxal de dire qu'il agit d'abord, qu'il réfléchit ensuite.

Agir est pour lui non seulement une nécessité de sa nature, c'est encore une assurance contre le lendemain, contre l'avenir et son angoissant inconnu. Redoutant cet inconnu, il accélère sa marche vers lui, avec le secret espoir de prendre le Destin au dépourvu, comme il procède avec ses ennemis qu'il attaque afin de n'être pas attaqué par eux.

C'est par là qu'il domine. Il place ses adversaires perpétuellement en présence du fait accompli. S'il discute, il est perdu, car il cesse d'être d'accord avec sa nature, avec la conception même que l'on se fait de lui.

Un prince est méprisé, — écrit Machiavel, — lorsqu'il passe pour inconstant, léger, pusillanime, irrésolu et efféminé, défauts dont il doit se garder comme d'autant d'écueils, en s'efforçant de montrer de la grandeur, du courage, de la gravité et de la force dans toutes ses actions. Ses décisions dans les affaires entre particuliers doivent être irrévocables, afin que personne n'ose se flatter de le tromper, ni de le faire changer d'avis.

Le dictateur qui sait cela, s'il n'a pas les qualités requises par Machiavel, tâche du moins de laisser croire qu'il les possède. Il fait de la mise en scène autour de son gouvernement et de sa personne ; il joue la comédie.

« Un général doit être charlatan », remarquait Napoléon. Un dictateur est toujours un peu général !...

« Un gouvernement ne peut vivre que de son principe », affirmait encore Napoléon. Cela est vrai, surtout du gouvernement du dictateur. La carrière du plus représentatif des dictateurs d'aujourd'hui nous en fournit la preuve.

Dans le livre, vivant et impartial, en somme, qu'il consacre au fascisme et à son chef, Domenico Russo note la surprise, l'inquiétude et le commencement de désarroi causé, dans les milieux politiques italiens, par l'attitude

de M. Mussolini devenue soudain hésitante, après avoir été si ferme, si directe, si résolue.

Il passe, dit-il, avec une facilité déconcertante du ton de l'intransigeance à celui de la tolérance, et inversement. L'avenir du fascisme et de l'Italie dépend de la solution de l'antinomie que ses discours révèlent. Deux conceptions de l'Etat semblent s'alterner, depuis novembre 1922, dans son esprit. Un jour, c'est l'Etat fasciste, réservant aux fascistes les responsabilités gouvernementales et les bénéfices connexes ! Le lendemain, c'est l'Etat tout court, ouvert à toutes les classes et utilisant toutes les compétences...

Le chef des « chemises noires » n'avait pas jusqu'alors habitué ses adversaires et ses partisans à de telles tergiversations. Il est évident qu'il déçoit, en se mettant ainsi en contradiction avec sa nature violente et volontaire, avec ses actes précédents, si marqués de décision, avec l'idée même que, dans tous les camps, on s'était déjà accoutumé à se faire de lui.

On peut lui appliquer le mot de Napoléon et dire que, jusqu'à un certain point, son gouvernement ne vivait pas sur son principe. Cela n'aurait pas tardé à le mettre en péril.

Mais voici que, brusquement, M. Mussolini revient, — pour sa politique extérieure du moins, — à sa brutalité coutumière. Pour affirmer les droits de son pays sur Tanger, il envoie là-bas un peloton de carabiniers ; d'autre part, il fait tenir à la Yougoslavie une manière d'ultimatum, relativement à l'organisation du port de Fiume ; enfin, coup de tonnerre, il bombarde et occupe Corfou.

Effet immédiat, écrit Domenico Russo : une unanimité presque complète s'est faite, à l'intérieur, autour du dictateur.

Ces gestes de M. Mussolini n'étaient pas sans danger. Qu'importe ! Ils soulèvent l'enthousiasme du peuple italien, parce qu'ils sont les gestes d'un homme déterminé, les gestes d'un maître et qu'ils correspondent au sentiment secret de la nation.

Comme quoi nous avons raison de dire que le pouvoir du dictateur s'alimente à deux sources : sa volonté de puissance personnelle, la volonté de puissance de la collectivité, — l'impérialisme national !

§

Machiavel écrit :

Il vaut mieux pécher par l'impétuosité que par la circonspection, parce que la Fortune appartient à un sexe qu'il faut souvent traiter avec audace et brusquerie pour le dompter. Elle favorise surtout les jeunes gens parce qu'elle est femme et qu'ils sont avec elle moins respectueux, plus entreprenants, plus impératifs.

Personne n'est plus que le dictateur l'amant de la Fortune.

Aussi n'est-il jamais plus grand que dans le danger, parce que nulle part il n'est autant lui-même. Là, il peut librement donner cours à ses facultés d'improvisation, de décision, d'organisation, d'autorité, de courage, d'impétuosité.

Voilà pourquoi, le dictateur est essentiellement l'homme des crises.

Plus la crise est grave, plus il se montrera éminent, son génie étant fonction de son activité même.

La force d'une société, — même en état de crise, — ce sont ses cadres politiques, son administration, ses lois, ses conventions, ses coutumes, ses intérêts conjugués, son organisation générale permettant à chacun de vivre respecté dans sa personne et dans ses biens.

La force du dictateur, c'est de précipiter son ambition, sa volonté, son impétuosité au milieu de tout cela.

Il improvise, partout où la société se meut par routine.

Les gouvernants que le dictateur menace essaient bien de réagir, mais pour se garer de ce chien galeux, il faut donner la branle à tout l'organisme social. La chose soulève des difficultés, cet organisme étant complexe et lent à entrer en mouvement. La peur des responsabilités para-

lyse les décisions. On craint de contrarier des intérêts multiples et divers. On perd ainsi un temps précieux... que le dictateur utilise, car il décide et agit immédiatement.

Plus il décide et agit vite, plus il déconcerte ses adversaires — quels qu'ils soient ! — et plus il gagne à sa cause les mécontents, dont le nombre croît à mesure que l'impuissance de ses opposants se montre davantage.

Son impétuosité est non seulement l'auxiliaire de son succès, elle est sa meilleure sauvegarde. Homme de l'immédiat, le dictateur a toujours un peu la mentalité de l'usurpateur, même s'il tient le pouvoir de moyens loyaux il n'est pas disposé à « attendre du bénéfice du temps », pour parler comme Machiavel.

Il n'a rien d'un sage. Son audace, voilà la forme de sa sagesse.

Si César avait été un sage, il n'eût pas franchi le Rubicon.

§

Hobbes a raison de dire « qu'on ne peut assurer le pouvoir et les moyens de vivre bien qu'on a présentement sans en acquérir davantage ».

Qui n'avance pas recule.

Pour le dictateur, c'est une loi. Il n'est pas celui qui brigue un poste par unique ambition. Son but n'est point la fonction, mais les prérogatives qui s'y attachent. Autrement, son ambition satisfaite, il se tiendrait tranquille. Mais, alors, ses adversaires ne tarderaient pas à prendre sur lui une revanche victorieuse.

Pour se maintenir au pouvoir, il lui faut sans cesse agir, occuper l'opinion, tromper le besoin d'action de la masse. Il a lui-même un besoin d'expansion qui ne se satisfait jamais.

L'exercice du pouvoir agrandit sa personnalité, ajoute à ses propres possibilités. Et le peuple, qu'il subjugue, devient le plus puissant de ses moyens d'action.

Le succès le confirme dans sa confiance en soi. — Napoléon avait foi en son étoile ! — Il se persuade de son génie. Il croit au rôle qu'il joue. — « On devient l'homme de son uniforme », dit le vainqueur d'Austerlitz. Sa supériorité lui paraît évidente, évident aussi le droit que cela lui donne en tout d'imposer sa volonté. N'est-il pas marqué par le Destin !...

Le dictateur se convainc si bien que son intérêt et celui de l'État se confondent que, par là-même, l'intérêt de l'État devient le sien. Et, comme il est strictement de son intérêt de ne pas compromettre l'intérêt de l'État et de la nation tout entière, il se trouve que le peuple se sent protégé par cet homme résolu, qui lui semble travailler uniquement au bonheur commun.

Plus la vitalité nationale est forte, plus ce sentiment est profond chez le peuple : il y a accord complet entre l'impérialisme collectif et l'impérialisme du dictateur, lequel, à cet instant, est vraiment l'homme de la nation.

Le peuple, d'ailleurs, se range toujours du côté de celui que le succès favorise. Il aime la chance, il aime l'audace. Les adversaires de la dictature lui crient : « Le dictateur viole la loi ! » Voilà qui laisse le peuple indifférent. Au surplus, relativement à lui-même, le dictateur, en bousculant la loi, agit selon la logique de sa nature et de ses fonctions. La légalité dictatoriale est établie sur l'illégalité.

Plus il ose, plus le dictateur affermit son pouvoir, et plus la masse l'admire. Entre *elle* et *lui* existent ces « motifs secrets » qui, selon Schopenhauer, conduisent deux êtres de sexes opposés à se joindre. En cédant à ces secrets motifs, l'homme et la femme obéissent à la volonté du génie de l'Espèce.

Si l'on veut bien y réfléchir, on reconnaîtra que le génie de l'Espèce est intéressé à l'action du dictateur, homme de l'ordre et, par là-même, soutien de la société. Or, il n'est pas douteux que la société, — si immorale

qu'elle soit par certains côtés, — en protégeant l'individu dans ses biens et dans sa personne, aboutit à la conservation de l'Espèce.

Pour la foule-femelle, le dictateur est le mâle dominateur et protecteur. Plus il affirme ses qualités de chef, de maître, plus elle est subjuguée et confiante.

Le dictateur n'est pas seulement le héros auquel on se soumet par amour, intérêt ou contrainte, il est un exemple pour chacun et un motif d'orgueil pour la nation et la race.

> Par cela même, — écrit Kant, — que chacun cherche à prendre au voisin l'air et le soleil, les arbres d'une forêt se contraignent réciproquement de chercher l'un et l'autre au-dessus de soi-même, et reçoivent de cet effort une croissance élégante et droite ; tandis que ceux qui poussent leurs branches sans nulle contrainte, parce qu'ils naquirent sur le sol libre, isolés les uns des autres, ceux-là grandissent rabougris, obliques et recourbés.

Dans la forêt de la nation, le dictateur dresse sa volonté et sa personnalité au-dessus des autres, et chacun l'admirant, le subissant ou l'enviant, s'efforce de la rejoindre. Il en résulte une émulation dont profite la collectivité nationale tout entière.

Le dictateur est un échantillon supérieur de la race dans lequel la race se contemple. Il est une merveilleuse réussite humaine dont la race finit par tirer vanité : il la représente, il la symbolise, il la synthétise, du moins elle aime à se persuader tout cela. En sa personne et en son œuvre, il réalise les aspirations secrètes de chaque homme, et en premier lieu cet *instinct of sovereignty*, ce « désir de pouvoir » que nous avons tous plus ou moins et qui, au dire de Hobbes, résume tous nos autres désirs, toutes nos autres ambitions.

ALPHONSE SÉCHÉ.

FLORILÈGE EINSTEINIEN[1]

—

VI

En marge des relativités

LES RAYONS DIA

> **A Los Angeles, pendant sept séances, M. Larkin a conversé avec l'esprit de Curie... « Curie acheva la séance en me frappant trois fois sur l'épaule, d'une main appuyée et en répétant : Des découvertes d'une immense importance,en électricité et en radiation, sont au moment d'être faites. »**
>
> LA REVUE SPIRITE (2).

La théorie de la relativité n'est pas toute l'œuvre scientifique d'Einstein ; on lui doit encore une remarquable théorie cinétique du mouvement brownien et la première théorie satisfaisante des chaleurs spécifiques des solides. Entre autres travaux, il a étudié les radiations qu'émet une anticathode frappée par des électrons et formulé la loi de la fréquence limite de ces radiations; c'est au cours de ses études sur le rayonnement qu'il s'est mis à la physique expérimentale et, dans ce domaine, il s'est révélé maître. Il est étonnant que cette partie de son œuvre n'ait pas été l'objet d'une publicité plus étendue; seul M. Lucien Fabre, parmi tous les vulgarisateurs français, s'en est occupé ; mais qu'importe ?

Quelques poèmes, quelques articles de revue ont rapidement suffi à fonder son autorité, — écrit M. Lucien Dubech (3). Le

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 613.
(2) La *Revue Spirite*, novembre 1921, p. 357 et 358.
(3) L'*Eclair*, 3 août 1923.

mot vient tout seul, homme et écrivain, Fabre aime, cherche, obtient spontanément l'autorité.

Cette autorité a exposé la magistrale découverte du physicien allemand dans un journal parisien dont le tirage est, paraît-il, le plus fort des journaux du soir. Nous nous faisons un plaisir de reproduire intégralement cet article, peut-être, oublié de quelques-uns.

UNE NOUVELLE DÉCOUVERTE D'EINSTEIN

Les Rayons Dia font voir à travers les murs

Il est devenu banal de dire que la guerre a eu des conséquences singulières. Les plus étonnantes n'étonnent plus, sauf quelques-unes tellement surprenantes que l'accoutumance n'en épuise pas l'effet. De ce nombre est l'ignorance des compatriotes de Curie et de Poincaré en ce qui touche les progrès accomplis par la physique mathématique pendant la guerre. Combien y a-t-il de Français qui, dotés, je ne dis pas d'une culture générale, mais même de connaissances scientifiques très étendues, sachent exactement ce que sont les théories de la relativité et les confirmations expérimentales que les recherches des savants leur ont apportées !

Il a suffi que Einstein, le promoteur de ces théories, fût Allemand, pour que le silence fût fait en France autour de lui ; non, je pense, un silence voulu, conséquence d'un chauvinisme déplacé, mais, — et c'est bien plus curieux, — un silence que les circonstances rendaient pour ainsi dire inévitable. La guerre avait en effet rompu toutes relations entre les savants des deux pays ; une censure vigilante empêchait l'entrée en France de toute publication allemande, même scientifique ; et enfin, il faut bien le dire, nos savants étaient pris par des occupations d'un ordre moins spéculatif que celui des théories de la relativité, en sorte que les grandes expériences cruciales qui ont consacré ces théories n'ont eu chez nous ni la publicité qu'elles méritent ni le retentissement qu'elles ont connu en Angleterre ou en Amérique, par exemple.

J'ai essayé de donner autre part une idée de la nature et de l'importance de ces théories qui renouvellent les conceptions scientifiques. *L'Intransigeant* a présenté à ses lecteurs un résumé de cette étude. Je ne reviens pas là-dessus. Je me permets au-

(1) *L'Intransigeant*, 31 août 1920.

jourd'hui de signaler à mes lecteurs une nouvelle découverte d'Einstein.

Cette découverte est celle de nouvelles radiations. Elle est intéressante à plus d'un titre.

D'abord, elle concerne une des branches de la physique qui a le plus intrigué les savants modernes et d'où sont issues les découvertes les plus extraordinaires tant sur les propriétés de l'atome que sur la figure du monde où nous vivons.

En second lieu, la science française a toujours été à l'avant-garde des trouvailles dans ce domaine, tant expérimentales (avec Becquerel, Curie, Blondel, par exemple), que théoriques (avec Poincaré et Langevin).

Enfin le grand intérêt de la nouvelle découverte d'Einstein me paraît surtout résider dans le fait même de *sa réalité pratique* (en italique dans le texte).

En effet, les théories d'Einstein sont d'un ordre tellement spéculatif, semble-t-il, tellement dégagé de la considération même de la matière, tellement (et pour ainsi dire uniquement, tramées avec les pures mathématiques), qu'on pouvait douter aussi bien de leur exactitude que de leur fécondité. Des mathématiques pures à la matière comme de l'âme au corps, comment imaginer le passage ? et comment espérer qu'un jour viendrait où de la mathématique pure quasi philosophique jaillirait une nouvelle sorte de radiations lumineuses ?

C'est pourtant ce qui est arrivé.

Je ne puis donner ici le détail des travaux d'Einstein. Son point de départ est le groupe d'expériences de C. T. R. Wilson, qui réussit le premier à rendre apparente, c'est-à-dire sensibles à la vue, les trajectoires de certains rayons invisibles appelés *rayons Alpha* radio-actifs, en surchargeant l'air de vapeur d'eau, par un procédé particulier ; ce savant réussit même à les photographier par une installation spéciale d'électrophotographie. Einstein pensa qu'il devait exister des rayons radioactifs invisibles d'une nature différente de celle des rayons déjà connus. Il les chercha dans le domaine des rayons *corpusculaires* caractérisés par leur composition en corpuscules ; à ce type appartiennent, par exemple, les rayons Rœntgen.

Cela vaut qu'on s'y arrête, non pour contester la composition en corpuscules des rayons corpusculaires, mais pour demander comment on peut faire croire à un Monsieur qui lit Einstein (puisqu'il expose ses travaux) que les rayons corpusculaires sont d'une nature différente

de celle des rayons radioactifs déjà connus. Que sont alors les rayons alpha et bêta ? Einstein aura,sans doute, montré leur nature ondulatoire ; mais, comme on dit, ça se saurait ! Certains seront étonnés d'apprendre que les rayons Rœntgen appartiennent au type des rayons corpusculaires ; ils seront moins étonnés si nous leur rappelons l'analogie de ces rayons et des rayons lumineux et que la théorie corpusculaire des rayons lumineux est admise sans contestation depuis Newton, comme nous l'a appris M. F. Jean-Desthieux. Mais poursuivons la lecture de notre article :

On pouvait déjà présumer que ces rayons traverseraient les corps dits opaques. Mais les rayons que découvrit Einstein, par suite de leur mode de rayonnement particulier, jouissent d'une propriété singulière ; non seulement ils traversent tous les corps connus, même ceux qui demeuraient opaques aux rayons Rœntgen (?), mais ils les pénètrent couche par couche et de façon progressive, permettant ainsi l'investigation par zones successives. Ce privilège remarquable leur a valu le nom de *rayons Dia* (du mot grec *dia*: *à travers*).

Ainsi, si on entoure un objet de matières différentes en couches superposées et qu'on le soumette à l'action de tels rayons, on voit pour ainsi dire tomber l'une après l'autre les gaines, quelles que soient leurs natures : papier, laine, coton, celluloïd, zinc, plâtre, pierre et enfin l'objet lui-même, devenu visible est pénétré peu à peu,après quoi recommence en sens inverse la pénétration des couches postérieures.

On se doute de toutes les expériences tentées par les élèves d'Einstein. Les plus merveilleuses ont réussi ; on peut voir à travers les murs : le diable boiteux de Lesage n'eût pas eu besoin de soulever le toit des maisons ; on peut voir à travers les vêtements : quel beau sujet pour les humoristes et les chansonniers. On peut lire un livre page par page en réglant la vitesse de propagation des rayons par un appareil électromagnétique spécial : les libraires grincheux n'auront plus à défendre des doigts sales leurs vélins précieux ! Et n'est-ce point la mort de la visite au gabelou ? Que ces rayons fussent en usage et M. Bessarabo vivrait encore ! Car la crainte du gendarme eût sans doute retenu la main de la charmante Héra. Et que d'applications dans les domaines artistique, théâtral, industriel, ne peut-on prévoir !

Que nos savants qui ne lisaient plus les livres allemands se remettent à l'œuvre ! Qu'ils cherchent à prolonger la voie ouverte par les nôtres et que Einstein a si magnifiquement agrandie ; ils nous apporteront de régions inexplorées les plus magnifiques moissons.

LUCIEN FABRE.

Certes la réalité pratique des rayons Dia est un beau sujet pour les chansonniers et les humoristes ; n'était-il pas humoriste, le journaliste qui a écrit ceci :

Il est arrivé pendant les vacances dernières une bien étrange mésaventure à un ingénieur-poète dont la prose décidément ne vaut pas les vers, pas plus que ses vers ne valent ses devis industriels. Ce brave homme, qui s'est intéressé aux théories d'Einstein, fit paraître dans un journal du soir, jadis dirigé par Rochefort, un mirifique article touchant le savant Allemand. Non content de contester la différence objective du Temps et de l'Espace au moyen de certaines expériences sur la lumière, Herr Einstein aurait, paraît-il, trouvé un rayon A, capable de traverser les matières les plus denses, de percer les murs de maçonnerie et de faire voir à travers. Enfoncés les rayons X ! L'ingénieur-poète ne spécifiait du reste point si l'on avait vérifié la pénétration de ces nouveaux rayons en faisant impressionner, comme dans la radiographie habituelle, des plaques sensibles à travers la matière pénétrée.

Toujours est-il qu'un savant étranger, habitant Paris, fut bouleversé, ayant lu cela, d'une telle découverte. Il s'étonnait que la nouvelle ne lui en fût pas venue par la voie scientifique ; mais il voulut s'enquérir. Il écrivit à un de ses amis à Zurich, ami du célèbre Einstein, et spécialiste des inventions transcendantes. Huit jours après, recherches faites, on eut le mot de l'énigme.

L'ingénieur-poète, aveuglé par son admiration d'Einstein et par les nécessités du journalisme, avait puisé tout simplement dans la *Münchener Zeitung*. Il avait seulement lu un peu vite cette gazette germanique, au point de ne pas remarquer que c'en était le Faschings-nummer, le numéro de Carnaval.

MEZZÉTIN (1).

Bien que le facétieux Mezzétin n'ait pas cru devoir

(1) La *Place de Grève*, février 1921.

appeler les rayons Dia de leur vrai nom, on ne saurait s'y tromper. « Que nos savants qui ne lisaient plus les livres allemands se remettent à l'œuvre », et qu'aux livres, ils ajoutent les gazettes !

La découverte en radiation, d'une immense importance, promise par l'esprit de Curie à M. Larkin est sans doute celle des rayons Dia. Peut-être la découverte analogue, en électricité, ne se fera-t-elle plus beaucoup attendre :

> Einstein fait observer, écrit M. Lucien Fabre (1), que le tenseur énergie s'avère d'ordre plus général encore que l'idée physique d'énergie et de quantité de mouvement, car il n'est pas, au point de vue du calcul, assujetti aux mêmes conditions rigoureuses ; il s'exerce dans le champ électromagnétique et cela nous permet de déduire que ce champ doit éprouver et déployer une action de gravitation. Il me semble qu'il y a là le germe de grandes découvertes expérimentales.

Mais n'anticipons pas sur ce qu'on peut attendre des théories de la relativité en général et du tenseur énergie en particulier. Mieux vaut nous assurer de leur accord avec l'expérience sous leur forme actuelle.

VII

Les vérifications expérimentales.

Fortis imaginatio generat casum.
(Une imagination forte produit l'événement)

Les théories scientifiques valent par leur convenance au connu et leur fécondité ; M. L. Fabre le rappelle avec raison ; or

> les théories de la relativité, ajoute-t-il, permettent de rendre compte de toutes les lois scientifiques connues puisqu'elles ont donné une expression intrinsèque des plus générales de ces lois, de celles dont toutes les autres sont déduites (2).

Ces théories peuvent revendiquer les succès de la mécanique classique qu'elles renferment comme approxi-

(1) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 116.
(2) L. Fabre : *Id.*, p. 213.

mation, — c'est du moins ce que prétendent les relativistes, — et elles réussissent où celle-ci échoue. Reste à voir leur fécondité. Comme les déesses du mont Ida, les vérifications expérimentales des théories de la relativité sont au nombre de trois ; ainsi en ont décidé messieurs les vulgarisateurs.

La découverte des .ayons Dia prouve qu'Einstein est un excellent expérimentateur ; pourquoi, dans ces conditions, n'a-t-il pas vérifié lui-même les conséquences de ces théories ? « Je suis beaucoup moins expérimenté dans le maniement des appareils que d'autres observateurs », aurait-il dit à M. Ch. Nordmann (1). Il est vrai que le déplacement du périhélie de Mercure, la déviation des rayons lumineux et le décalage des raies spectrales dans un champ gravifique ne se vérifient pas avec un appareil à rayons Dia, la vitesse de propagation de ceux-ci fût-elle réglée par un appareil électromagnétique spécial !

LE MOUVEMENT SÉCULAIRE DU PÉRIHÉLIE DE MERCURE

Einstein a démontré, écrit M. F. Jean-Desthieux (2), que la trajectoire décrite dans l'espace par le mouvement d'un astre n'est pas, comme on le croyait, une ellipse, mais une courbe se rapprochant de l'ellipse (une ellipse est une courbe fermée) et il a calculé très exactement l'angle de cette courbe. Il ne peut donc y avoir d'ellipse de Mercure.

Si vous savez ce qu'est l'angle d'une courbe, vous avez compris ! Nous, hélas, cherchons avec angoisse ce que peut bien être cet angle. C'est comme les trajectoires des planètes : nous avions naïvement cru jusqu'à présent qu'on n'avait pas attendu la naissance d'Einstein pour se douter de leur véritable nature ; et cette question de la trajectoire des planètes est d'une importance primordiale :

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1922, p. 933.
(2) F. J.-Desthieux, : *L'incroyable Einstein*, p. 17.

Nous avons vu, tout à l'heure, écrit M. F. Jean-Desthieux (1), que, là où nous pensions que des ellipses se dessinaient à travers l'espace, il ne fallait plus chercher que des courbes. Voilà donc toute la géométrie en défaut, à refaire et à rapprendre.

Comment une erreur sur la trajectoire des planètes peut-elle changer quoi que ce soit à la géométrie ? Est-ce dans la nouvelle géométrie que nous apprendrons ce qu'est l'angle d'une courbe ? M. F. Jean-Desthieux ne se vante-t-il pas un peu ? Pour rapprendre la géométrie, ne faudrait-il pas d'abord qu'il l'eût apprise ? Autant de questions qui n'éclaircissent pas le mystère du déplacement du périhélie de Mercure.

En 1845, Leverrier constata, pour cette planète, un excès de déplacement atteignant 43'' par siècle, précise M. G. Moch (2).

Ce déplacement (ou rotation de l'axe de l'ellipse) observé est de 574'', le déplacement expliqué au temps de Leverrier de 531'' ; du déplacement inexpliqué de 43'' la théorie de la relativité rend compte de 42''9, et

il faut insister sur la concordance de la théorie avec l'observation, ajoute M. Moch (3), car les auteurs donnent des valeurs différentes pour l'écart trouvé par Leverrier. Plusieurs le portent à 45'' ce qui laisserait un petit résidu de 2''. Mais ce qui est plus grave, c'est que Poincaré, suivi par Lecornu, le réduit à 38'', auquel cas Einstein donnerait une valeur calculée trop forte de 13 0/0. Vérification faite à l'observatoire, grâce à l'obligeance de Ch. Nordmann, Leverrier a bien trouvé 43'', à un ou deux dixièmes de seconde près.

Mais voici du nouveau :

L'avance séculaire constatée est de 574'', écrit M. J. Le Roux (4). La théorie de Newton, qui entraîne les perturbations, fournit une explication satisfaisante jusqu'à une limite maxima de 536'', avec un résidu inexpliqué de 38''.

Dans la théorie d'Einstein, le mouvement déduit du ds^2 calculé par Schwarzchild donnerait, pour Mercure, une avance sécu-

(1) F. J.-Desthieux : *id.*, p. 23.
(2) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 228.
(3) G. Moch : *id*, p. 230.
(4) *Comptes rendus*, 6 novembre 1922.

laire de 42"9. Mais comme cette théorie exclut les perturbations dues aux actions mutuelles, il subsiste un résidu inexpliqué de 531".

Tel est le résultat brutal.

Encore un qui croit que Leverrier a trouvé 38" ; malheureux ! M. Moch vous l'a pourtant bien dit : « Einstein donnerait alors une valeur calculée trop forte de 13 0/0. »

LA DÉVIATION D'UN RAYON LUMINEUX PAR LE SOLEIL

Einstein avait démontré qu'un rayon lumineux qui traverse le champ de gravitation du soleil à une distance déterminée de celui-ci devrait subir une certaine déviation, nous rappelle M. L. Fabre (1). C'est cette déduction, ajoute-t-il, qui, sous l'expression de pesanteur de la lumière, a le plus vivement frappé l'imagination du public. Mais comment mesurer la déviation d'un rayon lumineux au voisinage du soleil ? Celui-ci, en effet, ne fait-il pas disparaître toute autre lumière que la sienne ? On se rappela fort heureusement l'existence d'une étoile fixe proche du soleil (*sic*). Einstein calcula la déviation qu'on devait observer et on attendit une éclipse de soleil qui devait se produire le 29 mai 1919 et devait permettre l'observation du phénomène. La moyenne des observations donna le chiffre annoncé par Einstein.

Dans un chapitre où les vérifications expérimentales des théories de la relativité sont comparées aux déesses du mont Ida, nos lecteurs auraient été surpris de ne pas rencontrer l'auteur de « Connaissance de la déesse ». Poète, c'est en poète que M. Lucien Fabre a choisi sa déesse : une étoile, le soleil qui fait disparaître toute autre lumière que la sienne, une éclipse, la pesanteur de la lumière ! Tout cela n'est-il pas poétique ? Jusqu'à cette « étoile fixe proche du soleil » dont on se rappelle fort heureusement l'existence. Tout de même, Monsieur le poète, une étoile fixe, proche du soleil ? On s'attendrait plutôt à ce qu'elle fût l'une ou l'autre.

(1) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 42 et 43.

LE DÉPLACEMENT DES RAIES SPECTRALES

D'après Einstein, l'effet d'un champ de gravitation sur un atome doit se traduire par une légère augmentation de la durée de vibration de celui-ci ; aussi, écrit M. F. Jean-Desthieux :

Quand on nous dit qu'une fusée jaune, à Nice, serait orangée, presque rouge à la surface du globe solaire, il n'est rien de plus vraisemblable (1).

Pour constater le phénomène, il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne, comme dit l'autre; tous ne l'ont pas, car les observateurs sont loin d'être d'accord.

Depuis l'intervention d'Einstein, écrit M. G. Moch (2), diverses tentatives ont été faites pour vérifier sa théorie. En 1917, Saint-John aux Etats-Unis, Evershed aux Indes, puis Schwarzschild en Allemagne, n'ont pas trouvé de résultats décisifs. Enfin en 1919, Grâbe et Bachem ont constaté des décalages, tous vers le rouge, et compris entre la moitié de la valeur indiquée ci-dessus et une valeur un peu plus grande que celle-ci. On peut donc espérer que le résultat annoncé finira par être vérifié.

Dernièrement, écrit le physicien allemand G. Mie (3), des observations ont été faites à l'observatoire de Bonn qui tendent à prouver que l'insuccès de toutes les observations faites jusqu'ici est attribuable à diverses causes d'erreur, et que l'effet calculé existe bien réellement.

Tout cela est parfait, mais ne nous laissons pas abuser :

Parmi les nombreux expérimentateurs qui scrutent le spectre solaire pour y chercher le déplacement d'Einstein, écrit M. E. Guillaume (4), nous signalons le Pr Julius d'Utrecht, qui, faisant porter son étude sur 446 raies, a déclaré catégoriquement que l'observation ne confirmait pas la théorie d'Einstein.

M. Guillaume s'exprime ainsi dans un appendice que M. Lucien Fabre lui avait demandé pour une édition

(1) F. J.-Desthieux : *L'incroyable Einstein*, p. 29.
(2) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 236.
(3) *La théorie einsteinienne de la gravitation*, p. 63.
(4) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, 6e mille, p. 249.

épurée de ses *Théories d'Einstein*, dans laquelle on lit, comme on pouvait le faire dans le 1er mille :

Einstein a calculé que le métal sodium devait donner sur la terre une flamme dont il a déduit exactement de ses théories les caractéristiques par rapport à celle que donne le même métal dont on a constaté l'existence dans l'atmosphère du soleil. Ses prédictions ont été vérifiées (1).

Que serait-ce si notre poète n'avait épuré son ouvrage ? Peut-être la difficulté de mettre en évidence le déplacement des raies spectrales vers le rouge tient-elle simplement à ce que ces raies se déplacent vers le violet ?

D'après le raisonnement de M. Einstein, écrit M. L. Warnant (2), pour remplacer l'effet de la gravitation solaire, nous devons supposer que la source lumineuse s'éloigne du champ de gravitation selon la direction des Z croissants (c'est-à-dire en sens inverse du sens de la pesanteur sur le soleil) et M. Einstein ne remarque pas qu'une telle direction *s'éloigne du soleil* et par conséquent *se rapproche* de la terre, de sorte que l'effet Doppler-Fizeau, s'il se produit, devrait être un déplacement des raies vers le *violet* et non vers le rouge.

Et dire que depuis ce moment, ajoute M. Warnant, de nombreux expérimentateurs scrutent le spectre solaire pour y chercher le déplacement d'Einstein ! Et certains ont même cru l'y trouver !

VIII

Les réfutations

Au bout de quelques instants, il devint évident que ce ne serait point encore ce jour-là, ni de cette main, qu'Einstein mordrait la poussière. CHARLES NORDMANN (3).

Oh ! oh ! Monsieur le puriste, Einstein mord donc avec la main ?

Si nous en croyons la relation des controverses du Collège de France que nous a données M. Nordmann, M. Paul Painlevé a, pour confondre Einstein, assimilé

(1) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 41.
(2) L. Warnant : *Les théories d'Einstein*, p. 68.
(3) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1922, p. 153.

un voyage aller-retour à un mouvement rectiligne et uniforme. Cette intervention n'est pas négligeable :

On ne saurait trop se louer, écrit M. F. Jean-Desthieux (1), de voir un grand savant de chez nous s'intéresser enfin à un ensemble de problèmes dont l'avenir du monde n'est pas loin de dépendre. Car M. Painlevé est un grand savant.

Nous n'insisterons pas sur l'assimilation géniale du grand savant, couvert du reste par l'immunité parlementaire et dont les propos sont en général trahis par les journalistes qui les rapportent. Occupons-nous des humbles électeurs responsables de leurs paroles et de... leurs écrits.

La théorie de la relativité se heurte à de graves difficultés :

L'expérience de Sagnac, écrit M. L. Fabre (2), consiste à faire interférer deux rayons lumineux qui circulent en sens inverse sur le même trajet. L'ensemble des appareils étant placé sur un plateau en dehors duquel il ne se passe rien de commun avec l'expérience, il semble que celle-ci doive être indépendante de la rotation du plateau. Or on observe exactement les phénomènes quantitatifs d'interférence qui se produiraient si l'éther, véhicule des ondes, existait, immobile et indépendant du mouvement. Ce résultat a beaucoup gêné les relativistes qui en contestent la validité à l'aide des aperçus les plus ingénieux. Il est donc bien difficile de conclure sur ce point.

Heureusement, M. Jean Becquerel nous rassure :

On a vu dans ce résultat (l'expérience de Sagnac) une objection à la théorie de la relativité ; c'est là une profonde erreur (3).

Et plus loin, il ajoute :

L'expérience de Sagnac, du premier ordre, expliquée qualitativement et quantitativement par toutes les théories, ne témoigné ni pour ni contre aucune d'elles (4).

Il eût été regrettable que les théories de la relativité, qui permettent de rendre compte de toutes lois scienti-

(1) F. J.-Desthieux : *L'incroyable Einstein*, p. 45.
(2) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 112.
(3) *Le principe de relativité et la théorie de la gravitation*, p. 77.
(4) *Id.*, p. 244.

fiques connues,— M. Fabre nous l'a dit,— eussent échoué devant une expérience qu'expliquent qualitativement et quantitativement toutes les théories. Mais Einstein n'aurait-il évité Charybde que pour tomber en Scylla ?

Une erreur capitale est dissimulée dans la source de la théorie pseudo-relativiste de M. Einstein, affirme M. Dubroca (1).

Plusieurs semblent avoir vu cette erreur capitale ; M. Dubroca le premier, bien entendu :

Admettant le « principe de relativité » pour les longueurs, les durées et les masses, et pour l'optique une proposition inconciliable avec ce principe, dès l'origine souffrant d'une grave contradiction, cette théorie n'a ni fondement rationnel, ni fondement physique (1).

Ensuite M. L. Warnant, avant même de s'être aperçu du déplacement, vers le violet, des raies spectrales :

Nous voyons que les équations, servant de point de départ à M. Einstein, représentent la partie du postulat de la constance de la vitesse de la lumière que nous avons trouvée paraître *a priori* illogique (2).

Enfin M. E. Guillaume, avant d'avoir constaté l'inexistence du déplacement des raies spectrales :

Outre la transformation de Lorentz, Einstein a placé à la tête (pour une erreur capitale, il n'en pouvait être autrement) de la relativité restreinte le célèbre principe de la constance *absolue* de la vitesse de la lumière, qui fut la source des innombrables paradoxes qu'ont exploités les adversaires de la théorie. Or lorsqu'on relit attentivement le mémoire de 1905, où Einstein jeta les fondements de la Relativité, on se heurte au paragraphe 3 (*Annalen der Physik*, p. 901) à une conclusion si curieuse qu'on se demande si ce principe ne repose pas sur une simple erreur. Il y aurait donc plus qu'un paradoxe, il y aurait une inexactitude (3).

M. Guillaume a, de plus, montré que l'on peut écrire les équations de la théorie de la relativité restreinte en

(1) *L'erreur de M. Einstein, L'inacceptable théorie*, p. 19.
(2) L. Warnant : *Les théories d'Einstein*, p. 29.
(3) *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 15 janvier 1922, p. 5.

fonction d'une variable unique représentant un temps universel ; puis, M. Dupont, ancien élève de l'Ecole polytechnique, a démontré que cette variable unique

> représente bien le temps physique universel... en accord avec le sens commun et la science pré-einsteinienne (1).

Pour cela, il est parti du temps universel et

> de la cinématique classique avec sa loi de composition des vitesses supposée applicable à celle de la lumière et à la vitesse relative v de deux systèmes en mouvement l'un par rapport à l'autre (2).

Cela étant, toutes les difficultés et les paradoxes s'évanouissent. Aussi, lorsqu'en avril 1922, Einstein vint exposer et discuter sa théorie au Collège de France, M. Guillaume s'efforça-t-il de faire partager sa manière de voir aux auditeurs ; mais sans succès ; c'est du moins ce qu'a prétendu M. Nordmann ; car n'ayant pas eu l'honneur d'assister à

> ces joutes historiques de la pensée... qui, dans quelques siècles... marqueront une étape sur la route de l'intelligence humaine, comme dit M. Nordmann (1).

il faut bien nous fier à ceux qui en ont rapporté les péripéties. Quand M. Guillaume eut terminé son exposé, M. Borel déclara que

> toute l'argumentation ne tenait pas debout, car il n'est pas possible d'écrire d'abord les équations de la Relativité, puis d'introduire dans le maniement de ces équations des postulats étrangers et même opposés à ce système (2).

C'est à propos de cette argumentation, de ces calculs que M. P. Dupont écrit :

> Il faut les accepter comme venant d'un mathématicien consommé, ou les vérifier soi-même (3).

M. Dupont les a-t-il acceptés comme venant d'un

(1) *La notion du temps d'après Einstein*, p. 35.
(2) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1922, p. 129 et 130.
(3) *La notion du temps d'après Einstein*, p. 25.

mathématicien consommé ? Les a-t-il vérifiés lui-même avant de baptiser émologique le temps universel ? a-t-il laissé le soin de le faire à M. J.-H. Rosny aîné, qui écrit dans son ouvrage sur les *Sciences et le Pluralisme :*

Signalons en passant les beaux travaux de M. E. Guillaume qui donne des formules ingénieuses pour réduire les dénominateurs des relativistes à des dénominateurs plus facilement concevables. C'est une œuvre d'une portée considérable qui peut, elle aussi, mener à des découvertes (1).

Jusqu'à présent, cette œuvre d'une portée considérable semble n'avoir mené qu'aux découvertes de l'erreur de son auteur et du temps émologique de M. Paul Dupont.

Einstein, sorti vainqueur de ces joutes historiques de la pensée, connaîtra des adversaires plus dangereux :

M. Varcollier... fait remarquer, écrit M. L. Fabre (2), qu'en suivant pour les ondes sonores un raisonnement identique à celui qui a été suivi pour les ondes lumineuses, on démontre d'une manière analogue qu'il n'est pas possible à un mobile de dépasser la vitesse du son, ce qui est absurde.

Et M. Varcollier trouve en M. D. Berthelot un allié inattendu :

A lire Einstein, on croirait que les hommes ne communiquent entre eux que par signaux lumineux. Qui nous empêche de raisonner de même pour les autres sens ? Un auditeur qui s'éloigne d'un concert à raison de 340 mètres par seconde entend indéfiniment la même note.

Les secousses sismiques se transmettent avec une vitesse de plusieurs kilomètres. La taupe est à demi aveugle, mais son tact est merveilleux. Si elle voyageait sous le sol avec cette vitesse, le temps s'arrêterait pour elle.

Ainsi nous pouvons métaphysiquement imaginer autant de mesures du temps que nous avons de sens. Il y aurait un temps pour le musicien, un autre pour le peintre. Aux uns comme aux autres le mouvement procure la jeunesse éternelle, mais celle du sourd n'est pas celle de l'aveugle. Faites votre choix !

(1) *Les Sciences et le Pluralisme*, p. 123.
(2) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 126.

Il y a plus. Même dans le domaine visuel, la théorie ne nous présente que l'image d'un monde purement idéal. Est-ce un symbole ? Cette vitesse de 300.000 kilomètres par seconde qui règle le cours du temps n'est telle que dans l'espace interplanétaire. Dans l'air elle n'est plus que de 299.910 kilomètres. Dans l'eau elle tombe à 225.000 kilomètres. L'immortalité du poisson ne saurait être celle de l'homme. Déjà le doux saint François d'Assise avait imaginé un paradis de deuxième zone pour les bêtes (1).

Einstein, plagiant M. L. Fabre, a fait justice de cette objection; mais tous ses efforts n'ont pas empêché M. Philippe Célérier de réfuter la théorie de la relativité par un simple examen philosophique de celle-ci. Ce philosophe a montré, en se jouant, que l'espace, le temps et le mouvement sont absolus ; quelque chose encore le chiffonnait :

On nous dira : *C'est entendu. L'espace, le temps et le mouvement sont absolus. Mais comment interprétez-vous l'expérience de Michelson qui a donné naissance à la théorie de la Relativité ?*

Voici, croyons-nous, l'interprétation la plus logique de cette expérience :

Soient deux points dans l'espace A et B, entre lesquels la Terre accomplit son mouvement de translation. Au moment précis où la planète arrive à égale distance de A et de B, deux signaux lumineux très brefs partent simultanément des deux points. La Terre se déplaçant à une vitesse de trente kilomètres à la seconde dans la direction de B, le signal parti de ce point devrait, normalement, arriver en un point du globe terrestre avant le signal parti de A. Or les deux signaux lumineux arrivent en même temps.

Comment expliquer cette énigme (2) ?

Chacun a son Kant personnel, aurait dit Einstein ; M. P. Célérier, lui, a son expérience de Michelson personnelle ; mais, sans être l'expérience de Michelson, le phénomène qu'il signale pourrait être intéressant ; le malheur veut que tout le monde, Michelson et Einstein eux-mêmes, est d'accord pour affirmer que la terre

(1) *La Physique et la métaphysique des théories d'Einstein*, p. 38 et 39.
(2) *La théorie de la relativité au point de vue philosophique*, p. 29 et 30.

recevra le signal de B avant celui de A. Il n'y a donc d'énigme que pour M. Philippe Célérier, ce qui, du reste, n'est pas pour effrayer notre philosophe ; son esprit fertile lui suggérera, d'un phénomène inexistant, l'explication que voici :

Nous savons que la lumière se propage dans l'espace à une vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde ; *mais la vitesse de la lumière n'est pas constante.*

Les ondes lumineuses ont pour substratum l'éther intersidéral, qui est éminemment élastique. Il est aisé de comprendre que les ondes voyagent plus vite dans l'éther raréfié que dans l'éther condensé. En se déplaçant dans la direction B, la Terre fait subir à l'éther, dans cette direction, une contraction considérable.Les ondes lumineuses parties de B ont à parcourir une distance réduite, mais leur vitesse se trouve ralentie au voisinage de la Terre, parce qu'elles ont à traverser une zone condensée. Les ondes lumineuses parties de A ont à parcourir une distance plus grande, mais leur vitesse n'est pas ralentie au voisinage de la Terre, parce qu'elles n'ont pas à traverser de zone condensée.

Il y a compensation et les deux signaux lumineux arrivent en même temps (1).

Et pour les sceptiques, l'auteur ajoute en note :

D'une manière plus précise,voici ce qu'il faut dire : l'éther est bien condensé au voisinage de l'astre dans toutes les directions, mais la zone de condensation est plus étendue dans la direction de B que dans la direction de A.

Ainsi, il ne reste rien de l'œuvre d'Einstein ; rien ne doit non plus rester de l'œuvre de ses disciples :

Je ne citerai que pour mémoire M. Langevin, écrit M. L. Fabre (2)... Je n'ai pas à développer pour mes lecteurs ses idées qui sont exactement celles d'Einstein et de Weyl.Je dois avouer que je ne puis guère me résoudre à accepter certaines d'entre elles... celles qui violent le principe de causalité en admettant que la relativité du temps peut intervertir l'ordre de deux phénomènes dont l'un est la conséquence de l'autre.

(1) *La théorie de la relativité au point de vue philosophique*, p. 29 et 30.
(2) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 221.

Comme il est toujours bon de s'instruire, voyons les idées de M. Langevin que M. L. Fabre ne peut se résoudre à accepter :

On est conduit, écrit M. Langevin (1), à classer les couples d'événements en deux grandes catégories pour lesquelles l'espace et le temps jouent des rôles symétriques. La première catégorie est constituée par les couples d'événements tels que leur distance dans l'espace est supérieure au chemin parcouru par la lumière pendant leur intervalle dans le temps... Les équations de transformation exigées par la théorie électromagnétique montrent que, dans ce cas, l'ordre de succession des deux événements dans le temps n'a pas de sens absolu. Si pour un premier système de référence, les deux événements se succèdent dans un certain ordre, cet ordre sera renversé pour des observateurs se mouvant par rapport aux premiers avec une vitesse inférieure à celle de la lumière, c'est-à-dire avec une vitesse réalisable physiquement.

Il est évidemment impossible que deux événements dont l'ordre de succession peut être ainsi renversé soient unis par une relation de cause à effet, puisque si une telle relation existait entre nos deux événements, certains observateurs verraient la cause postérieure à l'effet, ce qui est absurde.

M. Lucien Fabre joue de malheur ; il écrit que l'hypothèse d'Einstein sera obligatoirement : l'éther n'existe pas ; et pour celui-ci, un espace sans éther est inconcevable. Einstein se tient-il coi ? il est accusé de la découverte des rayons Dia. M. Fabre reproche à M. Langevin d'admettre que la relativité du temps puisse intervertir l'ordre de deux phénomènes dont l'un est la conséquence de l'autre ; M. Langevin affirme précisément que, deux événements, dont l'ordre de succession peut être renversé, ne sauraient être unis par aucun lien de causalité. Enfin, pour que les idées de M. Langevin soient exactement celles d'Einstein et de Weyl, il faudrait que les idées de ceux-ci s'accordassent.

M. Jacques Maritain qualifiant M. Lucien Fabre « d'iro-

(1) P. Langevin : *La physique depuis vingt ans*, p. 282.

niste aimable et consommé » (1) n'est-il pas dans le vrai ? Non, M. L .Fabre est

un des vulgarisateurs les plus autorisés des théories relativistes, d'après M. Périer (2).

Je me suis beaucoup amusé, lui écrit Paul Valéry, de *l'allant* et du mouvement que vous mettez à cette explication de choses abstruses ; il est impossible d'être moins ennuyeux. C'est là, vous le savez, un don céleste extrêmement rare.

Ça c'est vrai, il est impossible d'être moins ennuyeux ; aussi, est-ce de tout cœur que nous nous associons à l'*Action Française* trouvant

qu'il convient de féliciter L. Fabre d'avoir tenté avec succès de rendre accessible à tout homme de culture mathématique moyenne les théories de M. Einstein, dans ce livre si clair et si rapide... L. Fabre est « un vrai enthousiaste, rempli d'un sentiment vibrant pour la beauté scientifique ».

Ce brillant exposé, — écrit M. J. Maritain (3), à propos de ce livre si clair et si rapide, — a le grand mérite d'insister avant tout sur la logique interne du développement de la physique moderne, et de replacer les théories d'Einstein dans leur atmosphère intellectuelle propre.

Mais pourquoi ce « vrai enthousiaste, rempli d'un sentiment vibrant pour la beauté scientifique »,cette « autorité », au lieu « d'agrandir magnifiquement la voie ouverte », comme il dit, s'essaye-t-il maintenant sur le génie de Copernic, de Pascal ou de Pasteur ? Croit-il que le recul de l'histoire écarte tout danger d'erreur ?

Rassurons-nous ; nous passerons encore de bons moments. M. Frédéric Lefèvre a interrogé M. L. Fabre sur ses projets d'avenir, pour les *Nouvelles Littéraires du 8 décembre* 1923 :

— *Nous voici à vos conceptions philosophiques. Publierez-vous encore de nombreuses études sur la science et la philosophie, telles que celles que vous avez déjà données à la* Revue Universelle *et à la* Revue Hebdomadaire ?

(1) J. Maritain : *Théonas*, p. 82, note.
(2) P.-M. Périer : *Revue apologétique*, 15 octobre 1922.
(3) J. Maritain : *Théonas*, p. 83, note.

— Je compte bien achever cet inventaire ou plutôt cette confrontation d'ici deux ou trois ans.

— *En apercevez-vous déjà les conclusions ?*

— Dès à présent, je crois pouvoir m'assurer que la vérité n'est ni celle des pragmatistes, ni celle des scientistes ; la discrimination est fort délicate ; je pense en avoir découvert une solution originale ; l'examiner nous entraînerait trop loin. En ce qui concerne la valeur de la métaphysique, je vous dirai que je crois pouvoir montrer que les arguments kantiens sont spécieux, mais je crois tout de même, pour d'autres raisons beaucoup plus fortes, que la métaphysique n'aboutit pas par les voies du raisonnement. En revanche, elle saurait rassembler un groupe impressionnant de constatations qui convergent vers une probabilité, sinon vers une certitude ; l'acte de foi serait toujours nécessaire...

— *Comment avez-vous été conduit à faire connaître en France les théories d'Einstein ?*

— Ce serait trop long à vous raconter. Ce qui m'a passionné le plus là-dedans, c'est la démarche intellectuelle de l'homme...

— *Les grands savants sont souvent de piètres philosophes ?*

— Oui. Témoin Einstein et quelques-uns de ses commentateurs.

Arrêtons-nous sur cette parole de bon sens et souhaitons que jamais le *Mercure de France* n'ait à parler des projets du nouveau lauréat du prix Goncourt dans sa rubrique : Projets oubliés, projets abandonnés.

Nous aussi, ce qui nous passionne le plus là-dedans, c'est la démarche intellectuelle de M. L. Fabre ; songez donc,

> il a été le premier à expliquer en France les théories d'Einstein. Son livre à ce sujet reste pour le savant allemand lui-même le plus fidèle et le plus intelligent qu'on ait publié. (*Action Française*, 8 décembre 1923)

L'Action Française parle en toute connaissance de cause. *Le Petit Parisien*, du même jour, nous apprend que M. L. Fabre

> tient à *L'Action Française* la critique des livres scientifiques signée du pseudonyme collectif Orion.

IX

Valeur des théories d'Einstein

M. F. Jean-Desthieux voit, dans les théories de la relativité

un ensemble de problèmes dont l'avenir du monde n'est pas loin de dépendre ;

il n'est pas seul de cet avis ; M. L. Fabre nous présente ces théories comme

une nouvelle figure du monde ;

M. Nordmann comme

une lueur dans le mystère des choses,

mais sans doute comme une lueur intermittente, puisque

quand tout le bruit fugace qui emplit aujourd'hui nos oreilles sera éteint, écrit-il, la théorie d'Einstein se dressera comme le phare essentiel au seuil de ce triste et petit xxe siècle (1).

Etonnez-vous, après cela, de la sensation d'effarement intégral que procure un premier contact avec les idées relativistes, Einstein étant lui-même, toujours d'après M. Ch. Nordmann,

un des phares de la pensée humaine (2).

Et ce n'est pas tout ;

Einstein, écrit M. L. Rougier (3), a réalisé une révolution dans la philosophie naturelle plus considérable que celles de Copernic, en astronomie, et de Lobatchefski, en géométrie.

Aussi,

ce n'est pas en raison de leur retentissement, écrit M. F. Jean-Desthieux (4), mais bien parce qu'elles comportent un bouleversement complet des notions humaines, qu'un « honnête homme » ne peut rester ignorant des recherches d'Einstein.

(1) Ch. Nordmann : *Einstein et l'Univers*, p. 8.
(2) Ch. Nordmann : *id.*, p. 217.
(3) *En marge de Curie, de Carnot et d'Einstein*, p. 8.
(4) F. J.-Desthieux : *L'Incroyable Einstein*, p. 7.

La doctrine d'Einstein s'enorgueillit d'avoir levé à jamais un coin du voile décevant qui nous dérobe la nudité sacrée de la nature, écrit M. Ch. Nordmann (1), qui s'était déjà exprimé ainsi :

Après avoir démoli, après avoir déblayé l'édifice de nos connaissances de ce qu'on croyait en être la muraille inébranlable et qui n'était, selon lui, qu'un échafaudage fragile en masquant les harmonieuses proportions, Einstein a reconstruit. Il a creusé dans le monument de vastes fenêtres qui permettent maintenant de jeter un regard émerveillé sur les trésors qu'il recèle (2).

De vastes fenêtres ? pourquoi pas des bow-windows ?

Les conséquences métaphysiques de la doctrine, — qu'on les accepte ou qu'on les repousse, — sont en tous cas neuves et de grande portée, concède M. D. Berthelot (3).

Et c'est de ces « turlutaines » que M. Bouasse se soucie « comme d'une nèfle pourrie » et « comme d'un petit copeau » (4). D'aucuns même renchérissent :

Au point de vue philosophique, écrit l'abbé Moreux (5) la doctrine de la Relativité, le grand public peut en être convaincu, ne saurait avoir aucune portée.

Et le même auteur, qui se flatte de faire comprendre l'Arithmétique, l'Algèbre, la Géométrie plane et... Einstein, ajoute :

Les relativistes n'ont rien inventé au fond de bien sensationnel. Quand on songe que la théorie de la relativité appliquée au temps a été présentée au public comme une véritable révolution, on ne peut que déplorer l'outrecuidance de certains savants qui méconnaissent à ce point l'histoire de la pensée humaine ou de la philosophie et l'ignorance de ce même public toujours prêt à applaudir les nouvelles idoles qu'on lui présente (6).

Mais voici qui est plus singulier encore : nous voyons actuellement certains savants qui, dédaigneux des enseignements d'une saine philosophie, professaient autrefois l'infinité de l'Univers au nom de la Science, passer dans le camp adverse et

(1) Ch. Nordmann : *Einstein et l'Univers*, p. 77.
(2) Ch. Nordmann : *id.*, p. 12.
(3) *La physique et la métaphysique des théories d'Einstein*, p. [illegible].
(4) *La question préalable contre les théories d'Einstein*.
(5) *Pour comprendre Einstein*, p. 241.
(6) Th. Moreux : *id.*, p. 203 et 204.

soutenir, au nom de la Relativité, la thèse diamétralement opposée ; or, ce sont ces mêmes esprits qui s'élevaient naguère contre les philosophes d'antan inféodés aux théories d'Aristote ; en vérité le « Magister dixit » n'a jamais autant régné que de nos jours ; Einstein remplace le Stagyrite (1) !

L'abbé Moreux fait remarquer en passant que la conclusion des relativistes au sujet de la non-infinité de l'Univers était connue depuis longtemps ; le malheureux ignore qu'Einstein, le premier, s'est posé le problème de l'existence possible d'un espace non euclidien ; c'est du moins ce qu'affirme M. Marcel Boll, celui-là même qui estimait pouvoir citer une bonne douzaine d'ouvrages sur la relativité dont les auteurs, — et non des moindres, — se seraient couverts d'un ridicule durable (2).

Ce qui ne fait aucun doute, écrit-il (3), c'est que le monde réel est très approximativement euclidien, du moins pour les longueurs qu'on manie couramment ; rien ne prouve d'ailleurs qu'il en sera de même quand on s'occupera d'espaces infiniment plus étendus. Le problème a été posé et résolu par Einstein, ainsi qu'on s'en convaincra par la suite.

Le problème a été posé par Einstein ? Voulez-vous en être convaincus ? Soyez-le par la suite :

Gauss avait compris que l'expérience peut nous apprendre quelle est la structure de l'espace, écrit M. du Pasquier (4), et c'est pour savoir si elle est euclidienne ou non qu'il avait entrepris de vastes mesures géodésiques, entre autres de déterminer les trois angles du triangle formé par les trois sommets Brocken, Inselberg et Hohe Hagen, afin de voir si la somme donnait exactement 180° ou non.

Gauss disciple d'Einstein ! Il faut en prendre notre parti : celui-ci est bien le grand « négateur du temps » qu'on avait prétendu.

Au fond, peu nous importe l'avis de MM. Charles Nordmann, Lucien Fabre, F. Jean-Desthieux sur les théories

(1) Th. Moreux : *Pour comprendre Einstein*, p. 186.
(2) *Euclide, Galilée, Newton, Einstein*, p. 4.
(3) *Le principe de la relativité*, p. 286 et 287.

de la relativité ; par contre, l'avis d'un physicien comme Michelson ne saurait nous être indifférent.

Comme Michelson n'a jamais rien écrit sur les théories prodigieusement abstraites qu'on a bâties sur sa fameuse expérience, je lui demandai ce qu'il en pensait, nous avoue M. D. Berthelot (1). Il sourit : *Je ne puis vous faire qu'une réponse, celle du Kaiser quand il vit les horreurs de la guerre déchaînée par son initiative : je n'ai pas voulu cela.*

En s'exprimant ainsi, peut-être le physicien de Chicago pensait-il aux vulgarisateurs des théories d'Einstein ?

HENRI LAFUMA.

(1) *La physique et la métaphysique des théories d'Einstein*, p. 14.

ÉLÉGIE

—

In memoriam Déodat de Séverac.

Qu'il m'est doux de t'aimer, cimetière au printemps,
Avec tes oliviers, ton amandier fleuri,
L'iris bientôt couleur du temps !
Qu'il m'est doux de songer, cimetière où sourit
L'Ange de mon tourment,
De songer à la mort, tandis qu'aux vieux cyprès
Se pose un nuage doré,
Eternel renouveau des pollens et de l'âme !...
Et la mousse est comme une flamme
Aux pierres noires des tombeaux
Sous ton azur léger, mois de la pâquerette !
Mais ce que sous l'ogive, un instant, je regrette,
Ce n'est pas de la vie aux jours tristes et beaux
L'ardeur insatisfaite,
Ce n'est pas de l'amour le nocturne sanglot
Dans les jardins en fête,
Ce n'est pas du soleil au cœur des sombres fleurs
Le long baiser qui les consume,
Ce n'est pas même le pur miel de la douleur,
La volupté de l'amertume,
Ce n'est rien, ô mon Dieu, que, peut-être, l'émoi
De ce jeune lilas dont la feuille vermeille
Profile sur ma croix
Une ombre au souvenir qu'on doit laisser pareille.
Ce n'est rien, ô mon Dieu... Des colombes roucoulent

Au clocher vide. Vide aussi le tabernacle ;
C'est tout juste s'il ne s'écroule.
Et, dehors, le printemps prélude à son miracle.
Les feuilles d'olivier d'une ardente tristesse
S'enflamment sous le vent ;
Un oiseau de son chant m'enveloppe et me blesse ;
Je suis encor vivant !
Mais du vieil amandier que ses fleurs abandonnent
Quand s'agite l'oiseau
Il me vient un parfum comme déjà d'automne ;
Et l'église en ruine est un sombre vaisseau,
Echoué là, sans doute à jamais, tout jamais.
Ainsi même à la mort n'appareillerions-nous,
Avec, au plus haut mât, bouquet d'anciens Mai,
Et la blanche tristesse, et vous surtout, vous tous,
Souvenirs qu'en riant on clouait sur la porte,
Trop jeunes souvenirs de charmantes amours ?
Ainsi ce grand désir du large qui nous porte
Sur sa vague sans cesse, et plus grand chaque jour,
Ainsi ce grand désir la mort le décevrait ?...
Dans le doux cimetière où tout avait bleui,
J'ai vainement cherché, par la mort ébloui,
L'Ange dont le doigt scelle un merveilleux secret.

JEAN LEBRAU.

L'OR ALLEMAND ET LE BOLCHÉVISME PENDANT LA GUERRE

—

1. — Où sont les preuves?

Edouard Bernstein, député socialiste au Reichstag, apprenait il n'y a pas longtemps que le gouvernement allemand avait soudoyé Lénine pour la besogne qu'il fit en Russie en 1917.

L'ancien compagnon de Bebel et de Liebknecht saisit son parti de sa découverte tardive(1) et demanda au Reichstag la nomination d'une commission d'enquête devant laquelle il devait formuler contre le gouvernement allemand l'accusation d'avoir versé à Lénine, en 1917-1918, 50 millions de roubles or.

L'historien futur du coup d'Etat bolchéviste, ou le rapporteur de la commission du Reichstag si elle se réunit jamais à la demande de M. Edouard Bernstein et de son parti pour faire une enquête sur la remise de fonds à Lénine par l'Etat-major allemand, aura à connaître trois catégories de documents :

1re catégorie : documents qui, originaux ou doubles, doivent se trouver dans différents bureaux, divisions et sections du Grand Etat-major allemand (Central Abtheilung, Nachrichten bureau, Section R. ou M. R. ou G. E. M. de la Flotte, etc.) s'ils y existent encore et s'ils n'ont pas été détruits par les intéressés.

(1) M. Edouard Bernstein mit, en effet, plus de trois ans pour apprendre la collusion germano-bolchéviste. Comme on le verra dans le récit qui suit, nous l'avons dénoncée dès le début de 1918.

2e *catégorie* : documents des archives de la Reichsbank et de ses correspondants et agents à l'étranger (à Stockholm en particulier).

3e *catégorie* : révélations de tous genres qui ont paru successivement dans les organes sérieux de presse : en Russie, à Copenhague (révélations sur le rôle et l'action du fameux Parvus), à Berlin (*Vorwaerts*, *Berliner Tageblatt*), à Paris (*le Petit Parisien*, etc.) et surtout la brochure américaine publiée en octobre 1918 par le *Comité* (*gouvernemental*) *d'informations publiques des Etats-Unis*, sous le titre : « Conspiration germano-bolchévique ».

Cette brochure provoqua à l'époque de grandes controverses, et c'est elle qui, pour la première fois, systématisa les accusations contre Lénine et ses complices en produisant des documents à l'appui.

Le Comité gouvernemental des Etats-Unis, composé des ministres d'Etat, de la Guerre et de la Marine, et présidé par M. George Creel, avant de mettre en circulation la brochure contenant les documents accusateurs, avait eu soin de la soumettre à l'examen de la *Commission gouvernementale* du département national des Etudes Historiques, pour les vérifier et en établir le degré d'authenticité. Cette commission, composée des professeurs Schaefer, Ford, Franklin Jameson, Samuel Harper, nomma un *Comité spécial* pour examiner aussi bien les documents que les accusations de faux qui commencèrent à circuler sur leur compte en Amérique et surtout en Europe dès 1918.

Le comité en question, dans son rapport à la commission, en date du 26 octobre 1918, établit l'authenticité et l'exactitude de 53 documents et l'authenticité avec réserves, corrections, commentaires et explications d'une vingtaine d'autres.

Les documents accusant Lénine et consorts d'avoir touché de l'argent de l'ennemi en pleine guerre pour détruire l'armée, préparer et perpétrer un coup d'Etat pour procurer à ce même ennemi une paix avantageuse pour lui et honteuse

pour le pays, celle de Brest-Litowsk, documents remis au comité par Edgard Sisson, agent gouvernement spécial du Comité d'informations publiques (Comity of public informations) furent reconnus authentiques et exacts dans leur majorité de 53 sur 70. Ce ne fut qu'une minorité dont l'acceptation comme authentique fut soumise à des réserves et corrections.

§

2. — Mon affidavit (témoignage solennel).

La responsabilité d'avoir produit ces documents m'incombe entièrement. Ce fut moi, en effet, qui remis en février 1918, à Pétrograd, près de 50 documents à M. Edgar Sisson qui m'avait été recommandé par l'ambassadeur des Etats-Unis, M. D. Francis. Je n'ai pu jusqu'ici rien publier dans la presse sur les circonstances et les conditions dans lesquelles les documents accusateurs furent remis à M. Edgar Sisson, ce qui eût, à l'époque de leur publication, mis en pleine lumière la culpabilité indubitable de Lénine, Zinowieff, Trotzky, etc.

Lorsque je remis à M. Edgar Sisson les textes originaux et les photographies des documents, je fus naturellement lié par les obligations élémentaires du secret dans lequel travaillaient, depuis la fin de 1917, en pleine bataille, les deux organisations de conspirateurs antibolchévistes auxquelles je servais seul de trait d'union. Ces organisations travaillaient au cœur même du bolchévisme, à Smolny, et dans les centres des services communistes (états-majors, etc.) en y prenant des documents et en y recueillant des renseignements sur l'action secrète des bolchéviks et de leur gouvernement.

A la première proposition que les Américains me firent d'aller en Amérique et d'y prendre part à la campagne de révélations sur Lénine et ses complices, je répondis que je ne pouvais pas quitter la Russie en pleine lutte et que le

gouvernement américain avait d'autres moyens et ressources pour utiliser ces révélations.

Il fut d'ailleurs convenu entre Edgar Sisson et moi que les documents que je lui remettais seraient publiés et répandus en Amérique et en Europe en trois langues, anglais, français et russe, dans un but de large propagande.

Nous nous séparâmes, M. Edgar Sisson, son adjoint, M. Boulard, et moi, le 3 mars 1918 et j'attendis en vain de ses nouvelles, d'abord à Pétrograd, ensuite à Mourmansk et à Arkhangel, où je fus appelé, en juillet 1918, pour organiser la propagande anti-germanique et anti-bolchéviste.

Ce ne fut qu'à la fin de 1918 que j'appris à Arkhangel que les documents étaient publiés et provoquaient de vives controverses, aussi bien dans les pays alliés qu'en Allemagne, où le *Berliner Tageblatt*, sous la signature autorisée de M. Forster, reconnaissait la véracité des révélations contenues dans la brochure Sisson. Je reçus la brochure elle-même au commencement de 1919, en deux éditions anglaise et russe (1), et en même temps, par l'intermédiaire de l'ambassadeur des Etats-Unis à Arkhangel, M.D. Francis, je recevais une seconde invitation officielle de venir en Amérique prendre part à la campagne publique de propagande en faveur desdits documents. En cas d'impossibilité de me rendre aux Etats-Unis, on me demandait de faire et de signer un affidavit (témoignage sous serment ou affirmation solennelle) sur les documents accusateurs publiés par le gouvernement des Etats-Unis. Je ne pus pas, cette fois encore, quitter Arkhangel et partir pour l'Amérique et je remis au représentant de la propagande américaine, M. Lewis, un *affidavit* officiellement enregistré chez le consul des Etats-Unis à Arkhangel.

Les alliés évacuèrent et abandonnèrent bientôt la Région

(1) Ce n'est qu'à Paris que je viens d'apprendre l'existence d'une traduction française de la brochure américaine, intitulée : *Le complot germano-bolchéviste*, édition Bossard, Paris, 1920.

du Nord, et nous y fûmes presque complètement coupés du monde entier.

§

3. — Les raisons de mon silence

Pendant les derniers mois tragiques de l'existence de la Région du Nord, nous fûmes loin même de penser à ces documents accusateurs : nous avions d'autres chats à fouetter.

Et ce ne fut qu'après la chute de la Région du Nord, et la libération du camp de concentration de Finlande où nous fumes retenus « comme prisonniers de guerre » (!) que, revenus en Europe, j'appris que, tandis que, d'un côté, des écrivains et publicistes, tels que par exemple MM. La Chenais, Taft et d'autres en France, J. Pollock en Angleterre, etc., reconnaissaient l'authenticité des documents accusant Lénine de trahison et les citaient dans les livres et brochures qu'ils consacraient à la révolution russe et finlandaise, d'un autre côté il existait un courant hostile niant l'authencité desdits documents. L'intérêt attaché aux révélations de M. Sisson ayant ainsi faibli, sinon disparu complètement, je n'avais ni la possibilité, ni l'occasion de relever cet intérêt qui n'était plus d'actualité.

Créer artificiellement cette occasion eût été peine perdue, bien qu'à mon avis la conspiration germano-bolchévique fût toujours une *actualité menaçante*. Je gardai donc le silence, comprenant bien que là encore nous étions victimes de l'activité incessante de la propagande germano-bolchévique des Stinnes, Tchitchérine, Litvinoff et autres. Mais voici que M. Edouard Bernstein a posé à nouveau la question de la félonie de Lénine, Zinovieff et Cie et de la collusion germano-bolchévique, non seulement dans la presse, mais aussi au Parlement. Il accuse le Grand Etat-Major allemand d'avoir payé au traître russe Lénine 50 millions de roubles or.

Dans ces conditions, mon devoir est tout tracé. Je l'ac-

complis en publiant ici l'histoire de ces documents accusateurs, après avoir prévenu M. Edouard Bernstein par lettre recommandée que je suis à sa disposition, ainsi qu'à celle de la commission d'enquête que le Reichstag nommerait (1) pour élucider la question scabreuse de l'argent versé par le gouvernement de Guillaume II à Lénine, afin d'installer et de fortifier en Russie le gouvernement des Soviets.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que l'accusation actuelle de M. Bernstein mentionne un versement de 50 millions de roubles or, effectué par l'Allemagne à Lénine au début de 1918. Or, un des documents remis par nous à M. Edgar Sisson, en février 1918 (nº 8 de la brochure publiée par le gouvernement des Etats-Unis) *La conspiration germano-bolchévique*) dit textuellement ceci :

Banque d'Empire. Nº 2. Berlin, 8 janvier 1918 (très secret).

Au commissaire du peuple des Affaires étrangères :

J'ai reçu aujourd'hui une communication de Stockholm qui m'informe que 50 millions de roubles or ont été mis à la disposition de nos agents pour être versés aux représentants des commissaires du peuple. Ces crédits ont été accordés au gouvernement russe, pour couvrir les frais d'entretien de la garde rouge et des agitateurs dans le pays. Le gouvernement impérial estime le moment venu de rappeler au Conseil des Commissaires du peuple la nécessité d'accentuer la propagande en Russie, car l'attitude hostile de la Russie méridionale et de la Sibérie vis-à-vis du pouvoir existant actuellement en Russie, inquiète beaucoup le gouvernement allemand. Il est indispensable d'envoyer partout des hommes expérimentés pour établir un pouvoir uniforme.

Signé :

Le représentant de la Banque Impériale

VON SCHANTZ.

Je reviendrai plus loin sur cette lettre dont la teneur coïncide si exactement avec les renseignements que vient

(1) Je n'ai aucun espoir de voir la réalisation du désir de M. Bernstein de connaître la vérité par les Allemands.

d'obtenir M. Bernstein, d'une source que je ne puis que deviner, et j'arrive à l'historique de notre campagne, dont le but fut d'obtenir les documents de Smolny et autres établissements bolchéviks à la fin de 1917 et dans la première moitié de 1918.

§

4. — Histoire d'une campagne.

Dans le courant de l'été 1917, je dirigeais à Pétrograd les « Editions démocratiques » créées, hélas ! trop tard, par le Comité de propagande intérallié dont faisaient partie, avec des Russes, les représentants des missions françaises, anglaise et par la suite américaine.

Nous eûmes à notre disposition trois imprimeries pour la publication de nos appels, tracts, brochures, cartes, etc. Dans un court laps de temps, nous publiâmes et envoyâmes au front, avec beaucoup de difficultés d'ailleurs, plusieurs dizaines de millions d'exemplaires de nos publications. Je conterai plus tard les difficultés que nous faisait subir le gouvernement Goutchkoff-Kerensky dans notre travail sur les différents fronts par peur des bolchévistes, qui eux répandaient en toute liberté leur *Prawda* et toutes sortes de littératures, dites « de tranchées ». Nos publications patriotiques et ententistes portaient les signatures de Plekhanoff, Deitch, Zasoulitch, Léonide Andreeff, etc.

Une des imprimeries qui travaillaient pour nous appartenait à l'éditeur du *Jivoïe Slovo*, bien que je n'eusse jamais appartenu à cette rédaction auparavant. Cela devint nécessaire pour unir, hélas, trop tard encore, les efforts de quelques publicistes pour la lutte antibolchéviste. Chef des services étrangers du *Vetchernee Vremia*, j'étais au courant de l'action de la propagande de trahison bolchévique et je fus ainsi chargé de diriger dans la bonne voie la ligne politique du *Jivoïe Slovo*. Nous savions à la rédaction du *Vetchernee Vremia* l'attitude inqualifiable du gouvernement Kerensky vis-à-vis de la trahison bolchévique et nous tâchions, mal-

gré les entraves mises par les nouvelles autorités révolutionnaires, d'y remédier autant que possible.

Ce fut dans ces conditions que pendant les « journées de juillet » éclata la *première bombe*.

Le ministre de la Justice, M. Pereverzeff, eut le courage de commettre un acte civique d'Etat, saisi d'épouvante devant les conséquences du silence criminel du gouvernement de Kerensky, dont il faisait partie, sur les agissements des Allemands et de leurs agents Lénine et Cie. Ayant pris connaissance des documents et dépêches interceptés par le gouvernement et prouvant la trahison de Lénine et Cie (envois d'argent de Stockholm, etc.), le ministre de la Justice, M. Pereverzeff, pour forcer la main au gouvernement, fit venir deux publicistes connus, le socialiste révolutionnaire Pankratoff et le social-démocrate Alexinsky, et leur fit remettre les documents révélateurs pour être communiqués à la presse.

Alexinsky et Pankratoff ayant reçu ces documents sensationnels de la main du procureur Bessaraboff, les remirent aux journaux qui eurent ainsi les preuves de la trahison de Lénine, Kozlowski, Zinovieff, Furstenberg (Ganezky), Mme Kollontaï et autres.

Mais la nuit même du 5 juillet, le gouvernement envoya l'ordre à tous les journaux de ne pas publier les révélations de Pereverzeff-Bessaraboff. Les journaux du matin eurent le tort d'obéir, tous, excepté un seul, le *Jivoïe Slovo*.

Vers 1 heure de la nuit, M. O..., propriétaire du *Jivoïe Slovo*, me communiqua par téléphone l'ordre du gouvernement de ne pas publier les révélations.

— Cependant, nous avions décidé de les publier en bonne place, répondis-je à M. O...

— Mais comment faire, puisque le gouvernement le défend ?

— Il n'y a pas à revenir sur notre décision, répondis-je.

— Je viens de m'informer auprès de tous nos confrères,

aucun n'ose enfreindre l'ordre du gouvernement, insistait M. O.

— Tant mieux pour vous, le *Jivoïe Slovo* sera le seul journal que l'on s'arrachera demain et le service que vous aurez rendu à la patrie sera immense et incalculable. Préparez seulement du papier.

— Mais si le gouvernement supprime le journal et m'inflige une amende ?

— Nous (les « Editions démocratiques ») prenons tout sur nous, lui répondis-je.

— Et si l'on m'arrête ?

— Je m'engage sur l'honneur à faire tout ce qui sera nécessaire pour obtenir votre mise en liberté et à vous faire tenir compte de tous les frais et pertes que vous auriez à subir.

Les documents sensationnels parurent donc dans le *Jivoïe Slovo* et, afin de soutenir le courage de M. O., je m'en fus au journal à la première heure, pour être ensuite à mon service dès dix heures au *Vetchernee Vremia*, qui paraissait vers une heure et quart de l'après-midi.

Le succès du *Jivoïe Slovo* ce jour-là fut immense. On se l'arracha pendant toute la journée. L'imprimerie travailla jusqu'au soir, jetant des centaines de milliers d'exemplaires au public.

Tout le monde s'attendait à apprendre l'arrestation des traîtres. Au lieu de cela nous apprîmes la démission de Pereverzeff.

La complicité du gouvernement dans le crime de Lénine et de ses complices fut ainsi consommée. La malheureuse Russie marchait à sa destinée, roulant vers l'abîme.

§

5. — Où apparaît Kerensky.

Sous le coup des révélations du *Jivoïe Slovo*, tous les rédacteurs politiques des journaux furent convoqués d'ur-

gence par le gouvernement pour recevoir des explications sous la forme de communiqués. Ce furent Nekrassoff (remplaçant le président du Conseil Kerensky) et Terechtchenko, ministre des Affaires étrangères, qui nous donnèrent des explications sur ce qui venait d'arriver. Toutes leurs affirmations n'avaient qu'un but : justifier leur conduite et accabler le démissionnaire Pereverzeff.

Les deux ministres nous assurèrent qu'ils avaient décidé d'arrêter les coupables bolchévistes, mais ils voulaient attendre l'arrivée d'un homme très important pour s'en saisir avec le corps du *délit* (?). La communication faite par Pereverzeff aurait, prétendaient-ils, gâté toute l'affaire, ayant donné l'éveil à ce *gros oiseau* (expression de Nekrassoff), qui ne vint pas.

Nous fûmes à cette époque, au *Vetchernee Vremia*, où nous menions une bataille de toutes les heures contre les traîtres, très au courant de leurs menées et agissements. Je savais non seulement ce qui se passait dans les coulisses du gouvernement, mais aussi ce qui se faisait aux fronts, d'où nous parvenaient des échos douloureux et courroucés.

Nous savions que le gouvernement, prisonnier de l'extrême-gauche, avait décidé de ne pas toucher aux bolchéviks. Je me mis alors à poser des questions aux deux ministres :

— Mais quel *oiseau* pouviez-vous attendre, puisque Lénine, Zinovieff et Cie sont ici à Pétrograd ?

A ce moment Kerensky entra. Rappelé du front où il se trouvait, il était arrivé après un voyage de nuit prendre part à un conseil du gouvernement qui se tenait dans une pièce voisine du salon où les ministres nous renseignaient.

— N'est-il pas vrai, Alexandre Feodorovitch, demandèrent Nekrassoff et Terechtchenko à Kerensky, que nous avions décidé de les arrêter?

— Oui, oui, balbutia Kerensky, comme s'il sortait d'un rêve...

Je regardai cette figure de somnambule ; je savais qu'il

avait donné l'ordre de cesser l'instruction commencée sur le front. Je compris que les deux ministres se payaient notre tête, tandis que le troisième, le président du Conseil, était en ce moment, après une nuit sans sommeil, *irresponsable*. Il n'y avait plus à discuter, j'étais fixé.

Pendant ces jours tragiques, les chefs de la trahison jouissaient d'une pleine liberté. Zinovieff raconte, en effet, dans sa biographie de Lénine, que Lénine, Trotzky et lui se trouvaient réunis au buffet du palais de Tauride, y tenant conseil.

— Si nous essayions déjà de prendre le pouvoir? insinua en riant Lénine.

Et, s'interrompant lui-même, il ajouta :

— Non ! attendons encore, le front n'est pas encore assez prêt.

Ainsi donc Lénine riait, lorsque dans les rues de Pétrograd coulait déjà le sang (5 juillet 1917) et que, d'accord et avec l'aide de l'état-major allemand, il préparait la perte de l'armée et du pays sous les yeux mêmes de ministres incapables.

Des Trotzky, des Zinovieff, des Lénine n'avaient rien à craindre, en effet, d'un tel gouvernement.

Je raconterai ailleurs comment Kerensky sauva les bolcheviks en juillet 1917.

Nous décidâmes alors avec quelques amis de commencer la lutte contre la trahison, à nos propres risques et périls, vu l'attitude criminelle d'un gouvernement d'incapables.

§

6. — Notre activité.

Notre première campagne fut une série de conférences que nous fîmes devant les membres du congrès du personnel de la justice militaire de tous les arrondissements militaires de la Russie. Les conférences portaient sur « l'action de la propagande germanique en Russie et à l'étranger ». Les conférenciers firent à leurs auditeurs un tableau

complet des menées allemandes dans tous les domaines, militaire, diplomatique, financier, commercial, industriel, etc. Tout un monde nouveau fut révélé à tous ces procureurs, substituts, juges, enquêteurs, commissaires du gouvernement. Kerensky et le gouvernement ne surent jamais rien, si je ne me trompe, de ces conférences ; la mienne, sur l'action de la diplomatie germanique dans tous les pays et sur l'incapacité de la diplomatie russe, fut la dernière. Comme les précédentes, elle était gratuite. Un dîner d'honneur offert aux conférenciers par les auditeurs clôtura la série des conférences. Un membre éminent du département de la justice militaire, qui présidait le dîner d'honneur, nous adressa au nom de tous ses collègues un speech de remerciements et nous dit entre autres : « Où que vous soyez, et dans n'importe quelles circonstances, nous serons à vos ordres au premier appel patriotique que vous voudrez bien nous faire. » Les braves gens tinrent parole par la suite.

Mes prévisions et les appréhensions que, dès avril 1917, j'avais exposées à M. Albert Thomas, lors de son séjour à Pétrograd, en lui disant comme conclusion : « Nous marchons à l'anarchie, à une anarchie qui ne sera pas fatale seulement à la Russie », se réalisèrent. Le coup d'Etat bolchéviste livra la Russie à l'Allemagne.

M. Albert Thomas se rappelle-t-il sa réponse :

« Vous êtes trop pessimiste, Semenoff, tout s'arrangera »...

Albert Thomas avait mis toute sa confiance en Kerensky.

Quelques jours après le coup d'Etat bolchéviste, je reçus une lettre ainsi conçue :

Rédaction XY, le 13 novembre 1917.
M. E. P. Semenoff, Pétrograd.

Honoré E. P.

Gardez cette lettre comme document. On me propose de source neutre sûre de l'étranger de me fournir des renseignements détaillés sur l'espionnage et l'action secrète germaniques en Russie ainsi que dans les pays neutres et alliés, exercés par de nombreuses firmes allemandes, et la liste des espions allemands en

Russie. J'aurai un exemplaire de ces renseignements et je serai en mesure d'aider la Russie au moment où les Allemands tâcheront de nous mettre des chaînes.

Votre N (1).

Cette lettre me fut remise par l'auteur lui-même, publiciste et économiste connu, rédacteur en chef d'un organe de presse très répandu, dans lequel il mena une campagne retentissante contre l'espionnage germain. Nous convînmes d'accepter l'offre des sources neutres. Je présentai M. N... à quelques-unes des missions alliées auxquelles il remit la liste de quelques milliers de firmes et de noms d'agents qui travaillaient pour l'Etat-major général allemand en Russie, en Finlande, en Pologne et à l'Étranger. Je remis ces listes en février 1918 à M. Sisson, pour le gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. En même temps, avec le conférencier principal du cours fait aux membres du congrès de la justice militaire, dont je viens de parler plus haut et que je désignerai désormais sous le nom de « Mon collègue », nous organisâmes, à l'aide de quelques-uns de nos ex-auditeurs et de quelques « fonctionnaires » du centre bolchéviste de Smolny, la soustraction régulière des documents et renseignements sur l'action des bolcheviks. Ces amis nous procurèrent tous les documents intéressants qui émanaient des commissaires des services bolcheviks et de l'Etat-major allemand.

§

7. — A Smolny.

Le travail, au début, fut très difficile et même périlleux à cause du désordre qui régnait aussi bien dans les chambres numérotées de Smolny (ci-devant Institut de jeunes filles nobles), transformé par les bolcheviks en siège central de leur gouvernement, et dans les Etats-majors et Com-

(1) J'ai révélé le nom du signataire à M. Th. Ivanoff, ex-membre du Conseil d'Etat d'empire, président du comité russe à Londres, à MM. Paul Milioukoff et Boris Souvorine, ces deux derniers actuellement à Paris.

missariats (ministères). Une prudence extrême obligeait nos amis et nous-mêmes à nous borner, les premières semaines, à des copies (doubles), que nos amis prenaient avec d'énormes risques, des documents, circulaires, lettres, qui arrivaient à Smolny.

Mon collègue, qui fut chargé spécialement dans notre organisation des affaires de Smolny, parvint bientôt à y photographier les documents en question. Il arriva même qu'on nous en communiqua les originaux les plus intéressants et les plus significatifs pour une nuit; on les remettait le lendemain à leur place, pour le cas où les commissaires en auraient eu besoin.

Quelque bizarre que cela puisse paraître, ceux qui ont connu la situation de l'action des bolchéviks à Pétrograd les premiers mois qui suivirent le coup d'Etat me comprendront : à mesure que les bolchéviks mettaient plus d'ordre dans les bureaux et les commissariats, nous recevions les documents avec plus de régularité et, dès le début de 1918, nous obtenions de plus en plus fréquemment des originaux.

Pour être plus au courant du travail de nos amis, mon collègue réussissait même à pénétrer à Smolny; déguisé en « camarade ouvrier », il pénétra un jour dans la chambre X avec un appareil photographique (1) et se mit à y travailler, ayant placé devant ses papiers et documents pour les masquer une petite pile de boîtes à cigares. Tout à coup la porte s'ouvre et entre le terrible Ouritzky (tué en septendre 1918 par le jeune Kanegisser dans l'escalier même de son fameux palais de tortionnaire de la Gorokhovaïa, 2). Ayant échangé quelques mots avec un des « camarades », il sortit sans s'être aperçu de rien. Lorsque le Soviet des commissaires du peuple prit la résolution de déménager à Moscou, on commença à Smolny à emballer fiévreusement

(1) Nous avions tous de fausses cartes d'identité et des passe-partout, ces derniers tout ce qu'il y a de plus authentiques, mais délivrés aux titulaires de cartes fausses.

les archives et toute la paperasserie de cette institution centrale. Tout fut mis dans des caisses soigneusement fermées, destinées à être expédiées à Moscou. Nos amis, ayant noté celles où se trouvaient enfermés les documents qui nous intéressaient spécialement, informèrent, sous le sceau du secret, les matelots préposés à la garde de ces précieuses caisses, qu'elles renfermaient de l'or transporté clandestinement à Moscou. Il va sans dire que la plupart des caisses furent retrouvées le lendemain matin brisées et à peine refermées. Nos amis ne manquèrent pas d'en profiter pour y puiser et en retirer quelques documents originaux. Cet incident donna à réfléchir à quelques-uns des maîtres de Smolny.

§

8. — Cambriolage blanc et provocation rouge manquée.

Les deux incidents que je veux citer ne sont pas moins curieux. Un gouvernement allié demanda à son représentant, avec lequel j'étais en rapports constants à Pétrograd, de lui envoyer les signatures originales de Joffe, Zalkind et autres commissaires, afin de les collationner avec celles se trouvant sur les documents déjà expédiés auxdits gouvernements. Cela se passait en pleins pourparlers de Brest-Litowsk.

Comme nous exercions une surveillance incessante sur tout ce qui se faisait dans les bureaux et chancelleries centrales bolchevistes, nous sûmes qu'à la porte d'entrée du commissariat des Affaires étrangères (près du pont des Chantres), dans un cadre fermé et cadenassé, derrière un grillage, venait d'être affiché un nouvel ordre signé des commissaires dont les noms nous étaient demandés (ceux-là même qui figurent sur les fac-similés des documents n° 3 de la brochure Sisson). Afin de donner satisfaction au désir exprimé par nos alliés, nous décidâmes d'agir dès le premier soir où l'expédition pourrait se faire avec le moins

de risques. Nous établîmes tous les détails de l'opération à accomplir avant la fermeture du commissariat, car le cadre renfermant le précieux document se trouvait suspendu non pas au dehors, mais à l'intérieur du bâtiment. Nous ne fûmes que trois participants dans cette affaire, mon collègue, un officier de marine allié et moi. Je ne puis encore entrer dans les détails de ce cambriolage; je dirai seulement pour le moment qu'il réussit complètement et le document à quatre signatures, tout ce qu'il y a de plus authentiques, fut remis le lendemain au représentant d'une des puissances alliées. Les signatures furent trouvées identiques à celle des documents livrés auparavant.

Avant cet incident, un autre avait eu lieu entre Zalkind et moi. Zalkind remplaçait Trotzky occupé à Brest-Litowsk. Il commença à publier à cette époque un organe allemand, *Die Fackel* (*Le Flambeau*), si je m'abuse, qui s'imprimait à la même imprimerie *Herold*, où s'imprimait le journal *l'Entente* que nous avions créé à Pétrograd, le journaliste roumain Cocea, mon confrère et ami de Chessin et moi. J'envoyais à l'imprimerie mes « Premier Pétrograd » dès le soir. Le journal paraissait vers 2 heures de l'après-midi. J'avais intitulé mon article de ce jour-là « Guillaume II et Enver Pacha socialistes ». J'y opposais l'attitude des bolcheviks envers le Kaiser et Enver Pacha d'un côté et celle des démocraties occidentales de l'autre. Arrivé à l'imprimerie pour son journal allemand, Zalkind aperçut ma copie à la composition, la lut et la déchira en morceaux en criant :

— C'est une provocation !

L'ouvrier typographe qui la composait se mit à protester contre la conduite du commissaire, conduite qu'il taxait d'arbitraire et de violente.

— C'est moi qui suis responsable devant la rédaction et l'auteur, cria-t-il.

Zalkind déclara alors cyniquement qu'il prenait toute cette

responsabilité sur lui et, séance tenante, sur un papier déchiré, jeta quelques mots confirmant qu'il assumait la responsabilité de ce qu'il venait de faire, que mon article avait le caractère d'une provocation.

Il sortit *illico* de la poche de son gilet *le cachet du Commissariat des Affaires étrangères, l'apposa sur le même bout de papier et signa.*

Le lendemain, ayant appris la chose, je consacrai l'article de tête de *l'Entente* à cet acte inqualifiable de Zalkind, en y ajoutant le texte même de la note du Commissaire du peuple. Quant au document lui-même, l'autographe de Zalkind, je le remis comme pièce authentique au même représentant des Alliés (je ne sais si M. Sisson en eut connaissance).

Je cite ces deux incidents et je pourrais en conter beaucoup d'autres pour montrer comment nous devions travailler les premières semaines du régime bolchévik ; le lecteur verra que nous ne manquions aucune occasion de vérifier, collationner et autant que possible confirmer objectivement l'authenticité des documents, papiers, signatures qui tombaient en notre possession.

§

9. — Radio, fil direct et dépêches.

Une autre de nos organisations inconnue de nos amis du camp des rouges et même de « mon collègue », travaillait dans un autre domaine exclusivement militaire. A sa tête se trouvait un de mes amis et collaborateurs dans l'organisation Korniloff que j'avais présenté à quelques-uns des représentants alliés. Nous décidâmes d'intercepter le fil de la ligne Pétrograd-Brest-Litowsk et avec lui, par conséquent, toutes les communications, de première importance alors, entre la délégation à Brest et ses complices à Pétrograd. Notre organisation militaire se mit à travailler avec acharnement à l'exécution de cette tâche très compliquée,

mais les premiers temps sans succès. On ne pouvait arriver à un résultat qu'en mettant dans le secret l'Etat-Major de la marine ou ce qui en survivait. Deux fonctionnaires supérieurs s'y trouvaient en dehors des « nôtres ». Notre technicien s'aboucha avec eux, mais ni lui, ni eux ne se décidaient à s'expliquer franchement, espérant toujours aboutir seuls, sans risquer une indiscrétion. Mais comme malgré tous les efforts et toutes les ruses on n'obtenait rien, on risqua le coup des deux côtés et, à notre grande joie réciproque, on constata qu'on travaillait chacun pour la même cause, qu'on poursuivait le même but. Aussitôt l'affaire s'arrangea et marcha à merveille. Quant aux deux fonctionnaires, officiers de l'Etat-Major de la marine, ils furent bientôt obligés de disparaître et de quitter Pétrograd. Il sera un jour intéressant de raconter à quelle mise en scène il fallut recourir pour que leur disparition eût « le caractère légal de la mort ».

A partir de ce moment, le travail se fit exclusivement par notre organisation, qui captait ainsi toutes les communications entre Brest-Litowsk et Pétrograd, et par la suite entre Moscou et Pétrograd, avant même qu'elles arrivassent aux commissaires du peuple.

Pour nous ce fut d'une importance capitale, attendu que les « rubans » que nous apportaient les membres de notre organisation militaire, avec les textes des communiqués, entretiens par fil direct, etc., servaient soit à confirmer les documents reçus par notre première organisation (service des documents), soit à nous mettre sur la piste de documents que notre service cherchait à obtenir ensuite de Smolny et d'autres départements bolcheviks.

L'objectivité de ce moyen de vérification fut et reste d'autant plus probante que « mon collègue » et ses collaborateurs de la première organisation ne soupçonnèrent même pas l'existence de la seconde. Pour illustrer cette objectivité, je donnerai deux exemples.

§

10. — Trotzky exécutant les ordres du général Hoffmann.

A la fin du mois de décembre 1917, style russe, notre organisation militaire nous communiqua un ruban portant l'ordre de Trotzky (après son entretien avec le général Hoffmann, à Brest-Litowsk) de faire une perquisition à l'ambassade de Roumanie et d'arrêter tout le personnel, avec M. Diamandi en tête. Ceux des membres du corps diplomatique allié qui furent prévenus de cette perquisition se moquèrent de notre naïve crédulité. « Comment, disaient-ils, violer l'exterritorialité d'une ambassade, l'immunité diplomatique, y pensez-vous ? »

Les éminents diplomates incrédules durent en rabattre, lorsque, sur le coup de minuit, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1918 (vieux style), les bolchéviks arrêtèrent tous les membres de l'ambassade roumaine et les jetèrent, M. Diamandi en tête, dans des cellules infectes de la forteresse Pierre-et-Paul.

Quelques jours après, nous reçûmes de Smolny un document dont la teneur coïncidait avec le texte du ruban. Voici ce document concluant, que je communiquai aux Alliés et que l'ambassadeur des Etats-Unis transmit télégraphiquement à Washington. M. Sisson en reçut une épreuve photographique. C'est une lettre de Joffe, chef de la délégation russe de la paix à Brest-Litowsk :

N° 771. Délégation de la paix. Confidentiel. Brest-Litowsk, le 31 décembre 1917.

Au conseil des Commissaires du peuple.

Le camarade L. Trotzky m'a chargé de faire connaître au Conseil des Commissaires nationaux les motifs de sa proposition télégraphique tendant à l'arrestation des membres de la mission diplomatique roumaine de Pétrograd. S'en référant à la conférence qui a eu lieu le 29 décembre à Brest-Litowsk, entre les membres des délégations allemande et austro-hongroise, le général Hoffmann remit à la délégation russe, au nom du com-

mandement suprême allemand et autrichien (avec un radio-télégramme déchiffré connexe), une demande confidentielle, tendant à amener immédiatement l'armée roumaine à reconnaître la nécessité d'un armistice et à accepter les prescriptions d'une paix démocratique, proposée par les représentants russes. L'intransigeance absolue de l'État-major et de tous les chefs des troupes roumaines, au sujet de laquelle le haut commandement de l'armée allemande a reçu des renseignements très précis grâce au service d'information, a détruit l'excellente impression produite en Allemagne et sur tous les fronts par les propositions de paix russes, ce qui permet à nouveau d'exciter le sentiment populaire contre l'Angleterre, la France et l'Amérique. Cette intransigeance pourrait occasionner une aggravation fâcheuse et dangereuse de la question de la paix. Elle pourrait pousser l'armée allemande à une offensive contre notre front et à une annexion du territoire occupé en Russie. Le général exprima l'avis que les cosaques, quelques régiments ukrainiens et l'armée du Caucase pourraient être opposés à la paix ; les armées roumaines se joindraient à eux sans doute, ce qui, d'après des rapports parvenus à l'Etat-Major allemand, servirait les plans de Kalédine et Alexeieff. Il est de grande importance pour les délégations allemande et autrichienne qu'un accord complet règne sur tout le front russe au sujet des conditions d'une paix séparée entre la Russie et l'Allemagne, car alors le commandement austro-allemand pourrait soumettre à la Roumanie ces conditions de paix et serait en mesure de reprendre des opérations de grande envergure sur le front occidental. En même temps le général Hoffmann souligna à deux reprises, au cours d'un entretien avec le commissaire Trotzky, la nécessité de commencer immédiatement ces opérations. Lorsque le camarade Trotzky expliqua que le Conseil ne disposait d'aucun moyen pour influencer l'état-major roumain, le général Hoffmann insista sur les nécessités et la possibilité d'envoyer des agents de confiance à l'armée roumaine, d'arrêter la mission roumaine à Pétrograd et de prendre des mesures pour obtenir la soumission du roi de Roumanie et des chefs de l'armée roumaine. A la suite de cet entretien, le camarade Trotzky proposa télégraphiquement d'arrêter tous les membres de la mission roumaine à Pétrograd. Ce rapport est envoyé par un courrier spécial, le camarade Broçoff, qui est chargé de transmettre au

commissaire Podvoïsky certaines informations confidentielles sur l'envoi à l'armée roumaine des personnes dont le camarade Broçoff indiquera le nom. Toutes ces personnes seront appointées et payées par la caisse de la banque allemande de l'industrie du naphte, qui a acheté dans les environs de Boryslaw l'entreprise de la société par actions Fanto et C[ie]. La direction générale de ces agents est confiée, d'après les indications du général Hoffmann, à un certain Wolf Vonigel, qui exerce la surveillance des attachés militaires des pays de nos alliés.

En ce qui concerne les représentants diplomatiques anglais et américain, *le général Hoffmann déclara que l'Etat-major allemand approuve les dispositions prises pour la surveillance de leur action par les commissaires Trotzky et Lozimiroff.*

A. Joffe, membre de la délégation.

Ce document, sur lequel nous attirons l'attention particulière de M. Herriot, portait les annotations suivantes :

1) Camarade Chitkevitch, prenez une copie et envoyez-la au commissaire des Affaires étrangères personnellement, au camarade Zalkind.

2) Le passage souligné porte l'annotation : « Pour Sanders. »

3) Le rapport sur l'arrestation de M. Diamandi et autres est fait le 4 janvier, M. Chitkevitch.

4) 5 janvier 1918. A la Chancellerie : Envoyez un télégramme urgent à Trotzky sur l'arrestation du ministre roumain. Savelieff. (1)

Ce fut aussi à Brest-Litovsk qu'implicitement fut décidé le sort de la famille impériale. Les Allemands réservèrent dans leurs entretiens avec Trotzky la question de la famille impériale. Lorsque cette dernière refusa toute relation avec les Allemands, ces derniers l'abandonnèrent à son sort. Ce fut alors que les bolcheviks décidèrent de la supprimer à Ekaterinburg.

(1) Cette lettre fut aussi remise à M. Sisson avec les autres documents. Il la télégraphia, paraît-il, le 9 février à Washington, ainsi que ses commentaires, que nous reproduirons plus loin au chapitre consacré au rôle de M. Sisson. Notons seulement ici, en passant, que l'effet d'un document pareil sur le président Wilson, qui allait reconnaître Joffe, Trotzky, Lénine et C[ie], dut être énorme. Nous y reviendrons.

Je crois pouvoir dire ici que, recevant de Smolny des feuilles de ce genre (sachant comment elles y parvenaient et connaissant les faits du jour, que nous apprenions avant les Commissaires de Pétrograd), nous pouvions affirmer, sans crainte d'aucun démenti, que ces documents défiaient toute critique, d'autant plus, je le répète, que les membres de l'organisation de Smolny ignoraient totalement que nous recevions les rubans du fil direct.

§

11. — Diplomatie d'apaches.

Le second cas non moins probant de la collusion entre bolchéviks et Allemands fut l'incident qui arriva à l'ambassadeur d'Italie, le marquis della Torretta. Le document qui en parle est ainsi conçu :

G. G. S. (Grand Etat-major). Nachrichten bureau. Section R. Numéro 715 (titre allemand dans le texte). Personnel, le 23 février 1918.

Monsieur le Commissaire du peuple des Affaires étrangères.

A la suite de mon entretien personnel avec le président du Conseil des commissaires du peuple, il fut décidé de retarder le départ de Pétrograd de l'Ambassade italienne et de visiter si possible ses bagages. Je considère de mon devoir de porter cette décision à votre connaissance.

Pour le chef de division R. Bauer (1).
adjudant Henrich (2).

Trotzsky a écrit au haut de la lettre, en travers :

Donnez des instructions.

L. T. (initiales de Trotzky).

Il est établi ainsi que le major commandant l'Etat-major général allemand et Lénine ont ordonné en commun la perquisition des bagages de l'ambassade d'un pays ami et

(1) Pseudonyme du commandant (major de l'état-major général) Beiermeister.

(2) Pseudonyme du lieutenant de l'E. M. G. A. Hartwig.

encore allié de la Russie et que Trotzky donna des instructions pour l'exécution de cet ordre.

De plus au bas de la lettre, en marge, nous voyons la note d'un autre commissaire :

A remettre à Blagouravoff (commissaire préposé à l'état de siège de Pétrograd).

On ne peut élever le moindre doute sur l'origine et l'authenticité de ce document, puisque les faits parlent pour lui. Lorsque, quelques jours plus tard, le train de l'ambassade italienne allait partir, il fut retenu pendant 24 heures. Le commissaire des Affaires étrangères Pétroff, anti-allemand et antisémite enragé avant la révolution, expliqua à M. Sisson avec beaucoup d'indignation que les Italiens avaient délivré un passeport diplomatique au cuisinier de l'ambassade. Le brave Petroff donnait cette explication de la conduite de ses nouveaux maîtres et passait sous silence l'attaque nocturne dont le même ambassadeur italien, le marquis della Torretta, avait été victime à la porte de son hôtel (hôtel de l'Europe), dans une rue au centre de la ville, quelques jours auparavant, ainsi que le document suivant le rapporte :

Le Commissaire pour la lutte contre la contre-Révolution et les pogromes, n° 71.

Pétrograd, 24 février 1918.

Extrêmement secret, personnel.

Au Commissaire aux Affaires étrangères.

Nos agents ont procédé à la perquisition de l'ambassade italienne. J. E. Maïeroff, Imenitsky et Curoff suivirent l'ambassadeur, le fouillèrent dans la rue et firent une saisie. Les documents relatifs aux relations avec les diplomates allemands, de même que la correspondance intime de l'ambassadeur avec les ambassadeurs alliés, que vous mentionniez, n'ont pas été trouvés. Afin de donner un prétexte à l'attentat, différents objets ont été pris à l'ambassadeur ; ils sont énumérés au procès-verbal rédigé par le camarade Imenitsky.

La surveillance des ambassades anglaise et américaine et du

ministre serbe a été renforcée. Le poste supplémentaire d'observation pour l'ambassade anglaise a été installé au Palais de Marbre. Il comprend le lieutenant Bekker et un membre du comité exécutif central du conseil des délégués des ouvriers et soldats du nom de Frunze ; pour l'ambassade de France, Quai Français, maison nº 8, le camarade Peters, membre du comité exécutif central du conseil des délégués des ouvriers et soldats ; pour l'ambassade de l'Amérique du Nord (Etats-Unis) un poste d'observation a été installé dans la rue Fourchtatskaïa, maison nº 23, appartements 3 et 4. Dans ce dernier les camarades Goldberg et Spitzberg continuent leurs observations avec beaucoup de succès. Le téléphone a été installé aux endroits ci-dessus mentionnés. L'administration générale du service de surveillance a été confiée à Alfred von Geigendorf (1).

Le Commissaire : MITOPOVITCH.
pour le secrétaire : R. BAETZKY.

Ce document nous fut apporté en photographie et fut remis de même en photographie à M. Sisson qui l'accompagna d'une notice explicative pour son gouvernement. Nous y lisons entre autres choses ceci :

Le vol dont fut victime l'ambassadeur italien eut lieu tard dans la soirée dans une rue du centre, bien éclairée et très animée. Il constitua l'événement sensationnel du jour [dans la colonie étrangère alliée et neutre et dans les milieux qui avaient des rapports avec elle, car le grand public n'en sut rien. E. S.]. Le poste de surveillance de l'ambassade américaine se trouvait dans une maison de rapport située vis-à-vis de l'entrée de l'ambassade. Après avoir reçu ce renseignement, je mis le poste de garde à l'épreuve et chaque fois je vis une tête ou une main disparaître de la fenêtre.

Je n'ai pas besoin, je crois, d'insister sur la valeur d'un pareil document au point de vue authenticité. L'ambiance, les faits du jour, toute la vie de cauchemar qui s'abattit

(1) Les noms allemands qu'on lit dans ce rapport ne nous étonnent guère. Deux cependant sont à relever, ceux de Peters, le bandit connu en Angleterre sous le sobriquet de « Noir », devenu un des tortionnaires de la Tcheka, et Frunze, commandant en chef d'une des armées du Sud.

alors sur le malheureux pays criait l'authenticité ; personne ne parviendra à transformer ce document en faux.

§

12. — L'authenticité des documents.

Si l'on considère les conditions dans lesquelles travaillait notre première organisation (Smolny) qui obtenait les documents, on conviendra que pour nous il n'existait aucun doute sur la source, les moyens d'obtenir les documents et leur authenticité.

Il va sans dire que nous, membres de l'organisation, nous ne recevions pas un kopek des sommes destinées à obtenir les documents, sommes qui constituaient un fond établi de façon à ce que chaque membre eût en moyenne 5 ou 6.000 roubles disponibles, dans le cas où il serait dans l'obligation de s'enfuir.

Je dois cependant déclarer que notre organisation attira l'attention de certaines gens qui non seulement trafiquaient avec nos documents, mais en fabriquaient également. Voici comment les choses se passaient.

Dès le mois de novembre, je remis certains documents à un homme en vue pour qu'il les envoyât à Nowotcherkassk (Don) au général Alexeieff (Korniloff, emprisonné à ce moment, était en train de s'évader de Bychow avec les généraux Denikine et autres). Cet homme envoya les documents à Alexeieff, mais en prit une copie pour lui, afin de les vendre à une ambassade avec laquelle il était en relations, d'où l'on m'en prévint immédiatement. Cet homme, qui n'était au courant de rien de ce qui touchait à nos organisations, ne savait pas non plus que j'étais en relations constantes avec les missions alliées.

Quelques-uns de nos collaborateurs montraient, à leurs risques et périls, des photographies à leurs intimes ou à leurs amis travaillant dans d'autres organisations secondaires qui, les premiers temps de la domination bolchévique,

se multipliaient et fourmillaient partout. C'est ainsi que des copies et des photographies de documents arrivèrent entre les mains des Bolchéviks (1) et des Allemands (dont le siège principal en ce moment était installé au palais Youssoupoff). Les Allemands et les Bolchéviks commencèrent, dès le début de 1918, à mettre en circulation non seulement des documents complètement faux, mais aussi des documents falsifiés ou tronqués.

Ainsi, en juin, juillet 1918, le colonel V...,que le fameux Ouritzky arrêta et sut transformer en bolchévik, offrit à une mission alliée de lui vendre des documents, retirés du ministère de la Justice, concernant la trahison des Bolchéviks, documents accompagnés d'un reçu de Lénine que certains diplomates réclamaient à cor et à cri aux Russes avec lesquels ils étaient en relations. Il offrait également de leur remettre l'or que l'on transportait à Pétrograd sur un torpilleur de Finlande : le colonel V... et son organisation l'attendaient de jour en jour. On me demanda de vérifier tout ce que le colonel V. avait raconté à la dite mission. Notre organisation me fournit tous les renseignements sur V.., que je connaissais d'ailleurs personnellement. Je me rendis moi-même chez lui à deux reprises et j'eus la certitude que non seulement V.., mentait, mais qu'il était devenu l'agent d'Ouritzky.

Fin juillet 1918, après que le lieutenant H..,mort en héros dans le Nord de la Russie en 1919, eut arraché à Ouritzky, lors de son arrestation et de son interrogatoire par Ouritzky lui-même, l'aveu que V..,était un traître, ce dernier fut tué après mon départ de Pétrograd par un membre de l'organisation militaire, dans l'île Aptekarsky. Comme trait de mœurs de l'époque, il est intéressant d'ajouter que H.., lors de son interrogatoire qui avait lieu le jour même de l'exé-

(1) On m'affirma à Pétrograd et à Vologda que le « sauveur de la flotte russe » Chtchasny (Finlande, Kronstadt) fut fusillé pour avoir été trouvé porteur de certaines de ces photographies, lors de son interrogatoire dans le cabinet de Trotzky.

cution de V.., cria à Ouritzky qui l'invitait à suivre l'exemple de V.. :

— Eh bien ! vous ne le reverrez plus, votre V... !

Ouritzky regarda H... d'un air étonné, et, sans rien dire, le relâcha comme étranger. A cette époque, on ne tuait les étrangers que par méprise, — les frères Haingleze, par exemple, — mais on ne les torturait pas encore dans les prisons comme on le fit ensuite.

Notre organisation ne pouvait évidemment pas assumer la responsabilité de tous les documents, photographies, etc., que les spéculateurs, agents bolchéviks ou espions allemands mettaient en circulation. Je disais toujours à ceux des Alliés auxquels je remettais les documents quelle en était la source, leur degré d'authenticité, mais je n'ai jamais révélé à personne, sauf au groupe des Alliés qui travaillait avec l'organisation militaire, l'existence des rubans de transmission télégraphique, qui confirmaient objectivement la teneur de nos documents. Ces *rubans* furent notre *secret militaire*. Pour la première fois j'en parlai à M. Sisson et je lui remis, avec les documents, le dernier ruban frais des pourparlers de Brest-Litowsk.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'il crût dès ce moment à l'authenticité des documents et à leur véracité, avant même leur examen par la commission spéciale des savants américains.

§

13. — L'attitude des alliée dans l'histoire des documents.

Je n'ai parlé dans les milieux alliés de Pétrograd ni de notre organisation militaire, ni des rubans, car l'attitude de ces milieux vis-à-vis de notre organisation variait d'une mission à l'autre. Dès le début du régime bolchéviste, quelques-uns des représentants alliés conçurent l'idée baroque de se concilier les Bolchéviks. Il y en eut même qui intriguaient pour les faire reconnaître. A la fin de janvier, ou

dans les premiers jours de février 1918, j'ai présenté au chef d'une mission alliée le colonel M... (chef de l'Etat-major d'Alexeieff à Pétrograd) et le représentant des organisations de Moscou, venus exprès à Pétrograd pour établir une action combinée entre Pétrograd et Moscou, vu les difficultés de plus en plus grandes de communiquer avec le Sud (Alexeieff et Korniloff).

Le chef de la mission nous reçut d'une façon très aimable, mais à la proposition des délégués d'aider les groupes de Pétrograd et de Moscou à organiser une action coordonnée de lutte contre les Bolchéviks, il répondit par un discours dont le sens peut être résumé ainsi :

— Non, Messieurs, vous n'avez plus le droit de vous diviser en partis. Vous devez tous vous unir aux Bolchéviks et marcher ensemble de nouveau contre les Allemands.

Vaines furent toutes nos objections que les Bolchéviks étaient des traîtres, que s'ils rétablissaient l'armée, ce serait avec l'aide des Allemands, pour marcher avec eux contre l'Entente.

Le chef de la mission ne voulut pas en démordre et continua à donner aux délégués une leçon de patriotisme.

Ce chef de mission, à deux ou trois reprises, essaya de me convaincre que les documents n'étaient pas authentiques, ce qui ne l'empêcha point de s'en servir. Je lui répliquai en me référant au travail de « mon collègue » à Smolny, mais je ne lui soufflai pas mot de notre organisation militaire, ni des rubans. Les yeux de ce chef de mission furent bientôt dessillés, mais, hélas ! trop tard.

Ce furent surtout le colonel Robbins, chef de la mission de la Croix-Rouge des Etats-Unis, et le consul général à Moscou d'une puissance alliée, qui « démolissaient » les documents. Ce dernier cherchait à persuader son gouvernement, dont le chef se laissait tenter, de reconnaître les Bolchéviks et de faire en commun avec eux la guerre aux Allemands. Lorsqu'on lui citait des documents qui prouvaient que les Bolchéviks travaillaient avec l'argent des Al-

lemands et sous leurs ordres, il répliquait : « Les documents sont des falsifications. Semenoff est un honnête homme, mais il est trompé par ses collaborateurs qui lui apportent des faux. »

Ai-je besoin de dire que ce consul général ne connaissait pas mes collaborateurs et n'avait pas la moindre idée de notre organisation militaire, ni des rubans dont les textes étaient régulièrement transmis au ministère de la Guerre du gouvernement représenté par cet inénarrable consul général.

J'affirme ici avec toute la force de ma conviction, basée sur ce que je sais et ce que j'ai vu, que le jour où les textes de ces rubans seront publiés, toutes les accusations, les miennes depuis cinq ans, celles de tous les honnêtes gens en Russie et ailleurs, celles d'Edouard Bernstein, pâliront devant la vérité qui surgira des ténèbres d'un passé récent. Les textes des rubans sont mis en lieu sûr par les militaires. Ces derniers sont tous vivants. La teneur des textes n'est connue que *d'un seul gouvernement étranger*. Les copies en sont conservées dans les archives. Je n'en ai malheureusement pas sur moi. Mais le jour viendra où les démocraties du monde entier sauront la vérité sur ce crime mondial sans précédent et dans le monde entier elle ne provoquera qu'un hoquet de dégoût.

§

14. — L'attitude des Américains.

Je dois mettre à part l'attitude des représentants des Etats-Unis de l'Amérique du Nord à l'égard des documents. J'ai nommé plus haut le colonel Robbins, chef de la mission de la Croix-Rouge américaine. Si je ne me trompe, je l'ai vu une seule fois, à la gare Nicolas à Pétrograd, au moment où il partait pour Moscou. Nous étions déjà sous le régime bolchévik. J'ai échangé avec lui quelques paroles, en présence de l'ambassadeur, M. D. Francis. Je n'ai jamais eu

d'affaires à traiter avec lui. J'appris bientôt que le colonel Robbins était favorable à la reconnaissance du gouvernement des Soviets et influençait dans ce sens le président Wilson. On me communiqua, de la même source autorisée, la nouvelle que le colonel Robbins espérait donner un croc en jambe à M. Francis et prendre sa place d'ambassadeur auprès du Conseil des Commissaires du peuple. Le fameux télégramme de félicitations du président Wilson adressé au Congrès des Soviets à Moscou, qui provoqua l'hilarité et les rires ironiques des « camarades », serait aussi, me disait-on, le résultat du travail du colonel Robbins. Mes informateurs craignaient que toute cette activité ne s'achevât par la reconnaissance du gouvernement de Lénine par le président Wilson. Je compris alors la difficulté de la situation (pendant cette période de notre lutte) pour l'ambassadeur D. Francis, qui ne cessait de me demander si je ne pouvais lui fournir un *reçu de la main même de Lénine* déclarant avoir touché de l'argent du gouvernement allemand. Pendant ces jours tristes et douloureux pour nous, l'ambassadeur américain fit montre d'une corrrection et d'une réserve parfaites. Ce ne fut que par la suite, lorsque nous étions déjà à Arkhangel et lorsqu'il redevint l'ambassadeur influent et le doyen du corps diplomatique, qu'il me communiqua la teneur d'un télégramme qu'il avait reçu de son ministre M. Lansing, lui demandant si j'acceptais de venir en Amérique pour la question des documents. Et il me dit :

— J'ai toujours partagé votre point de vue, j'ai cru à l'authenticité des documents qui accusaient les bolchéviks de trahison, mais le colonel Robbins se dressait contre moi et même, au début, M. Sisson, qui se rangea dans la suite de mon côté.

L'ambassadeur Francis, avec lequel nous n'étions pas toujours d'accord, nous prouva sa correction, quand, dans l'intérêt de notre cause commune, il m'adressa M. Edgar Sisson (envoyé spécial de son gouvernement, chargé d'une

mission dont la gravité ne me fut révélée que plus tard), bien qu'il lui fût en ce moment notoirement hostile, et quoique moi non plus, je ne fréquentasse plus à Pétrograd l'ambassadeur des Etats-Unis, pour des raisons sérieuses dont une allusion est faite dans le document n° 24 du rapport de M. Sisson.

C'est pour cela que mes rencontres avec M. Sisson à Pétrograd n'eurent pas lieu à l'ambassade. L'adjoint de M. Sisson, M. Boulard, assistait à tous nos entretiens.

§

15. — Le rôle de M. Sisson

En février 1918, j'appris que l'agent Sisson (dans le sens américain du mot anglais *agent*), chef de la propagande des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, était arrivé en Russie afin de recueillir les matériaux nécessaires et de préparer le terrain pour... la reconnaissance des Bolchéviks. Je commençai donc par refuser d'avoir le moindre rapport avec l'envoyé du gouvernement américain. Mais M. Edgar Sisson me demanda avec insistance de lui donner des documents de l'existence desquels il avait eu connaissance à son ambassade et dans les missions étrangères de lui fournir des preuves de la collusion entre Lénine et les Allemands. Il me montra des photographies (les nôtres) qu'on lui avait remises dans une mission alliée.

— Donnez-moi les documents dont m'a parlé l'ambassadeur, me dit-il ; vous ne soupçonnez pas quelle œuvre historique vous accomplirez ainsi.

Après un long entretien, je demandai à M. Edgar Sisson de me donner 24 heures pour lui répondre. Le jour suivant notre entretien se renouvela, et lorsque je fus certain que tout n'était pas encore perdu à Washington, je résolus de donner à M. Sisson tout ce que j'avais, en ce moment, comme documents.

Nous passâmes en revue la situation générale. Je lui ré-

vélai le travail de l'organisation militaire et l'interception des textes par les rubans (c'est-à-dire les rubans eux-mêmes). Son âme de journaliste et d'*agent* tressaillit de plaisir. Il sursauta de joie, malgré sa réserve et son sérieux tout américains. Le rendez-vous suivant eut lieu à l'heure où un membre de l'organisation militaire devait m'apporter les rubans du jour.

Lorsque M. Edgar Sisson eut reçu les documents de mon collègue et les rubans du membre de l'organisation militaire, il fut très heureux et me dit :

— A présent je n'ai plus rien à faire ici, je retourne en Amérique.

Nous nous séparâmes le 3 mars 1918. Mais de Pétrograd encore, il expédia quelques dépêches chiffrées à Washington et *arrêta net ainsi*, comme je l'appris par la suite, *la reconnaissance des Bolchéviks projetée par Washington.*

J'ai donné plus haut la lettre de Joffe, n° 771, adressée de Brest-Litowsk au Conseil des commissaires du peuple, pour expliquer l'arrestation de l'ambassade roumaine à Pétrograd. M. Sisson l'accompagna (toujours par câble) d'une notice significative ainsi conçue :

La date de l'arrestation est d'après le calendrier occidental (13 janvier) la veille du nouvel-an russe. Le ministre roumain fut arrêté cette nuit-là à Pétrograd et relâché grâce seulement à l'intervention de tout le corps diplomatique de Pétrograd. Il fut dans la suite expulsé de Russie. La lettre prouve que Trotzky considéra la demande du général Hoffmann comme un ordre, mais, d'abord et avant tout, elle démasque les protestations de Lénine et de Trotzky, d'après lesquelles ils se seraient efforcés d'empêcher que les négociations de paix avec l'Allemagne ne donnent un avantage militaire à celle-ci au détriment des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la France. Il apparaît au contraire que le but poursuivi était d'aider l'Allemagne, d'indisposer l'opinion contre l'Angleterre, la France et les Etats-Unis et de permettre à l'Allemagne de préparer une offensive contre le front occidental. Une banque allemande est chargée de payer les agitateurs bolchéviks opérant parmi les troupes roumaines.

Le chef des agitateurs, Wolf Vonigel, est-il le même que le Wolf Von Igel célèbre en Amérique ? La ressemblance des noms est vraiment surprenante.

Enfin le général Hoffmann et l'Etat-major allemand sont satisfaits de la surveillance exercée par Trotzky sur les diplomates américains et anglais. Joffe, le signataire de la lettre, est un des membres de la délégation russe de la paix. Depuis que cette lettre a été écrite, Zalkind est parti pour la Suisse en mission spéciale.

Une notice ultérieure datée du 6 juillet 1918, ainsi conçue, y est ajoutée :

Zalkind n'arriva pas à destination, car il lui fut impossible de passer par l'Angleterre, et en avril il se trouvait à Christiania.

Ainsi M. Edgar Sisson, dès le mois de février 1918, transmettant par câble chiffré toute la gamme de la conspiration germano-bolchévique.

Le Président Wilson comprit à temps dans quelle galère il allait s'embarquer et renonça à reconnaître le gouvernement bolchévik qui, au service de l'Etat-major allemand, perdait la Russie. Le colonel Robbins échoua dans sa tentative pro-bolchéviste. L'honneur des Etats-Unis était sauf.

§

16. — L'authenticité des documents.

Je remis à M. Sisson, je le répète, près de 50 documents. Les dernières communications et rubans, un gros cahier volumineux avec les caractéristiques de tous les principaux personnages bolchéviks et, si je ne m'abuse, un volumineux manuscrit avec la liste des maisons et des agents d'espionnage allemands dans tous les pays. Je ne pourrais affirmer que je remis moi-même ce dernier manuscrit à M. Sisson, car il faut prendre en considération dans quelles conditions il nous fallait travailler, nous rencontrer, conserver et transporter des manuscrits, des papiers et des photographies. Il est possible que je l'aie remis à une autre mission qui devait le remettre à M. Sisson.

Les rubans et les manuscrits n'inspiraient et ne peuvent point inspirer de doutes : les premiers émanaient pour ainsi dire d'une source d'origine définie ; les seconds étaient le fruit d'un long travail minutieux dans des établissements notoirement neutres à l'étranger où des hommes travaillaient depuis de longues années.

Quant aux documents proprement dits publiés dans le rapport Sisson par le gouvernement des Etats-Unis, l'accueil qu'on leur fit, et la critique à laquelle ils furent soumis dans certains milieux officiels et journalistiques, furent tout naturels.

Nous avons dit plus haut que certains motifs du discrédit qu'on essaya de jeter sur ces documents furent loin d'être convaincants : ils impressionnèrent néanmoins les gouvernements alliés (surtout certains représentants des missions alliées, influencés par le colonel Robbins) et les obligèrent à se montrer prudents et à s'abstenir même de les propager. Et nous ne parlons pas des tiraillements dans les services alliés, départements et bureaux, des luttes d'influence, des questions d'amour-propre...

Le résultat fut que les gouvernements n'utilisèrent point l'arme que les documents mettaient dans leurs mains, pour la lutte contre les bolchéviks, même après l'excellent travail de la commission scientifique spéciale du gouvernement des Etats-Unis qui réhabilita les documents Sisson. Laissant de côté les fautes de traduction de l'allemand, les fautes d'orthographe et d'épreuves, la commission analysa toutes les critiques de ceux qui « voulaient » prouver que les documents étaient des faux. Les adversaires qui niaient leur authenticité s'attaquaient surtout au document n° 8, concernant 50 millions de roubles or que je cite au début et qui coïncide avec l'accusation tardive d'Edouard Bernstein, et au document n° 5 (daté dans la brochure « octobre 1917 ») donnant la liste des officiers allemands mis à la disposition des bolchéviks, et accablant, en effet, pour les germano-bolchéviks.

La critique du document 8 constatait que 1°) l'avis de banque pour un crédit de 50 millions or ne se donnait pas ainsi, et 2°) que la date octobre 1917 ruinait le document à sa source même, ainsi d'ailleurs que le document n° 21 portant comme date 1er novembre 1917(1), car à cette époque le gouvernement des Soviets n'existait pas encore et les papiers portent l'en-tête : Bureau de Pétrograd du Grand-Etat major allemand.

A ces critiques la commission gouvernementale américaine a déjà répondu. Je reprends la réponse en y ajoutant quelques mots. D'abord les documents ne venaient pas de Berlin, bien qu'on y lise « Berlin », biffé dans un cas et laissé dans l'autre.

Nous savions que le document 8 avait été écrit en Finlande : sur la photographie remise à M. Sisson, on pouvait encore lire le 25 octobre, c'est-à-dire le 7 novembre nouveau style, et l'annotation des Bolchéviks faite au bas des documents sur la date d'entrée porte 27 octobre 1917 (style russe). *L'Evening Post*, qui attaquait avec un zèle remarquable les documents, passa cette annotation sous silence. Pour nous, il était évident que l'Etat-major allemand, au courant de tous les préparatifs bolchéviks pour le coup d'Etat, préparatifs auxquels il donnait aide et assistance, avait travaillé sans retard, en contact étroit avec les Bolchéviks.

Ainsi le colonel allemand Rausch, par exemple, dans une lettre de Finlande écrite le jour où le coup d'Etat devait

(1) Voici le texte de ce document :

« N° 21. G. E. M. G., division centrale, section M, n° 750. Berlin le 1er novembre 1917.

« Au Conseil des Commissaires du peuple.

« Conformément à la demande du Grand Quartier général allemand, j'ai l'honneur de vous prier de me renseigner le plus tôt possible sur les réserves exactes de munitions se trouvant dans les lieux suivants : Pétrograd, Arkhangel, Kazan et Tiflis. Vous devrez également indiquer les quantités et les entrepôts de provisions reçus d'Amérique, d'Angleterre et de France, de même que les unités chargées de la garde des magasins militaires.

« Le chef de divivision O. RAUSCH, adjoint B. WOLFF. »

Telles furent les demandes allemandes en pleine guerre, et les Trotzky et Cie y répondaient.

être perpétré et était attendu, le 25 octobre (style russe), appelait déjà le nouveau gouvernement, non pas *Conseil des Commissaires du peuple,* mais *Gouvernement des Commissaires du peuple.* Ce fait significatif projette à lui seul une lumière éclatante sur cette collaboration germano-bolchévique, donnant une preuve de plus, s'il en est besoin, de la trahison de Lénine.

Quant à la critique du document des 50 millions de roubles or, l'indication de la façon ordinaire de procéder montre l'ignorance des critiques du travail qui se faisait par et autour du gouvernement des commissaires, pendant les premières semaines de leur régime, et de la méthode suivie par les Allemands pour leur écrire et leur envoyer des lettre, des circulaires et même, simplement, des ordres.

Au surplus M. von Schantz, représentant (et non président, comme il a été écrit dans certaines traductions) de la Banque d'Empire, ne fait qu'informer qu'il a reçu communication des crédits de 50 millions à mettre à la disposition des agents pour être remis aux représentants des commissaires du peuple. L'annotation sur la lettre montre qu'elle était adressée au fameux commissaire aux finances Menjinsky, auprès duquel avait été accrédité l'envoyé de la Banque d'Empire, en qualité de conseiller, l'Allemand von Tol.

M. E. J. Omeltchenko critique ce document avec beaucoup plus d'effet dans le journal américain *Post* du 4 octobre 1918, en publiant l'état des réserves d'or des Banques d'Empire et de Suède pour la période janvier 1917-1918, état sur lequel le chiffre de 50 millions de roubles or n'est pas mentionné. La commission gouvernementale des Etats-Unis vit son attention attirée sur ce point et procéda à une enquête. De source financière autorisée, la commission fut informée que la Banque d'Empire avait pu procéder à une opération de cette nature par d'autres voies beaucoup plus difficiles à être vérifiées. Il faut y ajouter encore une autre considération très importante de la com-

mission gouvernementale des Etats-Unis, à savoir que « l'assurance insuffisante et la situation peu stable aux frontières de l'ancienne Russie, expliquait aisément le désir des Bolchéviks d'établir un gros crédit en or à l'étranger, sans avoir recours à une exportation effective d'or ». La Commission du Reichstag saura, ou sait, où l'on peut vérifier la mention des 50.000.000 roubles or.

Je reviens au document nº 5 dont voici la teneur :

Gr. Gén. Central Abtheilung, section M. Berlin, (25) octobre 1917.

Au gouvernement (sic) *des commissaires du peuple.*

Conformément aux accords conclus à Kronstadt en juillet dernier, entre les officiers de notre état-major général et les chefs de l'armée révolutionnaire et démocratique, MM. Lénine, Trotzky, Raskolnikoff, Dybenko, la section russe de notre Etat-major général détache à Pétrograd des officiers pour y établir une section du bureau de renseignements de l'Etat-major allemand. A la tête de la section de Pétrograd seront placés les officiers suivants connaissant la langue russe à la perfection et au courant de la situation en Russie : major Lubertz, dont la signature chiffrée sera Agasthère, major von Bielke, signature chiffrée Schott, major Beiermeister, signature chiffrée Bauer, lieutenant Hartwig, signature chiffrée Henrich. Le bureau de renseignements, conformément aux accords conclus avec MM. Lénine, Trotzky et Zinovieff, aura à surveiller les missions étrangères, les délégations militaires et le mouvement contre-révolutionnaire, ainsi qu'à s'occuper de l'espionnage et du contre-espionnage sur les fronts intérieurs. Des agents seront envoyés dans les différentes villes dans ce but. Nous vous informons en même temps que nous envoyons pour se mettre à la disposition du gouvernement des commissaires du peuple le conseiller au ministère des Affaires étrangères, M. von Scheneman, et au ministère des Finances M. von Tol.

Le chef de la section russe de l'Etat-major général.
O. Rausch, adjudant J. Wolf.

On peut lire plus bas dans la même lettre la remarque suivente :

Au commissaire des Affaires étrangères : les officiers mentionnés sur cette lettre se sont rendus au comité révolutionnaire et se sont mis d'accord avec Mouravieff, Boyer et Danichewsky sur l'action commune. Ils se sont mis tous à la disposition du comité. Les conseillers seront à leur poste.

Le président du Comité révolutionnaire militaire du Conseil des délégué des ouvriers et soldats.

A. Joffe.

Le secrétaire P. Krouchewitch, le 27 octobre 1917.

Ce document se passe de commentaires.

Ceux qui se sont trouvés en Russie, et spécialement à Pétrograd, pendant les mois de cauchemar de 1917, se rappellent comment, au palais de la Krzechinska, et ensuite dans les établissements militaires et maritimes, les Allemands travaillaient sous des noms russes et munis de passeports russes.

Quant à nous qui avons travaillé dans la presse militante et dans les organisations nationales, nous savions bien d'autres choses, nous connaissions même quelques-uns de ces agents allemands et nous les avons vus à l'œuvre.

C'est ainsi que « mon collègue », à la fin de novembre 1917, alla à Rostoff et retour pour nos affaires et put ainsi personnellement observer comment le major von Bielke organisait la défense de Rostoff (qui tomba tout de même entre les mains des volontaires le 2 décembre, si je ne fais erreur). Mon « collègue » rentra à Pétrograd, voyageant en « tovarichtch » (camarade) dans la même voiture que von Bielke et un de ses adjoints. Les deux officiers allemands voyageaient avec des passeports finlandais dans le territoire du Don et ce ne fut qu'après la frontière bolchévique qu'ils commencèrent à exhiber leurs passeports et leurs laisser-passer bolchéviks.

La majeure partie des papiers, documents administratifs et ordres de service qu'on nous fournissait de Smolny et d'autres établissements, nous parvenaient dans des conditions telles qu'aucun doute ne pouvait même effleurer notre at-

tention vigilante quant à leur authentité. Néanmoins, je le répète, nous les vérifiâmes avec le maximum possible d'objectivité. Si la commission réclamée par M. Edouard Bernstein est nommée par le Reichstag, je suis prêt à donner tous les renseignements supplémentaires et à ajouter des données que je passe sous silence dans ces pages.

§

17.— Résumé.

Mon récit relatant nos efforts pour dévoiler, à l'aide de données irréfutables, la collusion germano-bolchévique de 1917-1918 ne peut pas être actuellement complet. J'ai limité ma démonstration strictement à ce qui peut jeter plus de lumière sur l'origine et l'authenticité des documents publiés en octobre 1918 par le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, établissant cette collusion.

Trois ou quatre personnes seulement, en dehors du personnel des missions spéciales alliées, pourraient achever à présent, et auraient pu accomplir à l'époque, le travail que je fis depuis 1917. L'heure viendra où elles parleront. On verra comment et pourquoi nous pûmes, en 1917-1918, assumer un rôle dépassant les forces et les moyens d'agir d'un petit groupe qui ayant tout perdu (imprimerie, organisation éditoriale de premier ordre, personnel expérimenté, discipliné, dévoué à la cause générale que nous défendions) continua cependant la lutte sous la terreur bolchévique au moment où la moindre imprudence se payait par la mort sans phrases.

Je n'ai pas besoin pour le moment de révéler le nom de ces personnes, je dirai seulement, sans fausse modestie, que nous fûmes qualifiés pour accomplir ce travail. Nos amis et collaborateurs des missions alliées, qui partageaient nos efforts et les périls de tous les instants (l'assassinat de l'héroïque capitaine Cromy, dans l'ambassade britannique elle-même, en est une illustration sanglante) dans le travail de

l'accumulation des preuves de la collusion germano-bolchévique, faisaient leur métier. Du côté russe, à la tête de l'organisation se trouvaient deux publicistes, deux écrivains connus dont un d'une réputation mondiale, deux officiers connus dans les missions alliées et dont l'aîné faisait partie du Pré-parlement et de la Constituante, et moi-même, chef des services étrangers du *Vetchernee Vremia*, journal le plus répandu à Pétrograd, chef des services des éditions de propagande interalliée (Editions Démocratiques) créées, hélas! trop tard, lors du séjour d'Albert Thomas à Pétrograd, avril-juin 1917. Continuant sous cette nouvelle forme la même lutte contre l'ennemi et les traîtres, je me trouvais dans mon élément en servant de trait d'union entre les lutteurs russes et les missions alliées.

L'incapacité du jeune gouvernement révolutionnaire Kerensky fut le malheur de la Russie; mais il ne peut pas être une excuse pour les traîtres. Les deux hommes capables du premier gouvernement révolutionnaire, Goutchkoff (encore qu'il se soit compromis à jamais en signant le fameux ordre numéro 1 qui porta un coup mortel à la discipline dans l'armée) et Milioukoff, furent l'objet d'attaques furieuses des germano-bolchévistes et durent quitter le pouvoir. Ce fut la première victoire germano-bolchévique. Les journées d'avril et de juillet 1917 furent ensuite les premiers essais de coup d'Etat.

Les Allemands dépensaient à ce moment des sommes énormes pour la propagande et l'agitation, et transféraient, par l'intermédiaire de leurs agents, à Lénine et Cie des sommes considérables, comme le témoignaient non seulement les dépêches saisies par les autorités militaires et diplomatiques du gouvernement Kerensky et que nous avons divulguées dans le *Jivoie Slovo* (télégramme Ganetzky Sumenson, etc.), mais aussi, par exmple, la lettre du fameux Parvus, du 17 juillet 1917, — document n° 68 de la brochure du gouvernement des Etats-Unis, — annonçant l'envoi à Lénine de 140.000 marks par l'intermédiaire de J. Raut-

wergen. En octobre tout était déjà prêt, et le coup d'Etat réussit.

Le travail commun germano-bolchévik devient alors patent et évident, même pour ceux qui se refusaient à ouvrir les yeux à cette évidence. Que l'on ne vienne pas nous répéter l'argument de la sincérité révolutionnaire des bolchéviks.

— Voyez Lénine, Zinovieff, Trotzky, nous dit-on, n'ont-ils pas essayé eux aussi de corrompre l'Allemagne par leur propagande révolutionnaire !

Que les Allemands aient reçu le contre-coup des crimes de Lénine, selon l'adage latin *patere legem quam ipse fecisti*, c'est dans la règle des phénomènes historiques et de la solidarité qui existe entre les peuples si divisés soient-ils. Mais cela ne peut diminuer, ni excuser en rien le crime abominable des traîtres qui vendirent à l'ennemi leur pays et la cause de ses alliés.

Quoi qu'il en soit, à partir d'octobre-novembre 1917, les organes et les établissements gouvernementaux passent aux Bolchéviks. Les Allemands, au lieu de la collaboration clandestine avec les Bolchéviks, commencent à travailler ouvertement avec eux, non seulement dans tous les ministères et départements russes, mais aussi dansles organisations qu'ils créent à Pétrograd et dans d'autres centres sous les espèces de *Nachrichten bureau du G. E. M. A. Section M.*, *Section R.*, etc. et les différentes missions dont les plus connues furent celles de Kaiserling et Mirbach. En même temps, commence aussi le travail gouvernemental commun germano-bolchévik, le fonctionnement du bureau d'espionnage et de contre-espionnage avec les officiers allemands nommés plus haut, parlant le russe à la perfection (les majors Lubertz, von Bielke, etc.), se mêlant à toutes les branches de l'administration, tandis que les fonctionnaires allemands von Scheneman et von Tol sont l'un aux Affaires étrangères et l'autre aux Finances.

Même les élections pour le renouvellement du Comité

central se font sur les indications de l'Etat-major général allemand qui ordonne simplement d'élire telle ou telle personne, comme le prouve le document suivant :

G. E. M. G. allemand. Bureau de renseignements, division R, n° 27, le 12 janvier 1918. Confidentiel.

Au Commissaire des Affaires étrangères.

Sur l'ordre du département local de l'Etat-major général allemand, le bureau d'information nous a communiqué les noms et qualités des principaux candidats à la réélection du Comité exécutif central. L'Etat major général nous ordonne d'insister sur l'élection des personnes suivantes : Trotzky, Lénine, Zinovieff, Kameneff, Joffe, Sverdloff, Lunatcharsky, Kollontaï, Fabrizius, Martov, Stekloff, Golman, Frunze, Lander, Milk, Sollers, Studer, Golberg, Avanesov, Volodarsky, Preobrajensky, Raskolnikoff, Stutchka, Peters et Neublut.

Prière de communiquer au président du Conseil le désir de l'Etat-major général.

Le chef de la division AGASTÈRE [major Lubertz], adjoint HENRICH.

Sur cette injonction allemande, sous forme de lettre, nous trouvons les annotations des secrétaires :

A remettre au camarade Zinovieff et au département secret, etc.

Ainsi le 12 janvier (vieux style) avant les élections du Comité central au Congrès des Soviets russes, une semaine après la dissolution violente de l'Assemblée Constituante par un matelot ivre, l'Etat-major allemand ordonne d'élire telle ou telle personne au Comité exécutif.

M. Edgar Sisson comprenant le désir des Allemands d'avoir au Comité exécutif le groupe des démolisseurs de l'armée russe, tels que Lénine, Trotzky, Lunatcharsky, Joffe, Zinovieff, Mme Kollontaï, Volodarsky (tué en juin 1918 à Pétrograd par un officier), s'étonnait de voir dans la liste un nom non bolchévik comme Martov. Je le comprenais parfaitement et je lui répondais :

— Pour les Allemands, Martov, bien qu'en désaccord avec

les communistes, démolissait lui aussi l'armée et attaquait les « impérialistes » de l'Entente.

Depuis en opposition verbale avec Lénine, Trotzky et consorts il a quitté la Russie et travailla pour... la reconnaissance des Soviets.

§

18. — Conclusion.

Je me suis proposé d'éclaircir toute la question des documents établissant la collusion germano-bolchévique de 1917-1918, qui est la base et le fonds même du danger que court encore l'Europe.

Sans la défaite des Allemands sur le front occidental, l'Entente aurait subi le contre-coup de la trahison bolchévique de 1917, et c'est encore le bolchévisme qui est le dernier espoir des Ludendorff, Stinnes, Stresemann et von Kahr de tous genres pour une revanche bavaro-prussienne : le bolchévisme qui doit tout à l'Etat-major allemand, le bolchévisme à qui seul les généraux allemands savent parler (Hoffmann à Brest-Litowsk, etc.), le bolchevisme avec sa propagande dans tous les pays d'Europe et surtout en Asie, quoi qu'en dise M. Lloyd George, le bolchévisme enfin qui, avec son armée aurait marché, et le cas échéant (les Allemands en sont sûrs) marchera avec les troupes allemandes sur le cadavre de la Pologne contre l'Occident.

Expliquer l'origine et l'authenticité des documents établissant la collusion et les liens qui unissent les Bolchéviks et les Allemands n'est pas une question d'histoire rétrospective, mais encore, hélas ! et toujours, une triste actualité.

Ce ne fut pas en vain que les Allemands mirent à la disposition des commissaires du peuple 50 millions de roubles or pour frais d'entretien des gardes-rouges, afin de consolider le nouveau régime des Soviets (8 janvier 1918), et 5 millions de roubles le 12 janvier 1918 pour organiser le vol ou la destruction des dépôts de matériel de guerre en

Extrême-Orient et une insurrection contre le Japon (document n° 9 de la brochure américaine).

Ils cessent les subsides et, en revanche, commencent à piller à leur tour la malheureuse Russie, dès que les Bolcheviks, au printemps 1918, eurent réussi, par la nationalisation des Banques d'Etat et privées, par le pillage et la confiscation de toutes les richesses, fortunes, propriétés particulières, réquisition même des mobiliers, à obtenir les ressources nécessaires pour la destruction du pays et pour la propagande au dehors.

Tout ceci ressort avec netteté et évidence des documents publiés par le gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Quand je remis ces documents à M. Sisson, j'étais certain, pour les causes énumérées plus haut, de l'authenticité des originaux. Et je pouvais indiquer comment, dans quelles mesures, les copies et photographies pouvaient supporter la comparaison et la collation avec les textes originaux.

Depuis, pour renforcer l'autorité du jugement de la commission gouvernementale des savants américains, sont venus les aveux de Ludendorff et les demi-aveux de Lénine lui-même, disant dans ses confidences :

> Avec de l'argent allemand nous avons fait la révolution russe. A présent avec de l'or russe, nous allons accomplir la révolution mondiale.

Enfin arriva le témoignage de M. Edouard Bernstein réclamant une commission d'enquête au Reichstag.

Si le Reichstag comprenait enfin que le bolchévisme est condamné et ne pourra jamais aider l'Allemagne à prendre sa revanche et à redevenir victorieuse, il se désolidariserait du crime du gouvernement impérial de 1917 et instituerait la commission d'enquête, qui procéderait à un examen minutieux de l'ensemble de la collusion de l'Etat-major allemand et du groupe Lénine. La vérité éclaterait alors toute entière aux yeux même des plus volontairement ou incons-

ciemment aveugles. La commission devra prendre connaissance de toutes les archives de tous les Etats-majors de l'Allemagne, et surtout, pour la période 1914-1918, elle pourra trouver les preuves de l'authenticité non seulement de la première catégorie de nos documents (la commission scientifique des Etats-Unis a, en effet, divisé tous les documents en trois catégories, d'après les degrés de leur authenticité), mais de ceux des deux autres catégories, remontant à l'avant-guerre et à l'avant-bolchévisme, que la commission américaine, M. Sisson et moi, nous n'acceptâmes que sous toutes réserves, bien qu'ils reflétassent et traduisissent fidèlement les événements et la politique allemande. Je disais que nous n'avions pas la conviction profonde de leur authenticité, comme nous l'avions pour les documents de la première catégorie. Mais nous ne serions pas étonnés si la commission d'enquête trouvait dans les archives des Etats-majors les minutes complètes et mieux rédigées de ces mêmes documents viciés et corrompus ou tout simplement falsifiés par les fonctionnaires, agents, intermédiaires, ou même traducteurs, avant qu'ils parvinssent aux bureaux des sections qui desservaient la Russie, ou aux succursales des banques qui travaillaient pour le compte de l'Allemagne.

Mais même dans cette troisième catégorie, il y a des documents qui n'inspirent aucun doute sur leur authenticité, telle la circulaire du 14 octobre 1916, établissant exactement le rôle du syndicat industriel du Rhin et Westphalie, de la Nia Banque de Stockholm, de la Deutsche Bank, ou de quelques autres établissements industriels de crédit, page 27 de la brochure américaine, texte anglais. Les documents 62, 63, 64, 66 (lettres de juillet à octobre 1917 de Svensen, Kreek, de la Deutsche Bank de Genève, de Furstenberg-Ganetzky, sur les sommes en plus de celles mentionnées plus haut de 315.000 marks, 32.000 francs pour frais de brochures, crédit ouvert pour Trotzky, transfert de passeports et de 207.000 à Lénine à Kronstadt, de Stockholm et

de 400.000 couronnes à « la camarade Sonia » pour Trotzky) ne sont pas douteux quant à leur authenticité.

Pendant plus de trois ans, Bolchéviks, Allemands et, hélas, quelques-uns des Alliés s'efforcèrent de jeter le discrédit sur les documents révélateurs publiés par le gouvernement des Etats-Unis, documents qui, grâce à mes efforts et à la sagacité de M. Edgar Sisson, ont empêché, en février-mars 1918, le président Wilson de reconnaître le gouvernement des Soviets.

Il faut d'un mot, le dernier, écarter l'objection que nous ont faite souvent, en Russie, en Angleterre et en France, quelques hommes éminents, mais mal renseignés :

« Vous ne pouvez pas cependant nier que Lénine, Trotzky et Zinovieff soient des honnêtes gens, hommes de conviction, des fanatiques oui, mais non pas des vendus. » Et à cela je répondais et je répète :

L'honnêteté personnelle ou la malhonnêteté de Lénine, Zinovieff ou Trotzky m'intéressent peu. Je n'en parle pas, elles ne sont pour le moment pas en cause dans cette tragédie mondiale. Après la chute du bolchévisme on pourra d'ailleurs voir ce que chacun des commissaires aura « économisé » soit en Russie, soit dans les banques étrangères, pour les mauvais jours qu'ils prévoient eux-mêmes. Ceux que cela intéresse pourront alors disserter sur l'honnêteté ou la malhonnêteté des chefs bolchévistes. Il ne s'agit pas de cela dans mes accusations.

Pour moi, comme pour tous les hommes honnêtes sans distinction de partis, les documents que mes amis et moi, nous révélâmes à tous les gouvernements alliés dès la fin 1917, prouvent d'une façon irréfutable qu'en pleine guerre mondiale, Lénine et ses complices, ayant reçu l'argent de l'ennemi, servirent cet ennemi pour toutes les besognes de trahison et exécutèrent tous les ordres de l'Etat-major allemand, militaire, administratif, diplomatique, économique et financier : désorganisation de l'armée, assassinat des officiers et intellectuels, confiscation et nationalisation des

biens des établissements de crédit russes et alliés, arrestation de diplomates alliés.

Devant ces documents qui apportent la preuve de l'œuvre criminelle que Lénine et ses amis accomplirent au service de l'Etat-major allemand en 1917, il ne peut y avoir qu'un seul jugement, qu'un seul cri de dégoût et d'horreur.

L'histoire portera son jugement sur Lénine, Zinovieff et Trotzky, agents responsables du crime perpétré en Russie en 1917.

E. SEMENOFF.

LE COMTE DE GOBINEAU

« DON JUAN » ET « LES COUSINS D'ISIS »

AVEC DES POÉSIES INÉDITES DE GOBINEAU

ET DES DOCUMENTS NOUVEAUX

—

Dans une bibliographie, — par ailleurs excellente, — qui termine le numéro consacré par la revue *Europe* (1) au comte de Gobineau, il s'est glissé une erreur qu'il n'est pas sans intérêt de relever. Parmi les « œuvres inédites ou actuellement épuisées » qui y figurent, on trouve ce titre : *Les Cousins d'Isis, poèmes*; et, à la page suivante (biographie), l'erreur se répète en regard de l'année 1844 et au-dessous de cet autre titre : *Les Adieux de Don Juan*.

Or, Gobineau n'a pas écrit de poèmes ni d'autre ouvrage qui soit intitulé : *Les Cousins d'Isis*.

Cette erreur, qui se trouve déjà dans le livre de M. Jacques Morland : *Pages choisies du Comte de Gobineau*, ne peut être rectifiée que si l'on a sous les yeux *les Adieux de Don Juan*, poème dramatique, par Arthur de Gobineau (Paris, Jules Labitte, libraire, 3, Quai Voltaire, 1844, 114 pages), volume fort rare. On en connaît trois exemplaires qui appartiennent l'un à la baronne de Guldencrone, l'autre à Mme Maxime Serpeille de Gobineau, fille de l'écrivain, le troisième au professeur Schemann, président de la *Gobineau Vereinigung*.

(1) *Europe*, n° 9, 1er octobre 1923.

La mention : *Les Cousins d'Isis* figure, en petits caractères, au-dessus du titre : *Les Adieux de Don Juan*, et ne constitue que la marque d'une sorte de patronage accordé au poème dramatique de Gobineau par une Société qui s'était constituée, vers 1841, et qui comprenait quelques jeunes gens appartenant aux Lettres, aux Arts et aux Sciences.

Un seul auteur donne quelques renseignements assez précis sur cette société : c'est Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires* (Tome I, page 193) :

Ce fut vers cette époque, écrit-il, c'est-à-dire à la fin de 1841 ou au début de 1842, que nous entrâmes en relation avec un groupe de jeunes gens un peu plus âgés que nous, alertes, ambitieux, cherchant fortune et réunis entre eux par des idées et des habitudes communes, s'imaginant volontiers qu'ils formaient une société analogue aux *Treize* de Balzac, et rêvant de faire leur trouée dans la foule. — Pour plusieurs, ce rêve ne fut pas déçu. — Qui les avait rassemblés ? Est-ce le hasard, est-ce la vie de collège, est-ce une rencontre dans les lieux de plaisir ? Je ne sais, je ne me rappelle même plus dans quelle circonstance je les ai connus.

Ils semblaient s'être donné rendez-vous de tous les coins de l'horizon social. Deux d'entre eux portaient le nom d'un garde des sceaux qui fut célèbre sous la Restauration ; deux autres étaient les fils d'un employé ; un cinquième avait pour père un marquis, ambassadeur d'Espagne au Congrès de Vienne, un sixième appartenait par sa famille à la magistrature ; un septième était le fils d'un ancien officier de la garde royale ; le huitième, enfant d'une femme de chambre protégée par ses maîtres, étudiait la médecine. Ils étaient au nombre de huit, se laissaient côtoyer, restaient exclusifs, prêts à profiter de l'aide d'autrui, mais se gardaient et n'ouvraient point leur intimité ; ils se nommaient : *Les Cousins d'Isis.* Ce n'était là, pour ainsi dire, qu'une dénomination officielle et singeant *les frères de Sérapion* qu'avait présidés Hoffmann; en secret ils ne péchaient point par excès de modestie et s'appelaient *les Scelli*, — les choisis, — ceux qui sont au-dessus du vulgaire et qui, sur tout chemin, doivent marcher les premiers...

Maxime du Camp ne cite aucun des noms véritables des *Cousins d'Isis*, mais, grâce à notre confrère Maxime

Serpeille (le gendre de Gobineau), nous avons pu les identifier et parmi eux Gobineau lui-même.

S'y rencontraient également : Maxime du Camp; les deux neveux du Comte de Serre, homme d'État sous la Restauration : Hercule et Louis de Serre (Hercule de Serre, qui était protestant, fut converti au catholicisme par Lacordaire, entra dans la diplomatie et mourut Ministre de France à Athènes) ; le marquis de Labrador, fils de l'Ambassadeur d'Espagne au Congrès de Vienne, dont parle Maxime de Camp (le marquis de Labrador vécut en France pendant de longues années, n'y fit pas fortune et s'établit plus tard photographe à Saint-Jean-de-Luz sous le nom « d'Edmond ») ; Germann Bohn, peintre allemand de beaucoup de talent qui, lui aussi, résida en France pendant plus de quarante ans, grand ami de Puvis de Chavannes, dont il était voisin d'atelier place Pigalle et qui mourut, il y a une vingtaine d'années, Directeur de l'Académie royale de peinture de Stuttgard ; enfin Paul de Molènes, l'écrivain connu.

Tous ces jeunes gens s'étaient donné des pseudonymes, mais nous n'en connaissons que deux : Hercule de Serre s'appelait Tuck et Gobineau Zuccarelli.

Une lettre *inédite* en date du 17 août 1881 et datée de Baden-Baden, écrite par Maxime du Camp à Gobineau, fait mention de ce pseudonyme. La voici à titre de curiosité :

Mon cher Zuccarelli, je suis moins cérémonial que vous et sans façon je vous rappelle le surnom que vous portiez au temps des *Cousins d'Isis* et lorsque nous chantions au souper :

Descendons gaiement le fleuve de la vie !

Il y a longtemps de cela, tout près de quarante ans. La dernière fois que je vous vis, c'est au milieu d'octobre 1849 ; j'allais prendre un passeport diplomatique, parce que je partais pour un assez long voyage en Orient.

Depuis lors vous avez beaucoup voyagé, j'ai noirci beaucoup de papier et nous n'avons pas trop à nous plaindre de la route quoiqu'elle n'ait pas toujours été douce aux pieds. Votre lettre

m'a fait grand plaisir ; elle m'a rappelé des jours qui sont restés bons dans mon souvenir. Je viens de terminer ce travail qui est long, car il n'aura pas moins de quinze articles de la revue ; c'est lamentable et c'est bien dans le royaume des ombres que je viens de vivre.

Louis de Cormenin a laissé un fils qui lui ressemble prodigieusement et une fille qui est Marquise Oudinot et sera Duchesse de Reggio.

A Dieu (*sic*), cher ami, merci encore de votre lettre, et, comme autrefois

Tout à vous
Signé : Maxime du Camp.

Ajoutons que les *Adieux de Don Juan* est le seul ouvrage de Gobineau qui ait été publié sous le patronage des *Cousins d'Isis*.

La pièce,— trois actes, — et le prologue sont en alexandrins. Trente vers de *Réflexions* forment la conclusion et sont octosyllabiques. L'influence de Musset y est très sensible, sauf dans les *Réflexions* que nous reproduisons ci-dessous et dont l'ironie légère n'est pas sans rappeler le ton du *Scaramouche* que Gobineau avait publié l'année précédente :

RÉFLEXIONS

Depuis que Don Juan est mort,
Plus d'un penseur a fait effort
Pour définir son caractère.
Plusieurs le traitent en vaurien ;
D'autres en ont dit force bien ;
Ils auraient mieux fait de se taire.

Don Juan était un gaillard
Qui prétendait plus que sa part
Dans les plus chaudes jouissances.
Il buvait sec, il suivait peu
Les dix commandements de Dieu...
Il n'achetait point d'indulgences.

Done Elvire était un démon
Qui faisait damner sa maison
Par son incroyable exigence ;
Et, si Don Juan la quitta,
C'est qu'un jour elle souffleta
Le valet de Son Excellence.

Quant à ce fameux Commandeur,
Il trichait au jeu sans pudeur,
Comme un laquais de comédie ;
Et, s'il emporta Don Juan,
Ce fut pour avoir au brelan
Quelqu'un qui lui fit sa partie.

Mais de tous le plus dépité,
Ce fut le diable en vérité,
Après cette triple conquête.
Il réclama près du Très-Haut
Jurant qu'il se faisait dévôt
Plutôt que de leur tenir tête.

Il est à remarquer que ces *Réflexions* ne commentent que d'assez loin la pièce où l'on ne rencontre ni Dona Elvire, ni Commandeur.

Quant au *Don Juan* de Gobineau, il apparaît peu conquérant et ne fait qu'une victime, sa belle-sœur, Claudia, non point parce qu'il la subjugue, mais parce qu'il la tue d'un coup d'épée destiné au mari.

Après quoi, « pâle et défait, il passe la main sur son front » et dit à son valet Leporello :

Ramasse mon épée... Allons courir le monde !

Ce poème dramatique est une œuvre de jeunesse et qui fut vraisemblablement écrite plusieurs années avant sa publication.

Mais il faut observer que, dans d'autres *Réflexions*, — inédites celles-ci, — qui ne se trouvent pas dans le volume, *Les adieux de Don Juan*, mais seulement à la fin du manuscrit primitif, Gobineau précise, en prose, le caractère de son personnage.

Le caractère de Don Juan n'est pas, dit-il, *d'être séduisant*, son caractère est d'avoir une inextinguible soif du plaisir, de sentir ses passions s'éteindre et s'allumer sans fin et sans lassitude et de poursuivre un idéal qu'il n'atteindra jamais. Au service de cette aspiration vigoureuse vers ce qui lui semble la Vie, il met une intrépidité sans bornes et toutes les vertus qui prouvent qu'on ne tient pas à ce qu'elles défendent. Il n'est ni avare, ni lâche, ni rien de semblable, parce qu'il ne tient ni à l'argent, ni à la vie,

et qu'il veut à tout prix le plaisir, voilà ce qu'est Don Juan. Maintenant la nature ayant en mains un tel type l'orna par hasard de toute la beauté, de toutes les prérogatives de rang, de naissance et de fortune dont elle pouvait disposer, et c'est par elle qu'il a pu séduire plus de femmes. Pauvre, laid, et point gentilhomme, il n'eût plus été Don Juan *manifesté*, mais abstraitement, c'eût été identiquement la même chose. C'est donc faux de voir surtout en lui la séduction incarnée.

D'où il ressort, comme nous le disions plus haut, que les *Adieux de Don Juan* ne constituent en quelque sorte qu'une esquisse et le commencement d'un poème plus complet sur ce sujet.

La famille du grand écrivain a d'ailleurs retrouvé,— et nous autorise à publier,—une poésie que Gobineau avait très probablement l'intention de placer dans une suite de son *Don Juan*, car c'est une réponse à la mille et deuxième femme qui vient demander des conseils à Leporello.

— Leporello, mon bon garçon,
Apprends-moi de quelle façon
On s'y prend pour charmer ton maître.
Leporello lui répondit :
— Allez vous glisser dans son lit
Car il va bientôt reparaître.

Sitôt qu'il vous apercevra,
Il rougira, vous sourira,
Vous trouvant si fraîche et si jeune.
Puis me dira : Leporello,
Va nous chercher du vin sans eau
Il s'agit de rompre le jeûne.

Aussitôt dit, aussitôt fait,
Quand j'aurai dressé le buffet
Je le mettrai dans la ruelle.
Mon maître aura des mots charmants
Il vous fera mille serments,
Pour lui, vous serez la plus belle.

Il vous aimera comme un fou,
Il pleurera sur votre cou,
Il vous jurera sur son âme
Que son cœur enfin converti

Comprend qu'il n'a jamais senti
Tant d'amour pour aucune femme.

Enfin il vous possédera
Et la nuit encor durera
Quand mon maître ouvrant les courtines.
S'esquivera soudain du lit,
Bien qu'il soit d'ailleurs très poli,
Sous couleur d'aller à Matines.

De ce moment, oubliez bien
Qu'entre vous deux fut un lien,
Il en maudit la souvenance.
Si vous voulez de l'or, parlez !
Du coffre, il me laisse les clés
Pour toute pareille occurrence.

Pour consoler un cœur souffrant,
Il donnerait Flandre et Brabant,
Jusqu'à l'Archiduché d'Autriche.
Mais quant à rendre à vos appas
Un seul désir, n'y comptez pas.
Don Juan n'est pas assez riche.

S'il eût réalisé en entier son dessein, Gobineau, on peut l'imaginer, eût campé un *Don Juan* assez différent de ceux que nous connaissons dans les diverses littératures.

Ce personnage n'aurait jamais proposé le mariage pour arriver à ses fins. Plus brutal que celui de Tirso di Molina, de Molière et même de Lord Byron, il n'eût pas voulu se fatiguer trop à la conquête de ses joies, recherchant uniquement le plaisir qu'accompagne le moindre mal.

On le pressent, d'après ce prologue, beaucoup moins discoureur, beaucoup plus cynique que le personnage légendaire.

Un débauché hâtif en somme : si le *Don Juan* de Gobineau éprouve le besoin de voir la femme succomber, il entend aussi ne pas perdre trop de temps dans cette entreprise.

§

A son père, qui habitait alors Redon et lui avait adressé des compliments et des souhaits au sujet de la

publication prochaine des *Adieux de Don Juan*, Gobineau répondait, le 16 janvier 1844, par l'admirable lettre ci-dessous (1) :

Tu me parles de mon livre et tu me souhaites autant de succès et d'argent que j'en peux désirer. Je te remercie de tes vœux, mais tu n'es pas du tout dans mes idées en m'exprimant tout cela. Mon *Don Juan* va paraître dans quinze jours au plus tard... Pas un mot d'annonce et de réclame ne sera mis par moi dans les journaux ; je n'en donnerai même pas un exemplaire à *La Quotidienne* sinon par politesse à deux ou trois rédacteurs, avec prière de ne rien écrire sur mon livre. J'ai l'horreur de ce tripotage des journaux autour d'une œuvre d'art qui, à mon sens, ne saurait être jamais trop pudique ou trop orgueilleuse, comme tu voudras. Faire des vers n'est pas mon métier, mon métier, c'est d'écrire de la politique ; ainsi j'abandonne donc parfaitement toute idée ou volonté de tirer de l'argent de *Don Juan*. Je l'ai fait purement, honnêtement et pour moi ; il est de trop bonne maison pour se soucier de ce que les sots pensent de lui et le succès que je lui souhaite est déjà fait. Tu vois que tu as un fils assez passablement paysan du Danube ; mais je crois qu'on ne fait sérieusement toute œuvre d'art qu'avec des sentiments détachés du monde et du désir de succès.

Que de dignité, que de sagesse chez ce jeune homme de vingt-huit ans ! Et pourquoi ne pas ajouter : — quelle leçon aussi pour les gens pressés et les jeunes prodiges de lettres dont la publicité nous révèle chaque jour les singuliers mérites.

LÉON DEFFOUX.

(1) Lettre inédite.

AUTOUR DUN PRIX LITTÉRAIRE

VICTOR HUGO ET ERNEST FOUINET

AVEC UNE CORRESPONDANCE INÉDITE [1]

—

Ernest Fouinet fit un jour un rêve à la taille de ses ambitions, qui étaient modestes : les lauriers du prix Monthyon de littérature troublèrent le sommeil de ce parfait honnête homme qui fut un poète aimable, un orientaliste érudit, un romancier fécond autant que moralisateur. Ce jour-là, — ceci se passait en 1840, — il se rappela qu'il avait un ami illustre et puissant, Victor Hugo, auquel il avait apporté jadis un concours précieux, au moment où le poète composait ses *Orientales*. Nous ne nous proposons pas d'étudier ici l'œuvre de Fouinet, mais il ne saurait être superflu de marquer avec quelque précision l'étendue de la dette contractée à son égard par V. Hugo ; on a parlé de « collaboration », le terme est un peu fort, mais il est incontestable que Fouinet a été pour le poète des *Orientales* le plus précieux et le plus dévoué des auxiliaires.

V. Hugo doit d'abord à Fouinet les traductions des poèmes arabes et persans publiées à la suite des *Orientales* ; le poète reconnaît d'ailleurs lui-même avec une entière bonne grâce qu'elles lui ont été communiquées « par un jeune écrivain de savoir et d'imagination, M. Ernest

(1) Nous devons la communication de ces documents à l'obligeance bien connue de M. Gustave Simon.

Fouinet, qui peut mettre une érudition d'orientaliste au service de son talent de poète » (note 17, *Nourmahal la Rousse*). En ajoutant avec une certaine désinvolture qu'il a puisé « au hasard et à la hâte dans la grande mine de l'Orient », le poète laisse croire qu'il dispose d'un recueil considérable de traductions de poèmes orientaux ; en réalité, il a reproduit à peu près intégralement tout ce que lui a communiqué Fouinet et les omissions peuvent être considérées comme parfaitement négligeables (1).

Mais Victor Hugo n'accuse qu'une partie de sa dette à l'égard de Fouinet ; les traductions que l'orientaliste adressait au poète étaient accompagnées de commentaires que V. Hugo s'est appropriés sans plus de façon. M. René Martineau a publié ici même (2) la partie la plus intéressante de cette correspondance que chacun peut consulter à la Bibliothèque Nationale (3). On verra que V. Hugo s'est contenté d'apporter aux observations de Fouinet quelques modifications de forme sans importance, parfois même qu'il les reproduit intégralement. Pourquoi cette supercherie dont Fouinet s'est fait le plus discret complice ? Victor Hugo ne peut résister au désir de faire parade d'une érudition souvent bien superficielle ; en ce qui concerne les écrivains de l'Orient, disons plus, à cette date son érudition est nulle ; sans doute il citera le Koran, donnera des épigraphes de Saadi et de Hâfiz qu'il ne doit pas à l'obligeance de Fouinet : mais nous sommes en mesure d'affirmer, après une enquête dont on nous permettra de donner ici seulement la conclusion, que V. Hugo, en 1829, était dans une ignorance absolue des littératures orientales ; il n'avait jamais consulté une anthologie de poètes arabes ou persans, il n'avait

(1) Victor Hugo a laissé de côté seulement quelques vers de Asadi, un quatrain de Saadi et un « récit » du même poète qu'il n'a pas cru devoir reproduire parce que, au dire même de Fouinet, il n'était pas inédit ; on le trouve en effet dans la *Grammaire persane* de Jones, parue en 1772 et rédigée en français (pp. 140-141). D'ailleurs, V. Hugo ne leur a rien emprunté.

(2) *Mercure de France* du 16 juin 1916.

(3) Manuscrit des *Orientales*, folio 82.

jamais lu le *Koran* dans une traduction complète, il n'avait jamais feuilleté les recueils de poèmes de Saadi ou de Hâfiz qu'il cite avec tant de complaisance ; toute son érudition, en ce qui concerne les écrivains de l'Orient, se réduit aux communications de Fouinet et à quelques articles du *Mercure du XIX*e *siècle* et du *Globe*.

Voilà le premier bénéfice incontestable que V. Hugo retire du concours de Fouinet ; drapé dans l'érudition de l'orientaliste, il peut affirmer que les couleurs de ses poèmes sont vraies et que sa Muse est allée se rafraîchir aux sources les plus pures de la poésie orientale.

Mais, — chose remarquable, — ce résultat, si appréciable soit-il pour V. Hugo, fut imprévu et en quelque sorte accidentel. En faisant appel à la « collaboration » de l'orientaliste, le poète ne songeait nullement à lui demander un choix de poèmes orientaux, destiné à un appendice aux *Orientales* ; il ne sollicitait pas davantage un répertoire de sujets ou d'expressions exotiques directement utilisables. Pour apprécier à sa juste valeur le caractère du concours de Fouinet, il faut se reporter à la fin de l'année 1827. V. Hugo prend soin de faire savoir au public par une note des *Débats* (6 décembre 1827) qu'il s'est décidé à composer un nouveau recueil qui sera intitulé : *Les Orientales*. A cette date, le poète ne peut obéir à des préoccupations philhelléniques, la croisade entreprise par Chateaubriand et Byron est terminée, le public est las de cette fastidieuse littérature philhellène. Cependant les événements ont donné le branle à son imagination qui reviendra toujours volontiers vers cet Orient prestigieux aux couleurs éclatantes qu'il entrevoit par delà la plaine de Vanves dans un lointain flamboyant. Mais Hugo ignore à peu près tout de l'Orient ; son érudition se borne à quelques contes des *Mille et Une Nuits*, aux poèmes de Moore et de Byron, aux œuvres de Chateaubriand ; il les utilisera largement, mais, dans bien des cas, l'insuffisance de sa documentation lui

apparaîtra manifeste. Aller aux sources, étudier les mœurs orientales dans leurs expressions directes, c'est-à-dire dans les poèmes arabes et persans reproduits et traduits dans les anthologies de Cardonne, Humbert, Grangeret de Lagrange, Silvestre de Sacy, longue et fastidieuse besogne ! D'ailleurs toute cette littérature orientale est bien décevante pour un poète qui n'y trouverait guère la « couleur » tant rêvée : ce ne sont que traits de courage, de grandeur d'âme, allégories, bons mots, tous récits monotones et incolores. De plus, une impatience juvénile agite le poète qui réserve son temps et ses efforts pour une étude approfondie des formes rythmiques. La documentation se fera donc un peu au petit bonheur dans les ouvrages de seconde et même de troisième main, dans les récits de voyages, les mémoires, les contes, les extraits de toute nature publiés par la presse ; le poète utilisera tout, lectures, conversations, visites aux musées, croquis de peintres. Mais une pareille incohérence présente de sérieux dangers, Hugo court le risque de bévues énormes et il a le souci dominant de paraître solidement documenté ; il lui faut donc un auxiliaire dévoué autant qu'érudit, un guide : Fouinet a été ce guide.

Nous savons par la correspondance de Fouinet et par le témoignage des contemporains que le poète et l'orientaliste se rencontraient fréquemment pendant toute l'année 1828 à l'Arsenal et rue Notre-Dame des Champs. Hugo lisait ses *Orientales* et s'absorbait dans de longs entretiens avec Fouinet, seul orientaliste compétent dans le Cénacle ; il est évident que Fouinet alimentait sa curiosité, lui fournissait des précisions, le conseillait dans ses lectures, guidait son imagination à travers l'Orient lointain de ses rêves. Mesurer exactement cette influence est impossible, la contester serait de l'aveuglement ; il faut parfois se résigner à faire sa part à l'impondérable ; sources et influences ne sont pas toutes dans les textes,

surtout à une époque où l'activité des cénacles littéraires était particulièrement intense. Après ces entretiens, Fouinet, de retour chez lui, s'empressait d'adresser à son illustre ami des traductions de poètes arabes ou persans pour stimuler son imagination et la maintenir dans une atmosphère du plus pur Orient ; telle fut la destination primitive de ces poèmes dont le poète fit par la suite l'usage que l'on sait.

Fouinet s'est consacré à cette tâche de documentation avec une modestie, un dévouement, disons plus, avec une abnégation, qui forcent l'admiration. Le grand poète avait contracté à l'égard de l'humble érudit une dette sérieuse ; les circonstances devaient lui permettre de montrer qu'il n'avait rien oublié et de témoigner sa gratitude.

De 1830 à 1840, aucune trace de correspondance entre V. Hugo et Fouinet; le poète a «dit adieu à son beau rêve d'Asie », le cénacle romantique n'a pas survécu au triomphe d'*Hernani* et s'est essaimé dans toute la mélancolie des lendemains de victoire. Assurément, les relations ne sont pas rompues, Fouinet est un des familiers de la rue Jean-Goujon, puis de la Place Royale ; mais il renonce lui-même assez vite aux études orientalistes pour se consacrer au roman ; il fait preuve jusqu'à sa mort (1845) d'une étonnante fécondité ; seize romans attestent chez ce solide érudit une remarquable imagination ; mais qui aurait pu soupçonner que le farouche romantique de 1828, celui qui se proclamait fièrement « le lieutenant de V. Hugo», se consacrerait à la littérature moralisatrice, aux « ouvrages d'éducation à l'usage de la jeunesse » et deviendrait le fournisseur attitré de la maison Mame ? Il connaît d'ailleurs de réels succès de librairie et ses romans atteignent des tirages fort honorables. Mais il n'est pas satisfait, car il a conservé et conservera toujours le superstitieux respect des « consécrations officielles ». En 1839 il obtient une pre-

mière satisfaction : l'Académie lui décerne un accessit de poésie pour son poème : *Le Musée de Versailles.* Il va maintenant poursuivre avec ténacité la réalisation de son rêve : le prix Monthyon de littérature. Ce sera l'occasion d'une correspondance suivie avec V. Hugo, où se révèle tout entière la physionomie ingénue et sympathique d'Ernest Fouinet.

Bien que ces lettres ne soient pas datées, les allusions qu'elles contiennent permettent sur ce point des précisions suffisantes. La première lettre est de 1840 ; Fouinet prie son ami d'intercéder en sa faveur auprès de M. de Ségur. La publication récente de la correspondance de M. de Ségur et de V. Hugo par le Comte de Luppé (*Correspondant*, 10 août 1922) montre que leurs relations furent très cordiales jusqu'au jour où Hugo prit une attitude nettement républicaine ; il accordera son suffrage à l'auteur d'*Hernani* à l'élection académique du 7 janvier 1841, lui permettant de triompher d'Ancelot par dix-sept voix contre quinze.

Voici la première lettre de Fouinet :

(1840.)

Mon cher Hugo,

M. de Ségur est, je le sais, votre ami, et même, j'oserai le dire, le nôtre à tous, puisqu'il veut vous voir assis dans une réunion littéraire dans laquelle vous devriez déjà avoir votre place depuis longtemps. Vous savez quels vœux je forme pour qu'il réussisse. Quant à moi, je suis loin d'aspirer au fauteuil et me borne à désirer quelque faveur pour un petit livre intitulé l'*Ile des Cinq* qui a été présenté au concours du prix Monthyon. Cet ouvrage, écrit pour le peuple de la jeunesse, repose sur une idée qu'il peut être fort utile de développer en ce moment. — La démonstration de l'impossibilité du maintien de l'égalité des richesses, attendu l'impossible égalité des activités et des intelligences, est, ce me semble, la moralité la plus opportune à inculquer dans l'esprit du peuple.

M. de Ségur fait partie de la commission chargée d'examiner, pour la première fois, mon livre, et l'on va, je le crois, s'en occuper un de ces jours. Seriez-vous assez bon, mon cher Hugo,

pour le recommander à la bienveillante attention de M. de Ségur ? je vous en serai tout reconnaissant !

Votre Vieil ami,
Ernest Fouinet.

Cette première tentative échoue ; mais Fouinet ne se décourage pas ; il a d'ailleurs maintenant de sérieuses raisons d'espérer : V. Hugo est dans la place. Le roman qu'il va soumettre au jugement de l'Académie est : *Gerson ou le Manuscrit aux Enluminures* ; sa correspondance nous renseignera copieusement sur le caractère de l'œuvre et les intentions, — infiniment louables ! — de l'auteur. La première édition de *Gerson* n'est annoncée par la *Bibliographie de la France* que le 19 août 1843, mais Villemain avait lu son rapport à l'Académie en juin ; la première lettre de Fouinet (la seule datée) est du 31 décembre 1842.

Quelle âpreté il apporte dans la conquête de ce fameux prix ! Qui ne serait désarmé cependant par l'honnêteté foncière de son caractère et ses angoisses de collégien à la veille d'un examen !

31 décembre 1842

Mon cher Hugo,

Je me suis présenté vendredi soir chez vous pour vous voir et aussi pour vous demander un service que Madame vous aura déjà demandé en mon nom ; mais avant tout, c'est au livre lui-même à le solliciter. J'espère que mon petit volume de *Gerson*, bien qu'il ne traite point abstraitement et dogmatiquement de matières philosophiques et morales, vous paraîtra, comme tableau de morale pratique et dramatisée, digne d'être présenté à l'Académie. J'ai prié Nodier d'en être le parrain, n'osant pas vous demander ce service, à vous qui êtes si accablé. J'espère que Nodier présentera le livre et que vous, vous pourrez être le second de notre ami de l'Arsenal. Je remets aujourd'hui mon livre au secrétariat de l'Académie, afin qu'il soit offert en hommage dans la prochaine séance.

Ernest Fouinet.

La lettre suivante est attendrissante de candeur ; on y assiste au conflit entre Fouinet-Quichotte, romantique

exaspéré, et Fouinet-Pança, honnête moralisateur. Fouinet-Quichotte a conçu un drame « à la manière » de Hugo, suivant toutes les recettes romantiques, une entrevue farouche dans le tragique décor de la Conciergerie ; mais brusquement Fouinet-Quichotte se dérobe et laisse la place libre à Fouinet-Pança qui écrit le plus fade récit qui ait jamais été imaginé pour l'édification des jeunesses chrétiennes.

(Premiers mois de 1843).

Mon cher Hugo,

Je ne sais pas si vous avez mis la main sur mon *Gerson* ou si M. Foucher aura voulu vous sauver de la peine de le lire ; j'espère bien, dans tous les cas, que vous ne volerez pas au public plus de deux ou trois minutes pour voir, avec votre coup d'œil de général en chef, si mon *Gerson* est présentable à *vestro docto corpore*. Il vous aura suffi d'un regard pour voir que mon livre n'est point la vie de Gerson racontée sèchement, mais bien la vie d'une époque assez ténébreuse et assez corrompue, éclairée et purifiée par la présence de l'Illustre Chancelier de l'Université de Paris. Le petit roman en question est tiré d'une des plus touchantes actions de la vie de Gerson. Vous savez qu'il obtint, le premier, pour les condamnés à mort, le secours de la religion et la consolation d'un prêtre, et en écrivant ceci, je me rappelle vos magnifiques lignes du *Dernier Jour d'un Condamné* sur cette sublime éloquence que devrait avoir en ce moment le consolateur. Vous pensez que je me suis gardé d'aborder une pareille question. Cependant, j'ai fait que mon Gerson, chargé de remplir le formidable office de miséricorde près d'un condamné, se trouve face à face avec un ami d'enfance, un compatriote, lequel est tombé de crime en crime jusqu'à l'échafaud, pendant que Gerson s'élevait jusqu'aux plus hautes dignités... Je suis bien sûr que vous voyez dans cette situation dramatique des choses mille fois plus belles que je n'en ai entrevues ; aussi, au lieu d'établir un dialogue, comme vous l'avez créé, ai-je seulement fait promettre par Gerson à Marcel, — celui qui va mourir, — qu'il prendra soin de sa famille. Dès lors, tous les soins tendent à faire de l'enfant, de l'adolesc nt, de l'homme, une réparation et une expiation qui obtienne du Ciel et de la Société le pardon de son père. C'est dans ce cadre que la vie de Gerson se développe comme un traité de morale

pratique dont chaque journée est un enseignement. — Pensez-vous que ce puisse être une bonne lecture populaire ?

Le livre porte un second titre: *Le Manuscrit aux Enluminures*. Ce manuscrit joue aussi un rôle important dans la fable et cet excellent M. de Jouy qui veut bien présenter mon petit livre vous dira ce qui en est, si vous en êtes curieux. Mais je vais vous prendre plus de temps que je ne voulais et je vous quitte en vous serrant la main.

Ernest Fouinet.

Voici une lettre, particulièrement soignée, véritable lettre-préface, dont Fouinet est le premier à se déclarer satisfait.

(1843.)

Mon cher Hugo,

L'autre jour, vous étiez tellement accablé d'embarras de départ et je vous sentais si pressé de sortir pour être agréable à ce jeune homme auquel vous aviez promis d'assister à une lecture, que je n'ai pas pris le temps de vous remercier suffisamment des bonnes intentions que vous m'avez témoignées pour le jour de la prochaine et suprême lutte.

Vous me prêterez donc, s'il y a lieu, l'appui de votre parole ? Vous voudrez donc bien être, non pas mon ami *quand même*, car à propos de morale, ce ne serait guère en montrer que de demander partialité et injustice, mais être mon avocat dans ce qui vous paraîtra estimable et conforme à la volonté qu'exprimait M. de Monthyon lorsqu'il encourageait la publication et la propagation d'ouvrages *utiles aux mœurs*. Quelque vague et quelque incertitude qu'il y ait dans cette définition, il me semble incontestable qu'elle doit s'entendre, avant tout, d'ouvrages faits non pour les hommes éclairés dont les mœurs sont décidées pour toujours, mais pour les enfants, les adolescents, les hommes du peuple, et, comme le dit Gerson, les *humbles gens*. Or, pour être goûté par le plus grand nombre de lecteurs, vous savez mieux que tout autre et par votre glorieuse expérience qu'il faut être intéressant, attachant, *emmieller les bords du vase* pour faire passer les choses sérieuses. Que d'admirateurs n'avez-vous pas groupés autour de l'architecture de notre vieille cité ou amenés à lire vos belles et graves considérations sur le résultat futur de la découverte de l'imprimerie, en encadrant ces détails de l'artiste et de l'historien dans les pages pleines d'émotion du romancier et du poète ! C'est le fer

de la lance, la rime qui, suivant les Arabes, fait pénétrer plus avant le vers sententieux ou coloré du poète du désert.

Il faut se faire enfant avec les enfants, — c'est encore Gerson qui l'a dit pour se justifier envers les fiers théologiens de son temps qui l'accusaient de rapetisser et d'amoindrir sa dignité en instruisant la jeunesse. Je ne craindrai donc pas d'avoir rapetissé et amoindri la grande et vénérable figure de Gerson en la plaçant au milieu d'une action simple et combinée de façon à en faire ressortir tous les traits, de même que les peintres placent sur un fond inventé à leur gré, architecture, paysage ou ciel aux nuages fantastiques, un portrait qui n'en est pas moins vigoureusement ressemblant. Il en est ainsi pour Gerson, car il n'est pas une de ses actions personnelles qui ne soit présentée dans mon récit avec une parfaite exactitude historique, depuis la classe enfantine qui ouvre le livre jusqu'à son exil et à son dernier jour. Une vie ainsi racontée est, je le pense, un excellent traité de morale ; le mélange de l'histoire et de la fiction est une question littéraire à débattre, mais il me semble qu'ici cette confusion de genres peut avoir un bon résultat et dans le concours Monthyon il s'agit de bon plutôt que de beau. Voilà ce qui me rassure, mon cher quarante, ainsi que la confiance que j'ai dans votre amitié, si votre conscience ne lui coupe pas la parole.

En me relisant, je me dis que j'aurais peut-être bien fait de fourrer tant bien que mal ce bavardage dans une préface. Soyez ma préface parmi vos confrères, si vous approuvez ce que je dis et recevez une cordiale poignée de main.

Ernest Fouinet.

La lettre suivante témoigne de quelque humeur. — Hugo fait-il preuve de quelque négligence à l'égard de son ami ? —la chose est vraisemblable.—Mais tenons compte de la nervosité habituelle aux canditats et ne nous hâtons pas de conclure à l'indifférence de Hugo. — Le fait d'ailleurs qu'il a conservé la correspondance de Fouinet suffirait déjà à montrer l'intérêt qu'il prenait à la cause de son ami autant que l'estime où il le tenait.

(1843.)

Mon cher Hugo,

Vous êtes un homme bien difficile à trouver, ce qui veut dire

rare dans toutes les acceptions du mot. Voici trois ou quatre fois que la place Royale me renvoie rue de la Tour d'Auvergne, comme j'étais venu. J'ai d'abord été pour vous voir, puis, le jour de la magnifique réception que vous avez faite à Sainte-Beuve, je voulais vous faire mon compliment. Enfin, je l'avouerai à ma honte, il y a eu, dans mes visites postérieures, une bonne dose d'égoïsme. — Dépouillez un instant votre habit noir brodé de vert et recevez amicalement la confidence d'un ami. Vous avez dans vos limbes académiques un concurrent qui erre dans le 41e cercle de la vapeur (*sic*). Il est dans de mortelles transes, car le jour du jugement approche, le jour de ce redoutable premier jugement, rapide, superficiel, qui est souvent le dernier. Demandez à voir votre justiciable avant l'épreuve et si vous trouvez que le rimeur qui vous bredouillait ses vers rue Notre-Dame des Champs n'a pas déchu, aidez son enfant à se tirer de ce pas sans trop de horions. Votre suffrage particulier est ce que j'ambitionne le plus. Lisez-moi donc et, s'il y a lieu, obtenez qu'on me lise d'un bout à l'autre.

Tout à vous,
Ernest Fouinet.

Voici un billet qui prouve que la première édition de *Gerson* est antérieure au mois de juin. Après l'exaltation des jours précédents, la détente nerveuse : la séance publique de l'Académie n'est pas fixée, Hugo est invisible, le malheureux Fouinet, qui n'a pas une âme de lutteur, est las, s'abandonne entre les mains de son ami.

Mon cher Hugo,

Le corps dont vous êtes un glorieux membre accomplit avec une fidélité rare le fameux précepte et se hâte avec une lente majesté qui me fait, je l'avoue, pester plus d'une fois dans l'incertitude où j'étais et je suis encore sur le sort de mon petit *Gerson*. Enfin, durant ces délais, peut-être quelques-uns de mes juges auront-ils l'occasion de connaître l'effet de mon livre sur la jeunesse, cette première jeunesse qui ne vous lit pas encore et cette épreuve ne m'aura peut-être pas été tout à fait défavorable. Quelque (*sic*) soit toutefois la dispositon de votre *doclo corporo, in manu tua commendo animam meam* et je compte pour le jour de la bataille sur votre amitié que j'aurais été réclamer en personne, si je ne savais par expérience combien vous êtes

invisible, monté que vous êtes sans doute dans les régions où vous allez chercher de la belle poésie.

Tout à vous,
Ernest Fouinet.

Enfin, un cri de joie et de gratitude, — Hugo n'a pas oublié son vieil ami, Fouinet aura son prix Monthyon !

(1843.)

Mon cher Hugo

Je commençais ces quelques lignes pour vous témoigner le chagrin que depuis huit jours j'éprouve de ne pas pouvoir vous remercier de vive voix de votre amicale intervention en ma faveur, lorsqu'un de mes camarades de bureau, M. Bonhomme, qui a été plus heureux que moi et vous a vu hier, est venu me faire part de vos aimables reproches sur la rareté de mes visites. Mes cartes ont dû vous prouver que plus d'une fois je suis revenu désappointé de la chère place Royale. Ce n'est point M. Bonhomme qui m'a appris combien vous avez été ami pour moi à l'encontre d'une opposition qui ne me paraît pas très philosophique. Plusieurs de vos collègues m'ont dit à quel point j'avais à vous remercier de la main amie que vous m'aviez tendue. Tendez-la moi donc encore, que je la presse, et dites-moi à quelle heure et quel jour je puis aller vous voir avant votre départ pour le Havre.

Ma femme, qui est en ce moment à Saint-Germain, doit aussi aller à Dieppe pour tâcher de faire, près de sa fille et de l'Océan, provision de force pour l'hiver. Nous verrons-nous le 6, jour de la séance publique, à ce que je crois ? Le rapport de M. Villemain dira-t-il quelque chose et alors que dira-t-il de *Gerson* ? M. Villemain a toujours été jusqu'ici bienveillant pour moi et j'espère que son suffrage ajoutera encore à la valeur du prix.

Mes hommages à Madame Hugo et à Madame votre fille. Quant à vous, une amicale poignée de main que je voudrais bien vous donner autrement que par écrit. Jetez-moi donc un mot à la poste pour me faire savoir quand je pourrai vous rencontrer.

Ernest Fouinet.

Arrive le 6 juin ; séance publique à l'Académie, grande solennité, lecture du rapport de Villemain sur les concours de l'année 1843. Fouinet obtient le troisième

prix : « L'Académie, déclare Villemain, a remarqué et honoré d'une récompense une histoire de *Gerson*, écrite par un homme de savoir et de goût, M. Fouinet, qui seulement a eu le tort de croire que des ornements romanesques pouvaient embellir la réalité d'une semblable vie. » Un homme de savoir et de goût ! n'y a-t-il pas dans ces mots un écho lointain de la note des *Orientales* : « Un jeune écrivain de savoir et d'imagination ? » N'est-on pas fondé à croire que, dans ce timide éloge, Villemain reprenait les paroles qu'avait dû prononcer Hugo dans son plaidoyer en faveur de Fouinet ? Le piquant de l'histoire, c'est que l'Académie avait décerné le premier prix à la grande amie de V. Hugo, Louise Bertin, pour son recueil poétique, *Les Glanes* ; quelques jours après, — le 16 juin, — Hugo lui écrivait : « Ne me remerciez pas. Grâce à vous qui avez la gloire d'avoir fait *les Glanes*, cette pauvre bonne vieille femme d'Académie, qui n'avait jusqu'ici couronné que des vers, a enfin couronné de la poésie (1). »

Mais revenons à Fouinet, pour le voir s'éteindre, en 1845, après avoir écrit jusqu'à sa dernière heure des romans éperdument moralisateurs. On peut dire, — sans être taxé d'exagération, — que la correspondance que nous venons de publier exprime complètement l'âme délicate et ingénue de cet homme excellent à qui il n'a peut-être manqué pour produire une œuvre durable que de savoir oser ; mais ce modeste semble s'être toujours assigné dans toutes les manifestations de son activité, poésie, roman, érudition, un rôle de second plan. Sa mémoire est aujourd'hui bien dédaignée ; il n'est même pas de ceux qui, — à défaut de talent particulièrement vigoureux et original, — retiennent la curiosité par l'étrange attrait de quelque singularité de leur existence : la sienne fut calme, honnête, bourgeoise, aucun

(1) Lettre publiée par J.-J. Weiss, 1890.

mystère dans cette âme, aucun secret dans cette vie, qui ne se pare même pas de la sombre auréole de la misère; le nom même de cet homme exquis, qui fut le plus modeste des écrivains et le plus admirable des amis, aurait sans doute sombré dans l'oubli s'il n'était éclairé par quelques rayons de la gloire éclatante du poète des *Orientales*.

GERVAIS PERTUIS.

DEUX HOMMES

—

XXIII

Le visage collé à la vitre, l'homme regarde tomber la neige.

Fouettés par le vent, les flocons se précipitent : obliques, rapides, soumis. Tout est pour le mieux dans le pauvre monde. Et soudain, un caprice du vent : les flocons s'embrouillent et refluent dans un grand désarroi, les uns poursuivent leur chute, d'autres s'envolent, d'autres encore se heurtent silencieusement. Puis les voilà tous arrêtés, stupides. Et ils recommencent de tomber ; mais avec découragement, sans cohésion, chacun de son côté, dirait-on.

Cela fait songer à une troupe en guerre, aux paniques, aux ordres et aux contre-ordres, à mille choses absurdes et douloureuses. Cela fait penser à des âmes harcelées, à des désirs discordants, à des volontés avortées, à des sacrifices inutiles, à des suicides.

L'homme détache de la vitre son front glacé et il se remet au travail. Il saisit un petit ballon de cristal et en agite rêveusement le contenu, puis y laisse tomber trois gouttes d'un réactif et attend.

Il attend que se développe une belle coloration rouge. C'est un épais précipité vert qui se forme. Il y a des jours où la matière est rétive.

L'homme pose le ballon dans le creux d'un mortier.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 611, 612 et 613.

Le ballon se brise avec un bruit hardi. Il y a des jours où les choses refusent obéissance.

L'homme ramasse les morceaux du ballon et se coupe le pouce. Oh ! Oh ! Toutes les conventions seraient-elles rompues ?

S'asseoir dans le fauteuil, songer devant la table où s'amassent les paperasses, telles des feuilles découragées par l'arrière-saison. S'asseoir, songer, hélas ! est-ce donc là tout le succès de cette indigente journée ?

Il était autrefois un homme au cœur vaillant qui se levait de grand matin, les muscles dispos, l'œil limpide, l'esprit prompt. Il chérissait toutes les bonnes choses : les nourritures opulentes, l'amour, l'espace que l'on mesure avec deux grandes jambes, le temps, plus docile qu'une cire. Cet homme-là dormait de belles nuits et vivait de rudes heures. Il ne perdait pas le meilleur de l'après-midi à regarder tomber la neige. Il tenait, en réserve, plusieurs solutions pour chaque problème. Il avait « la bonne technique ».

Edouard ne parvient pas à comprendre ce qu'il y a de changé dans sa vie. Aurait-il donc perdu « la bonne technique » ? Les actes les plus simples lui paraissent complexes et hasardeux ; une légion d'infimes démons s'est logée dans les objets qu'il avait, jadis, asservis sans conditions : sa cravate change sournoisement de place dès qu'il la perd de vue, son bouton de faux col fait des fugues capricieuses et se dérobe toujours au doigt fiévreux qui le poursuit, les tiroirs qu'Edouard avait poussés avec soin s'ouvrent d'eux-mêmes et, comme par miracle, la clef dont il a besoin se présente toujours la dernière à l'appel.

Tantôt ductile à l'excès, tantôt plus récalcitrant qu'un vieux cuir, le temps a perdu toute juste complaisance : il s'étire filandreusement durant les heures d'oisiveté et se rétracte dès qu'on a besoin de lui.

L'espace aussi trahit : les plus grandes chambres de-

viennent minuscules et il est de petites rues dont on n'arrive pas à bout.

Les hommes semblent contaminés par la malignité des idées et des choses : la servante oppose aux plus légitimes remontrances un visage de martyr insolent. Les guichets s'ouvrent sur des abîmes d'indifférence. Les employés des tramways traitent les voyageurs comme un bétail galeux. Les collaborateurs d'Edouard le redoutent au lieu de l'aimer.

Edouard a perdu « la bonne technique ». Ah ! il n'est pas content de soi-même.

Parfois Salavin monte au laboratoire. Il allume une cigarette et soupire :

— Ici, du moins, ce n'est pas comme au bureau : on peut fumer.

Il se promène devant les tables, touche d'un doigt distrait les flacons, les serpentins de verre, les burettes effilées et il dit en bâillant :

— Somme toute, tu fais toujours la même chose.

— Comment peux-tu le savoir ? murmure Edouard désarçonné. Tu ne connais rien de mes recherches.

Alors Salavin fait craquer ses doigts et gémit à voix basse :

— Ah ! je m'ennuie ! je m'ennuie !

Edouard voudrait donner une obole au mendiant. Comment faire ? Sa langue est plus pesante qu'une montagne. Il articule quand même un mot :

— Travaille !

— Oh ! dit Salavin, pour ce que j'ai à faire d'intéressant !

Quand il est parti, Edouard allume sa pipe et déambule entre ses bocaux et ses creusets. Il ouvre des mains loyales, mordues par les acides. Il semble prendre à témoin tous ces objets inertes, compagnons de ses entreprises. Il voudrait crier : « Que vous ai-je fait ? Pourquoi m'abandonnez-vous ? »

Il revient à son fauteuil, s'environne d'une fumée amère et rêve à des amitiés placides, secourables, fidèles, comme on en voit dans les livres. Il imagine des amitiés sans ardeur, mais sans détour et sans surprises : routes à l'ombre, sur un plateau.

XXIV

La chambre est comblée de ténèbres tièdes. N'était la lueur mince qui filtre au-dessus des rideaux, n'était l'appel aérien d'une cloche, le monde semblerait à jamais englouti dans le souvenir.

Les deux époux sont étendus côte à côte. Ils attendent, chacun pour soi, la grâce du sommeil. Des minutes passent qui sont peut-être des heures, peut-être des siècles. Le repos dédaigne les cœurs inquiets.

Alors une voix s'élève, sans timbre, sans sexe.

— Tu ne dors pas ?

Une autre voix, presque indistincte :

— Non, je ne peux pas.

Le gosier de l'homme est brutal ; il façonne, pour porter les pensées, des bruits plus grossiers que des vases de terre ; mais ce chuchotement qui erre dans la chambre obscure ne semble pas issu d'organes matériels. Il fait moins de bruit qu'un vol de chauve-souris. C'est le soupir même des âmes.

— Il me blesse, il m'humilie sans cesse.

— C'est qu'il te connaît mal.

— Il m'a dit : « Travaille ». Il me donne toujours des conseils.

— Hélas ! Il faut le prendre comme il est.

— Hier encore, je m'étais pourtant bien promis de ne pas te le dire, hier encore il m'a...

N'est-ce point une seule voix qui dialogue avec elle-même ? N'est-ce point une conscience unique qui s'interroge et se répond ?

Peu à peu, les deux âmes se rapprochent, se mêlent, se confondent. La trompette de l'ange pourra-t-elle les disjoindre ? Dans l'ombre moite, tous les désirs, toutes les rancunes s'enlacent, se fécondent et poussent, comme des plantes aveugles, d'affreux rameaux.

Les heures passent, et, pareille à la plainte d'une source qui coule au plus noir d'une caverne, le susurrement des voix s'éternise dans la nuit.

La fatigue croissante n'assoupit pas les passions : elle les exalte. Elle déforme les pensées et leur prête un visage que la raison désavoue, mais tolère. La chambre se peuple de fantômes.

Il semble à l'homme que, s'il avait la force de se lever, de parler à voix haute, d'allumer une lampe, tous les fantômes s'évanouiraient. Les idées reprendraient leur aspect véritable. Le monde réel ressusciterait de l'abîme, avec son architecture, sa perspective, ses lois. Mais comment s'arracher à la chaleur du lit, à l'ivresse vénéneuse de ce double cauchemar ?

Ils chuchotent encore, plus bas, comme pour une prière. Puis, un long silence qui n'est pas celui du sommeil.

Peut-être espèrent-ils qu'une étreinte furieuse les délivrera l'un de l'autre, et des ombres, et de la vie.

XXV

L'amélioration survenue dans l'état du petit Pierre ne dura point. Chabot se montra soucieux.

Emprisonné dans un écrin de plâtre d'où, seuls, s'échappaient deux bras graciles, l'enfant vivait sur une couchette de planches, devant la fenêtre, regardant le ciel que traversait parfois un vol de pigeons ramiers.

Marguerite et la vieille Mme Salavin montaient la garde, à tour de rôle, auprès du malade. Elles inventaient des jeux ou contaient des histoires ; elles pouvaient même rire, et leur voix ne tremblait pas.

Presque chaque jour, Edouard gravissait à la hâte les quatre étages et restait là quelques instants, le cœur gros. Alors Salavin secouait la tête :

— Tu vois, nous n'avons pas de chance.

Edouard bredouillait, du ton d'un homme qui s'excuse :

— Patience ! C'est un mauvais moment à passer.

Salavin avait un geste brisé : « Il y en a qui n'ont que de mauvais moments. »

Edouard fit toutes sortes de démarches et obtint l'admission de l'enfant dans une clinique suburbaine où Marguerite pouvait l'aller visiter tous les jours. Des soins éclairés, le changement, et peut-être les faveurs d'un été généreux suspendirent encore une fois les progrès du mal. L'espoir détendit Salavin et le rendit à lui-même. Edouard exultait :

— Cette fois, nous sommes sauvés. Viens donc étouffer la soirée au cinéma. Tu n'aimes pas ça ; mais c'est reposant.

Salavin refusait d'abord, acceptait enfin.

Il ne pouvait se passer de la présence d'Edouard, mais lui parlait peu et avec roideur. Parfois Edouard osait s'en plaindre. Salavin ripostait, mordillant sa barbe.

— Il y en a un que je traite encore plus mal que toi.

— Et qui donc ? disait Edouard interloqué.

— Moi ! Moi !

Parfois aussi, Salavin se contentait de répondre aux lamentations d'Edouard :

— Laisse-moi tranquille. Ah ! je suis fatigué, fatigué !

Il resta toute une longue semaine sans lâcher une parole. Edouard ne put dominer sa misère. Il demandait :

— Mais qu'est-ce que tu as ?

Salavin le regarda bien en face, sévèrement :

— J'ai... j'ai... J'ai tout ce que je n'ai pas.

Il haussait les épaules. Edouard hasarda :

— Mais parle ! Dis-moi ce que tu as sur le cœur. Que te manque-t-il ?

Salavin baissa les yeux.

— Des choses que tu ne peux me donner, Edouard.

— Et quoi donc ?

— La paix, la joie, une âme immortelle, Dieu.

Edouard répétait d'une voix trouble : « Dieu... » Salavin eut un sourire de pitié et dit encore :

— Oui, ça ou quelque chose d'équivalent.

Et il retomba dans le silence.

Edouard réfléchit plusieurs jours à ce singulier entretien. Enfin il aventura des paroles graves :

— Louis, tu me méprises.

Salavin éclata de rire.

— Moi ? Non ! Je t'admire.

Edouard eut le cœur déchiré. Par bonheur, il était d'une constitution excellente : ses blessures se cicatrisaient assez bien.

Il fit quelques promenades solitaires et rencontra, dans une allée du jardin des Plantes, un grand garçon nommé Oudin que Salavin lui avait présenté naguère.

— Et alors ? fit Oudin en attachant sur Edouard un regard souriant et glacial ; et alors, vous voyez toujours Salavin ?

— Toujours.

— Compliments ! Compliments !

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Pour rien. Pour dire quelque chose.

— Salavin est mon ami, reprit Edouard avec une franchise brutale.

— Mais, répliqua l'autre, je le vois bien et je vous en félicite. Je peux même vous avouer que, si je ne ménageais pas mes vêtements, je me jetterais à genoux dans la poussière et que je vous baiserais les pieds.

— Vous avez tort de plaisanter, Monsieur, dit Edouard d'une voix ferme. Je connais Salavin depuis près de six

ans. Il a de petits travers, comme nous tous ; mais c'est une âme noble, une intelligence exceptionnelle...

— Je suis tout à fait de votre avis, interrompit Oudin en riant, et vous auriez bien tort de vous fâcher. J'ai eu l'honneur inappréciable de travailler à la table même de Salavin, pendant un petit lustre, chez Socque et Sureau. Vous savez : la batteuse-trieuse à triple rotation...

— Non, je ne sais pas.

— Dommage, dommage ! C'est un remarquable engin auquel je m'intéresse volontiers et dont je vais m'occuper aujourd'hui même, jusqu'à six heures du soir. Eh bien, vous disais-je, Salavin était mon voisin de table. Il nous a quittés, je veux dire il a quitté la maison Socque et Sureau, à la suite d'une aventure qui fut généralement mal comprise, mais dont la haute portée philosophique ne m'a pas échappé, croyez-le bien. Il avait imaginé, au cours d'un entretien purement administratif avec notre cher patron, de poser un doigt — oh, un doigt sans méchanceté, un doigt purement philosophique — sur l'oreille de ce cher patron. Pour voir, comprenez-vous ? pour voir jusqu'où peut aller la liberté individuelle. Rien de plus.

Oudin eut un léger rire du ventre qui n'agitait aucun des traits de son visage.

— Cette histoire serait-elle vraie... dit Edouard.

— Elle est vraie, Monsieur, scrupuleusement vraie. Comment Salavin vous l'a-t-il pu cacher ? Je pensais qu'il en était fier.

— Cette histoire serait-elle vraie, reprit Edouard, qu'elle ne saurait en rien modifier mon sentiment à l'égard de Salavin.

— Bien au contraire. Et je vais abonder dans votre sens. Voulez-vous le fond de ma pensée ? Salavin est peut-être un homme de génie.

— Allons, adieu ! dit Edouard outré.

— Le génie du rien. Pourquoi pas ? Un homme de

génie à qui, par malheur, il manquerait, oh... je ne sais quoi. Un homme de génie à qui je n'oserais pas confier une boîte d'allumettes, ou un couteau de poche. Un homme beaucoup trop intelligent pour être capable de balayer proprement le plancher. Ah mais... Dites-moi : avez-vous jamais vu un chronomètre de précision ? Un chronomètre sans ressort, bien entendu.

— Assez, dit Edouard en s'arrêtant net. Assez, Monsieur Oudin. Salavin est mon ami. Je l'estime, je le respecte et je me refuse à écouter plus longtemps vos propos désobligeants.

— Eh bien, à votre aise. Bon courage ! Bonne chance !

Oudin toucha le bord de son chapeau et s'éloigna. Edouard emportait, de cet entretien, une confuse impression de victoire et de malaise. Il avait certes bien défendu son ami ; mais il ne pouvait oublier les expressions d'Oudin et se surprenait, plusieurs fois par jour, à répéter : « Un chronomètre de précision, sans ressort... Etrange, étrange ! »

Salavin entra dans une bonne période, c'est-à-dire qu'il se reprit à parler et à plaisanter acerbement. Enfin, il parlait, c'était le principal et, tout aussitôt, Edouard de revivre et de se laisser aller au bonheur.

Il faut vivre ! il faut faire tous ces actes agréables grâce auxquels la vie ne ressemble pas à la mort. Il faut jouir sereinement de ces biens que le monde prodigue à l'homme pour le dédommager de mille peines. Edouard achète une pièce de beaujolais. Il s'empresse de faire goûter la riche liqueur à Salavin, qui hoche la tête et dit :

— J'ai bu, chez un ami, il y a une dizaine d'années, un vin des côtes du Rhône qui était une pure merveille.

Il parle, un quart d'heure durant, de cette pure merveille d'autrefois.

Edouard s'offre, pour l'hiver qui vient, un chaud pardessus doublé de castor et le soumet à Salavin.

— Il est très bien, très bien, dit Salavin. Oui, toutes

ces peaux de lapin ! Tu auras l'air d'un huissier ou d'un marchand de marrons.

Bah ! Edouard était sans rancune. Il savait bien qu'on ne peut obtenir, en même temps, et le beaujolais et le castor et l'assentiment général.

Edouard souriait, fermait les yeux, vivait au jour le jour.

Mais Salavin ne savait plus sourire. Il songeait parfois : « Je lui ai donné toutes mes idées. C'est comme si j'avais jeté une fortune au fond d'un gouffre. » Tout de suite, il reprenait : « Mes idées ! Qu'est-ce donc que j'ose appeler mes idées ? Quelle fumée, hélas ! quel néant ! »

Il se surprenait parfois avec étonnement à imiter certains gestes d'Edouard ou à répéter de ses mots. Alors il avait des accès de colère : « Non ! Non ! ce n'est pas ça, l'amitié. Un ami ! Ce n'est pas ce gros homme égoïste et borné. » Il ajoutait aussitôt : « Un ami ! Ce n'est pas moi, non plus. Ce n'est pas un Salavin ! » Et le dégoût de soi-même le poursuivait jusqu'au soir.

XXVI

Edouard marchait lentement dans les allées du jardin des Plantes. Octobre s'achevait sans gloire. Un hiver précoce, rechigné, fangeux, défigurait Paris. Edouard était assailli par un tourbillon de pensées qu'il n'arrivait pas à maîtriser : « J'ai froid. J'ai l'estomac pesant. J'ai changé d'itinéraire. Je ne marche pas à mon allure normale. » Il secoua la tête et soupira : « Ah ! mon Dieu ! ça ne va pas très bien. Je suis mal réveillé. J'ai les jambes molles. Mauvais signe ! »

Depuis huit jours, Salavin était en vacances. Il avait obtenu, faisant valoir des raisons confuses, de reculer son congé annuel jusqu'à la seconde quinzaine d'octobre. « Va donc passer quelque temps à la campagne, avait dit Edouard. Prends un vrai repos. » Et Salavin de ré-

pondre : « Tu as raison, J'ai besoin de solitude. Ne t'inquiète pas de moi. »

Edouard songeait : « Pas de nouvelles. Même pas une carte postale. Et Marguerite ? Et l'enfant ? J'irai voir, cette après-midi. »

L'odeur du laboratoire le ranima. Il était alors aux prises avec une analyse laborieuse dont les péripéties le passionnaient fort. Deux heures de suite, il s'absorba dans sa besogne. « Eh ! eh ! se disait-il, le vieil Edouard n'est pas mort. On peut encore en tirer quelque chose de bon. » Il regarda sa montre :« Onze heures ! La réaction est en route. Il faudra jeter sur filtre tout de suite après déjeuner. Que faire ? Une pipe ? Non. Si. Mais, au fait... »

Il ôta sa blouse, s'habilla, sortit. Le malaise du matin l'avait quitté. Il se sentait alerte et robuste. Tous les rouages de la mécanique bien en place et bien obéissants. Il huma l'air brumeux avec délice : « Bon, quand même ! » Et il se dirigea vers la rue du Pot-de-Fer.

Parvenu au troisième étage de la vieille maison, Edouard s'arrêta. Un silence trouble ronronnait dans l'escalier. C'était l'heure où les demeures populaires connaissent le répit : les hommes au travail, les enfants à l'école, les ménagères aux soucis du manger. Mais, fluide comme un filet d'eau pure, un chant de flûte ruisselait dans l'ombre.

« Quoi ! pensait Edouard, il est ici ! Et il ne m'en a rien dit. »

Salavin possédait une antique flûte de bois dont il jouait parfois, à ses minutes de loisir. Edouard le savait, bien que Salavin ne souffrît guère d'auditeurs.

« Il est ici ! Quelle idée ! Ah ! l'étrange garçon ! »

Edouard restait immobile, tête basse, irrésolu. Il étreignait la rampe d'une main et, de l'autre, tiraillait sa moustache ; il avait envie de redescendre les degrés, de s'enfuir. Le chant de la flûte lui ravageait l'âme,

minant ce beau courage reconquis le matin même à force de travail. « Que joue-t-il donc, le malheureux ? » pensa-t-il. C'était une mélodie languissante, grêle, avec de brefs élans, des chutes, des balbutiements, des reprises.

Edouard monta les dernières marches d'une seule traite et sonna. Lui, si calme, il éprouvait un besoin douloureux de faire taire cette musique. Il lui sembla que, s'il s'en allait, ce chant de flûte ne cesserait plus. Idée intolérable.

Il sonna donc et eut un soupir de soulagement : la flûte s'arrêtait. Il entendit un paresseux bruit de savates et la porte s'ouvrit.

— C'est toi !

— Oui, je passais... J'ai voulu... Je me demandais...

— Eh bien, entre !

Salavin n'avait pas l'air étonné ; son visage n'exprimait que de l'indifférence. Il tenait sa flûte d'une main et son petit doigt communiquait à l'une des clefs de l'instrument un frémissement nerveux qui contrastait avec le reste de son attitude.

— Assieds-toi !

— Non, dit Edouard. Merci. Je voulais seulement savoir...

— Quoi ?

Edouard ne répondit pas tout de suite : le regard fixe de Salavin l'incommodait. Enfin, il se décida :

— Je te croyais à la campagne. Je pensais...

— J'ai changé d'avis.

— Tu devais te reposer, la solitude...

— On trouve la solitude partout, quand on l'aime.

— Marguerite, ta mère ...

— Elles sont à la clinique, auprès du petit, pour toute la journée.

Edouard saisit Salavin aux épaules et brusquement, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre joyeuse :

— Ecoute, Louis. J'ai plusieurs heures devant moi.

Chausse-toi, prends ton pardessus et allons déjeuner ensemble.

Le visage de Salavin se contracta.

— Non ! Mon déjeuner est tout prêt, dans la cuisine. Non ! Pas aujourd'hui !

A son tour, Salavin baissa les yeux sous le regard d'Edouard. Il répétait, cherchant ses mots :

— Une autre fois. Aujourd'hui, je veux rester seul.

— Eh bien, non ! dit Edouard avec insistance. Non, Louis. C'est aujourd'hui que j'ai besoin de te parler. Tout de suite.

Salavin haussa les épaules d'un air excédé.

— C'est bon ! Attends-moi.

Une demi-heure plus tard, ils franchissaient la Seine sans qu'une parole eût été prononcée. C'est seulement en pénétrant dans la cour du Louvre qu'Edouard ouvrit enfin la bouche.

— Louis !

— Quoi ?

— Louis, que t'ai-je fait ?.

Salavin fit le geste de chasser une mouche :

— Toujours cette vieille question ?

— Non, Louis. C'est une question toute neuve. Et, d'ailleurs, je la pose mal. A vrai dire, je sais que je ne t'ai rien fait. Mais je ne peux plus vivre comme nous vivons. Je ne le peux pas et je ne le veux pas.

— Ce qui signifie ?

— Je veux savoir ce que tu as dans le cœur. Je suis ton ami...

— Tu veux savoir ?

Ils s'arrêtèrent une seconde, avant de traverser la rue de Rivoli, et c'est alors que se produisit un phénomène étrange. Edouard, qui levait les yeux sur Salavin, demeura stupide.

Ce n'était plus Salavin. Ce n'était plus ce visage aux cent aspects, ce visage qu'Edouard avait tant regardé.

C'était un visage complètement inconnu, dur, hideux, empreint d'une haine si poignante qu'Edouard eut peur. Et, tout aussitôt, le jour se fit dans son esprit : il comprit par quel mécanisme l'ancien visage avait pu donner le nouveau; il comprit que ce masque haineux était là, sous l'autre, depuis toujours, et qu'avec un peu de pénétration, on l'aurait sans doute deviné. « Six ans ! pensa-t-il. Six ans ! Se peut-il qu'il ait caché cela six ans ! »

Mais Salavin parlait.

— Tu veux savoir ?

— Oui, murmura Edouard, sans courage.

— Eh bien, tu sauras. Quand tu assures que tu ne m'as rien fait, tu te trompes ; et quand je le dis moi-même, je mens. Tu m'as fait quelque chose.

— Quoi ?

— Tout! oui, tout! Tu m'as fait... toi, avec ce que tu oses appeler ton amitié. Tu m'as choisi comme esclave, comme chien, comme objet. J'étais un homme libre, tu t'es emparé de moi, tu m'as confisqué, tu m'as anéanti. Tu parles toujours de l'amitié ! Tu n'aimes pas les hommes : tu en as besoin, seulement, pour être toi-même, pour être heureux avec toi-même, tout seul, entends-tu ? Tout seul.

— Est-il possible !

— Ah ! laisse-moi parler ! C'est bien mon tour. Tu parles tout le temps, même quand les paroles peuvent tuer. Tu parles, même quand un regard serait de trop. Oh ! je sais ce que tu penses : je suis un ingrat, un être vil, abject...

— Crois bien, Louis...

— Abject ! C'est peut-être vrai. A ton point de vue, c'est incontestablement vrai. Tu m'as rendu ce qu'on appelle des services. Mais ouvre donc les yeux et regarde-toi, une minute, pour la première fois de ta vie. Serais-tu fort et heureux comme tu l'es, — tu crèves de bonheur, — s'il n'y avait pas, auprès de toi, un Salavin en détresse

qui t'offre, deux ou trois fois par an, une belle occasion d'héroïsme ? Héroïsme de tout repos, entre parenthèses. Tu m'as trouvé une place, tu m'as prêté de l'argent. Tu as sauvé mon petit garçon. Tu m'as...

— Louis ! Louis, je t'en supplie...

— Tais-toi. Je n'ai pas fini. Oui, je te dois tout.

— Tu ne me dois rien.

— Je te dois tout. Comment as-tu pu t'arranger pour me mettre dans une situation pareille ! Si tu étais vraiment mon ami, tu n'aurais pas fait tout ça. Il fallait me laisser misérable ; mais il fallait me laisser moi-même. Je ne suis plus moi-même. Tiens, je n'ai jamais pu t'avoir de véritable gratitude, et c'est pour cela, surtout pour cela, que je t'en veux : tu as fait de moi un ingrat. Pourtant, ce doit être si bon d'éprouver de la gratitude. Tu dis que tu m'aimes ! Mais si tu étais mon ami, moi aussi je t'aimerais. Tu t'es arrangé pour que je ne puisse pas t'aimer.

— Tais-toi, Louis ! C'est trop !

— Tu as voulu que je parle. Je parlerai. Je sais : je vais troubler ton repos, ton bonheur. Bah ! Tu n'es pas incapable de faire encore du bonheur avec cette querelle. Tu es capable, toi, de faire du bonheur avec tout. Tu as une façon d'être heureux qui est révoltante. C'est de l'impudeur. Dis! Serais-tu heureux sans moi, sans un Salavin ?

Edouard se mit à bredouiller : « Ce n'est pas possible ; ce n'est pas possible. » Salavin s'acharnait :

— Je ne t'ai jamais rien demandé. Tu m'as obligé d'accepter tout. Pour que tu sois toi, il me fallait tout accepter. Tu m'as contraint d'être faible, pour pouvoir, toi, être fort. J'ai voulu te rendre l'argent. Tu as refusé. Que Salavin s'affranchisse ! Il ferait beau voir !

Il y eut un bref silence et Salavin ajouta :

— Tu ne te rappelles même pas ce que tu m'as fait, au mois de janvier ?

— Au mois de janvier ?

— Oui ! Penses-y, du moins, une fois !

Edouard répéta : « Au mois de janvier ? » Ce mois de janvier ne lui rappelait absolument rien.

Ils cheminaient côte à côte, entre les hommes et les voitures. Parfois, emportés dans la presse et sur le point d'être séparés, ils se raccrochaient l'un à l'autre avec les gestes mêmes de l'amitié : les âmes étaient dressées, toutes griffes dehors, mais les corps demeuraient fidèles aux vieilles habitudes. Il leur semblait d'ailleurs à tous deux que le tumulte de la ville favorisait la farouche confession et que jamais pareil entretien n'eût été possible dans le silence recueilli d'une chambre.

— Je t'ai prévenu, disait Salavin. Tu ne vas pas pleurnicher. Je suis écœuré de tes jérémiades. Sous prétexte de tout me donner, tu m'as tout pris, même mes rares heures de liberté, même de l'amitié. Je t'en ai donné plus que je ne me croyais capable d'en avoir.

— Louis, nous avons été de vrais amis !

— Encore une fois, je t'avais prévenu. As-tu donc oublié cette promenade, un soir, sous la pluie ?

— C'est un beau souvenir, Louis. N'y touche pas.

— J'y toucherai si ça me fait plaisir. Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi. Oui, je t'ai prévenu : je t'ai dit que je ne pourrais pas être ton ami, que je n'étais pas un ami. Tu as insisté. Tu m'as forcé la main, forcé le cœur. Tu m'as épuisé. Es-tu content ?

— Je ne veux plus t'écouter.

— Tu ne doutes de rien. Tu voulais me sauver ! Tu as toutes les ambitions. Je ne suis pas sauvé. Et ce n'est pas un homme comme toi qui fera ce beau miracle.

Peu à peu, Edouard se ressaisissait. Il avait été suffoqué, de douleur d'abord, puis de colère. Il demanda :

— Et tu pensais tout cela depuis longtemps ?

Salavin ne répondit pas. Le désespoir, sur ses traits, se mêlait maintenant à la haine. Edouard pensa : « Va-

t-il garder ce visage-là pour toujours ? » D'une voix chancelante, il murmura :

— Tu ne sais pas quel mal tu fais en ce moment.

Salavin secoua la tête :

— Oh ! je sais bien quel mal je me fais à moi-même.

Alors Edouard qui, jusque-là, n'avait proféré que des bribes de phrases, Edouard fit une chose pitoyable : il se défendit. Il parla pendant près d'une heure, avec des « Dieu sait que... », des « Pouvait-on croire... » Salavin ne répondait plus. Il secouait la tête avec obstination, comme pour tout nier, tout repousser.

Soudain ils se trouvèrent à l'entrée de l'avenue Trudaine. Ils n'auraient pu dire quel chemin les avait amenés jusque là. L'horloge d'un kiosque marquait deux heures et demie. Edouard saisit Salavin par le coude et le poussa vers une porte.

— Quoi ? Que veux-tu encore ?

— Entre ! Nous devions déjeuner ensemble. Eh bien, il est temps !

— Je n'ai pas faim.

Il entra quand même dans le restaurant. Edouard commanda deux ou trois plats. Chose étonnante, ils mangèrent, ce dont ils se sentirent tous deux fort humiliés. Ils se passèrent le pain, le sel, la boisson. Ils ne pouvaient encore se résoudre à n'être plus deux amis. Mais ils ne parlaient plus ; ils semblaient à bout de forces. La salle du traiteur, peinte à neuf, puait le vernis. Edouard était placé près du poêle et suait à grosses gouttes.

Ils sortirent enfin et furent secoués d'un frisson. La pensée leur vint, à tous deux en même temps, de se tourner le dos et de s'en aller, chacun de son côté, puisqu'ils n'avaient plus rien à se dire. Mais ils ne pouvaient se décider à l'arrachement. Ils marchèrent donc, côte à côte, comme toujours. Ils allèrent ainsi jusqu'au bout

de l'avenue et se mirent à descendre une longue rue torrentueuse. Pas un mot. Pas un regard.

Ce fut Edouard qui eut le courage de trancher les amarres. Il dit :

— Je vais travailler.

Ils s'étaient arrêtés, face à face, sur le trottoir. Edouard pensait : « Ah ! qu'il me dise un mot, un seul, un mot d'ami, et je me jette dans ses bras, je me jette à ses genoux, là, devant tout ce monde ! Je lui demande pardon... »

Salavin dit, d'une voix morte :

— Va travailler.

Edouard rassembla toute son énergie :

— Adieu !

Comme un écho, Salavin reprit :

— Adieu !

Ils étaient là depuis plusieurs minutes et ils ne se décidaient pas à s'éloigner l'un de l'autre. Edouard cherchait des mots. Il trouva ceux-ci :

— Adieu, Louis. Si tu as jamais besoin d'un ami...

— Oui, je sais, souffla Salavin. S'il m'arrive une catastrophe et si j'ai besoin d'un sauveur...

— Non, Louis. Mais pense à moi s'il t'arrive jamais un bonheur que tu ne puisses supporter à toi seul.

— C'est une chose qui ne m'arrivera pas, fit Salavin.

Edouard vira sur lui-même et se jeta parmi les voitures, bien résolu à ne pas regarder en arrière. En arrivant devant Notre-Dame de Lorette, il s'arrêta, se retourna quand même et chercha, chercha, d'un œil anxieux, dans la foule.

XXVII

Salavin fit un grand détour pour atteindre la Seine. Il marchait vite. Il avait l'air tantôt de poursuivre

quelqu'un et tantôt d'être poursuivi. Il serrait les dents, les poings et fonçait droit devant soi, le col raide, tous les muscles bandés. Il faillit plusieurs fois être renversé par les voitures.

Il pénétra dans un bureau de poste du boulevard Saint-Germain et acheta une carte-lettre. Il écrivit, debout devant le pupitre moucheté d'encre, il écrivit dix lignes à MM. Vedel et Gayet : une démission sans excuses, sans commentaires. L'encre poisseuse séchait mal, le buvard chargé de réclame ne buvait point. Salavin agita longtemps la feuille, la plia, la colla et se retrouva sur le trottoir, en proie à une lassitude démesurée.

Il arriva rue du Pot-de-Fer à la chute du jour. Il resta plus d'une demi-heure assis sur une chaise, sans faire le moindre mouvement pour enlever son pardessus ou son chapeau. Il s'y résolut enfin et gagna sa chambre. Un feu de boulets agonisait dans la cheminée. Il y jeta quelques pelletées de charbon et des morceaux de bois, des papiers, ce qui lui tombait sous la main. Puis il se prit à grelotter en contemplant la flamme.

Il faisait, maintenant, nuit complète. De la rue montaient des bruits indécis, des cris d'enfants et, parfois, un roulement de voiture. La maison semblait engourdie. Le silence, dans la chambre, devint si touffu que Salavin remua les bras comme pour l'empêcher de s'épaissir. Un bout de planche crépita sous la morsure du feu ; Salavin tressaillit, mais ressentit un bref soulagement. Nouveau silence. Nouvelle agonie. Alors Salavin passa dans la salle à manger et regarda la vieille pendule frisonne, arrêtée depuis plusieurs semaines. Il essaya de la remettre en marche, à tâtons, rien que pour entendre un peu de bruit, rien que pour sentir auprès de soi cette palpitation mécanique, ne fût-ce qu'un instant. La pendule partit en boitillant.

Il regagna sa chambre et alluma la petite lampe en

forme d'œuf, compagne de tant de lectures. Puis il tourna le dos, car la clarté lui faisait mal.

Il tomba dans une rêverie confuse. Sous un ciel d'ocre, un fleuve débordé roulait à gros bouillons. La cime des arbres émergeait de l'eau et des serpents, réfugiés par paquets dans les ramures, sifflaient comme des oiseaux. « Où ai-je vu cela ? Est-ce dans un livre ? Est-ce dans une autre vie ? »

Un peu plus tard, il eut devant les yeux l'image de sa première victime : une mouche à laquelle, jadis, il avait arraché les ailes et qui lui courait sur les doigts, petit monstre muet, ahuri. Il fit un geste, comme pour chasser la bête : « Oh! qu'elle s'envole! Qu'elle s'envole! »

Une voix nette, perlée, appela dans l'ombre : « Etienne Péquet ! Etienne Péquet ! » C'était le nom d'un camarade d'école, un garçonnet tout pâle que Salavin avait giflé, dans un coin, et qu'il avait si bien oublié, depuis près de trente ans. « Pourquoi ce souvenir ? Que vient faire ce nom ? Qu'est-ce qui me sort au fond de l'âme ? Arrière ! Laissez-moi ! »

A ce moment, l'obscurité se fit dans la chambre. La lampe venait de s'éteindre toute seule. Salavin se mit à trembler. Il empoigna la lampe et la secoua. « Il y a du pétrole. Alors ? Pas le moindre courant d'air. Je n'ai même pas bougé. Alors ? » Il reposa la lampe. Silence total. La pendule s'était arrêtée, à bout de souffle. Salavin laissa tomber sa tête sur sa poitrine. « Ils ne veulent plus de moi. Je leur fais peur ; je leur fais honte. Ah ! je suis malade, malade. »

Il regarda le feu, concentra son âme dans le feu. Nerveuses, irrésolues, des flammes voltigeaient à la surface de la houille. Elles semblaient dire : « Nous avons froid. Donne-nous quelque chose. Réchauffe-nous. » Il eut alors une inspiration. Il chercha sa flûte, sur la table, cette vieille flûte de bois, la confidente de ses tourments. Elle était

trop longue pour entrer dans la cheminée; il la démonta et jeta les deux pièces, ensemble, sur le foyer.

Cinq grandes minutes passèrent. Puis une lueur courut dans les ténèbres et la flûte s'enflamma, d'un seul coup. Toute la chambre en fut éclairée. Salavin regardait sans faire un mouvement. Le bois rougit, braisoya et, sous l'action de la chaleur, la flûte, avant de mourir, fit entendre un sifflement si doux et si désespéré que Salavin pleura.

Il était peut-être sept heures du soir quand Marguerite ouvrit la porte du logement. Elle fit trois ou quatre pas et, tout de suite, le cœur serré, cria : « Louis ! »

Une seconde fois et plus bas, elle appela « Louis ! » Alors une voix souffla : « Quoi ? Que veux-tu ? » Marguerite osait à peine remuer. Elle demanda, parlant plus bas encore, saisie par la contagion du silence : « Que fais-tu ? » La voix répondit : « Je suis assis. »

Marguerite enleva son chapeau et se précipita dans la chambre. Salavin était assis, en effet, les mains sur les genoux, le menton touchant la poitrine. On pouvait l'apercevoir à la clarté du ciel parisien. Le feu était mort, bien mort, cette fois. Et Salavin rêvait, assis sur une chaise.

— Depuis combien de temps es-tu là, Louis ?

— Je ne sais pas.

Marguerite se mit à genoux, saisit entre ses doigts les doigts glacés de son mari et demanda :

— Il y a quelque chose, Louis ?

— Rien, rien. Il n'y a rien.

Il se tut quelques secondes et reprit, d'une voix à peine perceptible :

—Je n'ai plus d'ami. Il m'a quitté. Il m'a dit adieu. C'est lui qui, le premier, a dit adieu.

— Hélas, que s'est-il passé ?

— Oh ! je l'ai offensé, offensé !

Marguerite sanglotait, le visage sur les genoux de l'homme. Salavin dit encore :

— Je l'ai offensé comme jamais personne n'a pu l'être. Je lui ai dit tout ce que je pensais.

XXVIII

Il était plus de quatre heures quand Edouard se retrouva dans son laboratoire. Il avait marché vite et s'épongeait le front d'un air préoccupé, regardant autour de lui toutes choses comme si elles lui eussent été étrangères et incompréhensibles.

La mémoire lui revint tout d'un coup. Il se précipita vers sa table de travail, ferma le robinet du gaz, saisit les ballons de verre avec une pince et les alla vider à tour de rôle sur l'évier en haussant les épaules. Trop tard ! L'expérience était manquée. Toute une semaine de travail perdue...

Il resta quelques minutes immobile et, de nouveau, s'épongea le front. Puis, paisiblement, il se remit à l'ouvrage, telle une araignée dont on a déchiré la toile.

Il pesa, mêla, calcula. Ses grosses mains dévouées ne frémissaient pas. Quand tout fut en bonne voie, il alluma sa pipe et s'assit, réglant avec minutie la marche des appareils.

Vers sept heures, il éteignit les feux, promena dans le laboratoire un regard vigilant et s'en fut.

Comme il était en retard, il prit une auto et arriva boulevard de Port-Royal juste pour se mettre à table.

Il mangea d'assez bon appétit. Peut-être parla-t-il moins que d'habitude. Clémentine, à deux ou trois reprises, le regarda d'une manière attentive. Ce fut tout ce qu'il y eut de particulier ce soir-là. Edouard se coucha de bonne heure et s'endormit tout de suite. Vers minuit, Clémentine lui poussa le coude et murmura : « Ne ronfle

pas si fort. » Edouard changea de côté, se rendormit, ne ronfla plus.

Un peu avant l'aube, il eut un rêve, un rêve sans importance et dont il ne devait garder aucun souvenir, mais qui l'éveilla. Il ouvrit les yeux et pensa : « J'ai quelque chose dans la poitrine qui me gêne, qui me fait mal. Non ! ce n'est pas dans la poitrine, c'est dans le ventre. Non ! c'est dans le cou. Ah ! je ne sais pas. » Il laissa retomber ses paupières. Sur le velours noir de la nuit, un visage parut, un visage torturé de haine et de tristesse. «Ah! murmura-t-il, c'est donc vrai, ça! Est-ce possible ?»

Il se tourna deux ou trois fois dans son lit et fit, pour se rendormir, des efforts qui achevèrent de l'éveiller. Il finit par rester immobile, sur le dos. Et toujours, devant lui, ce même visage. Et toujours, dans ses oreilles, des phrases : « Tu as fait de moi un ingrat... Tu as une façon d'être heureux qui est révoltante. » Il serra les poings. « Je ne veux plus penser à ça. » Il chercha quelque chose à se réciter par cœur, pour mater son esprit. Il ne trouva rien qu'une prière qu'on lui avait apprise en pension quand il était petit garçon. En désespoir de cause, il ressassa quelque temps cette prière vaine puis compta jusqu'à cent, jusqu'à mille. Parfois, il s'interrompait. « Ah ! j'ai quelque chose qui me gêne. Mais où est-ce ? » Il toussa sourdement, cracha, se moucha. « Non ! C'est dans les bras ! Non ! C'est dans les mains. »

Le jour parut, et ce fut un léger soulagement. Pourtant, chaque fois qu'Edouard fermait les yeux, même pour un clignement machinal, il apercevait le visage torturé, sur un voile de ténèbres pourpres.

Il fit sa toilette et se mit à table. Clémentine l'épiait, en le servant. Elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Edouard posa sa tartine sur la nappe.

—... Passe pas.

— Pourquoi ?

— J'ai mal au cœur.

— Au cœur ?

— Oui. Envie de vomir.

Il partit pour le laboratoire sans achever son repas. Il travailla tout le jour avec application. Parfois, il relevait la tête et saisissait sa crinière à pleines mains. « C'est dans la gorge. Non ! C'est bien dans la poitrine. »

Il ne s'expliqua pas, le soir, pourquoi Clémentine avait fait un dîner fin. Tous ses mets préférés, et du linge frais, des fleurs sur la table. Il voulut sourire. Il lui sembla qu'il faisait une grimace. « Qu'est-ce qui se passe ? J'ai le visage en bois. »

Il feignit l'appétit ; mais il mangeait avec une difficulté visible. Clémentine fut prudente.

— Est-ce bon ?

— Très bon.

— Tu ne manges pas.

— J'ai mal au cœur.

— Toujours ! Tu es malade.

— Non !

Il laissa tomber sa fourchette et jeta sur les choses excellentes qui encombraient la table un regard de grande pitié. Puis il roula sa serviette en boule et murmura :

— C'est fini. Nous sommes fâchés.

Clémentine ne fit pas un mouvement. Elle demanda, sans hésitation et avec beaucoup de calme :

— Que t'a-t-il fait ?

— Je ne peux te dire. J'ai honte.

Il passa dans la pièce voisine pour y prendre sa pipe. Il revint, fuma, se mit à tourner autour de la table et articula encore une phrase :

— Il est à plaindre, et pas le seul coupable, je t'assure.

Il jetait à Clémentine un regard anxieux qui semblait dire : « Epargne-moi, toi qui as toujours raison. »

Elle l'épargna et fit mieux encore. En silence, sérieusement, elle lui prit la tête à deux mains, le regarda bien

en face pendant plus d'une minute et lui posa sur les joues deux baisers fraternels. Elle avait l'air de sceller un traité. « Va ! Je ne triompherai pas. C'est fini. Et maintenant, patience ! »

Edouard dormit d'une seule traite jusqu'au petit jour. Avant même que d'ouvrir les yeux, il eut envie de pousser un gémissement. « Qu'ai-je donc ? Est-ce dans l'estomac ? Est-ce dans les reins ? Oui,oui ! C'est une courbature. »

Pendant toute cette journée-là et les deux qui suivirent, Edouard chercha, mais en vain, à situer dans l'un ou l'autre de ses organes l'impression de gêne, de pesanteur croissante qu'il ressentait. Dès qu'il s'arrêtait de travailler, il avait aussitôt la conscience précise qu'une chose étrangère et encombrante s'était emparée de tout son être. Il se compta le pouls. « Soixante-douze. C'est normal. » Il se tira la langue, devant un miroir. « Elle est saine. Alors, quoi ? »

Il dormait lourdement, mais bien, somme toute, et sans rêves. Il mangeait peu : toujours cette incompréhensible envie de vomir. Il pensait à peine, et obstinément la même chose : « Je suis habité. Je nourrirais un parasite volumineux et vorace, que ce ne m'étonnerait pas. »

Sereine, presque sévère, Clémentine le surveillait et l'environnait de soins. Le quatrième jour, comme il s'apprêtait à se chausser, il laissa retomber ses bottines avec découragement. Il bredouillait :

— Ça ne va pas. Non ! Ça ne va pas.

Clémentine le prit par les bras, le mit debout, l'interrogea du regard. Il tâchait d'expliquer :

— Je ne sais où ça loge. C'est lourd, c'est gros ! Ça m'étouffe. Ça remue. Ça change de place.

Elle lui posa les mains sur le front et dit à voix basse, du ton de quelqu'un qui invoque une ancienne expérience :

— Tu souffres. C'est tout.

Il fut stupéfait, mais éclairé. Ainsi donc, la douleur, c'était cela ! Il ne l'aurait pas deviné. Il n'avait jamais eu que des ennuis, des tracas, de menus soucis. Il ne savait pas encore ce que c'est que d'être malheureux. Il allait l'apprendre.

Bouche contre oreille, Clémentine murmura :

— Essaye de pleurer.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Elle soupira, comme pour dire : « Tant pis ! Ce sera plus long. »

Il partit et, tout le long du chemin, fronçant les sourcils, il triturait la même pensée : « Ça ne peut pas durer comme cela. Il faut qu'on m'enlève ça. Il faut qu'on me débarrasse. Qu'on taille, qu'on perce, qu'on brûle; mais que ça parte ! » Et il s'étonnait qu'il n'y eût pas de médecin pour traiter ce genre de misère.

XXIX

Il apprit, le jour même, au cours d'un entretien avec MM. Vedel et Gayet, que Salavin avait signifié sa démission.

Il regagna son laboratoire et, tout d'un élan, écrivit une lettre brûlante d'émotion et presque de courroux: « C'est impossible ! Tu es fou ! Tu as agi sous le coup de cette querelle... Tu peux et tu dois reprendre ta démission, car, sache-le bien... »

La lettre resta sans réponse. Peu de temps après, Edouard apprit que le petit Pierre avait été retiré de la clinique et ramené rue du Pot-de-Fer. Il eut encore envie d'écrire. Il parvint à s'en empêcher.

Il sortait de la stupeur et commençait à établir des connexions précises entre son mal et les événements. Il explora sa douleur. Elle était ni simple ni bornée ; elle s'étalait comme un pays sans frontières, avec des cimes

aiguës, des landes, des marais ; un pays qu'on ne peut embrasser d'un seul coup d'œil.

Il se mit à palper ses souvenirs, cherchant les points sensibles, délimitant les zones mortes. Il n'apportait à cet examen nulle passion maladive, mais ce franc et courageux désir de comprendre qu'il considérait comme une nécessité de sa profession.

Après avoir écrit à Salavin pour le prier de revenir sur sa décision, il attendit avec une réelle confiance. « Il va, songeait-il, me répondre, s'expliquer. Je ne veux pas qu'il s'excuse ; je veux qu'il exprime ses plaintes avec clarté. Tout cela est absurde, invraisemblable. Nous ne pouvons pas nous quitter ainsi : ce serait trop laid, trop bête ! » Secrètement, il espérait une réconciliation,une paix équitable.

Le silence de Salavin jeta Edouard dans la fureur. Sa souffrance s'envenima, perdit toute grâce. « Il n'a jamais eu pour moi la moindre affection. Il était prêt à me renier dès le premier regard. Qu'est-ce donc qu'un ami, hélas ? Un homme qui vous connaît assez bien pour vous mépriser et vous haïr. »

Tous les épisodes de cette liaison lui revenaient, à la file, déformés par la rancune ; il eût voulu s'injurier, se battre:«Où donc avais-je les yeux ? Où donc avais-je l'esprit ? Comment n'ai-je pas tout deviné, tout prévu ? » Les déboires, les humiliations, les offenses, il les ressentait à nouveau, mais d'une façon plus lucide, plus cruelle. « Ce jour qu'il m'a fermé la bouche d'un sourire... Ce dépit quand je lui posais quelque question embarrassante... Et cette crise d'humeur parce que j'ébauchais un projet de voyage... Ah ! comme il m'a torturé ! Comme il m'a diminué ! Comme il m'a gâté toute joie. »

Parfois un mot le harcelait, semblable à une guêpe : « Il m'appelait gros homme. Il me disait toujours que je mangeais trop,que je buvais trop. Il me reprochait tout,

même d'avoir de grands pieds, de grandes mains. Il m'a cent fois traité d'égoïste ! »

Ce dernier mot, surtout, exaspérait Edouard. « Egoïste ! Oui, bien sûr. J'ai de la chance, j'ai du courage. Je suis un égoïste. Je ne peux pourtant pas souhaiter que ma petite fille tombe malade, que ma femme soit écrasée par un train, que la paresse ou l'ivrognerie s'emparent de moi. Va-t-on me reprocher mes moindres joies ? Et, si je meurs d'une fluxion de poitrine, va-t-on trouver que c'est trop beau ? Me faudra-t-il, pour apaiser les colères, mourir d'une maladie ignoble, au milieu de mes excréments ? »

Le ciel perdit toute suavité, la lumière toute vertu. Un jour faux, affreux, défigura pour Edouard les aspects du monde. Pendant plusieurs semaines, il fut malheureux d'une manière hideuse, sans rémission, sans issue. Il répétait. « Egoïste ! Oui ! Je suis peut-être un égoïste. Mais lui ? Est-ce assez de dire lâche, de dire vil, de dire... » Il cherchait des invectives. Autant de poignards dont il était lui-même transpercé.

Il n'osait plus, fût-ce dans le secret de son cœur, prononcer le nom de Salavin. Il employait des pronoms, des images, des épithètes. Un curieux besoin d'amplification l'inclinait aux pluriels légendaires, et il disait : « Ils ne m'ont jamais compris... Que faire, avec eux ?... Je leur montrerai, plus tard... » Il étendit son ressentiment à des adversaires d'un jour, à des ennemis imaginaires, à toute l'humanité.

Il feuilletait son histoire d'un doigt rageur et, les plus belles pages, il les souillait de soupçons. « Oui, ce rendez-vous à la statue de Diderot, ce grand entretien sous la pluie... Ah ! Comme il s'est humilié pour qu'enfin je le relève et l'encense ! Quelle comédie ! Quelle sottise ! » Il lacérait, gâtait ses plus chers souvenirs. Sans doute espérait-il, par ces violences, ruiner le principe même de son tourment. Il en éprouva tout au contraire un tel

surcroît d'amertume qu'il dut se résoudre à chercher l'allègement par d'autres voies.

Il se tourna vers ses anciens camarades, tous ceux qu'il avait jadis, en l'honneur de Salavin, dédaignés et trahis. C'était, lui semblait-il, un jeu très sûr : il retrouverait là, peut-être, un peu d'affection, braise sous la cendre, pour réchauffer son âme transie ; ou, du moins, lui rendrait-on mépris pour mépris, ce qui ne manquerait pas d'assurer un dérivatif à sa rage.

Ce calcul fut déjoué. Edouard reparut au Petit-Passe-Temps. On l'y accueillit avec la plus morne indifférence. Sautier n'y fréquentait plus, emporté par sa chimère vers d'autres décors. Vanderkelen serra la main d'Edouard tout comme s'il l'eût quitté la veille, après les quotidiennes parties de bridge ; et, tout de suite, il raconta des bourdes. Moineau, Plissonneau et Petit-Didier eurent, à vrai dire, une attitude assez différente. Tous trois appartenaient à la maison Vedel et Gayet, où Edouard avait, depuis peu, pris figure de mandarin. Ils lui marquèrent donc cette déférence hostile que l'ambition déçue réserve au triomphe d'autrui.

Edouard s'obstina et revint. La bonhomie de Vanderkelen l'écœura. Il trouvait Petit-Didier fielleux, Plissonneau hébété, Moineau désert. D'autres visages s'étaient introduits dans le cercle ; ils étaient sans relief et ne déparaient point l'ensemble.

Edouard prit la fuite. « Je suis injuste et méchant. J'ai perdu l'équilibre. J'ai perdu ma place dans le monde. J'ai sacrifié tous mes amis pour un seul homme. A son tour, celui-là m'a sacrifié. Je n'ai que ce que je mérite. »

Cette dernière idée, accablante en soi, lui procura du calme et il en vint à l'exploiter avec une sombre passion. Il fut ainsi tout étonné de découvrir, dans le remords, moins une occasion de supplice qu'une source de volupté.

Il en était à ce point quand il rencontra Oudin. Chose

étrange, ce fut Edouard qui engagea l'entretien. Oudin semblait pressé, peu soucieux d'une nouvelle chicane. Edouard le retint, l'entreprit et, finalement, changea d'itinéraire pour l'accompagner quelque temps. Oudin attachait sur Edouard son regard pâle, corrosif, irritant à force de froideur.

— Vous, dit-il soudain, vous n'avez pas de vice. C'est affligeant.

— Moi ? répétait Edouard.

— Oui, vous. Tenez, vous ne fumez pas assez.

Edouard leva les bras.

— Fumer ? J'ai toujours la pipe aux dents.

— N'empêche ! Vous ne fumez pas assez. Le tabac, voyez-vous, est donné à l'homme pour satisfaire son besoin de « sans cesse ». Vous ne pouvez pas faire l'amour toute la sainte journée, et c'est dommage. Vous ne pouvez pas dormir vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et c'est bien regrettable. Mais vous pouvez, avec un peu de bonne volonté, fumer sans arrêt. N'hésitez pas !

— Je ne vois pas très bien... fit Edouard.

— Tant pis ! D'ailleurs, ça n'a pas d'importance.

A brûle-pourpoint, il ajouta :

— Et Salavin ?

Edouard attendait cette question. Peut-être même la souhaitait-il. Il baissa la tête et bredouilla :

— Je... nous... C'est fini.

— Quoi ? Fâchés ?

— Oui. Fâchés. Nous sommes fâchés.

— C'est désolant ! fit Oudin en éclatant de rire. Mais j'ai quand même envie de vous adresser mes plus sincères félicitations. Il n'est pas sain de persévérer dans le paradoxe. Vous avez donné la mesure d'une âme étonnante. Ça va bien. Ne jouez pas, par entêtement, une honorable réputation d'intelligence.

Oudin parla longtemps sur ce thème. Edouard goûtait une âcre joie à entendre cette langue cruelle développer

un réquisitoire qu'il n'eût pas osé formuler lui-même. Peu à peu, il lui sembla que cette délectation lui empoisonnait le cœur. Il fit, deux ou trois fois, un signe de la main pour arrêter le flux de bile. Il s'arrêta, enfin, jeta quelques mots d'adieu et tourna les talons.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il se ravisa. Il courut derrière Oudin, le saisit par la manche de son pardessus et lui cria, d'une voix entrecoupée :

— Vous êtes un homme très intelligent ; mais vous êtes un salaud. Quant à Salavin, vous ne serez jamais digne de lui laver les pieds.

Et il s'éloigna sans se retourner, à grandes enjambées. Il se frottait les mains, jubilait. « Je lui ai collé ça dans le nez, dans le nez ! »

Cette conversation marqua, pour Edouard, le début d'une réelle détente. Il se mit à penser à Salavin avec tempérance. L'idée que Salavin souffrait autant et plus peut-être que lui-même, cette idée ne le consolait certes pas, mais l'inclinait à la décence dans l'exposé de ses propres griefs. Il disait : « Je l'ai donc blessé. Mais qu'il m'explique en quoi j'ai pu le blesser. Je voudrais réparer mes torts... je ne les comprends même pas. »

Il répétait à mi-voix toutes les phrases de Salavin, ces phrases terribles qui ne cessaient de grincer dans le silence, et il secouait la tête avec consternation : « Voilà ce qu'il pense de moi ! Voilà l'image de moi qu'il porte en lui ! Et je n'y peux rien. Il y a maintenant deux Edouard. Un dans ma peau; celui-ci, je le connais assez et il me semble honnête et bon, malgré tout. Un autre là-bas, dans le cœur de Salavin. Et celui-là, est-ce donc vrai qu'il soit si odieux, si répugnant ? »

Il réfléchissait tout le jour à ce dédoublement de sa personne morale. Il faisait, pour comprendre l'autre Edouard, des efforts si généreux qu'à certains moments il accordait à son fantôme plus d'existence qu'à soi-

même. Il gémissait : « Je ne suis pas ce que je suis. Je suis tout ce qu'il a pensé que j'étais. »

XXX

L'aveugle qui s'accroupit sous les porches de la rue Gay-Lussac et qui souffle avec son nez dans une flûte de fer-blanc, le vieux vagabond qui nettoie ses chaussures en les plaçant sous le robinet de la fontaine publique, le fripier qui chemine tristement entre les voitures et pousse, dans le tumulte, un appel que personne n'entend, la prostituée qui rattache sa jarretelle, sous une pluie fine, à minuit, le promeneur étrange qui marche jusqu'à l'aube, de rue en rue, et n'ose s'asseoir sur un banc parce qu'il n'a pas en poche les cinq sous qui feraient de lui un citoyen libre, tous ceux que la grande galère farouche semble avoir renoncés et jetés par-dessus bord, Salavin leur réservait un regard où il y avait moins de commisération que d'envie.

« J'ai voulu m'élever; je retombe : ma place est en bas. On ne veut pas de moi entre les hommes dignes de ce nom. Mon enfant est très malade, ma femme est malheureuse, ma mère vieillit dans l'angoisse, mon seul ami m'a dit adieu. Ah ! qu'ils m'abandonnent tous ! Et que que je me repose enfin dans la pire détresse, dans le refuge inférieur, dans cet asile du lâche qui n'ose pas mourir ! »

Il errait, dès le matin, par les rues de la rive gauche. Parfois, il s'imaginait apercevoir, à l'horizon, la puissante silhouette d'Edouard. Il se prenait à trembler et rebroussait chemin en toute hâte.

Le soir, Marguerite lisait des contes de fées pour endormir l'enfant malade. Salavin écoutait sans entendre. Quand il se sentait ivre de mélancolie, ivre jusqu'à la nausée, il se levait et, sur la pointe des pieds, gagnait sa chambre où il demeurait de longues heures, au milieu des ténèbres.

Marguerite venait enfin le rejoindre, une lampe aux doigts. Elle cousait fort avant dans la nuit. Salavin la regardait longtemps sans mot dire et, soudain, d'une voix rauque :

— Ne renifle pas comme ça, Marguerite ! Mouche-toi, je t'en supplie !

Marguerite se mouchait.

Elle dit, une fois, joignant ses mains rongées de coups d'aiguilles :

— Je t'aime, moi ! Cela ne te suffit donc pas ?

Il baissa les yeux sans répondre.

Une autre fois, comme il s'apprêtait à sortir, Marguerite lui tendit son chapeau et lui souffla :

— Sois bon : vas-y ! Je suis sûre qu'il t'attend.

Il remit son chapeau à la patère et s'assit.

— Je ne peux pas. Je lui ai fait trop de mal. Ce n'est pas à moi de risquer le premier pas.

Peut-être avait-il peur de lui-même : il n'osa sortir ce jour-là. Marguerite n'insista pas. Elle savait que, durant de longues saisons, il ne faudrait plus rien demander à cette âme tarie.

Quand Salavin sortait du silence, c'était pour accabler Marguerite : « Elle était la cause de tout. Elle avait, au nom de l'amour, corrompu, trahi l'amitié. Sa douceur était de l'obstination, sa tendresse du despotisme... »

Marguerite résistait longtemps. Quand, enfin, Salavin était parvenu à la faire pleurer, il se jetait sur elle, blême de frayeur, et lui baisait les mains, le visage, les genoux pour implorer miséricorde.

Pardonné, il quittait la place et s'en allait cuver son repentir au grand air. Il ne saluait plus personne et combinait de longs détours pour éviter un visage de connaissance.

Il fit pourtant une rencontre. Assis entre deux tas de meulière, au bord de la Seine, il suivait de l'œil, sur l'eau, l'ondulation de grandes taches de naphte aux reflets

irisés, quand il sentit qu'on lui touchait l'épaule. Il eut un geste d'impatience et se retourna. C'était Lhuilier, l'homme de la brasserie, le marchand de coquillages. Il souriait d'un air timide et zézaya :

— Elle est jolie, maintenant ! Le pétrole, le cambouis, toutes leurs cochonneries ! Ah ! ce n'est plus comme de notre temps. Il paraît que tous les poissons vont crever si ce n'est pas déjà fait.

Il baissa la voix et poursuivit ;

— Je vous ai vu, dans un établissement de la rue Saint-Jacques, il y a quelques mois. Vous ne m'avez pas dit bonjour, peut-être à cause de votre ami.

Salavin serra les dents :

— Ce n'était pas mon ami. Je n'ai plus d'amis.

Il y eut un silence. Le bonhomme se rongeait les ongles.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je me promène. Et vous ?

— Moi aussi. Vous ne travaillez donc pas ?

— Non.

— Moi, je ne vais dans les brasseries que le soir. Pendant la journée, j'ai un autre métier.

Il soupira : « Un mauvais métier. »

Salavin ne s'était pas levé. Il jouait avec de menus cailloux et regardait Lhuilier qui se balançait d'une jambe sur l'autre. Il demanda, plus doucement :

— Quel métier ?

— Oh ! Pas la peine d'en parler. Je suis déroqueur. C'est dans la zone, à Saint-Ouen. On défait les vieilles chaussures et on met de côté le cuir qui n'est pas trop roussi. Ils trouvent moyen de refaire des chaussures neuves, avec. C'est dur. Voyez mes mains.

Il avait, en effet, les mains noircies, limées, dévorées de crevasses.

Salavin se leva et prit Lhuilier par le bras :

— Marchons un peu.

— Ah ! fit Lhuilier, ça me rappelle le jour que vous

êtes venu copier des bandes avec moi, rue des Halles, à l'agence Barouin. Ah ! mon Dieu ! C'était le bon temps !

Salavin fut stupéfait : ce qu'il considérait comme un souvenir lugubre pouvait donc, pour ce pauvre homme, être un souvenir souriant. Il demanda :

— N'allez-vous plus à l'agence Barouin ?

— Non ! Copier des bandes, c'est un métier fichu, à cause de leurs machines à écrire.

— Voulez-vous, dit Salavin, voulez-vous accepter un petit café ?

— Oh ! de tout cœur ! répondit Lhuilier avec empressement.

Ils allèrent dans un de ces bars de planches, adossés aux baraques de l'octroi et où les débardeurs viennent boire.

Les coudes sur la table, Salavin écoutait le bavardage plaintif de Lhuilier. Il contemplait le pauvre hère avec un intérêt poignant, et, dans son cœur, grandissait un indicible désir d'être aussi cet homme si seul et si bas qui ne redoute plus ni l'abandon ni la chute.

— J'ai été longtemps malade, expliquait Lhuilier.

— Je le savais.

— Qui vous l'a dit ?

— Personne. Je l'ai peut-être rêvé.

— Rêvé. C'est drôle. Je croyais que vous m'aviez oublié.

— Non. Je pense à vous quelquefois.

— Vous pensez à moi, reprit Lhuilier. Oh ! je ne m'en doutais guère. Vous ne savez ce que ça me fait plaisir. Je croyais qu'il n'y avait personne pour penser à moi.

— Venez, dit Salavin en se levant. Sortons d'ici.

— On n'était pas mal, ici, hasarda Lhuilier.

Salavin ne l'écoutait plus. Il répéta, hochant la tête :

— Je pense à vous plus souvent que vous ne sauriez le croire.

Ils marchèrent ensemble près d'une heure, au bord

de la Seine. Puis Salavin serra brusquement la main du bonhomme.

— Au revoir ! Excusez-moi : je dois faire une course.

— Je voudrais, dit Lhuilier avec hésitation, je voudrais vous demander quelque chose.

Salavin, du doigt, tâta son porte-monnaie dans sa poche.

— Voilà... dit Lhuilier craintivement. Il ne faudrait pas que ça vous gêne. Mais si vous pouviez venir me voir, une fois de temps en temps. A Saint-Ouen, tout de suite après la barrière, à main droite. Vous me trouverez dans le terrain. Je suis là tous les matins.

— J'irai, fit Salavin. Au revoir !

Il s'éloigna rapidement, sans tourner la tête, et il murmurait entre ses dents : « Pas encore ! Pas encore ! »

Il rentra chez lui par le plus court chemin. Il semblait animé, résolu.

Il s'enferma dans sa chambre, prit une grande feuille de papier blanc et, tout de suite, écrivit quelques mots qui devaient, depuis longtemps, être préparés dans sa tête : « Ne me laisse pas périr de tristesse, Edouard. Je suis en danger, c'est cela, en danger... Viens. Je t'attendrai demain tout le jour. C'est à toi de venir, puisque tous les torts sont de mon côté... »

Il rêva, trois heures durant, la plume en main, sans parvenir à former un mot de plus. Il fuma plusieurs cigarettes, puis rangea soigneusement la lettre entre deux feuilles de buvard.

Le lendemain était un dimanche. Salavin se leva de bonne heure et aida Marguerite à faire le ménage. Il semblait calme, presque gai. Vers neuf heures, la vieille madame Salavin, qui était dans la cuisine avec sa belle-fille, mit un doigt sur ses lèvres.

— Ecoutez, Marguerite !

— Le petit appelle ?

— Non. C'est Louis. Je crois qu'il chante.

Les deux femmes se tenaient par la main, elles écoutaient, la bouche ouverte, le cœur étreint d'une espérance toute pareille à la frayeur.

Salavin fredonna jusque vers dix heures. Puis il commença de s'agiter et parcourut à grands pas le petit logement. L'après-midi fut silencieuse, orageuse. A tout instant, Salavin s'allait poster dans l'entrée, épiant les rumeurs de la maison. Il dîna tôt et devint tout à fait sombre vers le soir. Il ne lisait pas. Visiblement, il attendait.

A huit heures et demie, il quitta le canapé sur lequel il était étendu, courut dans l'entrée et entr'ouvrit la porte du palier.

— Qu'y a-t-il ? demanda Marguerite.

— Rien, répondit Salavin. Rien... Quelqu'un monte.

L'oreille tendue, il resta là plusieurs minutes. On entendait, en effet, un bruit de pas dans l'escalier. Le bruit, qui s'était d'abord rapproché, s'éloigna, s'éteignit.

Salavin referma la porte, le visage crispé.

— Rien ! Rien ! C'est quelqu'un qui s'en va.

Il passa dans sa chambre et s'étendit de nouveau sur le canapé.

Mme Salavin et Marguerite cousaient, dans la salle à manger. A minuit, n'entendant plus de bruit dans la chambre, elles prirent la lampe et, sur la pointe des pieds, allèrent voir ce que faisait Salavin.

Il dormait, les poings serrés, et deux longues larmes brillaient sur ses joues, entre les poils de sa barbe.

XXXI

Edouard respirait profondément et songeait : « C'est bon, c'est frais. Ça ne fortifie que la carcasse. N'y a-t-il rien pour laver le cœur ? »

Il vivait caché dans sa besogne comme au plus épais d'un taillis. Il disait : « Moi, je suis là : je calcine cette

poudre dans une capsule de platine; et je compte des minutes avec mon chronomètre. Voilà pour moi. Mais l'autre, l'autre Edouard ? Que dit-il ? Comment se porte-t-il ? Qu'en a-t-on fait ? Est-ce que je le reconnaîtrais si je le rencontrais dans la rue ? Est-il possible qu'il me ressemble ? Est-il possible qu'il ait mon visage, là-bas, aux yeux de Louis ? »

Parfois, lorsque Clémentine le regardait un peu trop fixement, il rougissait, se troublait, essayait un sourire et disait avec confusion :

— Que veux-tu ? Chacun prend sa misère où il la trouve. Ça passera.

Ça ne passait pas. Chaque matin, au réveil, Edouard se prenait la poitrine à deux mains : « C'est toujours là. Ça devient chronique. Pas moyen de déloger le parasite. Et j'en ai peut-être pour jusqu'à la fin de mes jours. Allons ! »

Il s'habillait à toute allure, mangeait sur le pouce, descendait les escaliers quatre à quatre. « Je le sens moins quand je me dépêche. » En fait, le démon, qu'il avait gagné de vitesse, finissait toujours par le rattraper. Vaincu, l'homme tendait le flanc : « Mords ! Mange ! Emporte le morceau et je te dirai merci. »

Un dimanche, il fit la grasse matinée sans trop de répugnance, puis revêtit un pyjama et se carra dans un fauteuil, au coin du feu. Clémentine sortait, pour toute la journée, avec la petite fille. Il les laissa partir.

— Je vais lire, me reposer. Je suis bien. Amusez-vous.

Seul, il soupira d'aise et vagua de pièce en pièce. Une pensée l'obsédait qu'il jugeait absurde, mais qu'il ne pouvait s'empêcher d'accueillir et de flatter. « On va sonner tout à l'heure. J'irai ouvrir. Je lui dirai : Tu es un peu en retard. Nous nous embrasserons comme le jour où l'on m'a nommé directeur technique. Et ce sera fini. Ce soir, nous serons heureux. » Il essayait de se représenter la scène et en réglait jusqu'aux moindres

détails; mais il ne parvenait pas à imaginer le bonheur autrement qu'avec des mots.

Il attendit jusque vers huit heures du soir. Une journée exaspérante et qui rouvrit toutes les blessures. A huit heures, il s'habilla et sortit: « Puisqu'il ne vient pas, eh bien, j'irai ! »

Il lui semblait accomplir l'action du monde la plus simple et, jusqu'à la rue du Pot-de-Fer, les choses allèrent assez bien. En s'engageant dans le couloir de la maison, il fut soudain saisi d'une telle faiblesse qu'il s'arrêta, tâtant les murs. Le visage, le mauvais visage du Salavin de la dernière rencontre, était maintenant devant ses yeux et l'empêchait d'avancer. A force d'énergie, il monta jusqu'au deuxième étage et il allait poursuivre quand il entendit une porte s'ouvrir dans le haut de la maison. Il s'arrêta, le cœur défaillant. Il lui semblait percevoir, à quelques mètres au-dessus de lui, le bruit d'une respiration. Alors, il n'eut plus de courage. Il descendit l'escalier en rasant les murs et, dès qu'il fut dans la rue, il prit la course.

Il galopa jusqu'au jardin des Plantes, parcourut la rue de Buffon, tout d'une haleine, et, sur le quai, avisant un tramway, sauta dedans.

Le tramway cahota longtemps sur des quais déserts, puis au long d'avenues ténébreuses, enfin dans la campagne.

Il était environ dix heures du soir quand Edouard fut invité à descendre : le tramway n'allait pas plus loin.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il, au receveur.

— A Créteil, parbleu.

Edouard se trouvait sur une place de village. Dans l'ombre, une église trapue méditait. Une brume glaciale assiégeait les réverbères épuisés. Edouard eut froid:

— Quand y a-t-il une voiture pour Paris ?

L'employé le regarda curieusement :

— Nous repartons dans vingt minutes, si le cœur vous en dit.

A l'aisselle des routes, veillait un petit café sans clients. Edouard s'y fit servir un grog, puis il regagna le tramway et alluma sa pipe. Il s'aperçut bientôt qu'il avait quitté Créteil, car le receveur vint lui réclamer de l'argent. Edouard donna quelques sous et tendit la main pour recevoir son billet.

— Attendez, dit l'employé. Une seconde, et je vous apporte votre billet.

Il courut à l'avant du tramway et s'entretint, pendant quatre ou cinq minutes, avec le machiniste.

La grande voiture était presque vide. Deux ou trois maraîchers somnolaient sur les banquettes, dans le compartiment d'arrière. Edouard sortit de sa rêverie : « Et mon billet ? » A ce moment le receveur passa rapidement devant lui, fit un léger signe de tête comme pour dire : « Patience ! » et s'en fut converser avec les maraîchers. A la station suivante, une matrone monta, chargée de paniers ; elle s'établit dans une encoignure, paya et se mit tout de suite à ronfler.

Sorti de la torpeur, Edouard considérait avec attention l'employé du tramway. C'était un tout jeune homme, un rouquin de taille médiocre, au visage décharné, semé de taches de son. Il avait le col enveloppé d'un gros cache-nez et toussait fréquemment.

Le tramway filait le long d'une avenue noire. Tous les voyageurs, sauf Edouard, s'étaient assoupis. Le receveur vint s'installer sur la plate-forme, tira de sa poche un petit calepin et, crayon en main, parut s'absorber dans des calculs.

« Est ce volontairement ou non qu'il oublie de me donner mon billet ? » se demandait Edouard. Il eut envie de réclamer, mais s'en abstint. Le développement de cette infime aventure éveillait au fond de son cœur une angoisse si large et si trouble qu'il frémit.

Le rouquin replaçait le calepin dans sa poche. Force lui fut de voir Edouard dont le regard soutenu devait l'incommoder. Il fit un sourire engageant :

— Peu de monde. Nous allons prendre de l'avance.

Edouard pensa : « Il a oublié ce billet, tout bonnement. » Mais, comme il considérait le jeune homme avec une curiosité croissante, celui-ci s'approcha et soupira baissant les yeux :

— Dur métier, Monsieur, surtout par ces nuits humides.

« Il sait ! Il sait ! pensa soudain Edouard. Il sait qu'il est en train de voler. Et quel vol misérable ! Quinze sous. Il est jeune. Comme il doit être troublé, hésitant, malheureux ! »

Le tramway approchait de Paris. Des voyageurs montèrent. Le receveur alla de l'un à l'autre. Il jetait parfois, en passant, vers Edouard, un regard qui voulait être indifférent et qu'Edouard jugeait inquiet ou narquois. Avec un geste circulaire, l'employé cria : « Tout le monde a son billet ? » Edouard fut sur le point de répondre : « Non ». Il n'en fit rien. Il cheminait péniblement parmi ses pensées : « Il sait, mais il n'est pas sûr de savoir. Il veut, mais il compte sur les événements pour le pousser. L'heure est tardive ; il ne redoute plus le contrôle. Il est seul avec son âme et moi, qu'il croit dupe. »

Après la barrière, le tramway roula moins vite et prit beaucoup de monde. Le receveur, affairé, ne faisait plus aucune attention à Edouard. Mais quand, au pont d'Austerlitz, Edouard descendit, les deux hommes échangèrent un regard aigu, furtif, qui acheva de brouiller les choses.

« Est-il soulagé de me voir partir ? Est-ce seulement le coup d'œil du berger qui compte ses brebis ? Impossible à démêler. »

Edouard fit quelques pas et son incertitude cessa. « Cet homme est un voleur et je suis son complice. Cet homme est un voleur, mais il ne veut pas le savoir.

Peut-être même l'ignore-t-il sincèrement. Il n'est un voleur que dans mon cœur. »

En atteignant le boulevard Saint-Marcel, majestueux à force d'ombre et de silence, Edouard dit à voix haute : « Je ne suis ni meilleur, ni plus sage, ni plus intelligent que ce misérable. Je ne suis pas ce que je suis, je ne fais pas ce que je fais, je ne veux pas ce que je veux et j'exige quand même l'amour, l'admiration et la gratitude des hommes. »

XXXII

Un mois plus tard, Edouard apprit la mort du petit Pierre. Il écrivit à Salavin une lettre qui ne demandait nulle réponse et n'en reçut point.

Le temps de la colère était passé. Edouard ressentait une douleur pure de toute fange. Le fardeau n'était pas moins lourd, mais Edouard le portait avec soumission. « J'aimais cet enfant, pensa-t-il. Je n'ai pu ni le voir, ni le choyer, ni l'assister ; je ne pourrai le plaindre et le pleurer qu'en secret. Sans doute ai-je aussi mérité cela. Ah ! Louis ! j'honorais ta mère et ta femme ; je leur avais fait large place dans mon cœur. Je les ai perdues avec toi. Me voici dessaisi de tout toi. Et c'est ainsi : nous autres hommes, nous entraînons nos alliés dans nos aventures. Nous leur ordonnons d'aimer qui nous aime et, quand notre élan s'épuise, nous disons : Retombez aussi. »

Il imagina la détresse de Salavin et s'efforça de ne plus penser à soi. Mais les deux âmes étaient encore trop fortement unies : elles comparaissaient enchaînées.

« Si je mourrais aujourd'hui, l'autre Edouard survivrait seul, tout chargé de mes erreurs. Que le ciel me prête vie, car je veux qu'un jour futur les deux Edouard se ressemblent. Je ne reverrai plus Salavin. Soit ! Je ne reverrai plus mon fantôme. Mais je saurai me châtier

avec tant d'ardeur que le fantôme, au fond de son exil, éprouvera la cravache et pliera les genoux. Ce jour-là, il y aura peut-être quelque chose de nouveau sur la terre.

« Nous sommes deux hommes intelligents, généreux, malgré tout, et bons dans notre faiblesse. Nous souhaitons que la concorde et l'harmonie régissent toutes les actions des peuples ; et, pourtant, nous n'avons pu mettre à l'unisson nos deux voix.

« Eh bien, c'est à recommencer !

« Je recommencerai ! Etre toute franchise, toute loyauté, toute droiture, voilà mon grand, mon unique désir. Et je veux croire que ce désir de pureté n'est pas la seule pureté des hommes.

« Je recommencerai ! Que le hasard m'en offre la chance ! Mais j'ai grand besoin d'une trêve, car je suis las et meurtri.

« J'ai pardonné toutes les injures : celles que l'on m'a faites, et surtout, surtout, celles que j'ai faites. Qu'on me laisse dormir jusqu'au printemps. Qu'on me laisse, jusqu'à l'appel de la saison radieuse, étreindre en paix cette douleur dont je ne suis pas encore rassasié. »

GEORGES DUHAMEL.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Gustave Lanson : *Histoire illustrée de la Littérature française. Tome premier*, Hachette. — Pierre Champion : *Histoire poétique du quinzième siècle*, 2 vol., Edouard Champion.

Nous devons grandement louer M. Gustave Lanson d'avoir, à lui seul, entrepris d'écrire une **Histoire illustrée de la littérature française**. Une telle tâche eût effrayé bien des érudits, car elle implique des connaissances très diverses et une rare sûreté de jugement. Le Directeur de l'Ecole normale supérieure était, il est vrai, préparé à cette tâche par de longues études, des enquêtes patientes, des lectures immenses, un lucide esprit critique, le goût de l'impartialité, l'amour de tout ce qui, dans le passé, contribua au rayonnement de notre pensée et de notre langue.

Déjà il avait écrit, à l'usage des étudiants, cette remarquable *Histoire de la Littérature française*, la meilleure que nous possédions, où, s'écartant avec soin des lieux communs qui déparent tant d'autres productions de ce genre, il présenta, avec l'aide d'un style à la fois limpide et vivant, un tableau de notre passé intellectuel, souvent coloré en fresque, tel que le découvrit son intelligence pénétrante. Plus tard, il publia ce *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* où sont rangés dans un ordre excellent, pour faciliter l'examen des questions littéraires éparses au cours de quatre siècles, les gloses d'innombrables critiques et historiens.

Bien à tort des personnages légers, au raisonnement fort court, incriminèrent les goûts scientifiques de ce consciencieux professeur qui tentait, pour la première fois, de baser ses idées générales sur des faits historiques, de dégager la vérité des légendes et des traditions. Sa méthode, à notre sens, est la bonne. En littérature comme en histoire, les idées générales ne prennent de valeur qu'assises sur un fondement de faits contrôlés.

Cette méthode scientifique, M. Gustave Lanson l'a appliquée

dans son œuvre actuelle. *L'Histoire illustrée de la Littérature française* ne prétend point nous apporter des documents nouveaux. Elle est une vaste synthèse de tout ce que l'érudition moderne révéla, pendant un demi siècle, d'inédit dans les divers domaines de la pensée et de la biographie. M. Gustave Lanson a, cela se sent, butiné sans relâche les meilleurs sucs que lui présentait le parterre littéraire. Les idées aussi bien que les faits ont retenu son attention. Ses références même nous l'indiquent. Maintes fois il a rejeté des témoignages qui figurent encore dans sa première Histoire de la littérature française pour en accueillir d'autres, plus probants, sur un même sujet.

Il semble qu'il ait donné aux origines de notre littérature une extension plus grande. Tant de travaux qui furent accomplis durant ces vingt dernières années, tant de textes qui furent publiés ont rendu plus clair à notre esprit ce moyen âge dont les romantiques commencèrent seulement à entrevoir la rumeur d'idées et de poésie. Gustave Lanson analyse avec clarté et aisance les chansons de geste, les poèmes, les romans, l'histoire, les inspirations guerrières et courtoises de ces temps troublés. Il fait à la littérature bourgeoise (au *Roman de Renart*, aux fabliaux de Gautier Le Long, à la poésie lyrique et personnelle d'un Rutebeuf, à l'allégorie, au didactisme qu'inaugurèrent les Guillaume de Lorris et Jean de Meung), la place fort importante qu'elle mérite.

Sous sa plume nous apercevons toutes les phases curieuses de l'évolution des esprits. M. Lanson trace une image raccourcie, mais remarquable, du xve siècle. Il souligne avec netteté la férocité, le désordre, la tristesse de cette période que domine la pensée de la mort et montre la naissance progressive du sentiment national. Son chapitre sur Charles d'Orléans, ses commentaires de Villon et de Commynes, son étude sur le théâtre à double tendance, religieuse et profane, fourmillent de détails et d'observations imprévus.

Le xvie siècle paraît avoir, et non sans raison, plus particulièrement sollicité les soins de M. Gustave Lanson qui s'est longuement attardé à en examiner les tendances, les hommes et les œuvres. M. Lanson a donné à Ronsard et à la Pléiade leur place éminente dans la formation de la pensée et de la langue modernes; mais il n'a point négligé Marot dont l'influence s'étendit, — on l'a récemment démontré, — jusqu'au xviiie siècle. Il fait

un bref arrêt sur le roman de chevalerie, l'*Amadis*, en particulier, traduit vers cette époque et dont les imaginations séduisantes enchantèrent longtemps l'esprit de lecteurs mondains.

M. Lanson ne paraît pas beaucoup goûter Rabelais. Par contre il ne craint pas, comme beaucoup de contemporains, de pénétrer jusqu'au fond de la philosophie de Montaigne et il trace du grand sceptique un portrait moral parfaitement véridique dans sa sobriété. M. Lanson, dans cette partie de son œuvre, nous familiarise aussi avec les groupes de savants et d'humanistes auxquels les poètes durent grande partie de leur culture et de leur renouveau; il fait une incursion parmi les protestants aux plumes vigoureuses, les pamphlétaires et les historiens. Il caractérise les écrivains de transition, un Régnier, par exemple, et tous ceux qui vont être les précurseurs du classicisme. Parmi ceux-ci, Malherbe attire sa prédilection non sans justes réserves. Peut-être, à notre sens, accorde-t-il trop d'importance à Balzac et à Chapelain, et pas suffisamment aux précieux qui eurent des préoccupations d'ordre social plutôt que d'ordre linguistique. Les grands classiques absorbent la plus grande part de l'ouvrage de M. Lanson que termine une magistrale étude sur Bossuet et Bourdaloue.

A son texte M. Lanson a joint une illustration de la plus variée et de la plus parfaite tenue. Tous les manuscrits importants du moyen âge figurent, parmi ses pages, sous la forme de reproductions en noir ou en couleurs. Les portraits fourmillent et aussi les fac-similés d'autographes, les scènes de mœurs, les tableaux historiques, mille rares œuvres conservées dans les bibliothèques et les musées du monde. La recherche de ce commentaire iconographique a dû coûter grande peine. Elle ajoute un singulier attrait à l'œuvre écrite.

M. Pierre Champion a compris, de même que M. Lanson, quelle sympathie le public accorde à cet accompagnement d'un texte littéraire par son commentaire iconographique. Les deux volumes de l'**Histoire poétique du XVe siècle** qu'il vient de publier contiennent 60 planches en phototypie empruntées aux manuscrits les plus divers de cette époque lointaine. Ces planches reproduisent tantôt des extraits des poèmes analysés par le critique, tantôt les rares signatures des poètes ou encore les portraits de ceux-ci dans les différentes situations de leur vie, ou bien ces gracieuses, naïves et charmantes images de mœurs

qu'enluminèrent avec tant de soin les artistes sur les parchemins d'autrefois.

Cette illustration soignée et si attachante d'un ouvrage de littérature a-t-elle pour but d'adoucir une prose rébarbative ? Ah ! que l'on se tromperait, le croyant. M. Pierre Champion s'est depuis longtemps révélé comme l'un de nos meilleurs historiens de la littérature. Chez lui le chartiste aux sûres et multiples informations se double d'un artiste épris de belles formes et d'un écrivain au style évocateur et pittoresque. Il professe que, dans la poussière des archives et des minutiers la vie disparue, laissa encore assez de vestiges pour être reconstituée avec sa vibration et sa couleur. L'histoire, à son avis, est une science, mais elle est aussi un art, et quiconque n'est pas peintre et magicien en même temps que savant ne saurait en tirer qu'une matière inerte et sans attrait.

Par suite, M. Pierre Champion, peintre et magicien, ressuscite tout ce qu'il touche du passé recroquevillé dans la mort. Il est semblable au prince des contes de fées qui fait renaître la nature sous ses pas, refleurir les fleurs, s'épanouir le sourire sur les lèvres décolorées des belles endormies.

Son *Histoire poétique du XVe siècle* ne ressemble à aucune autre histoire du même genre. Onze poètes en qui se résume toute la poésie de cette période y revivent situés dans leur milieu propre et dans le temps. Tout en contant leur existence, M. Pierre Champion fait, avec chacun d'eux, l'évocation d'une société particulière. Et lorsque le livre est terminé, c'est, à vrai dire, le xve siècle sous ses aspects divers dont nous avons vu se dérouler, avec la couleur des costumes, la silhouette des monuments, la magnificence des intérieurs, le grouillement des foules, toute la fresque ardente et vive. M. Pierre Champion semble être le contemporain de ces hommes et son style tour à tour gracieux et rieur, ou bien rigide et sombre, en rend admirablement la psychologie.

On sait que M. Pierre Champion a déjà consacré à Villon et à Charles d'Orléans des volumes de haute qualité. Il résume, en deux chapitres du présent travail, l'essentiel de ces volumes. Mais d'autres poètes moins connus méritaient une attention particulière, car ils réfléchissent dans leurs œuvres la physionomie la plus nette de leur temps. Tels sont Alain Chartier et Pierre de Nesson. M. Champion leur consacre d'importantes études.

Il n'est pas de poète plus captivant que le premier. Alain Chartier, normand, sortait de la bourgeoisie. Il fit de solides études et devint un excellent humaniste heureusement dépourvu de pédantisme. La morale de Sénèque le séduisit dès l'âge tendre et le stoïcisme fit le fond de sa doctrine. Il était pauvre. Il vint à la cour et y tint l'emploi de secrétaire du roi après que l'Université lui eût concédé le diplôme de maître ès-arts.

Il débuta dans la carrière poétique par ce *Lay de Plaisance*, joli chant de jouvence qui invite à fuir Mélancolie et que M. Pierre Champion commente avec grande fraîcheur de vocables. Bientôt, car il était honnête et brave homme, plein de ces vertus que la bourgeoisie sut parfois inculquer à ses rejetons, bientôt, disons-nous, après la sanglante défaite d'Azincourt, regardant et méditant, il comprit dans quelle sombre impasse s'engageait la monarchie et que l'anarchie et la désorganisation menaçaient la France. Il devint dès lors le poète du sentiment national. Son *livre des quatre Dames* déjà protestait contre la lâcheté des nobles qui sacrifiaient l'intérêt national à l'intérêt particulier. Son *Quadriloque invectif* en prose, où M. Pierre Champion découvre l'éloquence d'un Bossuet, et où dialoguent la France, le Peuple, la Chevalerie, le Clergé; son *Curial* et ses *Epitres latines* qui peignent avec quelque amertume la cour de Charles VII où règnent « Nonchaloir et Mélancolie » continuèrent à stimuler la fibre nationale endormie. Alain Chartier, amoureux sans espoir de dames trop altières, devait aussi chanter, dans divers poèmes comme le *Débat de la Dame sans merci*, les troubles délicieux de son âme tourmentée ; mais sa préoccupation constante était plus générale et plus haute. Il tenta, ambassadeur auprès de l'empereur Sigismond, avocat ardent de la paix dans le *Lay de Paix*, d'agir en faveur de la France déchirée après avoir écrit pour elle. Il fut l'âme vibrante de la nation aspirant à l'unité.

Pierre de Nesson, bailli d'Aigueperse, assez triste sire, esprit retors et frénétique, en fut l'âme funèbre. C'est lui, serviteur de ces ducs de Berry qui vivaient dans l'appréhension du trépas, qui cristallisa dans ses vers, *Leçons de Job ou Vigiles des Morts*, le profond souci de la mort qui domine le XVe siècle. M. Champion nous donne d'importants extraits de ce poème. Ces stances, avec leur vigueur tragique, leurs sarcasmes contre les riches et

les heureux de ce monde, sont comme le commentaire préventif des Danses macabres.

En ces deux poètes se résument les deux grandes pensées du xve siècle. Mais M. Champion nous donne, en outre, des lumières sur Jean Régnier, auxerrois et guerrier bourguignon, qu'un emprisonnement fit poète et dont les *Fortunes et Adversitez* contiennent de si curieux tableaux de son milieu. Avec Henry Baude et ses œuvres poétiques, il nous découvre le monde de la basoche et avec Arnould Griban, auteur du *Mystère de la Passion*, celui de la cathédrale, où florit le théâtre religieux.

D'autres poètes, moins connus, ont tenté les recherches de M. Pierre Champion : Michault Taillevent, Pierre Chastellain, Jean Meschinot, rude breton, Jean Molinet, rhétoriqueur. Tous, sous la plume du subtil historien, nous apparaissent vraiment tels qu'ils vécurent, le plus souvent pauvres d'argent et riches de rimes.

Nous serions étonné que cette *Histoire poétique* ne connût pas une belle destinée. Grâce à elle le lointain passé pleure, rit et chante jusqu'à notre oreille et nous surprend par l'imprévu, la grâce ou le pathétique de son accent.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Jeanne Galzy : *Les Allongés*, Rieder. — Lucien Fabre : *Rabevel*, Nouvelle Revue française. — Frédéric Rouquette : *La Bête errante*, Férenczi. — A. Kessel: *L'Équipage*, Nouvelle Revue française. — Henriette Charasson: *Grigri*, la Sirène. — Le Sage : *Gil Blas de Santillane*, mis à la portée des enfants, Delagrave. — Selma Lagerlof : *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson*, Delagrave. — Maurice Champagné : *Jean Pacifique*, Delagrave. — Blanchin : *Le roman de Louisette*, Delagrave. — Rachel de Ruy : *Bouquet de chansons*, Delagrave. — Lucie Paul Margueritte : *Les contes merveilleux de la Chine*, Nilsson. — Emile Zola : *Le Rêve*, Editions André.

Les Allongés, par Jeanne Galzy. Ceci est de la fièvre bien décrite et bien écrite, mais c'est de la littérature pour malades. Est-ce que les malades sont la meilleure partie de l'humanité ? j'aurai la cruauté de répondre : non. Un malade, conscient ou inconscient, est presque toujours un malfaiteur. Oh ! je sais bien que je vais soulever un mouvement d'indignation, car personne n'a le droit de dire ces choses-là. J'ai toujours pensé qu'il faut prendre tous les droits quand on tient une plume indépendante. Dans un temps où il faudrait, au contraire, développer le sens de la vie saine, il est pénible de respirer cette atmosphère d'hal-

lucination et de désespoir. Ceci déclaré n'enlève rien à l'art très réel et très délicat de l'auteur, mais on est déjà trop prévenu contre les écrivains, on leur attribue du génie comme on leur donnerait un brevet de folie et il serait nécessaire de réagir vis-à-vis des scientifiques toujours portés à voir le talent littéraire sous la forme de quelques tumeurs cérébrales. On ne peut faire aucun tort à Jeanne Galzy, elle est, depuis ses débuts, encouragée, protégée par le nimbe de *l'Académie française*, elle a fait un très bon livre de guerre intitulé : *La femme chez les garçons*, où l'on voit une personne très raisonnable remplacer l'instituteur par l'institutrice et se tenir de façon à imposer le respect à toute une turbulente jeunesse. Celui-là m'a beaucoup plu. *Les Allongés* me font peur. Je sais bien qu'ils sont tous très dignes de pitié, mais je ne crois pas que la pitié, serve à quelque chose dans leur cas. Et celle de Jeanne Galzy les magnifie selon son cœur. Sont-ils semblables à ces portraits d'intellectuels qui parlent tous, ou à peu près, la même langue, élégante et châtiée ? Maintenant, je ne comprends peut-être pas cette langue parce que je me porte bien. Alors il faut simplement avouer qu'il me manque quelque chose pour être à la hauteur de la situation : avoir passé par là ! *Les Allongés* représentent le prix *Femina Vie heureuse*. Au seul point de vue de l'écriture, ces dames ne se sont pas trompées. Quant à la maison de Berk-sur-mer, cela lui constitue une excellente réclame, quoi qu'on puisse dire. Une maison où l'on atteint un pareil développement littéraire est semblable à certain salon où, bon gré mal gré, il faut entrer pour obtenir les palmes de l'Institut sinon celles du martyre.

Rabevel, par Lucien Fabre. Par hasard je me trouvais dernièrement dans une librairie pour y consulter un catalogue. Je vis entrer un client plein d'enthousiasme qui demanda *le prix Goncourt*. On lui apporta les trois volumes revêtus de la robe d'innocence de la Nouvelle Revue française. Le client fit un tel haut-le-corps qu'il faillit me marcher sur les pieds. « Trois volumes à 16,75 ? Par ce temps de vie chère ! Vous vous fichez de moi ! » Et très dignement il s'en alla sans daigner se retourner sur l'accès de fou-rire qui s'était emparé de moi.

En effet, l'auteur va un peu fort. Zola faisait des séries de ce genre, mais il *détaillait* tout de même. M. Lucien Fabre est un ingénieur. Il doit bâtir solide et ne regarde pas au papier de

l'épure. J'ai lu *Rabevel*. Ça gagnerait certainement au raccourci. Je crois que l'auteur apprendra ce métier-là, car il est plein de bonne volonté. *Rabevel*, qui est le *mal des ardents*, c'est-à-dire qui est un passionné *avec excès* puisqu'il faut s'appuyer sur cette vérité, un peu première, de Pascal qu'il n'est pas de passion sans excès, commence par insulter ses parents, massacre des chats et des chiens, trompe des femmes (pas plus qu'un autre, moins passionné) et fait des affaires avec le tempérament d'un banquier véreux. Il se risque parfois dans les passions plus ou moins incestueuses. Il y a un pauvre caractère de femme : Angèle qui donne envie de pleurer sur la profondeur de la bêtise humaine, puis ça finit par la philosophie, le repentir d'un saint laïque. En enlevant la matière d'un volume sur les trois, je crois que personne ne s'en serait aperçu. C'est certainement mieux écrit que du Balzac et on ne s'explique pas pourquoi ça le fait tout de même regretter. « Trois volumes ! Par ce temps de vie chère ! » Je vois encore la tête indignée du client. On n'aime pas la grande production littéraire, en France !...

La bête errante, par Frédéric Rouquette. Un beau roman d'aventures que l'on sent vécu. Il s'agit du *Grand nord canadien* qui nous a donné déjà le *Grand silence blanc*, l'un des meilleurs ouvrages de l'auteur. Nous retrouvons *Tempest*, le chien, le traîneau et nous voyons évoluer : *Hurricane*, un autre brave animal. Cela vit, frémit, sent la lutte pour la lutte et quels beaux paysages on traverse. Peu d'amour, pas d'intrigue. Le sentiment est au fond du livre comme une fleur sèche entre les pages pour seulement teinter de pure mélancolie certains rêves qu'on s'efforce courageusement d'oublier. Qu'est-ce qu'on attend pour couronner celui-là qui ne tue ni chat ni chien, n'est pas un auteur ennuyeux et déborde d'une fière santé?...

L'équipage, par J. Kessel. Il est entendu que le roman de guerre nous fatigue, cependant quand il est bien fait, sincèrement écrit, sans parti pris d'aucune sorte, il intéresse autant que les autres. Cette histoire de l'aviateur au temps du danger est techniquement sobre, on aurait préféré ne pas y trouver le trop voulu scenario du roman d'amour, ces deux hommes, le mari et l'amant, épris de la même femme à double visage, mais il y a une étude du courage *sans le savoir* qui est un des meilleurs chapitres de l'œuvre et qui suffirait à la classer dans la bonne série des récits de 1914.

Grigri, par Henriette Charasson. Histoire d'un petit garçon qui pense de bonne heure comme un homme. Je crois que ces enfants là sont toujours destinés au malheur, mais ils ont naturellement droit à la légende qui s'empare d'eux et les place bien au dessus, justement, des enfants des hommes. Celui-là fut, en outre, l'un des héros de la grande guerre et rien de ce qu'il a fait ou dit, sous cette auréole de prédestiné, ne peut nous laisser indifférent.

— La librairie Delagrave met à la portée des enfants un *Gil Blas de Santillane* et ce ne sera pas le moindre des cadeaux à leur faire que ce curieux recueil d'histoires tout à fait dignes de leurs sourires étonnés. Puis voici : *Un bouquet de chansons*, par Rachel le Ruy, les vieilles chansons avec leur accompagnement musical. *Le roman de Louisette*, une idylle sous la terreur, *Jean Pacifique*, par Maurice Champagne, puis, de Selma Lagerlof, un merveilleux voyage à travers la Suède de *Nils Holgersson*, un enfant de 15 ans très entreprenant.

Mme Lucie Paul Margueritte, écrivain gracieux et malicieux, nous conte les histoires fantastiques de la Chine, chez Nilsson.

Ornée de très beaux dessins, gravures sur bois, de Gabrielle Faure, les éditions André publient *Le Rêve* d'Emile Zola qui est aussi un grand livre d'étrennes a offrir aux grandes personnes, mais il faudra se dépêcher pour obtenir ce volume qui sera vite très rare.

RACHILDE.

THÉATRE

ATELIER : *Voulez-vous jouer avec moâ?* pièce en 3 actes de M. Marcel Achard (19 décembre). — COMÉDIE DES CHAMPS ELYSÉES : *Knock* ou le Triomphe de la Médecine, pièce en 3 actes de M. Jules Romains. — Mémento.

Le théâtre de l'Atelier vient de prendre une revanche — et quelle revanche ! L'une des meilleures pièces jouées à Paris depuis cinq ans. En tout cas la plus allègre et la plus légère, un jeu de clowns bondissants et réfléchis, dans la grande lumière de la piste une fête pleine de grâce, des mots, des pirouettes ; des coups de pied au cu, et, pour finir, une longue et belle larme, une larme de jeunesse ! tombée sur le fin papier d'un cerceau, et le crevant sans bruit, ce tambour soyeux, que les gens du cirque portent devant leur poitrine, à la hauteur du cœur...

L'auteur est M. Marcel Achard, jeune écrivain dont le critique

du *Mercure* (1) disait, voici six mois : « Il y a chez ce jeune fol une part de génie. » Et j'ajoutais : « Les deux pièces que M. Achard a écrites en sa vingt-deuxième année annoncent un écrivain très exceptionnel, très original et qui honorera sa génération. » Cela fit sourire.

La gent généraleuse n'est pas tendre aux nouveaux-venus. A cela, mille raisons que l'on m'épargnera de répéter ici. Il est vrai que les hommes de mon âge se dépitent trop souvent contre les réussites précoces de ceux qui bientôt nous remplaceront au tableau noir du succès. En vérité, la génération littéraire à laquelle appartient Marcel Achard est exceptionnellement riche. Ces « Enfants du Siècle » se préparent à des carrières pleines d'honneur et de gloire. J'en sais dix qui nous aideront à vieillir en paix ; il y a, parmi eux, de ces hommes qui portent au front le Signe irremplaçable. Et, de tous, le plus surprenant et le mieux doué, c'est peut-être Marcel Achard. Sa pièce : « **Voulez-vos jouer avec moâ ?** » pourrait bien être un chef-d'œuvre. Le mot fut lâché, au soir de la générale, par le plus sévère des critiques parisiens. Je le reprends ici, ce mot effrayant. Mes lecteurs, si j'en ai, savent que je ne pratique pas volontiers l'hyperbole. Les vrais mots seraient : « événement théâtral », si les courriéristes et les agents de publicité ne les avaient galvaudés au point de les dénuer de toute signification. Et puis, disons le, certains ouvrages ont la résonance, le ton ou la lumière du chef-d'œuvre. Cela passe l'analyse et échappe au jugement. L'exégète le plus lucide ne saurait en venir à bout. Il y a des sources d'émotion que l'on ne capte pas. Cela est, voilà tout. En matière dramatique, cela se reconnaît au frisson des auditoires. Incontestablement la pièce de M. Marcel Achard a des parts de chef-d'œuvre, surtout au second acte. Cet auteur de vingt-trois ans a vaincu la résistance d'un public où l'on tient le Maurice Rostand de *la Gloire* pour un poète. Il a su arracher des cris, et même des larmes, aux généraleux les plus racornis. La soirée s'est achevée dans un triomphe, et d'autant plus émouvant que la plupart de ces applaudisseurs trépignants et infatigables n'étaient point venus en ce lieu pour fêter la jeunesse. On a vu pareille chose deux ou trois fois au théâtre depuis que Paris est redevenu Paris. Nous avons revécu là les beaux soirs du *Cocu magnifique*, du *Simoun* et de *Trois personnages*

(1) Voyez *Mercure de France*, du 1-VI-1923.

en quête d'auteur, avec au surplus ceci de beau et de consolant qu'un si entier succès porte M. Marcel Achard à son plan véritable, dans une génération qui compte un Jean Sarment, un Joseph Kessel, un Pierre Scize, un Jacques Natanson, un André Lang, un J.-J. Bernard, et qui peut pleurer dignement un Raymond Radiguet, mort à vingt ans, et dont le jeune tombeau referme sa dalle sur *un passé*.

Raconterai-je la pièce de M. Marcel Achard? Non. C'est une « entrée » de clowns; mais une entrée tantôt bouffonne et tantôt déchirante. Je vous entends : « Ce n'est point neuf, c'est Darzens et c'est Paul Adam, c'est la mélancolie « fin de siècle » des cirques au temps des manches à gigot et des rasepets mastic, c'est le fameux sonnet de Goudeau :

Le soir il salua debout la galerie
Clown élégant qui veut qu'au public on sourie
Puis pour aller dormir un peu se retira
Dans le logis hanté du spleen et des migraines ;
Il lorgna vaguement les étoiles sereines,
Et, quand il eut fermé sa fenêtre, il pleura.

C'est Laforgue et c'est le Chat-Noir, c'est, au Théâtre Montmartre, une survivance miraculeuse d'un temps où la littérature habitait Montmartre, c'est un spectre couvert d'un suaire pailleté... »

Eh bien, non ! Il s'agit (et je pèse les mots) de la réussite inopinée — et non point tardive — d'un écrivain débutant, dans cette entreprise vingt fois tentée, jamais accomplie: baigner de larmes le masque de carton sans lui ôter le pli du rire. On n'a cessé de rire, l'autre soir, à l'Atelier. Et cependant l'on s'en est allé pensif et troublé. Pas un seul couplet sensiblard, voire sentimental. La parade ne cessa, d'un bout à l'autre, son jeu dansant, bouffonnant et grimaçant; nul effort vers le vain « shakespearisme » des snobs et des doctrinaires. Le dialogue incomparable du second acte — et cette apostrophe que la Femme adresse au « Monsieur Loyal » de bois peint, et les retournements de situation et la mathématique même de l'ouvrage, tout dans cette pièce n'est que grâce et vigueur et souplesse, tout ressemble à un exercice d'écuyer, à un équilibre de fil-de-ferriste, à un saut périlleux d'acrobate. Ah! comme cette pièce a dû plaire à Gustave Fréjaville, à Legrand-Chabrier, à René Bizet, à Pierre Varenne,

à Mac Orlan ! Ah ! comme elle eût plu à Musset, à Heine, à Janin ! Qui a vu cette pièce ne se lasse point d'en parler ; qui a vu le Tout-Paris en cueillir chaque trait pour le vêtir de rires et de bravos se réjouit d'une soirée qui consacre un nom nouveau. Nous avons eu la joie de saluer une belle carrière et un radieux avenir. M. Marcel Achard doit être le Sacha Guitry de sa génération. Il lui suffira d'imiter Sacha en ce qui l'ennoblit à nos yeux : le travail.

§

Mais quel réveil ! Le lendemain je dus subir, à la Comédie des Champs-Elysées, une petite plaisanterie d'un auteur beaucoup plus célébré que M. Achard. Cela se nomme **Knock** et c'est la seconde pièce comique de M. Jules Romains. La première nous avait confondus. C'était un vaudeville de pédant ; encore était-ce un vaudeville ! Cette fois-ci, on nous mit en présence d'une comédie de mœurs, poussée vers la farce, par l'homme du monde le plus dénué de verve, de primesaut et d'entrain. Ah ! subir cette coulée de bitume comique après le torrent doré du jeune Achard ! Nous avions les oreilles encore pleines de ce texte où les mots sont brassés comme des louis, et nous voilà, à vau-de-route, jetés sous le flot opaque et pesant de l'imitation scolaire ! Sous les plaisanteries les plus drues de M. Achard, on retrouva toujours un poète ; les badinages de M. Romains n'égaient jamais les traits d'un universitaire disgracié.

M. Jules Romains fait preuve, il est vrai, de persévérance ; il s'obstine à croire que la lecture de Molière suffit à donner de l'esprit aux gens qui en sont congénitalement dépourvus. Il ne fait pas sourire ; cela l'étonne ; il récidive ; on demeure de bois ; il s'emporte. Il corrige le public ; il lui flanque, si j'ose ainsi parler, des annotations à l'encre rouge. Nous voilà tous punis ! Heureusement le professeur de notre quarantième année écrit de sa main les pensums qu'il nous inflige. Nous n'avons qu'à en entendre la lecture. C'est assez ; c'est trop.

Je sais que les amis de M. Jules Romains font un très grand cas de son comique fabriqué. Certaines gens éprouvent une gourmandise singulière : celle de l'huile de lampe. L'air du matin leur est insipide. Tout ce qui est transparent les blesse. Molière a raillé ces sots-là, qui sont de tous les temps, et, chose curieuse, ils prétendent aujourd'hui aimer Molière. Il est vrai qu'ils le pra-

tiquent, surtout par le truchement de Farrigoule. Si j'en voulais une preuve, je la chercherais dans le burlesque hommage rendu à l'auteur de *le Trouhadec* par ses admirateurs, dans une revue qui se nomme le *Mouton Blanc.* Un enthousiaste déclare que le rire de Romains « se gonfle, s'amincit, spirale, fait accordéon », ce rire est « d'un volume qui se spiritualise et se résout en sonorités que les dieux homériques n'ont certes pas soupçonnées ». Un autre, qui se nomme Ponge, dit de M. Romains : « Il parle à haute voix dans l'air léger. Il tient à la terre par les pieds. Il n'est pas soucieux. Sa demeure aux générations est une anfractuosité d'un confortable naturel. Frère jovial qui tient du père! » Mais la palme revient, bien sûr, à l'indépassable M. René Lalou : « A la lecture, la forêt empêchait de voir cette clairière... D'un coup de pouce, Benin présent ou Romains invisible combinent leurs assemblages, avec tant de prestesse que, parfois, nous entendons deux voix sortir du même cube... » M. Romains avale orgueilleusement ces bourdes, s'en gonfle le jabot — et pond un nouvel œuf. Je commence à me demander si le bel écrivain de *Mort de quelqu'un* et des *Quais de la Villette* n'est pas la victime de quelque mystification. Mais est-il besoin de prouver ce qui saute aux yeux? Qu'une telle perversion des facultés gélasines ait ses adeptes, je n'en disconviens pas : et ils sont assez nombreux pour assurer une apparence de succès aux pièces de M. Romains. L'art merveilleux du comédien Jouvet fait le reste. On ignore si Jouvet participe à l'illusion farrigoulique ; en tout cas, il sert les ouvrages de M. Romains avec un infatigable dévouement. Il ne les interprète pas, il les crée. Il a rendu le même service à d'autres auteurs, mais non point à un même degré. Ce n'est pas à nous de remercier ce grand artiste.

§

M. Jacques Copeau a joué, au Vieux-Colombier, une pièce dont il me disait, voici trois ans : « Je ne sais quand je l'achèverai ». C'est fait. Mais Copeau ne me réserve plus ses confidences. On a représenté **la Maison Natale** sans me prier à la cérémonie. Or, j'ai la faiblesse de croire que M. Jacques Copeau, s'il prend quelquefois ombrage de mes jugements, n'en fait point litière. Que faut-il donc penser, sinon que, nous excluant de son « service de générale », il préférait ignorer notre avis! Rien pour-

tant ne nous fera croire que Copeau sacrifiera jamais aux mœurs du boulevard. Il s'est toujours, à juste titre, flatté d'aimer les gens sincères. Faut-il imputer à modestie la surprenante mesure qu'il a dicté, cette semaine, à notre égard ?

Mémento. — Comédie Française : *Monna Vanna*, pièce en trois actes de M. Maurice Maeterlinck. — Théatre des Champs-Elysées : *Démonstration de l'Institut Gardjiethr* — Théatre National de l'Odéon : *L'amour vient après*, pièce en 3 actes de MM. Raymond Silva et Marcel Silvain ; *Un pauvre bûcheron*, pièce en 1 acte de Mme Léopold-Lacour. — Théatre des Arts : *L'ingrate*, pièce en 3 actes de M. Maurice Magre. — Maison de l'Œuvre : *L'autre Messie*, pièce de M. Soumagne.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le cinquantenaire de la Société française de Physique. — L'exposition de Physique et de T. S. F. (Grand Palais des Champs-Elysées). — Une conférence de H.-A. Lorentz.

La Société française de Physique a été fondée en 1873 par un groupe de savants, qui se proposaient de créer un foyer de discussion pour leurs travaux et, aussi, de fournir le moyen de se tenir au courant des progrès essentiels réalisés en France et à l'étranger.

Si nous nous reportons à cinquante ans en arrière, songeons qu'on ne connaissait alors ni les théories électroniques, ni les quanta, ni la relativité ; que l'atomistique passait pour une hypothèse ingénieuse, mais non pour une théorie certaine, imposée par l'expérience ; que le principe de Carnot était encore insuffisamment compris et qu'on ne sentait guère l'immense importance de la théorie électromagnétique de la lumière, que Maxwell venait de proposer.

On s'essayait à peine à produire du courant électrique autrement que par des piles et on ignorait la plupart des applications pratiques de l'électricité : éclairage, fours, moteurs, T. S. F., rayons X. On ne savait pas se servir de l'explosion de l'air carburé comme source de force motrice dans les automobiles, les dirigeables et les avions. Certes, on croyait possible de liquéfier l'air, mais on ignorait toute technique capable d'y parvenir. Ni la photographie instantanée, ni par suite le cinématographe n'étaient inventés.

§

Il est bien difficile de démêler la part des idées théoriques dans ce formidable bouleversement industriel, mais, ce qu'on peut affirmer, c'est que la Société française de Physique fut, depuis sa fondation, le centre des recherches poursuivies dans notre pays. Elle compta parmi ses membres honoraires : Regnault, l'expérimentateur minutieux ; Fizeau et Cornu, dont on connaît les travaux d'optique ; les savants anglais Joule, Rowland, Stokes, Kelvin, Rayleigh, ... ; le chimiste Berthelot ; les mathématiciens Joseph Bertrand et Henri Poincaré. Parmi les membres honoraires vivants, il convient de citer surtout : J.-J. Thomson et H.-A. Lorentz, les fondateurs de la théorie électronique ; Marcel Brillouin, professeur au Collège de France ; Gouy, professeur à la Faculté des Sciences de Lyon. Il faut souhaiter que, faisant taire des scrupules déjà trop prolongés, la Société admettra bientôt dans son sein Albert Einstein, le plus grand physicien de notre temps.

Soit au cours de ses séances bimensuelles, soit pendant les expositions qui ont lieu tous les ans à Pâques, la Société de Physique reproduit des expériences intéressantes et nouvelles. Elle publie *le Journal de Physique*, la plus importante des publications françaises concernant ces questions. Dans une première partie paraissent les mémoires originaux ; une autre partie comprend le résumé des communications présentées devant ses membres ; enfin, une dernière est constituée par une Revue bibliographique, à laquelle collaborent une soixantaine de physiciens et où nous analysons les mémoires de divers périodiques français et étrangers. Est-il utile de faire remarquer que cette revue bibliographique est un instrument de travail indispensable pour quiconque veut suivre au jour le jour les progrès accomplis par la physique, soit dans un but de recherche personnelle, soit dans un but de documentation ou de simple curiosité scientifique ?

La Société française de Physique a aussi fait paraître, dans ces dernières années, les *Œuvres de Pierre Curie*, les conférences qu'elle a organisées sur *La Constitution de la Matière* et sur *Les Progrès de la Physique moléculaire*. Elle a mis sur pied un fort utile *Recueil de Constantes physiques*, ne comprenant pas moins de 750 pages, et que nous tenons à jour au

moyen des *Tables annuelles internationales de Constantes et Données numériques*. Récemment, elle a patronné les *Conférences-rapports de documentation sur la Physique*, qui sont ensuite publiées en librairie et sur lesquelles j'aurai certainement l'occasion de revenir dans des chroniques ultérieures.

Telle est la féconde activité déployée par les physiciens français. Et leur Société a tenu, pour commémorer dignement son cinquantenaire, à mettre le grand public au courant de ses efforts en organisant, avec le concours des grands groupes d'industriels français, l'**Exposition de Physique et de T. S. F.** qui s'est tenue au Grand Palais des Champs-Elysées durant le mois dernier et qui a permis aux visiteurs de pénétrer pendant quelques instants dans les laboratoires scientifiques.

§

Il est naturellement impossible, en quelques lignes, de donner une idée de tous les appareils exposés et de toutes les expériences reproduites ; nous devons nous borner à l'essentiel. Langevin nous montre la production d'ondes ultra-sonores (1) par excitation pyroélectrique d'une lame de quartz en résonance ; je rappelle que c'est en se basant sur ce principe que fut mise au point, pendant la guerre, une technique permettant de déceler les obstacles maritimes et, en particulier, les sous-marins ennemis. Hollweck expose sa lampe à trois électrodes de grande puissance, en fonctionnement au poste radiotélégraphique de la Tour Eiffel et dont le dernier modèle émet 80 kilowatts (courant redressé). Citons encore : un spectrographe pour rayons X et pour rayons β avec les spectrogrammes obtenus par Maurice de Broglie, un électrodynamomètre absolu d'Amédée Guillet, le néphélémètre de Chéneveau, le spectrographe et le spectrophotomètre de Féry, les spectres de vapeur pris par Victor Henri, l'appareil pour la mesure de la vitesse de combustion des poudres (de Watteville), les gels d'acroléine (Moureu) réalisant l'isolement pendant des semaines d'un électroscope à feuilles d'or dans le vide, l'hystérisigraphe pour étudier la viscosité magnétique (Institut de Physique de Strasbourg), un appareil pour la métallisation des grandes surfaces par projection cathodique, un appareil pour compter les

(1) De longueurs plus petites que les ondes sonores habituelles et auxquelles l'oreille humaine est complètement insensible.

atomes par numération des particules α et β émises par les radio-éléments, un œuf métallique tournant sur sa pointe dans une cuvette au moyen d'un champ magnétique de Tesla... A signaler aussi, dans des domaines fort différents, l'exposition du Laboratoire d'Essais du Conservatoire des Arts et Métiers, les appareils de cours présentés par l'Union des Physiciens (groupement de professeurs d'enseignement secondaire et primaire supérieur), les photographies et spectrographies du soleil dues à l'Observatoire d'Astronomie physique de Meudon et les théories et expériences sur le volcanisme (Emile Belot).

§

L'exposition de science pure était groupée au centre de la nef du Grand-Palais et n'en occupait d'ailleurs qu'une partie relativement restreinte. Elle voisinait avec « la Marine nationale », avec « l'Artillerie », avec « la Radiotélégraphie militaire » et aussi avec les stands des industries les plus diverses, qui ont un lien plus ou moins étroit avec la Physique. Les éditeurs spéciaux mettaient sous nos yeux les plus récents ouvrages scientifiques et techniques. Le matériel téléphonique et radiotéléphonique voisinait avec les maisons d'électricité médicale et avec les fabricants de tubes à rayons X. Une section d'acoustique montrait comment on fabrique un instrument de musique et comment on en étudie les qualités, comment, d'un simple disque de laiton, on fait un cor de chasse ou un trombone. Les constructeurs exposaient des disjoncteurs pour 150 kilovolts et des traversées de murs pour 500 kilovolts : ce sont là des tensions vraisemblablement supérieures à celles qui prennent naissance dans l'atmosphère au cours des orages. La section d'optique avait amené des pièces de verre gigantesques, des objets incassables lorsque, en les sortant d'un four, on les plonge dans l'eau froide ; on a présenté des lampes à incandescence de 20.000 bougies, et des projecteurs sillonnaient continuellement l'espace ; le soir, s'allumaient une multitude de lampes, d'arcs, de tubes luminescents, au mercure et au néon. Une exposition rétrospective de l'éclairage faisait assister aux progrès réalisés depuis le réverbère à bec papillon de 1840. Enfin, dans le domaine des attractions, un champion de la plongée pénétrait dans un aquarium géant pour découper, sous l'eau, des plaques de blindage au chalumeau oxyacétylénique ;

un cinéma faisait dérouler des films scientifiques, tandis que de nombreux concerts phonographiques et radiophoniques avaient été organisés, de sorte que les auditions par hauts parleurs ne se gênassent pas mutuellement.

Nous devons donc être reconnaissants à la Société française de Physique d'avoir, par l'exposition de son cinquantenaire, favorisé la liaison, toujours difficile à obtenir, entre la science et l'industrie.

§

Plusieurs conférences avaient été prévues, sans parler d'une solennité, en présence des pouvoirs publics et, par suite, sans grand intérêt. Il convient au contraire d'insister sur l a conférence faite le 10 décembre 1923 sur l' « ancienne mécanique et la nouvelle », par l'illustre savant hollandais H.-A. Lorentz, le principal précurseur d'Einstein. Après avoir rappelé les résultats essentiels de la relativité, surtout en ce qui concerne l'onde lumineuse, Lorentz insista sur la théorie des quanta (ou grains d'énergie), auprès de laquelle « la théorie de la relativité est très innocente», puisque les quanta nous contraignent à abandonner la notion de continuité « que nous aimions tant ». L'allocution finale du président de la séance, un mathématicien, donna malheureusement l'impression qu'il ne se rendait suffisamment compte, ni de l'importance des idées émises, ni de la valeur exceptionnelle du grand savant qui était notre hôte.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Karl Marx : *Le Capital*, tome I, *Le procès de la production du capital*, avec introduction de Karl Kautsky, traduction Molitor, Alfred Costes. — G. Zinoviev: *L'Internationale communiste au travail*, Lib. de l'Humanité. — Boukharine et Préobrajensky : *A. B. C. du communisme*, Lib. de l'Humanité. — Pierre Paraf : *Le syndicalisme pendant et après la guerre*, Edit. de la Vie universitaire. — Et. Martin Saint-Léon : *Les deux C. G. T. Syndicalisme et Communisme*, Plon. — Mémento.

Un éditeur hardi secondé par un traducteur zélé entreprend de nous donner la collection des *Œuvres complètes* de Karl Marx et c'est le premier volume du livre sacré, *Das Kapital*, qui vient de paraître : **Le Capital, I, Le Procès de la production du capital.** Accourez, voici le buffle, le buffle des buffles, tous les autres sont des bœufs, lui seul est le buffle !

Il n'y a peut-être pas dans l'histoire des idées d'aventure plus ahurissante que celle de Karl Marx. Cet homme-là n'écrit que des niaiseries ou des faussetés, on ne peut tirer de son fatras un atome de bon sens ou d'exactitude, et pourtant il a marché toute sa vie dans un tohu-bohu de cymbales retentissantes et de sistres acclamateurs, et aujourd'hui encore on ne fait qu'entendre de bons nigauds comme le sieur Karl Kautsky, dont le traducteur zélé, M. Molitor, nous donne par-dessus le marché *l'Introduction à l'ensemble du marxisme*, traiter Karl Marx de génie, de géant de la pensée et autres coups de tam tam! Le phénomène a de quoi stupéfier, et certainement il n'y a jamais eu rien de semblable dans le monde des poètes, des artistes ou des penseurs.

C'est que d'abord poètes, artistes et penseurs ne remuent pas le même genre de passion que les agitateurs révolutionnaires (qu'on pense à ce que représente le Grand Soir pour certaines âmes crevant d'envie, de haine et de soifs variées) et qu'ils sont vite appréciés à leur valeur propre par leur public, tandis que les économistes-sociologues peuvent s'environner de nuages plus obscurs que ceux de Zeus lui-même, si bien que de l'un à l'autre on se chuchote : Ah ! ce Karl Marx ! quel homme ! quel génie ! quel dentiste ! mais que personne ne s'avise d'aller y voir et de lire ce *Kapital* qui est bien la chose la plus fastidieuse, même à travers la traduction clarifiante de M. Molitor, qu'on puisse rêver !

Voici en deux mots, car, hélas, la place m'est mesurée, en quoi consiste ce marxisme qui fait baver d'admiration et d'autre chose moins inoffensive tant de sots. Karl Marx est parti de cette observation que la valeur marchande n'est pas la même chose que la valeur d'usage, ou, pour parler plus clairement, que le producteur vend l'objet plus cher qu'il ne lui a coûté à produire, et c'est *le procès de la production* qu'instruit ce premier volume. Le prix de vente comprend non seulement le prix de la matière première, de l'amortissement, de l'outillage, de la main-d'œuvre et des frais généraux, mais encore un profit net, un bénéfice ; or, que représente ce bénéfice ? Ici c'est la grande découverte de Karl Marx, et que s'ouvrent toutes les oreilles d'entendement ! ce profit net représente une partie du travail ouvrier escamoté et volé par le producteur. D'où légitimité de la haine de l'ouvrier,

de la lutte des classes, de la révolte et du chambardement général.

Et voilà pourquoi votre fille est muette.

L'explication est vraiment plus simple et plus calme ; le bénéfice représente le service rendu à l'acheteur, et parfois la vivacité du désir de l'acheteur d'avoir l'objet ; et il n'y a là ni escamotage, ni vol, ni reprise directe. J'achète quelques morceaux de bois et de fer avec lesquels je confectionne une pelle, cette pelle sera beaucoup plus utile à son acheteur que les préalables morceaux de fer et de bois, il est donc très compréhensible qu'à leur valeur et à la valeur de ma peine se joigne une petite somme représentant le service que je rends. Toute l'erreur fantastique de Karl Marx vient de ce qu'il a oublié le service et n'a vu que le travail, et qu'il ne s'est pas douté que le travail sans service ne valait rien du tout (donneriez-vous un liard pour un bonhomme qu'on vous dit faire des exercices d'acrobatie dans sa chambre ?) et que le service sans travail vaut quelquefois beaucoup (tel renseignement, telle signature valent de l'or au propre et au figuré). Et avec cette simple remarque de bon sens évident s'écroule toute la montagne de sophismes, de sottises, de mensonges et de haines qu'est le marxisme !

Ceci ouvrira-t-il les yeux aux milliers de primaires qui se disent marxistes et aux millions de braves gens qui votent pour des candidats marxistes ? Je n'ose le croire : je n'écris pas d'ailleurs pour eux, cette chronique étant non de pratique électorale, mais de science sociale. La science sociale est une chose et le marxisme, n'étant qu'ignorance et négation du social, en est une autre. Il est seulement désolant de voir un pays qui, même au point de vue socialiste, a produit des Fourier, des Saint-Simon et des Proudhon s'enticher d'un cuistre fielleux et haineux comme Karl Marx ; je ne nie d'ailleurs pas son habileté politicienne, ni son génie d'intrigue, ni son action sur les foules, je nie seulement sa valeur intellectuelle et morale ; comme homme, ce ne fut qu'une force d'envie, de discorde, et de destruction ; comme savant et penseur, ce ne fut qu'un esprit faux, étroit et nul. Que ceux qui l'admirent continuent d'ailleurs à l'admirer, ils auront droit aux mêmes guirlandes de fleurs voilà tout. Un marxiste ne peut être qu'un ignorant, a grand chance d'être un fanatique, et n'en a aucune d'être une belle âme ; si cela le satisfait, tant mieux pour lui !

§

De la théorie passons à la pratique, j'entends à l'actualité. Où en est le marxisme? Ici la *Bibliothèque Communiste* nous donne deux livres intéressants, l'un de G. Zinoviev, **L'Internationale communiste au travail**, qui relate les travaux du VI[e] Congrès, tenu à Pétrograd, à la fin de 1922, l'autre de Boukharine et Préobrajensky: **L'A. B. C. du Communisme**, qui contient d'abondants détails sur l'édification du communisme soviétique. Mais ce dernier livre, écrit en 1919 ne répond plus du tout à la réalité présente; actuellement le bourgeoisisme le plus capitaliste a reparu en Russie, et le communisme n'y existe que sous la forme de la menace à chaque instant d'une descente de la Tcheka; comme notre Directoire était un régime d'anarchie tempérée par la violence, le marxisme soviétique est un système de mercantilisme corrigé par le banditisme. On peut juger de l'arbre par les fruits comme des fruits par l'arbre.

En France, nous venons d'avoir sur la même question deux livres remarquables, **le Syndicalisme pendant et après la guerre**, de Pierre Paraf, et **les deux C. G. T. Syndicalisme et Communisme**, de Martin Saint Léon. Ce dernier auteur, qui est un des maîtres de la matière, montre comment le véritable communisme marxiste est descendu au rôle de simple marmite à la Ravachol; personne n'y voit plus la panacée des maux sociaux et la clé du futur Paradis humain, mais seulement un drapeau, un dogme, un cri de guerre. Les ouvriers eux-mêmes, chez nous, ont le bon sens de s'en rendre compte; c'est à peine si 160.000, nous dit-on, cotisent à la C. G. T. U. Ajoutez-y de 4 à 500.000 qui cotisent à l'ancienne C. G. T. laquelle, en dépit de son assagissement, reste encore pas mal infectée de marxisme; cela fait donc environ 600.000 ouvriers embrigadés, et parmi eux combien de moutons de Panurge! sous la bannière de la Lutte des classes. Or il y a 12 millions d'ouvriers en France. Cela seul montre la médiocre importance du marxisme chez nous. Mais médiocre importance ne veut pas dire insignifiance, ni surtout innocence au sens étymologique des mots. Le bien-être, la paix et le bonheur social ne seront réalisés, chez nous et ailleurs, qu'exactement dans les proportions où tous, ouvriers, patrons, consommateurs, publicistes et syndicats formés par eux, nous nous

dégagerons de la folie marxiste. Il n'y a de salut que dans l'individualisme et l'association libre, c'est-à-dire d'une part dans le travail, la conscience et l'épargne, d'autre part dans la concorde, la synergie et la coopération. Or le marxisme cher à nos C. G. T et C. G. T. U. est précisément le contraire de tout cela.

Mémento. — *Une doctrine administrative*, Bruxelles. Cet opuscule est l'adaptation à l'usage du personnel du Ministère de la Défense nationale de Belgique des idées exprimées par M. Henri Fayol dans ses ouvrages dont il a été parlé ici, et qu'il a exposées à nouveau dans une *Conférence* prononcée au *Deuxième Congrès des Sciences administratives*, Bruxelles, Imp. Goamaere. — Ces publications, auxquelles on peut ajouter une autre *Conférence* dactylographiée du même auteur sur l'*Administration industrielle et générale* prononcée à notre Ecole supérieure de guerre et un Rapport imprimé sur la *Réforme* administrative des P. T. T., seront rapprochées avec fruit du grand *Rapport* de la *Commission des Réformes* présidée par M. Louis Marin que vient de publier en annexe notre *Journal officiel* du 10 décembre. Voilà qui est autrement sérieux et pratique que les calembredaines du sieur Karl Marx ! — Dans le dernier numéro de la *Revue des Etudes coopératives*, le patriarche vénérable de la Coopération, M. Charles Gide, donne des renseignements un peu mélancoliques sur les Coopératives de production ; ces sociétés n'ont pas donné grand chose jusqu'ici et celles qui ont le mieux réussi n'ont pu élever les salaires de leurs membres que de 6 o/o, taux vraiment faible, mais comme le dit M. Gide, c'est déjà quelque chose d'avoir donné à un certain nombre d'ouvriers un peu de dignité, de tranquillité et de satisfaction. — Dans la *Paix par le Droit* de novembre, un échange de lettres intéressantes entre M. Ch. Bruston, doyen de la Faculté de théologie de Montauban, et M. Charles Richet qui est un bien grand savant, mais un bien médiocre ironiste. — *Les Fondements d'une politique familiale*, Edit. Spes, 17 rue Soufflot. On lira avec intérêt ce compte rendu de la 2e session des *Etats généraux des Familles de Fannce* (un titre d'ailleurs assez mal venu) au moment où notre Parlement semble s'orienter enfin dans la voie du vote féminin et du vote familial. Même s'ils ne réalisent pas tout ce qu'on attend d'eux, les remèdes proposés par le *Comité d'études familiales* donneront toujours de meilleurs résultats que la panpaillardise (Pan ! ton nom redoublé est d'un heureux augure, a dit un souriant poète) prônée dans leur livre, l'*Amant légitime*, par M. Georges Anquetil et Mme Jane de Magny, héracléenne championne du droit à l'amour intégral et perpétuel et près de qui la Lampito de Lysistrata ne serait qu'une femme au tempérament très chétif.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Les économies budgétaires. — La question des économies budgétaires est pour la France une question de vie ou de mort. La guerre a causé tant de destructions et l'après-guerre immédiate a exigé tant de réparations qu'une énorme crise économique mondiale en est résultée d'où l'on ne pourra sortir que par l'ordre, le travail et l'épargne. La France a fait ici le possible, mais peut-être n'a-t-elle pas fait tout son possible. Des pays comme l'Angleterre et les Etats-Unis ont montré plus de décision virile, et d'autres comme l'Italie et l'Espagne ont puisé dans le danger social couru un sursaut d'énergie dont on commence à voir les heureux résultats. Nous devrions faire comme eux tous un effort décisif et réduire au strict minimum nos dépenses, source de notre gêne générale, de notre change lourd, de notre monnaie légère, et de notre vie chère qui pèse sur toute notre économie nationale.

Le Parlement et le Gouvernement ont eu cependant la vision nette de ce qu'il fallait faire et la *Commission extraparlementaire des réformes*, créée par le décret du 3 août 1922 et confirmée par l'art. 102 de la loi de finances, a ambitionné d'accomplir pour la France l'œuvre étonnante réalisée par la Commission Geddes en Angleterre. Comme de son côté l'*Union des Grandes associations* a créé une *Commission d'études d'économies* composée de personnalités très compétentes, M. Henri Fayol entre autres, on peut espérer que de leur double travail résultera un plan de réformes administratives dont s'inspirera le Parlement. Pour l'instant, le *Journal officiel* du 10 décembre vient de publier le *Premier Rapport* de la *Commission extraparlementaire,* document substantiel de 68 pages compactes à trois colonnes, portant les signatures de son président, M. Louis Marin, et de ses membres, deux parlementaires, M. le sénateur Maguy et M. le député Brousse, et deux hauts fonctionnaires, M. le procureur général près de la Cour des Comptes Bloch et M. le conseiller d'état Tirmann et c'est de ce travail d'une importance vraiment considérable qu'il sera question ici.

Notre budget est de 23 milliards et demi de dépenses, dont 12 milliards afférents au service de la dette publique qui sont intangibles si on ne veut pas faire banqueroute ; restent donc 11 milliards et demi représentant les dépenses des services publics.

Quelles économies peuvent être faites ici ? Il est facile de répondre : la moitié ou les trois-quarts ; en réalité rien n'est gratuit, et un Etat moderne ne fonctionne pas sans de nombreux, délicats et variés rouages qui coûtent cher. En outre les personnes qui ont la charge de ce fonctionnement affirment, non seulement de bonne foi, mais encore de bonne raison, que les services marchent avec juste le personnel qu'il faut. Il est vrai que ces messieurs sont orfèvres et que les dernières pages du Rapport ne dissimulent pas le peu de concours que la Commission a trouvé dans le haut personnel administratif. « L'administration, y est-il dit, a manifesté officiellement la résistance la plus passionnée à toute tentative de réforme ; la plupart des chefs de services ont usé de tous les moyens, refus péremptoires de renseignements, renseignements incomplets ou inintelligibles, réponses à côté, délais répétés pour fournir le moindre chiffre, protestations malsonnantes, campagnes de presse organisées ; beaucoup même, malgré les lettres ou les injonctions de leurs propres ministres, se sont refusés à toutes réponses. » Heureusement, cette mauvaise volonté déplorable n'a pas arrêté la Commission et elle a pu mettre sur pied un plan de réformes profondes qui, outre l'avantage de rajeunir et moderniser notre administration, offre celui de réaliser un total d'économies, pour le premier échelon, de 650 millions, « économies permanentes, immédiates, chiffrables et directes », suivant ses propres expressions (1).

Peut-être trouvera-t-on que 650 millions, ce n'est pas grand chose sur 11 milliards et demi, et que le bouleversement des services court risque de causer d'autres frais peut-être pires. Mais c'est avec des raisonnements de ce genre que l'on s'oppose à toutes les améliorations. Si réellement on peut diminuer de 650 millions le coût de nos services administratifs, on serait criminel de ne pas le faire. D'autant qu'il ne s'agit là que d'un premier échelon et que le second sera sans nul doute plus fructueux. La Commission, en effet, n'a examiné jusqu'ici que des rouages d'administration, elle n'a pas commencé la série des exploitations industrielles de l'Etat; or c'est là qu'on pourra faire des coupes sombres. Aucune de ces exploitations n'est défendable, aucune ne boucle

(1) Les économies chiffrées par le Rapport ne s'élèvent qu'à un peu plus de 250 millions ; celles non évaluées doivent donc représenter 400 millions ; on eût aimé en avoir le détail.

son budget, toutes sont des tonneaux des Danaïdes. Au surplus l'Etat n'a pas à faire de l'industrie, ni du commerce, ni de l'agriculture, ni des transports; il devrait passer son réseau de chemins de fer à une Compagnie fermière, ses arsenaux et ses manufactures à des organismes privés ; même Sèvres et les Gobelins devraient être des entreprises libres, et ici les idées de M. Fayol et de M. Favareilles compléteraient fort bien celles de M. Marin et de ses collègues.

Bornons-nous donc, pour l'instant, aux services examinés par la Commission des réformes. Le plan de son Rapport est savant, mais compliqué, et peut-être sera-t-il plus clair pour le lecteur de prendre l'un après l'autre les départements ministériels dont elle s'occupe, en les groupant en trois grandes catégories, ceux du dehors, ceux du dedans et celui des finances qui permet aux uns et aux autres de fonctionner.

Les ministères de l'extérieur ne sont traités qu'incidemment. Le Rapport ne parle ni des Affaires étrangères, ni des Colonies, ni des Douanes, et pour la Guerre et la Marine, il se contente de quelques indications : passage à la Guerre de certains services de la Marine (gendarmerie maritime et fabrications) et aux services civils de certains organismes militaires (service de santé, des prisons, des achats de remonte), fusion également de certains services de guerre. Ce qui est plus important, c'est une autre indication : renouvellement des administrations militaires par les enseignements de la guerre, qui commence par proposer la réduction à 14 du nombre des corps d'armée. Mais tout ce qui touche à la défense nationale est délicat ; il faudrait que l'œuvre de compression de crédits fût faite par les grands chefs ou tout au moins d'accord avec eux; s'ils voulaient s'atteler à la besogne sérieusement, c'est par dizaines et peut-être centaines de millions qu'on pourrait chiffrer ici les économies.

Les ministères de l'Intérieur devraient être ramenés à trois principaux, celui de l'Economie nationale qui remplacerait Agriculture, Commerce, Travail, Hygiène, et qui pourrait s'adjoindre les Colonies, celui des Communications qui se substituerait aux Travaux publics et Sous-Secrétariats annexes, Marine marchande, Aéronautique, Postes et télégraphes, celui de l'Ordre public, c'est moi qui propose cette étiquette, qui correspondrait à la Justice, la Police, et l'Intérieur. A part resterait l'Instruction publique dont

la transformation en fédération d'organes autonomes serait si désirable. Sur tous ces domaines, le Rapport Marin propose des réformes très intéressantes : suppressions d'organismes ou d'échelons, fusions ou extensions, décentralisations et simplifications. La place manque pour exposer et discuter ces projets. Je me contente d'indiquer que, pour l'organisation judiciaire, tous les tribunaux d'arrondissement sont supprimés et qu'un seul tribunal à juge unique suffira pour chaque département (à condition, ajouterai-je, que ce juge soit itinérant et aille une fois par mois siéger aux anciens tribunaux, et aussi qu'il siège flanqué de deux jurés assesseurs fixant avec lui le point de fait et lui laissant le point de droit); les Cours d'appel sont réduites de 27 à 20 (pourquoi pas à 7 seulement?) et les chambres de 5 conseillers à 3 (pourquoi pas, ici aussi, le juge unique avec les deux jurés assesseurs?) Pour l'organisation pénitentiaire, toutes les prisons d'arrondissement sont supprimées, ce qui est très approuvable; ah! si l'on pouvait remplacer la prison elle-même par une peine à peu près instantanée et par conséquent n'entraînant aucun frais, mais le chat à neuf queues n'est pas dans nos mœurs. Pour l'organisation policière, le rapport prévoit toute une réforme de nos services techniques ainsi que de la gendarmerie. Et d'autres condensations analogues sont prévues : pour les conseils de préfecture, supprimés et remplacés par quelques conseils régionaux; pour les sous préfectures supprimées; pour les services départementaux de l'enseignement, des postes, des eaux et forêts, pour nos innombrables subventions supprimées ou revisées. Vraiment aucun champ de bataille n'aura été plus jonché de cadavres! « De morts et de mourants cent montagnes plaintives... »

Le Rapport ne traite que très brièvement du groupe des services financiers qui cependant sont très lourds ; les frais de régie dans notre budget actuel s'approchent de 1200 millions; si nos besoins d'argent étaient moins énormes, nous pourrions nous contenter de quelques sources d'impôts très simples et qui n'exigeraient que des frais de perception minimes. Comme il y aurait à dire également sur notre système de trésorerie, sur notre marche si lente au rétablissement de la monnaie d'or, sur notre régime des pensions! La loi qui vient d'être votée, très généreuse pour les bénéficiaires, sera bien onéreuse pour les contribuables, d'après le *Journal des Débats* du 16 décembre elle finira par coûter 1600

millions quand elle battra son plein. C'est de la pure folie, et si le Parlement continue à agir ainsi, ce sera à désespérer de lui pour nous sauver !

Comme on le voit, la question des économies est la plus difficile qui soit. Chacun en demande, mais personne ne veut celle qu'on lui propose, et tout le monde accepte au contraire des dépenses nouvelles, quand il ne les exige pas ! Tous les partis politiques sont fautifs, les socialistes surtout, c'est leur métier ! mais également les républicains de gouvernement que le spectre des élections prochaines bouleverse comme les autres. Si, comme il y a lieu de l'espérer, la prochaine Chambre ne diffère pas sensiblement de celle-ci (on peut s'attendre à quelques socialistes de plus, mais ça ne changera pas la majorité), elle devra dès le début s'atteler à ce problème capital des économies, et si elle craint de ne pas pouvoir le résoudre, qu'elle aie le courage de nommer le Dictateur aux économies qui nous sauvera !

SAINT-ALBAN.

VOYAGES

Laurent-Vibert : *Routiers, Pèlerins et Corsaires aux Echelles du Levant*, Georges Crès. — Yvonne Lenoir : *Croquis Vénitiens*, E. Leroux. — Moussa du Courthial : *Ma petite Bolchevique*, Aux deux Collines, Lyon.

Augier, Ghislain de Busbec, qui fut une physionomie importante de la cour de Vienne sur la fin du XVIe siècle et au commencent du XVIIe, fut aussi un humaniste et un écrivain curieusement informé des choses anciennes comme de la politique de son temps. C'est un personnage remarquable que M. R. Laurent-Vibert a étudié au début d'un volume intéressant : **Routiers, Pèlerins et Corsaires aux Échelles du Levant**, publié par la librairie Crès.

Busbec accompagna en France la jeune reine Elisabeth, qui épousa Charles IX, et se trouva ensuite au mariage de Philippe II avec Marie d'Angleterre. Il fut ensuite envoyé par l'empereur pour négocier avec les Turcs ; reçu par Soliman, il revint à Vienne et renvoyé de nouveau, il fut longuement détenu par la cour de Constantinople qui lui assigna un séjour dans l'île des Princes. C'étaient les mœurs du temps et Busbec qui devait faire ainsi un long séjour en Turquie a consigné dans ses lettres de curieuses observations sur le pays, les êtres, les événements de cette période. Puis, c'est l'anecdote de l'ambassadeur de France,

M. de La Vigne, faisant libérer des prisonniers espagnols du Sultan, le ravage de la peste sévissant à Constantinople et au cours de laquelle Soliman fit détruire les instruments de musique, prohibant le vin « sous peine de plomb fondu versé dans la gorge ». Busbec finit par revenir, un traité ayant été conclu avec les Turcs ; et plus tard, de retour à Paris, il fut mêlé au mouvement littéraire qui évoque les noms de Balzac, Ménage, etc.

Avec la mort de Mazarin commence le gouvernement personnel de Louis XIV, tandis que se déroulent les tragédies de la cour de Constantinople. Un moment on pensa que les Turcs allaient attaquer Malte où des secours furent dirigés, mais seules l'île de Crète et Candie se virent assiégées. Si la France fournit durant cette longue période des forces pour combattre l'Islam comme au temps des Croisades, ce ne fut jamais le gouvernement qui déclara la guerre, même lors de l'expédition contre les barbaresques d'Alger ; et Louis XIV évita toujours de se fermer les portes de l'Orient.

Le Roi, qui jouait le double jeu de négocier avec les Turcs tout en envoyant sa flotte les combattre, devait finir par s'arranger avec eux, — en somme pour l'intérêt commun. De curieux détails sont donnés au reste sur le siège de Candie où les Turcs auraient fait usage de gaz asphyxiants et l'on mentionne même un premier essai de « tank ». Mais M. Laurent-Vibert a surtout fourni de précieuses indications sur la politique de Louis XIV à cette époque et l'avantage qu'il sut tirer des circonstances.

Le volume donne encore un très intéressant récit des aventures de Louis Marot qui fut esclave à Tripoli et finit par commander les galères fastueuses du roi très chrétien ; et un des derniers chapitres du recueil parle de Peiresc, un des savants les plus remarquables du XVIIe siècle, — dont l'Institut, il y a quelque vingt ans, s'occupait de publier la correspondance. Le volume de M. R. Laurent-Vibert est en somme intéressant ; c'est de l'histoire anecdotique, — toujours amusante et qui sert fréquemment à éclairer l'histoire générale, — tout en ayant, d'ailleurs, parfois, beaucoup plus d'intérêt.

§

Les Croquis Vénitiens de Mme Yvonne Lenoir donnent d'intéressantes notations de tableaux, sur le décor, les aspects, la population de la vieille cité de l'Adriatique. C'est la physiono-

mie des lagunes, les bateliers et les gondoles, le campanile de Saint-Marc, le Palais des doges. Plus loin, il est parlé du jardin, des grilles de la ville, des dentelles, du musée Conea où dort le passé fastueux et batailleur de Venise ; enfin, ce sont les églises : San Giorgione, San Lazzaro. Mme Yvonne Lenoir a très heureusement donné ses impressions avec d'intenses et rapides notations qui sont agréables à connaître.

§

Une autre histoire curieuse est celle que raconte Mme Moussa du Courthial : **Ma petite bolchevique**, qui donne des aperçus pleins d'intérêt sur l'état nouveau de la Russie. Mme Moussa du Courthial se trouvait à Porto-Rico lorsqu'elle dut se mettre en route pour regagner l'ancien empire des tsars dont elle est originaire.

Elle quitta Porto-Rico pour New-York sur un navire qui marchait tous feux éteints, — on était encore aux beaux jours de la guerre mondiale, — et en route on fit faire aux passagers « des répétitions de naufrage », avec emploi de ceintures *ad hoc* dont ils se durent affubler. A New-York, on attend le maréchal Joffre et toute la ville est en fête ; mais l'auteur poursuit sa route vers l'Ouest et s'embarque pour le Japon, avec d'autres Russes dont elle décrit l'exubérance et l'enthousiasme en regagnant leur pays libéré de « la tyrannie des tsars ». On arrive au Japon, — où l'on entrevoit un délicieux tableau du pays, — puis Vladivostock. Parmi les Russes débarqués, certains sont des révolutionnaires, mais dont l'entrain se calme subitement au contact des réalités. — Sur le transsibérien, il y a un express hebdomadaire, mais dont les places étaient retenues deux mois à l'avance ; par faute de place, l'auteur dut abandonner une partie de ses bagages, comme les autres voyageurs du reste, la malle ne devant pas dépasser un poids de 7 *pounds* (280 liv.). Le pays est décidément bien en révolution. En chemin de fer, c'est l'anecdote des soldats surgissant dans un wagon et pour se faire de la place jetant les bagages par la portière en vous appelant : « Camarades ». Certains voyageurs sont entrés. L'un, assez âgé, se trouve continuellement en route et raconte qu'avant le transsibérien il était obligé d'emporter jusqu'à des « soupes gelées » ; au retour il devait prendre un « bain russe » et y demeurer plusieurs heures.

A Kharbine, un jeune homme juif descendu du train explique à l'auteur qu'il fait des provisions pour les revendre à Pétrograd. Notre homme fait ce métier depuis un an, mais se plaint de la concurrence. Un autre voyageur regrette cependant qu'on ait ait changé jusqu'à l'orthographe.

La fin du voyage est abrégée dans le récit de Mme Moussa du Courthial qui arrive bientôt en Russie et à Saint-Pétersbourg, maintenant Petrograd, où elle retrouve son domicile, mais aussi des aspects plutôt modifiés de la vie d'autrefois.

La révolution a mis à la mode la saleté des rues, sous prétexte de liberté, et chacun crache sans s'inquiéter d'où vient le vent. Les soldats s'envoient eux-mêmes en permission pour assister au partage des terres dont le bruit a été propagé par les Allemands. Certains vendent leurs uniformes au plus offrant et comme ils voyagent gratis avec le nouveau régime ils en profitent pour apporter des victuailles qu'ils débitent en pleine rue. Il y eut des régiments de femmes, mais qui n'arrivèrent sur le front que sur la fin de la guerre et dans le désarroi général; les Allemands avaient du reste tiré parti de l'ignorance et de la naïveté du soldat russe en général. Les agissements de l'ennemi portèrent aussi sur l'arrière et l'or qu'il répandit à brassées fut un des principaux éléments de sa victoire.

On assiste cependant à la révolution du 19 juillet 1917 et au triomphe du bolchevisme qui prend en mains le gouvernement après de vifs combats dans les rues. Nous apprenons enfin que la voyageuse a des parents dans le pays ; elle vient un moment à Moscou où elle retrouve des spectacles analogues à ceux de Petrograd ; de vieilles églises délicieuses qu'assiègent en foule les fidèles, — des séances de la Douma aux bavardages incohérents. Un moment elle doit partir en voyage avec une sœur jusqu'à Mohileff et c'est une expédition laborieuse du côté du front et dans une ville où se tient l'état-major d'une des armées combattantes, — et de jolis paysages de la terre russe à l'entrée de l'hiver. Puis ce sont de nouveau des batailles dans les rues de Petrograd et le triomphe du parti « avancé » (7 novembre 1917). La narratrice que nous apprenons enfin être mariée à un Français et s'être trouvée dans ce qu'on nomme « une position intéressante » met au monde une fillette, sa « petite bolchevique », avec laquelle,

et parmi de multiples péripéties, elle reprend enfin le chemin des Antilles.

Abondant, mouvementé, — car nous avons dû passer sous silence diverses péripéties comme de multiples et pittoresques détails, ce livre se lit d'une haleine et mérite d'être indiqué parmi les ouvrages qui nous apportent enfin quelques détails sur l'état de la Russie actuelle, — cette immense pétaudière qui a menacé de contaminer toute l'Europe. Derniers détails : Une paire de bottines en vente à Petrograd, d'occasion, était estimée 275 roubles. D'autre part « la tradition exige que les automédons russes aient l'air gros ; l'un deux raconte que le cocher de fiacre n'osera jamais égaler le volume d'un « lihach » (grande remise) et celui-ci se gardera bien d'être aussi rembourré qu'un confrère de maison particulière ».

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Sir William Barrett : *Au seuil de l'invisible* (Bibliothèque internationale des Sciences psychiques), Payot. — G. Delanne et G. Bourniquel : *Ecoutons les morts*, Ed. Durville. — *Chez Victor Hugo. Les Tables tournantes de Jersey* (Procès verbaux des séances, présentés et commentés par M G. Simon), Louis Conard, éd. — Joseph Ageorges : *La Métapsychique et la préconnaissance de l'avenir*, Bloud et Gay. — L. Chevreuil : *Le Spiritisme dans l'Eglise*, Jouve, éd. — Phaldor : *La clé d'or du songe*, Edit. du Monde Nouveau. — J.-B. Bourgeat : *Le Tarot*, Librairie Chacornac. — Rutot et Schaerer : *Le Mécanisme de la Survie*, La Vulgarisation intellectuelle, Bruxelles, et librairie Alcan, Paris. — Mémento.

Une disgrâce, osé-je dire : professionnelle ? la « crampe des écrivains », m'a contraint d'interrompre pendant de longs mois le cours de cette rubrique. Je m'en excuse auprès de mes lecteurs, et, plus humblement encore, des auteurs, dont les ouvrages amoncelés, matérialisation de mes remords, dressent à portée de ma main inerte et de mon regard navré la pyramide de reproches de leur psychisme impatient et de leur actualité durement traitée. Je ne puis hélas ! sous la pression de ce retard, consacrer à chacun qu'une brève mention... Il est plus d'un cependant sur lequel j'aurais pris plaisir à m'étendre. Tel cet admirable ouvrage de Sir William Barrett, **Au seuil de l'invisible**, second volume de cette précieuse collection que, sous le titre de « Bibliothèque internationale de Sciences psychiques », et sous la direction de notre éminent confrère René Sudre, a créée si

opportunément l'éditeur Payot. Sir William Barrett est, on ne saurait l'ignorer, l'un des maîtres des sciences physiques actuelles. Il professa quarante ans au Collège royal des sciences de Dublin, qui équivaut à notre Institut de France. Ses travaux et découvertes dans la science positive font autorité. C'est dire le haut intérêt qui s'attache à ce livre, dans lequel le grand physicien, observateur incomparable et expérimentateur rigoureux, a condensé les résultats de ses recherches pendant près de cinquante ans sur les phénomènes paranormaux. Nous devons nous borner, hélas ! à citer quelques conclusions de l'ouvrage.

Nous sommes le fantôme incarné de notre être véritable... Et nous ne sommes, en fait, qu'au seuil de la connaissance. L'humilité d'esprit et l'espérance confiante doivent donc inspirer notre pensée... Élever des poteaux indicateurs dans le vaste territoire qui s'étend sous les brumes, devant nous, est le devoir suprême de la science... Les mots ne sont que les ombres d'un monde d'ombres. Qui sait si la télépathie n'est pas le prochain stade de l'évolution du langage, la faculté en puissance de correspondre avec les animaux, pourvus entre eux de modes de communication qui nous sont inconnus, et le prélude, d'autre part, d'une vie sociale supérieure, et surtout plus fraternelle ?... La confiance en l'unité transcendante et la continuité de la vie feront de la solidarité un des besoins les plus impérieux de l'existence... Ce sera le changement le plus radical depuis l'ère chrétienne que l'acceptation par la science de l'immanence du monde spirituel. La foi s'en trouvera raffermie par une plus juste conception de la vie de l'invisible, et du vrai sens de la mort, dépouillée définitivement de ses terreurs...

L'ouvrage de sir William Barrett est plein de ces magnifiques aperçus. C'est l'œuvre d'un croyant, d'un poète, en même temps que d'un admirable savant. Il enchantera tous ceux qui ne sauraient se contenter des tâtonnantes lenteurs ou même des strictes démonstrations de la science, mais veulent encore pouvoir, de ce ferme tremplin des preuves, gagner d'un bond hardi les hautes et sereines régions de la spéculation métaphysique.

Ecoutons les Morts, nous adjurent pathétiquement MM. G. Delanne et G. Bourniquel, pionniers aventureux du spiritualisme expérimental et greffiers consciencieux des « Témoins posthumes ». Par l'intermédiaire obligeant de deux médiums, Mme Albertine et Mlle Jeanne Laplace, l'une voyante émérite, l'autre pourvue d'un don remarquable d' « incarnation spirite », nous sont rapportés divers cas des plus intéressants de clair-

voyance médiumnique. Je ne saurais assumer la responsabilité de certifier que les auteurs nous ont, à travers cette émouvante enquête, et malgré la valeur de leur démonstration critique, fourni, ainsi qu'ils le prétendent, « des preuves irréfutables de la survivance ». L'inconscient a de si prodigieux détours, leur objecteront les métapsychistes... Sachons-leur gré, en tout cas, de nous avoir épargné le défilé coutumier des témoins de marque. Ils ont laissé dormir en paix les grands morts. « Ils ont peut-être, confessent-ils eux-mêmes, plus besoin de repos que les petits »... On ne saurait mieux dire. Les hasards de l'expérimentation ne leur ont délégué que des défunts sans notoriété, des individualités sans mandat. Remercions-les de nous avoir, en recueillant expressément le témoignage de pauvres gens, d'humbles prolétaires de l'au-delà, offert, avec plus de probabilité de vraisemblance, cette précieuse espérance de rencontrer un jour, par delà le seuil funèbre, non le néant mais la clarté, non la mort définitive de l'oubli, mais la vie du souvenir et la douceur renaissante de visages amis, dans la cité silencieuse des morts qui ne sont pas morts... Si cette vérité d'attente nous était prônée par Napoléon, Charlemagne ou M. Renan, peut-être me méfierais-je... Je suis, je l'avoue, plus disposé à admettre, sur ce chapitre, le témoignage formel de l'enfant Yéyé, ou du vieux Duhêtre, de Nanterre, ou d'Antoine Vacher, cultivateur, ou de Mme Léonie Parlange, concierge. Loués soient, de toute façon, ces modestes transfuges, qui nous dévoilent avec tant de bonhomie un peu du grand mystère que les savants officiels, dans leur impuissance à l'expliquer, se bornent témérairement à nier.

Je ne sais si les spirites attachent une réelle importance, au point de vue dogmatique, à la publication, par les soins de M. Gustave Simon, des procès-verbaux des **Tables tournantes de Jersey**, relation au jour le jour des séances de spiritisme qui eurent lieu naguère chez Victor Hugo, sur l'instigation de Mme de Girardin, et par le truchement de l'indéniable médium qu'était le fils du poète, Charles Hugo. Pour ma part, cette publication, si intéressante qu'elle puisse être, littérairement parlant, m'apparaît comme le plus bel argument que puissent invoquer de l'irréalité probable de ses données les adversaires de l'hypothèse spirite. Tous les « esprits » évoqués à la table du grand Exilé s'expriment, en effet, avec une touchante

unanimité, en vers hugolâtres. Et c'est un document d'hugocentrisme en même temps qu'une épure caractéristique du mécanisme profond des élucubrations de l'inconscient. En 1853, le spiritisme jouissait d'une réelle faveur auprès du public, et l'on pouvait confondre aisément le guéridon vaticinateur avec le trépied de la Pythie. On sait, du reste, que le grand poète, selon la définition antique, était en même temps un grand voyant, qu'il avait pressenti dès 1843 la radio-activité et, dès 1855, les merveilles de l'aviation. Ce livre me semble démontrer, avant toute chose, la puissance d'imprégnation sur son entourage, même hors de sa présence, du patriarche du Verbe. Et, au titre de la transmission de pensée et de l'auto-suggestion, ces pages sont de toute évidence du plus captivant intérêt.

D'un vif intérêt, également, bien que dans un genre tout différent, le livre-reportage de notre distingué confrère Joseph Ageorges sur **la Métapsychique et la préconnaissance de l'avenir**. Ces « petits entretiens au seuil de l'absolu » sont aimables et spirituels (dans toutes les acceptions du mot), et d'une langue infiniment savoureuse. Toute science n'est pas forcément austère, et il ne me déplaît pas que la Muse adolescente de la Métapsychique emprunte quelques grâces à ses sœurs plus expérimentées. « Armé du solide bon sens berrichon » de sa race, l'auteur nous apporte « le témoignage direct d'un esprit curieux, qui a voulu voir et entendre, et qui ne parle que de ce qu'il a vu et observé ». Sans doute, les faits qui le surprennent sont de ceux que les moins spécialisés dans ces études connaissent depuis longtemps. Simple « reportage d'au-delà » qui, s'il est un peu rapide et sommaire, a le grand mérite d'avoir été tenté en toute bonne foi. On n'en peut dire autant de certains « reportages » plus retentissants et dont les intentions furent quelquefois moins pures .. Ce premier volume agréable en fait présager un second, où l'auteur nous fera vraisemblablement connaître ses conclusions. Son amitié avec son éminent condisciple, le docteur Osty, nous est un sûr garant que ses recherches ne demeureront point infructueuses et seront fondées, en tout cas, sur des faits sérieux et dûment vérifiés. En attendant, il y a dans le fait même de la publication de cette étude, pour ceux qui connaissent les opinions de notre excellent confrère, un fait d'importance pour la cause métapsychique. C'est qu'un homme de croyance,

un écrivain catholique, ait cru pouvoir et même devoir admettre pour éminemment dignes d'intérêt les phénomènes sur lesquels se basent les recherches de la nouvelle science. C'est à la fois un acte de courage, qu'il peut être précieux de noter, et un acte de foi qui honore celui qui l'a publiquement confessé. Son bon sens lui a révélé qu'en s'attachant à cet ordre d'études, il ne s'éloignait pas tellement de saint Augustin et de Tertullien, et, en fin de compte, du meilleur spiritualisme. Qui, d'abord, est matérialiste, à notre époque ? Quelques vagues idéalistes, peut-être... Rien ne saurait étonner ceux qui croient à la puissance souveraine de l'esprit. Par la ferveur de son propre exemple, l'auteur nous démontre que l'on peut être à la fois bon catholique et curieux de science psychique, et que la vraie attitude chrétienne est le respect de la recherche et la publication de la vérité.

« S'ils n'acceptent pas le miracle moderne, ils ne parviendront pas à réhabiliter le miracle ancien », professe des théologiens passés, présents ou futurs, M. L. Chevreuil, subtil explorateur du **Spiritisme dans l'Eglise**. Et il s'applique à démontrer, avec une parfaite conscience d'exégète et d'érudit, le caractère essentiellement spiritique des miracles et autres faits prodigieux qui émaillent la Vie des Saints, l'histoire de l'Eglise et du christianisme depuis Moïse. Les représentants du clergé ont voué le spiritisme à l'anathème. Il ne fait cependant que donner aux vérités religieuses une base rationnelle. Ce qui devient compréhensible ne cesse pas pour cela d'être divin. Peut-être un jour la science sauvera-t-elle la foi que, suivant l'auteur, le cléricalisme met en péril. Le spiritisme, condamné par la religion, est peut-être destiné à devenir un de ses plus puissants auxiliaires...

Un tiers au moins de notre vie s'écoule dans l'ardeur mystérieuse du sommeil. Avons-nous le droit de demeurer indifférents à l'aventure qu'elle y poursuit ? Non, répond M. Victor-Emile Michelet, présentateur de Phaldor, le disert guichetier de la **Cité d'or du songe**, avec lequel il entretient, j'ai comme idée, de très proches liens de parenté. « Il n'y a pas de sceptique véritable en face des grands problèmes. Si la foi est le courage de l'esprit, le scepticisme en est l'abdication. » Les vieilles interprétations de la vie du songe ne sont que la déformation d'antiques traditions. L'instinct populaire est plus proche du trésor réel de la connaissance que l'esprit des gens cultivés. « La superstition est le ca-

davre d'une notion juste. Les humbles créatures ne s'abandonnent pas à l'orgueil de l'esprit, qui est à la base de tant de nos erreurs.» L'étude de nos songes permet de nous mieux connaître et de pouvoir à la longue discipliner notre vie, et jusqu'à cette vie, chaotique en apparence, du sommeil. Phaldor est le guide expérimenté et prudent qui, soit qu'ils se présentent par la grande porte, la porte d'ivoire, soit qu'ils s'insinuent par l'escalier dérobé de la porte de corne, discipline l'essaim des bons ou mauvais songes, ordonne leurs péripéties et leurs émotions, qui ont plus de prise qu'on ne croit sur nos actes et notre destinée. Si le sommeil est, comme une longue tradition s'accorde à le reconnaître, le frère cadet de la mort, c'est par le songe que l'homme pourra faire l'apprentissage de la mort, qui est, dit M. V. E. Michelet, « la fonction définitive de notre pauvre vie ».

Le Tarot, assure M. J.-B. Bourgeat, est l'instrument parfait de divination ; et il a mis toute sa recherche patiente et tous ses soins à tâcher de rétablir la signification exacte de ses arcanes, dont la clef est perdue. Il nous enseigne dans le plus minutieux détail la façon de traiter et d'interpeller ces vénérables ancêtres des cartes actuelles pour en tirer valablement des oracles. Le Tarot est le soupirail par lequel nous pouvons jeter à la dérobée un regard sur les ténèbres du possible, et les âmes tendres et inquiètes trouveront là le moyen de tromper « par des instants de rêve », comme l'avoue timidement l'auteur, leurs angoisses quotidiennes.

Deux savants belges, dont l'un, M. Rutot, s'est spécialisé dans l'étude de la préhistoire, et l'autre, M. Scherer, dans celle de la morale scientifique et de la philosophie biologique, ont conçu le hardi et bienveillant projet de démonter devant nous **le Mécanisme de la survie**. Leur essai d'explication m'a reporté, dois-je le dire ? aux plus mauvais jours de mon adolescence, aux noires heures où je me débattais parmi les affres fuligineuses de la guerre de Trente ans et de la Querelle des Universaux. Les savants philosophes se targuent d'avoir usé, dans ce « premier essai d'explication scientifique des faits métapsychiques », des seules armes de la logique, « instrument tout aussi certain », selon eux, « pour établir la vérité, que peut l'être la science expérimentale et comparative ». « La raison suffisante de l'existence du Monde est sa Nécessité, conditionnée par elle-

même. » La Survie serait, dans ces conditions, « un état d'équilibre dynamique inconscient », et la médiumnité consisterait à « saisir l'identité dans la diversité, et à extérioriser la diversité constituante d'une identité, par déroulement cinématique et fantômal». Ce qui reviendrait à admettre, si je ne m'abuse, l'existence de je ne sais quel réservoir commun psychophysique, où puiseraient chemin faisant les médiums, revivificateurs temporaires des entités disparues... Il se mêle à cette étrange conception une espèce d'évolution morale, en rapport constant avec l'état hygrométrique de l'atmosphère, qui m'a laissé rêveur... Mais, encore une fois, et je le dis sans honte, je ne suis pas sûr le moins du monde d'avoir compris... Je veux espérer que dans leur prochain ouvrage annoncé, les deux savants de Belgique, délaissant leurs divisions et subdivisions, empruntées au compartimentage nuageux et compliqué de la scholastique, condescendront à nous faire largesse de vérités plus simples et plus accessibles à la médiocrité, éprise d'humble clarté, de nos esprits de chair...

Mémento. — *History of magic experimental Science*, during the first thirteen centuries of our era, par Lynn Thorndike. (Ed. Macmillan, New-York : 2 vol.). Signalons à la librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, l'utile réimpression de plusieurs ouvrages d'Allan Kardec : *Qu'est-ce que le spiritisme? Le livre des esprits* ; *Le livre des médiums* et l'*Instruction pratique sur les manifestations spirites*. A la même librairie également, une nouvelle édition des deux œuvres magistrales du grand poète et de l'apôtre inspiré du spiritisme, Léon Denis : *Après la mort* et *Dans l'invisible*, et une brochure de propagande, *La Mort, d'après Camille Flammarion* : résumé des observations consignées dans le grand ouvrage du maître philosophe : « La mort et son mystère », avec une préface de M. Jean Meyer. Aux éditions Adyar, 4, square Rapp, de nouvelles éditions d'ouvrages et de brochures d'Annie Besant : *Le pouvoir de la pensée*, *Etude sur la conscience*, *Le Dharma* (épanouissement de la nature intérieure de l'être) et de C. W. Leadbeater : *Les Rêves*, *Les aides invisibles*, *De la clairvoyance*, et enfin, une réimpression du fameux ouvrage de A. P. Sinnett : *Le Monde occulte*.

Dans un article retentissant de la *Revue de France* (1er nov.), M. Marcel Prévost nous laisse entendre qu'il s'est, ou peu s'en faut, converti à la métapsychique. Notons, dans la même Revue, la très remarquable série d'articles que notre savant confrère René Sudre consacre au pro-

blème métapsychique, à l'état actuel de ses recherches et à l'avenir probable de la nouvelle science.

Revue Métapsychique (juillet-octobre). La préconnaissance du devenir humain individuel et de l'avenir en général, par le Dr E. Osty. La frontière enchantée et le monde à l'envers par le Dr Geley (fort judicieuse critique des erreurs de logique qui, de la part des ultra-croyants comme des ultra-sceptiques, paralysent les études métapsychiques). Une passionnante étude du Dr Stephen Chauvet sur les « Possibilités mystérieuses de l'homme », à propos de quelques expériences réalisées avec M. Stephan Ossowiecki. Compte rendu, par M. René Sudre, du 2e Congrès international des Recherches psychiques, qui s'est tenu à Varsovie, du 29 août au 5 septembre dernier. Les membres du Congrès se sont mis d'accord « pour protester contre la confusion qui est journellement faite dans tous les pays entre le spiritisme et la science psychique ; déclarer que l'hypothèse de la survivance humaine n'est qu'une interprétation possible des faits, et que, dans l'état actuel des connaissances, aucune interprétation ne saurait être considérée comme démontrée ; et affirmer de nouveau le caractère positif de la science psychique, en dehors de toute doctrine morale et religieuse ».

Revue Spirite (août-décembre). Les phénomènes inexpliqués et les facultés inconnues de l'être humain, par Camille Flammarion Du même, les prémonitions, la vue de l'avenir et les avertissements. Les études gréco-latines, vues de l'au-delà, par Léon Denis. Libre arbitre et déterminisme, par Louis Gastin. — *Le Voile d'Isis*. De l'ésotérisme dans l'art, par Victor-Emile Michelet. Une série d'intéressantes études sur la Messe Noire, ancienne et moderne, par J. Bricaud. L'ésotérisme chrétien de la Tradition Johannique, par M. Edouard Schuré. — *Revue du Spiritisme*. Notes sur la Clairvoyance et Spiritisme et métapsychique, par M. Gabriel Delanne. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, patronne des spirites, par M. L. Chevreuil. — *La Rose-Croix*. La science officielle contre les novateurs, par M. Georges Meunier. (Eloquente protestation, non dénuée d'humour, contre l'entêtement dogmatique des savants officiels, refusant systématiquement de vérifier, sous prétexte qu'elles heurtent toutes les idées admises, les expériences de M. Jollivet Castelot sur la transmutation de l'argent en or. M. Jollivet Castelot a élevé, de son côté, une véhémente protestation contre ces procédés arbitraires, et tous les fervents de la libre recherche ne pourront, en la circonstance, que lui donner raison.)

Journal du magnétisme et du psychisme expérimental. Le dédoublement de la personnalité, par Mme Yves Lacombe. — *Psychic-Magazine*. La désintoxication naturiste, par le Dr Viard. Compte rendu détaillé du 3e Congrès international de psychologie expérimentale L'œuvre de Hector Durville, écrivain et guérisseur. Les grandes doctrines

de l'alchimie, par M. Jollivet Castelot. — *Bulletin de la Société d'Études psychiques de Nancy*. Les correspondances croisées, par M. Gabriel Gobron. — *La Vie Morale*. L'homœopathie, par le Dr Allendy. Suggestion ou imagination active, par le Dr Faust. — *Le Fraterniste*. Les prêtres guérisseurs, par M. H. Lormier. Les maisons hantées après la guerre, par M. Kardecowitch. Télépsychie, par M. Ph. Biot.

PAUL OLIVIER.

§

Sur les Médiums. — A la suite de l'article du Dr Stéphen Chauvet sur le *Mystérieux humain*, publié dans un de nos derniers numéros, nous avons reçu cette lettre :

Nice, le 24 octobre 1923.

Il est admis que la majorité des Français savent écrire ou donner un avis médical sur n'importe quel sujet. On ajoutera bientôt, vu le nombre croissant d'initiés aux mystères de la métapsychie, que beaucoup ont eu ou vu des manifestations occultes et savent en discourir avec certitude. Quelle est la grande ville de France qui n'a pas ses médiums moteurs, guérisseurs, clairvoyants ? De petits comités s'y réunissent suivant un choix sûr et sympathique, en harmonie, en vibrations équivalentes, en favorables conductibilités avec un médium, centre animateur des phénomènes psychiques ; alors s'égrènent dans une chaîne humaine convenablement triée, expériences, consultations, manifestations et l'incompréhensible s'accomplit !

Qu'est-ce donc que cet être fabuleux, à certaines époques, et, suivant la mentalité des gens, sorcier étrange ou inquiétant, et, à l'heure actuelle, toujours extraordinaire aux yeux des hommes de science et de lettres, qui, avec prudence, cherchent à percer son énigmatique nature? Son histoire est généralement simple : le hasard lui-même lui a révélé à lui-même, à son entourage, un pouvoir de médiumnité, car il y a des catégories de médiums ; les uns déplacent des objets, sont frappeurs, et rien de plus ; d'autres sont ou semblent guérisseurs, révèlent même, en état de transes, le siège et la nature de maladies dont sont atteints et délivrés parfois des gens soumis à leur sagacité. Enfin les plus intéressants, parce que les moins suspects de supercheries ou de thaumaturgie, sont les médiums clairvoyants ; ils parviennent à lire un libellé à travers un étui scellé ; ils sont capables de donner l'histoire d'un passé, de dévoiler un présent ou un avenir ! Ce dernier rôle prophétique éveillera quelques sourires, mais nous donnerons plus loin une interprétation plausible avec une définition du médium. Laissons de côté certains médiums dont les spirites font grand cas pour les messages de l'au-delà ; nous sommes sur le plan physique, aux communications terrestres et non inter-

planétaires, par suite, susceptibles d'un contrôle minutieux et exigeant.

A Rouen, — connu d'un certain nombre de praticiens qui le consultent pour leurs affaires privées, — se trouve un excellent clairvoyant de tous les temps de l'existence, passé, présent ou avenir. Homme d'une cinquantaine d'années, indépendant, complètement désintéressé dans la mise en jeu de ses facultés de médium, aux séances accordées à l'improviste, il parle avec une volubilité dont il n'est pas maître, a le regard dans un vague lointain ; il ne se souvient d'aucune de ses révélations ou prédictions, ne tombe jamais en transes pour ses oracles. A de nombreux médecins qu'il n'avait jamais vus, il a parlé d'événements réalisés ou qui sont survenus dans la suite. L'un d'eux, après la guerre, apprit de sa bouche son changement de résidence nullement prévu, un achat de propriété dans le Midi, et fut même stupéfait de la révélation d'un secret de famille de très vieille date et dans des lieux très éloignés, dont personne n'avait pu avoir connaissance. Nous verrons plus loin quelle est l'origine et la valeur de cette clairvoyance.

A Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Nice, des magnétiseurs ont recours à des médiums surtout étrangers pour le diagnostic et la cure d'affections chroniques, qu'à tort ou à raison de pauvres victimes croient méconnues de leurs docteurs habituels. Ces médiums professionnels sont plongés dans le sommeil, en transes, et les magnétiseurs s'assurent de cet état en les piquant, semble-t-il, profondément au bas des reins. On ne saurait trop en effet s'entourer de garanties avec ces êtres hypersensibles, supranormaux si l'on veut. Or, les verdicts cliniques sont parfois étonnants, vérifiés dans l'évolution du mal, mais on ne les obtient pas toujours avec une rigueur scientifique qui peut écarter les soupçons d'intérêt pécuniaire dans ces bizarres consultations. Il n'en est pas moins vrai que des médecins d'une probité professionnelle scrupuleuse ont cru bon d'employer ce genre d'investigations. Nous laisserons entendre plus loin comment le médium a collaboré avec eux et le malade pour les éclairer dans la voie du diagnostic et du traitement.

Voici que dans le *Mystérieux Humain*, article du *Mercure de France* du 1er octobre 1923, *up to date*, comme le sont du reste les études générales de cette brillante revue, — le Dr Chauvet, éminent neurologue, présente l'analyse d'un des clairvoyants les plus évolués que l'on connaisse jusqu'à ce jour, M. Ossowiecki. Il lit (jamais, entre parenthèses, un imprimé ou une phrase dactylographiée) un manuscrit préalablement scellé avec toutes les précautions désirables. Ce médium clairvoyant peut décrire un dessin hermétiquement cacheté et non connu de l'intermédiaire qui le lui présente, et il est arrivé même à signaler l'élaboration préalable d'un dessin que l'expérimentateur voulait tout d'abord exécuter et soumettre. Retenons bien ce petit fait adjuvant d'une lecture de pensée, qui aidera à cette définition du médium.

Le médium, qu'il ait des impressions tactiles, des visions ou des auditions « idéales », opère comme un condensateur et un réflecteur des forces psychiques d'un ou plusieurs assistants proches ou éloignés; sa culture, la valeur réelle de son intelligence consciente lui permet d'exprimer ou d'interpréter avec plus ou moins de clarté et de précision les manifestations obscures et inconscientes de chacun dans les différentes époques de l'existence. Ce n'est pas dans l'évolution des humains un être exceptionnel, un monstre psychique, car, dans certaines circonstances plus fréquentes que nous ne pensons, nous nous trouvons dans un état particulier de médiumnité spéciale à notre nature, à notre tempérament, à notre potentiel radio-actif. Nous recueillons des forces psychiques, nous les renvoyons toujours à notre insu, sans que le temps et l'espace soient mesurables, déterminés dans ces manifestations qui nous échappent. Les études plus serrées sur les médiums parviendront à mieux découvrir nos propres richesses psychiques occultes. On s'approchera de plus en plus de ces êtres sensibilisés par un entourage bienveillant, sympathique, avec moins de stupeur romanesque ou d'étonnement scientifique. De tous les faits merveilleux, on adopte, jusqu'à mieux informé, cette hypothèse que, grâce à un privilège inconnu de leur système cérébro-spinal, les médiums absorbent les forces psychiques; quand elles sont motrices, ils sont capables de les émettre à petits effluves ou torrentiellement, en ouragan ; sont-elles sentimentales ou intellectuelles, ils les réfléchissent, tout en les expliquant avec un bonheur singulier. Il n'y a pas de médium complet qui synthétise toutes les facultés sensorielles, motrices, curatrices, clairvoyantes; ce sont, dans les cas contraires, des professionnels, sujets à caution. Le cabotinage prédomine autour de la métapsychie ; beaucoup d'ignorants qui s'en occupent vivent aux dépens de dupes. Il est à remarquer que les êtres jeunes et primitifs présentent les plus pures qualités de médiumnité. Ainsi le sens de l'orientation est remarquable en Afrique chez les petites filles négresses ; beaucoup de coloniaux relatent que, perdus dans le désert, même avec des convoyeurs, ils n'ont retrouvé leur route qu'en tenant dans leurs bras des enfants qui, placés successivement aux quatre points cardinaux, ne se trompaient jamais sur la direction à prendre. Cette médiumnité à distance est-elle auditive, tactile, clairvoyante ? On ne sait.

Le médium, Tiresias moderne, — nous parlons toujours du sincère, du désintéressé et aussi du cultivé, — se montre comme un miroir de l'état psychique de son interrogateur. Ainsi, quand le médecin s'offrait aux oracles du clairvoyant de Rouen, il lui transmettait inconsciemment ses désirs, ses projets, ses souvenirs. On découvrira un jour que certains cerveaux en présence photographient, si l'on peut dire, les images-pensées d'autres avec lesquels ils sont, sans le savoir, en parfaite affi-

nité. Le bon clairvoyant est comme une plaque sensible des états d'âme et sait de plus les « réfléchir », les interpréter dans un sens qui augmente les suggestions en ce qui concerne l'avenir. M. Ossowiecki, médium polonais, est un admirable diapason psychique, quant au présent.

Nous demanderions au Dr Stéphen Chauvet d'autres expériences pour combattre cette hypothèse qui lui est présentée (car il n'en fait aucune), à savoir que le clairvoyant est comme un miroir des forces psychiques de son ou de ses interrogateurs ou expérimentateurs. Si, par exemple, on enfermait dans un étui une phrase manuscrite en latin que peut ignorer le clairvoyant, l'expérience établirait-elle la lecture de pensée ? On choisirait dans le genre de ces vers humoristiques par la répétition des mots qui gênerait la clairvoyance du médium :

Quid facies facies veneris cum veneris ante ?
Ne sedeas sed eas, ne per eas pereas !

Que feras-tu lorsque tu rencontreras les splendeurs de Vénus ?
Ne reste pas assis, mais décampe dans la crainte qu'elles ne t'anéantissent !

Devant les merveilles des différentes catégories des médiums dont le clairvoyant a la meilleure note d'estime, le profane loyal, et ils font nombre en France parmi les intellectuels qui n'écrivent pas là-dessus, n'apporte pas une attitude narquoise, mais désire un ensemble de preuves positives où s'affirment les pouvoirs de condensation et de réflection des médiums. Peut-être un plus grand essor de la métapsychie viendra de cette étude.

DOCTEUR KENT-MONNET.

ART

Exposition Alexandre Altmann : galerie Bernheim-jeune. — Exposition d'un Groupe libre : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Antral : galerie André. — Steinlen. — Charles Coppier : *Au lac d'Annecy*, in 4° 125. Librairie Dardel, Chambéry.

L'Exposition d'**Alexandre Altmann** est en grande partie composée de paysages pris sur les rives du Grand-Morin, près de Crécy-en-Brie, d'une série brossée à Chaville, dont l'artiste nous a déjà évoqué tant d'aspects imprégnés de poésie légère et fluide, puis de quelques tableaux enlevés parmi le grand ensoleillement de l'été, à Saint-Maxime.

L'artiste fait comme toujours preuve d'une étonnante adresse à saisir dans un paysage ce qu'il offre de pictural, à découper son motif au moment et à l'heure où le décor éploie le plus de pittoresque. Sa science du reflet, sa connaissance du ciel et des eaux, des mobilités frissonnantes, des nuances fugaces, des ombres

qui ne vivent qu'une minute, lui permettent, selon l'esthétique de Camille Pissarro, de se contenter de n'importe quel coin d'étang, de route ou de vallée, pour y faire chanter tout le mystère coloré des choses. La spontanéité de ces notations est telle que cet art pourrait sembler au premier abord facile, si l'on n'était séduit en même temps par la polyphonie éclatante de l'œuvre peinte et la concordance de tant de menus détails nécessaires. Cet art relève de l'impressionnisme par le souci de donner tous les accords, toute la vérité. Les peintres qui se dérobent à cette méthode sous prétexte de construction, et croient pouvoir offrir dans le tableau une vision parallèle à celle de la nature et supérieure par l'appoint de leur conception d'artiste, se trompent, car amenés à procéder par abréviations, ils oublient souvent ce qui fait la beauté du paysage, l'enveloppe réelle de l'atmosphère et la diaprure diverse et changeante de l'image.

Altmann excelle à des notations rapides, qui exigent de l'artiste un métier nourri et ample, très complet. Le possédant, il parvient à saisir les minutes rares de la vie naturiste, comme dans cette *Aube* à Chaville, où la plaque d'acier d'un étang semble gagner peu à peu sur le miroir d'ombre dont la nuit l'avait revêtu, où sur les collines encore foncées de sommeil, des brumes fondent en s'irisant, sertissent les toits rouges des maisons, comme des fleurs pâlement roses, d'un halo de lumière fraîche, tendre et comme timide. Notons aussi cet effet de pluie battante criblant un bac, des eaux fouettées, des herbes rafraîchies, un horizon de maisons lavées, sous la calotte neigeuse du ciel ; citons aussi cet effet à contre-jour aux environs de Crécy-en-Brie, si juste et d'un tel silence bruissant de nature recueillie. L'exposition se complète de beaux tableaux de fleurs, d'une jolie vie exacte et frissonnante.

§

Au **Groupe libre** de bonnes aquarelles de Deslignères qui assouplit son faire robuste de graveur sur bois aux délicatesses du paysage, une étude de toits et une nature morte de Charles Jacquemot, artiste volontaire, obstiné et consciencieux, une belle série de fleurs d'André Jolly, excellent décorateur, des coins du port de Marseille, de Verdilhan, qui auparavant dessinait bien les grandes lignes de son paysage favori, mais sans les animer assez et qui parvient à cette impression de tumulte coloré que donne

en sa vérité ce large ensoleillement poudroyant ; d'excellentes natures mortes d'Antoine Villard, très divers et très sensible, de jolies notations de Robert Villard, des paysages de Leveillé qui interrompt sa série de subtiles et neuves évocations des encombrements de carrefours parisiens pour donner de bons aspects des Alpes et des visions arborescentes de Fontainebleau. Notons encore les vieilles maisons de Marcel Bach dans le Lot, et celles que Félix de Nayre a peintes à Clamart.

§

Il y a d'excellentes choses dans l'exposition d'**Antral**, peintre vériste, c'est-à-dire réaliste avec une certaine tension et une légère nuance de pessimisme. Antral a été le commentateur d'Alfred Machard, ce qui indique chez lui un goût et une habilité à peindre le décor des faubourgs parisiens et à les peupler des silhouettes expressives de gosses alertes, malicieux et dépenaillés. Antral note avec art ce pittoresque spacieux et un peu vide des rues des confins qui s'évasent vers la banlieue du cahot de leurs masures disparates. Il observe à des devantures de marchand de vins les modèles de Constantin Guys dans le style nouveau et âpre de leur maquillage et de leurs empanachements. Il silhouette bien les allures de carnassiers au repos, de leurs amis en chapeau melon. Il transcrit avec justesse l'éparpillement dégingandé des convois funèbres qui s'en vont vers Bagneux. Toutes ces scènes parisiennes sont traitées avec relief et mordant. De jolies aquarelles et quelques bons tableaux traduisent des heures de vacances, à Fécamp : silence du petit port, calme des rochers auprès de la grève...

§

La mort de **Steinlen** nous prive certainement de grandes œuvres que l'artiste était en mesure de concevoir et que la gloire acquise lui eût permis de réaliser.

Les difficultés du début ont trop longtemps réduit au dessin un artiste doué des plus intéressantes qualités de décorateur.

La preuve en est faite par ce large panneau de la *Taverne de Paris*, où Steinlen avait donné sa mesure, par la synthèse de son sujet d'étude familier, Montmartre avec sa foule multiforme et si tranchée en nuances.

La construction en est des plus intéressante par la simplicité de

la présentation, par cette sorte de concentration du décor effectuée prestigieusement, de façon à pouvoir tout dire et présenter tous les passants de ce tumultueux coin de vie. Il semble que toute l'œuvre dessinée de Steinlen au cours de dix ans de sa vie, en notation de midinettes épanouies, de blanchisseuses douloureuses, toute une enquête sur la vie des travailleuses, sa notation aussi, âpre sans dureté des pierreuses, devait aboutir à cette page maîtresse.

Certes il fût arrivé au même résultat s'il avait été chargé de résumer dans une fresque sur le travail de la mine ses passionnantes notations de hercheuses, de galibots, tous personnages dressés d'un dessin si précis, dans des décors sobrement colorés. Aussi il eût été un peintre des plus émouvants de la dernière guerre s'il avait été appelé à grouper dans un ensemble ces silhouettes de poilus, ses nombreuses études de territoriaux sous les armes, ou revenant en permission, graves et comme pénétrés de terribles impressions.

Telle qu'elle est, son œuvre demeure une des plus diverses qu'ait données un artiste de ce temps. Combien d'illustrations de Steinlen pour un conte de journal apparaissent-elles comme des tableaux complets qu'il n'aurait eu qu'à reporter sur la toile, avec l'émouvante concision de sa présentation. On connaît de lui quelques sculptures, la plupart des études de chats, très alertes, qui corroborent les qualités de son art pictural, de souplesse, de belle mise en page et de rare habileté à donner, d'un mouvement, tout l'essentiel.

§

Charles Coppier n'est pas seulement l'excellent graveur et le très remarquable érudit qui a pu tout ensemble commenter, comme personne ne l'avait su faire avant lui, l'œuvre de Rembrandt et renouveler par ses recherches de critique et d'historien nos notions sur la vie de Rembrandt. C'est aussi un peintre de montagnes, un amoureux du paysage alpestre qu'il excelle à décrire par la plume, la pointe, le burin et le pinceau.

Il vient de dédier au paysage d'Annecy un très bon livre, un livre ému et pieux où l'énumération de tant de beautés naturelles s'empreint d'une émotion profonde et s'inscrit en jolies phrases. De nombreux dessins et des aquarelles très bien reproduites parent son texte de toutes les facettes de splendeur, des nuances

changeantes et de la parure sans cesse mobile des grandes clartés du jour sur les eaux, les rochers, et les maisons, les façades architecturales, comme les simples villas, et aussi il interprète la mélancolie des soirs quand la nuit vient velouter l'accent des choses et l'imprégner de douceur.

GUSTAVE KAHN.

ORIENTALISME

INDE. —Paul Masson-Oursel : *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, Geuthner, 1923, in 8 de 305 p. — Kâlidâs Nâg : *Les théories diplomatiques de l'Inde ancienne et l'Arthaçâstra*, Jouve. — P.-L. Vaidya : *Etudes sur Aryadeva et son Catuhçataka* (ch. VIII-XVI), Geuthner 1923.

ISLAM. — Louis Massignon : *Al-Hallaj martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad le 26 mars 922*, Geuthner, 2 vol. ; — *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, Ibid. — Gabriel Ferrand : *Voyage du marchand arabe Sulayman en Inde et en Chine, rédigé en 851*, suivi de remarques par Abû Zayd Hasan (vers 916), traduit de l'arabe avec Introduction, Glossaire et Index. Bois dessinés et gravés par Andrée Karpelès, Bossard.

INDE. — Ecrire une **Histoire de la philosophie indienne** est sans doute œuvre hasardeuse et prématurée, d'immenses domaines de l'indianisme demeurant encore soit inexplorés, soit à peine défrichés. L'auteur de cette **Esquisse** a cru toutefois pouvoir risquer une synthèse rudimentaire et provisoire. Il a cherché à équilibrer les diverses parties d'un énorme sujet, c'est-à-dire à déterminer les éléments essentiels de la civilisation intellectuelle de l'Inde : tradition védique, matérialisme du Jaïnisme primitif, des Cârvâkas, du Vaiçesika ; inspiration de l'ascétisme yoga, destiné à inspirer des systèmes grandioses ; agnosticisme, puis idéalisme bouddhique et constitution subséquente de systèmes philosophiquss au sein du Brahmanisme ; enfin, partout, une influence des religions populaires, assimilées par les brahmanes pour triompher du Bouddhisme. Ces différents facteurs, dont l'opposition alimenta une longue sophistique, s'harmonisèrent, à partir de l'ère chrétienne, en une seule scolastique à laquelle aucune Renaissance n'a mis fin. Ces considérations rejoignent celles d'un autre travail, *la Philosophie comparée* (Alcan, 1923), où il est montré que l'opposition entre une sophistique primordiale et une scolastique ultérieure se manifesta aussi bien en Chine ou dans l'Inde qu'en Europe, et où l'on préconise pour tout problème spéculatif l'opportunité de s'enquérir des solutions qui lui furent données dans ces trois grands

foyers d'humanité, dont l'évolution fut synchroniquement parallèle. Le souhait exprès de l'auteur serait que la pensée de l'Inde et celle de la Chine fussent désormais intégrées à la philosophie tout court, c'est-à-dire à l'étude de la pensée humaine sur la base de l'histoire comparative.

Parmi les productions de la jeune Inde, très soucieuse de faire connaître les théories sociales de l'Inde ancienne, l'œuvre de M. Nâg se signale comme émanant non d'un propagandiste, mais d'un historien. A la différence de ses devanciers, l'auteur a lu le texte fondamental, récemment retrouvé, des écoles d'économique ou de politique. Bien que cet **Artaçâstra** ne paraisse pas dater du IVe siècle avant notre ère, comme voudrait la tradition qui l'impute à Cânakya, ministre de Candragupta, il est le premier traité scolastique faisant autorité en cette sorte de spéculation, et suppose sans nul doute l'expérience antérieure de nombreuses générations où abondèrent Sophistes et Machiavels, conseillers intéressés des rois ou des républiques en rivalité. La difficulté intrinsèque du texte s'augmente de l'ignorance où nous sommes de ses sources et de ses plus anciens commentaires. Le mérite est grand d'avoir, à la lumière de ce document, restitué ou pressenti maintes données historiques dans les épopées, voire dans les recueils védiques, et relevé maintes indications sur l'âge féodal de la société indienne, avec lequel contraste du tout au tout l'impérialisme centralisateur de Candragupta. La haute valeur de l'ouvrage n'est en rien compromise par les imperfections matérielles qu'il présente. Mais l'auteur aurait pu indiquer avec plus de netteté les restrictions au prix desquelles il définissait son sujet. Le gros du livre est une analyse des 6e et 7e adhikaranas, que l'on tient pour significatifs de la technique « diplomatique ». A dire vrai l'*Arthaçâstra* est un traité de politique et d'économique plutôt qu'un manuel de diplomatie. Ici comme en toute occasion éclate la divergence entre les notions indiennes et les nôtres. L'étude de l'*Artha*, que M. Nâg appelle science du profit, est à la fois la science des réalités — *realia* — c'est-à-dire la science économique, et la détermination des fins ou des buts; or tout souverain poursuit des fins politiques et des buts économiques. Les fins spirituelles ou religieuses furent exclues de la doctrine de l'artha, lorsque l'Inde tomba tacitement d'accord que le salut ne se pouvait obtenir qu'au mépris des fins utilitaires.

D'où le caractère presque entièrement laïque de cette étude ; si elle fut un jour accaparée par l'école des juristes, ce ne fut possible que dans la mesure où la loi, dharma, prenait une valeur strictement temporelle.

L'ouvrage de M. Vaidya est à la fois une prouesse de philologue et une utile contribution à l'histoire de la philosophie indienne.

Il reconstitue, d'après sa version tibétaine, une moitié du **Catuḥçataka** perdu dans l'original sanscrit. L'auteur, Aryadeva, qui vivait dans le premier quart du IIIe siècle, y expose de façon systématique les résultats de la critique relativiste de tous les concepts philosophiques, entreprise sous forme dialectique par son maître Nâgârjuna. D'où une réfutation en règle de toutes les doctrines de la connaissance entachées de réalisme, et une justification de la théorie de la vacuité, selon laquelle il n'y a ni existence, ni non-existence : théorie qui à ses yeux est le fond de l'enseignement bouddhique. M. Vaidya éclaire de deux façons le sens du texte : en donnant un bref commentaire de presque chaque vers, et en faisant précéder les textes tibétain, sanscrit, ainsi que la version française, d'une magistrale introduction qui situe Aryadeva dans l'ensemble de l'école Mâdhyamika, et cette école dans l'ensemble du Bouddhisme. A ce propos on montre quelle relation étroite rattache l'esprit de cette école, attentive à éviter toute négation comme toute affirmation, à l'inspiration agnostique du Bouddhisme primitif, préconisant une « voie moyenne » entre les diverses antinomies métaphysiques. On fournit sur la chronologie et la littérature des Mâdhyamikas des renseignements d'une précision, d'une ampleur qui ne se trouvent chez aucun autre interprète, oriental ou occidental, de la pensée indienne.

§

Islam. — Les thèses de M. Massignon marquent une date dans notre connaissance de l'Islam. Feu J. Goldziher a pu situer avec sûreté les problèmes de la tradition musulmane parmi les questions sémitiques ; Reynold A. Nicholson explorer la poésie persane empreinte de soufisme ; mais personne encore n'avait restitué dans les moindres détails, tant de son histoire que de sa légende, la **biographie d'un mystique** de la plus grande époque. Une documentation exhaustive, une rare maîtrise critique jointe à une plus exceptionnelle encore familiarité avec les ravis-

sements ou les anxiétés de l'ardeur religieuse, assurent à l'énorme labeur ainsi fourni une valeur hors de pair. Loin que le caractère concere de cette monographie écarte son auteur des questions générales, on remarque en toute occasion le souci de faire servir l'étude du cas d'espèce à une vaste enquête sur le vocabulaire de la spéculation musulmane. La « grande » et la « petite » thèses doivent apparaître ainsi comme complémentaires : l'une montre, en acte, le drame d'une conscience, l'autre dresse le bilan des idées qui, dans un certain milieu social, ont conduit au martyre une âme ivre de Dieu. Nous renonçons à donner la moindre notion de la puissance, de la richesse d'une œuvre qui honore et l'Université égyptienne du Caire où elle fut non seulement élaborée, mais professée en langue arabe ; et plus encore la science française. L'abus de certains concepts, d'ailleurs d'un usage sans banalité, tels l' « encapsulement » et le « décapage » ; la transcription vicieuse des termes sanscrits (sattvâ pour sattva; dhyânâ pour dhyâna ; samâdhî pour samâdhi ; nirodhâ pour nirodha ; Baghavadgîta pour Bhagavadgîtâ ; le Mimansa pour la Mîmâṃsâ) sont des imperfections vénielles. Signalons plutôt la magnifique contribution apportée à l'histoire comparative de la pensée, c'est-à-dire à la philosophie tout court. Quand se persuadera-t-on enfin que de tels efforts font avancer le défrichement de la mentalité mystique avec au moins autant de positivité que les enquêtes des aliénistes ou des neurologistes, et que la science historico-linguistique peut contrôler, voire même guider l'investigation clinique ? Puisque la structure de l'esprit dépend de son évolution dans le temps, la bibliothèque doit compléter l'enseignement de la clinique ou du laboratoire.

Dans les cinq premières années du xe siècle, al-Hallâj avait parcouru le N.-O. de l'Inde, du Gujerat au Cachemire, puis atteint les Etats turcs de la Chine. C'est un **voyage maritime du IXe siècle** que met à notre portée M. G. Ferrand. L'itinéraire nous achemine du Golfe Persique jusqu'à Canton en une époque où l'Asie méridionale connut une prospérité sans égale, et où les Khmers, le Champa, Sumatra et Java rivalisaient d'opulence. Le récit renferme plus de merveilleux que les voyages des pèlerins bouddhistes : ainsi l'anthropophagie des Chinois n'a existé que dans l'imagination du conteur. Mais il abonde en renseignements sur la navigation, les productions naturelles ou

manufacturées, les mœurs. Certaines affirmations prouvent une information très restreinte: par exemple le voyageur n'a vu dans la religion chinoise que le bouddhisme, puisqu'il soutient que les Célestes n'ont pas de science religieuse, et qu'ils croient comme les Hindous à la métempsychose. Mais les détails pittoresques, les traits précis fourmillent dans ce document qui plaira comme un roman, quoique le traducteur ait accompli en nous le présentant œuvre de science, œuvre que sa double compétence d'arabisant et d'historien de la géographie asiatique le mettait à même, plus que personne, de mener à bien.

P. MASSON-OURSEL.

RÉGIONALISME

Afrique du Nord. — Tourisme et propagande. — En vue du Centenaire. — Mort de Lys du Pac. — Mémento.

Le cours de la livre sterling, qui met à la portée de toutes les bourses nanties de cette monnaie le **tourisme** en pays français, a déclenché les instincts migrateurs chez les peuples du Nord pour qui le change est bon.

L'été dernier, on a vu, comme le précédent, en France, l'invasion des Britanniques sur les plages, les villes d'eaux et dans les petits trous pas chers.

Tous ne sont pas rentrés dans leurs brouillards quand octobre a fermé nos stations estivales. Ces gens-là, amateurs d'imprévu, sachant goûter le bien-vivre hors de chez eux, n'ignorent pas que le pays du franc-papier, des beaux voyages et de la bonne chère se continuent après la Méditerranée.

Les voici donc s'offrant au meilleur prix le bon soleil. Par équipes, par petits groupes ou par couples, vêtus à l'aise et largement chaussés, flanqués d'un sidi polyglotte vêtu comme un mamamouchi, ils vont, circulent, visitent ou bien s'installent ou se prélassent. Les auto-cars en véhiculent des caravanes sur des circuits chronométrés. Alger, Biskra, Bou-Saâda,... cela vaut bien le Caire. C'est moins cher et moins loin.

Le flot des étrangers s'empare de l'Afrique hivernale. Aux Anglais nos amis qui prééminent par le nombre et la diversité de condition, s'ajoute le Hollandais discret, replet, cossu, et les longs Scandinaves placidement soumis au zèle tarifé des agences, sans parler de l'Américain qui fait, à cent à l'heure, les grandes étapes, de palace à palace...

Mais, dans le va-et-vient de cette foule touristique, c'est le Français de France qui est le plus exceptionnel, sinon le plus dépaysé.

C'est lui qui aurait principalement intérêt à venir. C'est lui que l'on aurait le plus d'intérêt à voir venir.

L'Algérie (puis toute l'Afrique du Nord) ne sera complètement ce qu'elle doit être, c'est-à-dire une province incorporée dans l'unité des régions françaises, que le jour où l'opinion, chez nous, saura la considérer ainsi, apercevra qu'il faut cesser d'appeler colonie une terre façonnée par le labeur d'un siècle à l'image de la France, où l'on se retrouve en France après une traversée de vingt-quatre heures.

Le Français ignore la frénésie du grand voyage et son tempérament ne le dispose pas à se faire coureur de Monde. Il n'est pas insensible pourtant aux attraits d'excursions à courtes distances. Il aime le nouveau, goûte le beau, le pittoresque et l'imprévu, pourvu qu'on les atteigne assez commodément.

Or, il ne s'est pas déshabitué encore d'entrevoir l'Algérie sur un plan *colonial* et voisinant, comme elle fait dans les géographies scolaires aussi bien qu'aux Expositions, avec Madagascar et le Cambodge. Il n'a jamais fixé pratiquement dans l'espace le pays qui lui exporte les belles Fatma et les palais à minarets, la danse du ventre et les chameaux.

Il faut être de Tarascon pour former le saugrenu projet d'aller s'aventurer dans cette Barbarie Orientale...

... On se plaint cependant que les capitaux français ne franchissent pas la Méditerranée, que les marchés français regorgent de petits pois d'Espagne, d'oranges, de pommes de terre, de tomates espagnoles, quand la peseta est si chère et que les primeurs algériennes restent dans le marasme. Chaque touriste est un éventuel client ou bien un fournisseur avantageux. On n'a pas encore compris ceci en Afrique du Nord.

On croirait qu'aujourd'hui le tourisme africain est affermé à une très puissante entreprise qui, après avoir transporté les voyageurs dans ses paquebots, les promène dans ses auto-cars et les héberge enfin dans ses propres hôtels. Et c'est très bien assurément. Confort, rapidité, minimum de soucis. Pourtant cela ne saurait être un monopole.

Cette entreprise fait pour son compte, en faveur de l'Afrique

du Nord, une ingénieuse, abondante, intelligente publicité. Un échantillon s'en trouva dans les feuillets d'un des derniers *Mercure*.

Seulement, comme il est légitime, elle cherche la clientèle à qui peuvent convenir les circuits qu'elle organise. Les images qu'elle répand du Nord-Africain sont celles qui doivent, selon son expérience, séduire cette clientèle.

Orient !... Le plaisir... le repos... le grand Confort en plein Orient !...

Toujours la merveille orientale. Non. L'Afrique du Nord n'est plus l'Orient, sauf peut-être le Maroc qui est, si l'on peut dire, l'extrême-occident de l'Orient...

Pour rapprocher l'Afrique du Nord du grand public, pour le familiariser à distance avec elle, il faudrait au contraire dissiper le halo du mirage oriental.

Il y a de braves gens en France qui ne se soucient guère de risquer l'excursion au pays des almées et des dromadaires, redoutant de s'y voir dépaysés et mal à l'aise en dépit du confort promis. Mais ils entreprendraient la traversée de vingt-quatre heures pour visiter un beau pays de France où l'on est entouré sans cesse par des compatriotes authentiques plutôt que par des Mahométans, où les humains avec lesquels on a le plus habituellement affaire ne se comportent, en somme, pas autrement que des natifs du Nivernais, des Bouches-du-Rhône ou de Quimper-Corentin.

Orient ! Orient ! Les palmiers ! Les mouquères !... Quand n'entendrons-nous plus cette romance ? Que l'on parle plutôt de la douceur des hivers à Alger, qu'on y annonce, si l'on veut, une immense Riviera aussi fleurie, aussi clémente et moins poudreuse, d'une fraîcheur et d'une verdure impolluée. Que l'on vante cette corniche africaine, route splendide surplombant de très haut la mer, sur des lieues, et longeant la montagneuse et dense forêt kabyle. Que l'on dise l'émouvante randonnée promise aux vallées sauvages des Aurès ou parmi leurs vergers, les ascensions de leurs pics, sous les cèdres... Que l'on révèle les eaux thermales ou minérales d'Afrique et les sites de beauté qui les environnent : Korbous, Hammam-Meskoutine, Hammam-Rhira, vingt ou trente autres sources qu'estimèrent les Romains et dont nous ne soupçonnons pas les noms ni la vertu. Qu'on

découvre les beautés uniques sur la terre de maintes villes : Constantine, Tlemcen, Bône, Tunis et Carthage... Que l'on n'oublie pas même de prévenir qu'à trois heures de la douce Alger et tout près de Blida la parfumée, on pratique les sports d'hiver, sur les neiges de Chréa.

Surtout que l'on rappelle sans cesse les grandes cités défuntes : Cherchell, Tipaza, Timgad, Djemila, où le passé latin perdure dans son ampleur intacte. On n'y saurait promettre, apparemment, les trésors de Tut-Ankh-Amen. Pourtant, d'autres que nous auraient su organiser quelle publicité de mystère autour du Médracen, du Tombeau de la Chrétienne, des Catacombes de Sousse, des sanctuaires de Carthage, des temples de Tébessa, des énigmes d'Hippône, des ruines colossales d'El Djem et de Dougga...

... Ce n'est pas à dire que le souci d'organiser et d'intensifier la propagande en faveur du tourisme africain soit absent des préoccupations de ceux qui ont la charge de diriger les destinées de ce pays. A peine fut-il entré dans ses fonctions actuelles, que M. Steeg, Gouverneur général, affirma qu'il voulait voir l'Algérie fréquentée et connue et comprise par les Français de la Métropole. Il n'a pas manqué une occasion de travailler à obtenir ce résultat. Aidé de collaborateurs clairvoyants et actifs, assuré d'autre part du bon vouloir des assemblées, il a réalisé les éléments d'une ample et efficace propagande appuyée de crédits largement suffisants. Il reste à utiliser pratiquement les uns et les autres. Ce n'est plus une affaire de gouvernement ni d'administration. Il faudrait des initiatives intelligentes et des groupements agissants.

Des initiatives ?... On en parle. Elles seraient même, ainsi qu'ailleurs, en syndicats, lesquels sont bien nantis de subventions, souscriptions et cotisations.

Le fonds qui leur manque le plus, c'est l'action et l'idée. Ils ont boutique sur rue et c'est une belle position, et honorifique, d'être leur Président...

Les touristes, quand il en vient, sont bien reçus, mais on les renseigne aussi très aimablement à côté, au bureau de voyage du P.-L.-M. Une ou deux fois par semaine, on emmène des hiverneurs en auto-car pour essayer de leur faire voir des singes à la Chiffa. D'autres jours on fait, à pied, le circuit de la Casbah. Il

arrive qu'un beau dimanche quelques voitures garnies de fleurs défilent sur le Boulevard de la République, à Alger. Il faut bien, n'est-ce pas, quelques fêtes, et, pour les ordonner, de l'Initiative. On dit même qu'on a vu, dans les ruines romaines, évoluer des fillettes de blanc vêtues, sur des rythmes que le public voulut bien croire de caractère antique.

Le Service photographique du Gouvernement Général a composé une illustration très riche, complète, originalement artistique de l'Algérie. Où sont projetés, dans la Métropole, ces beaux films ? Mystère. Où sont produits, pour enthousiasmer nos contemporains, les admirables agrandissements de photos prises en avion qui sont bien les plus impressionnants panoramas que l'on puisse voir de natures en images?

Il est désespérant qu'il n'y ait pas de vraies initiatives pour utiliser ces précieux instruments de propagande et de publicité.

Il fut donné à quelques-uns de considérer des affiches en couleurs qui étaient d'une réelle éloquence d'art et de vérité. En quels locaux obscurs gisent-elles ? J'en ai cherché en vain dans l'Ouest, dans le Centre et dans le Midi de la France, en tant de gares toutes si prodigalement tapissées de chromos célébrant, outre les sites de France, ceux de Belgique, d'Italie, de Suisse et d'Angleterre...

Pour nos chemins de fer algériens de l'Etat qui semblent se complaire en leurs déficits, le tourisme paraît bien être une question profondément oiseuse et une affaire dénuée de toute espèce d'intérêt.

A Paris, l'Algérie est représentée par son Office, 10, rue des Pyramides, et par une Direction des Affaires algériennes au Ministère de l'Intérieur. C'est une chance que l'une et l'autre aient à leur tête aujourd'hui des hommes de valeur, d'une compétence éprouvée et que l'action n'effraie pas. Ni la Direction (qui n'est qu'un organisme administratif, indispensable liaison entre le Gouvernement Général d'Alger et le Gouvernement de la République), ni même l'Office ne peuvent se faire agence de tourisme.

L'Office accomplit, dans toutes les branches de l'activité (commerce, agriculture, etc.), une complexe et féconde besogne de propagande qui se manifeste dans toute la France ainsi qu'à l'étranger. Au développement du tourisme est consacré spécialement, à l'Office, dans toute la mesure où l'on peut y atteindre, une intelligente ardeur.

Qu'attendent aussi nos « initiateurs » pour utiliser pratiquement, en propageant partout la connaissance de l'Algérie, la documentation abondante et substantielle qui leur est, le plus affablement du monde, offerte dans les locaux bien accueillants de l'Office — non moins que, s'il en était besoin, à la Direction des Affaires algériennes ?

§

C'est dans six ans qu'arrivera le **Centenaire** de l'Algérie française (Prise d'Alger : 5 juillet 1830). Il n'est pas trop tôt pour s'y préparer. Louis Bertrand a dit quelque part que maints souvenirs matériels d'un temps inoubliable étaient menacés de périr, faute d'être entretenus. Peut-être a-t-on déjà pris les soins qu'il faut pour qu'ils durent au moins jusqu'en 1930.

A l'occasion du centenaire, on dépensera beaucoup d'argent. Il faut même le souhaiter en espérant que cette commémoration d'une date illustre sera encore propice à une retentissante propagande.

Une partie de cet argent ne serait point perdue, pensent quelques-uns, qui servirait à publier certains travaux historiques sur les « commencements de l'empire français d'Afrique ». Ceux que nous possédons sur le sujet commencent à dater. Ils auraient grand besoin d'être mis au point, complétés. Le moment est venu de redresser certaines opinions qu'ils ont répandues, de rétablir tels faits, soit dans leur interprétation, soit dans leur importance, voire d'en révéler quelques-uns.

Une œuvre vient de paraître qui ouvre remarquablement la série de ces éventuels travaux modernes : *La Prise d'Alger*, de Gabriel Esquer. Il faut remercier le Gouverneur Général d'avoir aidé à la publication de ce livre. J'espère qu'on en rendra compte amplement dans les pages du *Mercure* où je crois devoir le signaler dès aujourd'hui. L'auteur est un savant et un écrivain. Son abondant volume, d'une attrayante lecture, fournit sur les préliminaires de la prise d'Alger et sur cet événement lui-même la documentation la plus diverse et la plus complète qu'on ait pu rassembler. Il projette une vive lumière sur des faits mal connus jusqu'alors ou présentés en versions traditionnellement inexactes (créances Bacri, coup d'éventail, attitude des autorités britanniques, etc.). Cette documentation se présente sous une forme

qui la rend particulièrement assimilable sans que ses qualités de précision et de rigueur historique s'en trouvent amoindries.

§

Lys du Pac, qui vient de mourir, était un des derniers journalistes de cette « Vieille Presse algérienne » qui a tant contribué, aux époques de lutte et de fiévreux travail, à répandre et entretenir l'âme et la pensée de France en ce pays. La presse d'information ne permet plus guère à ceux de notre génération, qui compte de beaux tempéraments, les occasions et les loisirs d'écrire. De l'âge héroïque, il ne reste plus guère à présent que Mallebay qui parvint à maintenir la tradition du journalisme d'idée en demeurant seul maître de ses feuilles.

La vie de Lys du Pac fut une longue carrière d'écrivain loyal, subtil et clair. Depuis de nombreuses années, il était rédacteur en chef de *la Dépêche Algérienne* où il avait su sauvegarder la finesse distinguée de sa plume. Il fut jusqu'à la fin le défenseur zélé des Lettres algériennes, le bienveillant ami des jeunes auxquels, ici, les aides sont si rares. Puissent-ils rester fidèles à la mémoire d'un beau talent qui leur servit d'exemple et d'un grand cœur qui les a aimés.

Mémento. — Je dois rectifier, pour cette année, une allusion de ma dernière chronique aux jurys des prix artistiques et qui pouvait sembler être une critique. En 1923, la commission du grand prix artistique comprenait des artistes unanimement estimés et des gens de goût indiscuté. Félicitons ceux qui les ont substitués à des gens de bureaux ou de négoce et qui n'étaient pas même des amateurs.

Quelques auteurs, paraît-il, ont posé leur candidature au grand prix littéraire algérien. Le jury n'est pas forcé d'élire un des candidats.

YVON ÉVENOU-NORVÈS.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La crise des Concerts et des Théâtres. — Premières représentations à la Monnaie, au Parc et au Marais. — Les petits concerts. — Expositions Vanden Eeckhoudt et Ramah. — Le Salon triennal d'Anvers. — La renaissance de Bruges. — Livres belges : *Archipel*, par Th. Fleishman, Editions gauloises. — *Parenthèses*, par J.-J. van Dooren, Editions gauloises. — *Dénoûment*, par Eric de Hauleville, Le Disque vert. — *Harmonica*, par Jean Teugels, Editions de la Jeunesse Nouvelle. — *Ronds de fumée*, par J. Vingternier. — Mémento.

Les exigences de la vie chère viennent de frapper durement

nos amateurs de musique qui, depuis trois mois, font chorus aux récriminations des ménagères.

La musique se meurt... La musique est morte : Ysaïe a brisé son bâton de chef d'orchestre et les *Concerts populaires* ont fermé leurs portes.

La **crise** prit naissance au début de la saison. Le syndicat des artistes musiciens ayant réclamé une augmentation de salaire de 50 o/o, les dirigeants de nos deux grandes compagnies orchestrales se trouvèrent devant un dilemme angoissant : acquiescement aux exigences de leur personnel avec relèvement des tarifs d'abonnements ou suppression pure et simple des concerts.

Les exigences des musiciens étaient légitimes : la mise au point des œuvres modernes réclame en effet de nombreuses répétitions qui pour des exécutants absorbés par de multiples leçons ou engagés dans des orchestres de cinémas, de thés ou de restaurants, deviennent des corvées si elles ne se trouvent pas équitablement rémunérées.

Les hésitations des dirigeants ne semblaient pas moins justifiées : grevés de taxes gouvernementales et municipales sans cesse croissantes, les « concerts Ysaïe » et « Populaires », malgré l'affluence du public, avaient régulièrement clôturé leurs saisons par un important déficit.

Assimilés par le fisc aux « entreprises commerciales à but lucratif », ils se trouvaient de ce fait en butte à toutes les tracasseries imaginables.

Sans doute, en majorant le prix des places, comme le conseillaient les augures municipaux, aurait-on pu parer théoriquement aux difficultés premières.

Mais une augmentation de 50 o/o sur le tarif des abonnements, souscrits en majeure partie par des amateurs et des artistes peu rentés, risquait d'entraîner de nombreuses défections et, plutôt que de se livrer à l'aventure, les dirigeants des grands concerts liquidèrent leur orchestre, au grand dam de leurs fidèles habitués.

L'affaire fit quelque bruit. Les artistes protestèrent et, bien que leurs plaintes ne trouvent pas souvent écho dans les sphères gouvernementales, elles réussirent cette fois à émouvoir la gent bureaucratique. Après trois mois de silence, la musique ressuscite et on annonce les premiers concerts pour ce mois.

Moins favorisés, les théâtres continuent à subir le joug des taxes abusives. Ne parlait-on pas, au cours de cet hiver, d'une fermeture possible de la Monnaie qui, en dépit de ses subventions, n'équilibre pas son budget ?

Car il ne faut pas oublier que les édiles de la ville de Bruxelles, fiers à juste titre du bon renom de notre première scène lyrique, lui accordent un subside annuel.

Mais cette gratification n'est qu'apparente, les mêmes édiles la récupérant aussitôt sous forme d'impôts.

Et ces impôts se trouvent, cette année, la dépasser de beaucoup.

Le fisc base ses exigences sur un principe draconien : tout théâtre, qu'il soit lyrique comme la Monnaie, dramatique comme le Parc, d'art pur comme le Marais ou bassement commercial est une entreprise lucrative qu'il importe de grever d'impôts. Rangés dans la catégorie des « établissements insalubres et incommodes » — ce sont les termes dont on les honore, — ils sont taxés, non sur leurs bénéfices, mais sur leur recette brute, si bien qu'à l'heure actuelle, l'Etat et la Ville prélèvent une redevance de 18,04 o/o sur ladite recette.

Que l'on y joigne les droits d'auteurs, s'élevant en moyenne à 8 o/o, et l'on constate qu'avant de pouvoir balancer leurs frais généraux, les théâtres de Bruxelles sont grevés de près de 27 o/o d'impositions diverses.

Le mal dont souffre le théâtre à Paris s'est donc généralisé et nos scènes en supportent fatalement les conséquences.

Comment s'étonner dès lors de leur maigre répertoire ? Peu soucieux d'augmenter ses dépenses, un directeur avisé hésite à monter des pièces nouvelles et se limite à celles qui font recette. De temps à autre cependant — est-ce la revanche de l'idéal bafoué ? — l'un ou l'autre entrepreneur de spectacles convie le public à quelque téméraire entreprise.

Ce ne sont, hélas, pas toujours des réussites. C'est ainsi que l'on vit récemment une **Francesca da Rimini**, de Ricardo Zandonai, mourir dans de superbes décors, sur la scène de la Monnaie, et le **Voltaire**, de M. Albert du Bois, troubler, pendant peu de soirs, la quiétude des habitués du Parc

Tandis qu'aux Galeries, **Mademoiselle Beulemans** célébrait ses noces de radium et cédait, non sans larmes, la place au **Roi** et à **Papa**, le Marais, qui en est encore à sa période

héroïque, inaugurait sa troisième saison par **Un mois à la Campagne**, de Tourgueniev, bientôt suivi de **la Femme fatale**, de Birabeau, du **Fardeau de la Liberté**, de Tristan Bernard, de **Martine**, de J.-J. Bernard et d'une reprise de **L'Amour médecin** et d'**A quoi rêvent les jeunes filles**.

Vaincue cette fois par la vaillance de Jules Delacre et par son inlassable effort vers le parfait, la critique fut aussi unanime dans ses éloges qu'elle l'avait été naguère dans ses dénigrements, et la jeune troupe du Marais, outre les acclamations d'un public de plus en plus nombreux, connut les honneurs d'une conférence de Jean Dominique à l'Institut des Hautes Etudes, la surprise de deux visites royales et l'hommage d'un numéro spécial de *La Nervie*.

On voit donc que, malgré les exigences fiscales, le public bruxellois n'est pas sevré de distractions choisies.

Les amateurs de musique eux-mêmes trouvent, dans d'innombrables récitals, compensation à la fermeture des grands concerts.

Chaque soir les salles du Conservatoire et de l'Union coloniale abritent en effet l'un ou l'autre virtuose dont le répertoire et la technique font souvent l'objet de discussions passionnées.

On compare ainsi le jeu pathétique d'Ysaïe à l'étourdissant mécanisme de Kubelik ; Rummel, Yves Nat, Cortot, Risler, Etlin se partagent les faveurs de clans rivaux. Les modernistes acclament le quatuor *Pro Arte*, révélateur des gloires de la dernière heure, et se groupent autour d'Evelyne Brélia qui, avec un zèle admirable, assure à tous les musiciens d'avant-garde l'appui de sa lucide intelligence et de son adorable voix. Les zélateurs de Mozart trouvent dans Evelyn Ravaldé, une débutante au jeu exquis, la confirmation de leur culte un peu désuet et tout le monde se met d'accord en saluant d'interminables ovations Koubitzky et Vanni-Marcoux.

L'hiver est au reste la saison des batailles et les peintres ne se font pas faute d'y participer. Il n'est pas un coin de Bruxelles qui n'ait son salon et là aussi se manifestent les tendances les plus diverses. La *Galerie Giroux* et *Le Centaure* restent les temples du modernisme. D'autres salles comme *Le Cercle Artistique* et *le Studio* sont moins indulgentes aux insurgés.

Français et Belges s'y succèdent ou s'y confrontent. C'est ainsi

que Vlaminckse partagea la salle Giroux avec Vanden Eeckhoudt et qu'après Ramah, *le Centaure* nous révéla van Dongen.

Van den Eeckhoudt, qui fut jadis l'un de nos meilleurs virtuoses de la couleur, s'est, au cours de ces dernières années, libéré de l'objectivité un peu appuyée où il trouvait de faciles victoires et non sans courage, puisque son renoncement pouvait passer pour de l'ingratitude, il s'astreignit à la rigoureuse introspection des êtres et des choses dont jusqu'alors il n'avait surpris que les apparences. Aussi voit-on ses portraits et ses paysages récents s'infléchir en souples lignes que n'interrompt plus comme autrefois tel détail pittoresque ou telle savoureuse gageure.

Ils se réduisent à l'essentiel tout en se magnifiant d'un rythme hautain, comme autant de beaux poèmes tout palpitants de vie intérieure.

Un long séjour dans le Midi contribua à cette métamorphose et ce peintre, jadis enivré par la brutale richesse de sa terre natale, dut éprouver au cours de son exil la leçon qu'inflige, à toute âme bien née, la voluptueuse discipline méditerranéenne.

Tout différent apparaît **Ramah**, souvent habile à nous surprendre par la souplesse de ses transformations : dès ses débuts, il s'assimila manière et procédés des maîtres qu'il s'était choisis et sacrifia à ces vains jeux des dons incomparables.

On le vit à la remorque des impressionnistes, des illustrateurs de keepsake, de James Ensor, de Gauguin et des cubistes.

Mais de même qu'à travers ses multiples incarnations, Frégoli décelait par un geste, un sourire ou un éclat de voix la tyrannie d'un invincible moi, Ramah, sous ses différents masques, restait lui-même et pouvait sans scrupule orner de son hiératique signature les toiles « à la manière de » qu'il dispersait à travers le monde.

Car ce jongleur possède le secret des harmonies rares et prodigue dans tous ses tableaux les trésors d'une prestigieuse palette.

Cette fois Ramah semble avoir renoncé à ses paradoxes d'antan et son exposition du *Centaure* lui conquiert une franche personnalité. Ses voyages au pays du cubisme paraissent même avoir affermi sa certitude et si, dans quelques toiles, le vieil homme tente encore sa grimace, la plupart d'entre elles attestent une originalité et une vigueur du meilleur aloi.

Comme s'il ne suffisait pas à la joie du flâneur de découvrir à

Bruxelles motifs à émerveillement, la province, soucieuse de lui plaire, le convie à son tour à de précieux divertissements.

C'est Anvers qui cette année hospitalisait le **Salon triennal**, Anvers où l'on peut applaudir, superbement mis à la scène, *le Coq d'or* de Rimsky-Korsakof et où dans sa mystérieuse retraite de l'Avenue de Belgique, Max Elskamp parachève son œuvre adorable.

Sur les 1700 toiles qui lui avaient été soumises, le jury du Salon, épris d'un judicieux éclectisme, n'en avait retenu que trois cents. Toutes les écoles se trouvaient ainsi représentées et contrairement à la tradition des anciennes expositions officielles qui excluaient sans pitié les artistes indépendants, on pouvait contempler à Anvers les œuvres les plus contradictoires groupées dans une ahurissante fraternité. Officiels, impressionnistes, réalistes, modernistes, tous s'y étaient donné rendez-vous avec le secret espoir d'un triomphe possible, ceux-ci noblement entêtés dans une formule périmée toujours assurée des faveurs populaires, ceux-là comptant sur leur outrance pour s'annexer le suffrage des snobs, quelques-uns enfin, indifférents à la variabilité des jugements, saignant sur la veulerie des foules par toutes les plaies de leur cœur mis à nu, si bien que le curieux, abasourdi par les boniments multicolores de ces frères ennemis, se réfugiait, non sans plaisir, dans les salles du Musée Ancien où rayonnent du moins quelques authentiques chefs-d'œuvre.

Ce n'est pas que ce Salon fût indifférent : *Le Centaure Mourant*, le *Buste d'Ingres* et une *Bacchante* de Bourdelle lui assuraient une gloire suffisante.

Un *buste de Walter Rummel* et un groupe par Victor Rousseau, les *Pampres* de F. Huygelen, un buste excellent de John Cluysenaar, deux nobles figures de Léandre Grandmoulin contribuaient encore à l'excellence de la section de sculpture.

Citer les peintres est plus malaisé. Comment ne pas signaler pourtant, parmi les paysages, *La dernière Etape*, de Frans Hens, qui solennise l'agonie d'un grand vapeur traîné vers les chantiers de démolition, *La Vue de Lierre* de M. Opsomer, une *Falaise* de Maurice Blieck, un coin de Paris de Marcel Jefferys, un *Crépuscule* de Crommelynck, et parmi les peintres de la figure, le beau portrait de Laudy par lui-même et celui d'*Albert Baertsoen* par André Cluysenaar ?

Est-ce rivalité esthétique ou simple réminiscence de sa défunte gloire qui incite Bruges à ouvrir au pied de sa cathédrale une salle d'exposition où se succéderont plusieurs de nos meilleurs artistes ?

La Galerie San Salvador a été inaugurée dans la joie des carillons, le jour de Noël, et c'est un Brugeois, M. Van Sassenbroeck, dont les envois ont été remarqués à nos récents salons, qui y expose ses dernières œuvres. Georges Minne, à qui *La Nervie* vient de consacrer un intéressant fascicule, Laermans, Jacob Smits, Emile Claus, Servaes et James Ensor viendront ensuite peupler de leurs rêves la ville exquise où l'ombre de Georges Rodenbach rôde encore le long des canaux désertés par les cygnes, mais enrichis de barques automobiles.

Les canaux et les cygnes... Images charmantes dont s'illustraient toutes les strophes d'il y a vingt-cinq ans et qui sollicitent, de moins en moins, les poètes d'aujourd'hui...

Ce n'est pas au milieu de tels décors que M. Théo Fleishman, par exemple, promènera sa mélancolie. Dans une récente plaquette, dont le titre **Archipel** est emprunté à Pierre Louys, il a renoncé à l'ampleur des alexandrins qui sonnaient royalement dans ses recueils précédents et c'est en vers blancs, dépouillés à plaisir, qu'il épanche ses songes nostalgiques.

Sa conversion au jansénisme lyrique, si à la mode aujourd'hui, ne l'a pourtant pas libéré d'un certain romantisme plus décelable, il est vrai, dans le choix de ses thèmes que dans leur expression.

M. J.-J. Van Dooren est lui aussi un converti. Aux chuchotements harmonieux de ses premiers vers, écrits sous l'influence directe de certains symbolistes, il oppose aujourd'hui la péremptoire injonction de strophes à l'emporte-pièce consacrées, comme bien l'on pense, à la louange d'élémentaires sentiments.

Chacune de ses **Parenthèses** encadre une sorte de petite esquisse prestement brossée, mais qui gagnerait à être retravaillée.

Lorsque M. Van Dooren, tout à la joie de sa conversion, s'écrie :

> Et si l'humidité croissante de septembre
> Me trouve sans émotion particulière,
> C'est que je n'ai plus l'attendrissement
> Aussi facile qu'avant la guerre,

est-il bien sûr de servir la muse qui lui inspira *Anniversaire* et *Tombes de Soldats à Rossignol*, dans *Parenthèses*, et certains poèmes charmants de *l'Eau frissonne*?

Dénouement, de M. Eric de Hauleville, s'ouvre sur un calligramme en forme de clef de M. O.-J. Périer. Cette clef ouvre à son tour un coffret où un jeune homme a déposé, au hasard de ses fantaisies, mille choses [curieuses et disparates. Les soirs où il rentrait un peu ivre il y a jeté sa montre, un flacon de Black and White, le portrait de Marcel Proust et un numéro de la N. R. F. qui ont rejoint une cravate d'Oscar Wilde, des vers d'amour, trois roses fanées, un monocle fendu, la jarretière d'une petite danseuse et l'*Ethique* de Spinoza. Un jour, M. de Hauleville a fait l'inventaire de ses trésors. Ce fut une curieuse cérémonie dont le protocole nous est communiqué sous la forme d'un « livre poétique ».

On y trouve la jarretière placée en guise de signet dans l'*Ethique*, le whisky dans la montre et le monocle au cœur d'une des roses. Mais on y trouve aussi parfois une jolie image et un vers exquis plein d'innocence ou d'inquiétude que M. de Hauleville doit y avoir oubliés exprès et qui témoignent du choix de ses fréquentations.

Harmonica, de M. Jean Teugels, vise à moins d'originalité et s'inspire tout simplement de la rude verve populaire. Comme un chanteur des rues qui module au son d'un aigre instrument des chansons tantôt mélancoliques, tantôt narquoises, M. Teugels, qui vécut longtemps en province, fixe, dans de petits poèmes alertes, mille aspects charmants ou pittoresques des petites villes qu'il traversa et, tout imprégné de traditions folkloriques, habille de défroques surannées son cœur d'adolescent qui doit brûler d'amour pour l'art naïf et précieux de Max Elskamp.

M. J. Vingternier réprouverait de tels passe-temps et la petite amie qu'il chante dans ses vers alertes n'a rien de ce qu'il faut pour goûter la quiétude provinciale. Elle fume des cigarettes et ses **Ronds de fumée** annellent des rêves sans innocence. M. Paul de Vaucleroy se plut à les orner de délicieux croquis.

Mémento. — L'Œuvre, de M. Lugné-Poe, a représenté au théâtre du Parc *L'Autre Messie*, de M. Soumagne.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

Les romans. — Les études classiques. — Les études religieuses. — La critique.

Je n'ai pas à m'arrêter longtemps sur la littérature narrative : en Italie — n'importe qu'il en déplaise à beaucoup de mes compatriotes atteints de cet impérialisme que « l'ère fasciste » a mis en vogue — la littérature narrative, maintenant qu'un Verga, un Oriani, un Fogazzaro, un d'Annunzio ne sont plus ou se taisent, est morte ou tout au moins mourante. Les exceptions, les très rares qui sont vivantes, confirment la règle. Il est donc parfaitement inutile de continuer à donner du chagrin aux écrivains de cette littérature presque, ou tout à fait agonisante, en persistant à enregistrer leurs avortements : les choses mort-nées c'est comme si elles n'étaient point créées, ce n'est donc pas la peine de perdre son temps à s'en occuper.

Je fais cette déclaration très nette, en réponse aux attaques furibondes dont j'ai été l'objet de la part de certains auteurs qui avaient été atteints par mon fouet, attaques qui m'ont réjoui en ces derniers mois, parce qu'elles venaient par cela même à démontrer, sans le vouloir, l'équilibre et la justesse essentielle de mes jugements. Il est vrai que, selon ces écrivains et la presse qui les soutient, mon habitude honnête de juger sans voiles réticents et sans euphémismes indulgents est une preuve de manque de patriotisme, de ce patriotisme fasciste, état pathologique de malades paranoïques et hystériques, qui, en dernière analyse, par la déchéance à laquelle il voue la vie sociale de notre pays, tombé en proie à l'arbitraire violent d'une minorité aventurière, et par les dangers qu'il provoque à l'étranger, s'avère comme le plus vrai et le plus typique des anti-patriotismes. Cependant tous ceux qui raisonnent ont compris qu'ici il ne s'agit point de patriotisme, mais seulement de critique littéraire.

J'ai dit qu'il ne faut pas s'arrêter longtemps à la littérature narrative ; parmi les nombreux **romans** que les trop nombreux éditeurs italiens ont édités en ces derniers mois, il n'y en a point eu ou presque point qui méritent quelque attention. Il s'agit toujours de la même littérature commerciale, de laquelle même le public le moins raffiné fait maintenant justice, en ne l'achetant pas. Digne de mention est toutefois le premier roman de Bruno Cicognani, *Velia* (Milano, Treves), dans lequel cet excellent

conteur florentin confirme ses dons remarquables d'écrivain et ses facultés de psychologue. C'est un roman plein de défauts, mais tout de même écrit avec une telle honnêteté d'intentions, qu'il faut le louer et le distinguer de la méchante compagnie que cette triste époque lui a donnée.

Il faut encore signaler ici le dernier volume d'un écrivain dont j'ai déjà eu occasion de parler avec quelque sévérité dans le *Mercure de France*, à propos d'œuvres précédentes : il s'agit d'Ugo Ojetti, qui vient de publier *Cose Viste* (Milano, Trèves). Ce sont des pages limpides de souvenirs personnels, écrites avec art et sensibilité, fines, subtiles, tantôt mélancoliques, tantôt armées d'une légère pointe d'ironie. C'est là, à mon avis, la seule chose vivante et digne d'être lue de cet écrivin, qui a mis son nom en tête de trop de nouvelles, de romans et de volumes de critique qui ne lui font pas grand honneur. La véritable voie d'Ojetti est ici, dans la narration de ses souvenirs, des choses qu'il a vues et qui de quelque manière l'ont ému, soit en le faisant sourire, soit en le rendant mélancolique. Probablement, si l'on faisait un examen critique accompli de toute l'œuvre de cet écrivain, on finirait par découvrir que pendant trente ans il n'a fait, en passant d'erreur en erreur, que se chercher inutilement, pour trouver enfin son « moi » artistique, justement alors qu'il y paraissait impuissant. Veuillons donc espérer qu'il n'aille pas se perdre à nouveau !

Un écrivain méconnu, à l'égard duquel les clientèles littéraires ont obstinément tramé la conjuration du silence, c'est Enrico Thovez, que j'ai déjà loué et signalé dans cette même revue. Ecrivain dédaigneux, insouciant du succès, habitué à juger avec une honnêteté sévère, il est arrivé à la pleine maturité parmi l'indifférence du plus grand nombre. Après s'être révélé poète avec le *Poema dell'Adolescenza*, il y a plus de vingt ans, lorsque déjà il avait livré d'admirables batailles littéraires, dont les phases ont été recueillies par lui récemment dans l'*Arco d'Ulisse*, il se confirma critique aigu et subtil avec *Il Pastore, il gregge e la Zampogna*, et de nouveau poète de large essor et de forte originalité avec les *Poemi d'Amore e di Morte* ; et il nous offre aujourd'hui un faisceau d'excellentes proses avec *Il Viandante e la sua Orma* (Napoli, Ricciardi). Ce sont presque toutes des proses de jeunesse, nobles et belles toutefois, denses de chaleur

poétique, et d'une exquise qualité artistique. Thovez est un écrivain qui vaut vraiment la peine d'être connu, et que seule la dégénérescence littéraire de l'Italie contemporaine pouvait laisser dans l'oubli, et cela surtout parce qu'il ne plie jamais sa critique et son art au préjugé politique. Parce qu'en Italie (je cite les mots mêmes de Thovez, lequel en politique est bien plus près, je crois, des nationalistes que des démocrates ou des socialistes) « il faut que derrière la critique ou la poésie on sente toujours un peu de politique, et il ne faut jamais rien dire qui, pour juste que cela soit, puisse, directement ou indirectement, ne point contribuer à l'exaltation de l'art italien ». Il en est vraiment ainsi ; en Italie, par exemple, on écrit d'habitude de très mauvais romans, mais les clientèles critiques en disent du bien parce que... ils sont écrits par des Italiens.

§

Il y a en Italie un très vif renouveau **d'études classiques**. Des traductions nouvelles des poètes grecs et latins paraissent de tous les côtés; et ce renouveau est tel qu'il a des poètes contemporains (comme *Luigi Siciliani*, qui vient de publier un volume de vers à peine médiocres, l'*Altare del Fauno*), qui se prévalent des poètes classiques pour faire passer leurs malheureuses épigrammes. Mais je ne veux point m'occuper d'eux ; je mentionnerai plutôt la belle traduction que vient de donner de l'*Enéide* de Virgile un insigne latiniste italien, Giuseppe Albini (Bologna, Zanichelli), digne d'être comparée aux plus célèbres traductions classiques. Interprétation très rare du texte et de l'esprit du poète, élégance de la forme, finesse du style, voici les remarquables qualités de la traduction d'Albini, qui a su donner à Virgile un esprit et des formes parfaitement intelligibles aux modernes.

Il faut selon moi mesurer davantage les louanges à Ettore Romagnoli, lequel s'est attaqué à la traduction de tous les poètes grecs. Il nous a déjà donné, en des traductions nouvelles, en vers harmonieux, mais qui, à mon avis, modernisent par trop les originaux, *Eschile* et l'*Odissea* (Bologna, Zanichelli, 4 vol.) ; les tragédies d'Eschyle, aussi bien que le poème homérique, ont chez lui perdu trop de leur native fraîcheur, parce que Romagnoli les traduits en un esprit tellement moderne, qu'il finit souvent par déformer la physionomie véritable de ces poètes. Pour en donner un jugement sûr et définitif il vaudra mieux, tout de

même, attendre que l'œuvre soit plus avancée. Mentionnons ici, près de Romagnoli, la traduction en hexamètres que vient de nous donner de l'*Iliade* Manlio Faggella (Bari, Laterza, 2 vol.), qui me semble scrupuleusement fidèle et sûre dans son interprétation, même si parfois elle n'arrive pas à se libérer de telles duretés de langue et de mètre, qui choquent et offensent le goût.

Une excellente traduction des *Opere Minori* de Tacite vient de nous être donnée par Cesare Giarratano (Firenze, Vallecchi), telle qu'elle nous fait souhaiter d'avoir bientôt de lui la traduction des œuvres maîtresses du grand historien latin. Giarratano est un traducteur fidèle, qui a su pénétrer dans l'esprit de Tacite et le rendre en une prose italienne vigoureuse et incisive.

Cependant ce réveil des études classiques en Italie est encore assez désorganisé, et n'a pas su se canaliser en un effort collectif, d'ensemble, qui pût faire pour l'Italie ce qui est excellemment fait en France par la Société d'Editions « Les Belles-Lettres » avec sa *Collection des Universités de France*, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume-Budé.

§

La reviviscence des sentiments religieux traditionnels, qui date en Italie depuis la guerre, et qui a donné lieu à quelques conversions retentissantes, comme celle de Giovanni Papini, ne manque pas d'avoir quelques reflets dans le monde des études. Déjà avant la guerre, et spécialement par le fait de quelques jeunes studieux, comme Salvatore Minocchi, Luigi Salvatorelli, Amodeo, Buonaiuti, et quelques autres, l'histoire religieuse commençait d'être l'objet d'investigations intelligentes et pénétrantes. Aujourd'hui, à côté des bibliothèques critiques **d'études religieuses**, comme celle éditée par la maison Zanichelli à Bologne sous la direction du Prof. Pettazzoni, et celle de la maison « Il Solco » à Città di Castello, on voit aussi se multiplier les collections de textes mystiques et religieux.

Une de ces collections, *I libri della Fede*, dirigée par Giovanni Papini (Firenze, Libreria Editrice Fiorentina) en est déjà à son dixième volume, et nous offre, outre de nouvelles éditions des *Fioretti* de saint François et des *Laudi* de Jacopone de Todi, des éditions soignées d'œuvres de saint Filippo Neri, du Beato

Colombini, et ainsi de suite; et, particulièrement intéressant, un choix très bien fait de la *Poesia Religiosa del Popolo Italiano*, dû au Professeur P. Toschi. Nos érudits ne s'étaient jamais souvenus du trésor de poésie religieuse qui était vivant dans nos traditions populaires, et le P. Toschi a très bien fait de combler cette lacune vraiment déplorable.

Enfin, à Milan, la Société d'Editions « Vita e Pensiero », qui avec le Père Gemelli et Mgr Olgiati a été la pionnière du renouveau catholique en Italie, vient de commencer une collection excellente de textes et de volumes critiques : *Il Pensiero Cristiano*, dirigée avec grand soin par Giovanni Minozzi. Les deux premiers des trois volumes publiés jusqu'ici sont dédiés à saint Jérôme et dus à la plume de Umberto Moricca, lequel, après avoir résumé les principaux débats que la critique moderne a suscités autour de saint Jérôme, en a tracé la biographie, et traduit de façon excellente les écrits les plus importants et les plus caractéristiques. Le troisième volume, conduit avec la même méthode, est une présentation de l'œuvre de Tertullien, par le prof. Félice Ramorino : présentation un peu trop succincte, tellement que le lecteur a une difficulté extrême à se faire une idée précise de la personnalité très complexe de Tertullien.

§

Dans le domaine de la **critique**, qui est en Italie depuis quelque temps le plus vivant et le plus fécond, je n'ai pas grand chose à signaler pour cette fois. G. A. Borgèse a recueilli une série de ses articles les plus faibles et les moins originaux : *Tempo di Edificare* (Milano, Treves), qui n'ajoutaient rien à sa renommée. Il aurait bien mieux fait de laisser dormir ces articles dans journaux et revues pour lesquels il les avait écrits. Un volume de médiocres études critiques vient d'être publié de son côté par Italo Maione : *Studi e Saggi di letteratura* (Bologne, Zanichelli), parmi lesquelles sont tout spécialement faibles celles qui sont consacrées aux littératures étrangères, et surtout l'essai sur Baudelaire.

Luigi Tonelli a écrit une histoire du *Teatro Italiano* (Milano, Modernissima), premier essai de ce genre en Italie. C'est un travail plein de soin et de patience, mais plutôt manuel d'école, avec çà et là quelques lacunes, qu'une véritable histoire : en

d'autres termes, œuvre de professeur, et non point de critique. Les jugements sont plats, banals, et ne révèlent ni nouveauté de recherche, ni points de vue et interprétations de quelque originalité. L'œuvre peut tout de même être lue et consultée avec quelque profit, en tant que recueil de faits et de notices, et il faut en outre louer l'auteur pour avoir, avec son œuvre, attiré l'attention de la critique sur la formation et sur l'histoire du théâtre italien.

Benedetto Croce vient de publier des lettres, des documents et des écrits très importants de Silvio Spaventa, *Dal 1848 al 1861* (Bari, Laterza), qui mettent en complète lumière l'activité de celui qui a été un des libéraux Italiens les plus originaux et les plus riches de la pensée, dans la période décisive des guerres d'indépendance. M. Croce a très diligemment commenté les écrits par lui publiés, et les a disposés de telle manière qu'ils se succèdent comme dans une narration organique, qui augmente l'intérêt du volume.

Enfin, G. Marchetti Ferrante vient de publier des *Rievocazioni del Rinascimento* (Bari, Laterza) très suggestives, sur Rome au XVe siècle, Lorent de Medicis, les Rovere-Riario, Jules II, Léon X, Chigi le Magnifique, Tullia d'Aragona et l'Arétin. Ces évocations n'apportent aucun élément nouveau aux linéaments déjà connus de la Renaissance ; trop souvent même elles ne font que résumer les résultats de la critique moderne sur ce sujet ; mais on les lit avec utilité et non sans plaisir.

Je ne vois rien d'autre, pour le moment, qui vaille la peine d'être spécialement signalé : formons donc le vœu que 1924 soit une année plus propice aux lettres italiennes, et que je puisse enfin signaler cette renaissance de notre littérature, qui n'a été jusqu'à ce jour qu'un pieux souhait.

GEROLAMO LAZZERI.

LETTRES ROUMAINES

Philologie et folklore : *Vieata pastoreasca in poesia noastra populara*, 2 vol. ; Casa Scoalelor ; *Flori alese din cintecele poporului*, Ed. Pavel Suru ; *Antologie dialectala*, Casa Scoalelor ; *Graiul din tara Hategului*, Instit. de filol. si folklor ; *Pamintul nostru*, Ed. Vieata noua, par M. Ovide Densusianu. — Histoire et archéologie : *Tara noastra : Inceputurile vietei romane la gurile Dunarii*, Cultura nationala ; *Probleme de archeologie in România*, Tip. Arhidiecezana, Sibiu ; *Parentalia*, Anal. Acad. Rom., par M. Vasile Pârvan. — Mémento.

Il y a toujours du nouveau sous le soleil, tout au moins dans

le domaine de la pensée ; M. Ovide Densusiano le prouve à chaque livre qu'il publie. Nous étions habitués, par exemple, à considérer l'agriculture, à laquelle s'adonne de nos jours la majeure partie de la population, comme l'occupation de tout temps prédominante de notre peuple ; contre cette opinion, particulièrement chère aux historiens, l'illustre romaniste s'inscrit en faux. Pour lui, les paysans roumains ont autrefois, durant des siècles, mené surtout une existence instable, remplie de dangers, épique, parcourant comme bergers avec leurs troupeaux les plaines du Danube, errant par les vallées et sur les cimes des Carpathes et des Balkans, et même au delà. Rien ne s'accuse plus conforme à la vérité historique, si l'on y regarde de près, que cette thèse chargée de pathétique beauté. Esquissée dernièrement au cours d'une brillante conférence (1), M. Densusiano l'étaya d'arguments solides et d'abondants documents en 1913 dans une longue étude (2), et, quelques années plus tard, dans deux articles complémentaires de revue (3) ; mais il l'avait posée, en substance, dès 1897, lorsqu'il s'était occupé *De l'histoire des migrations pastorales*, et il y est à plusieurs reprises revenu, d'une manière directe ou détournée, comme en font foi ses nombreuses communications à la société de philologie, maints passages de l'*Histoire de la langue roumaine*, de *Notre langage*, ou, encore, la magnifique évocation des ancêtres figurant au recueil de poèmes des *Rives blanches*.

S'il s'est attaché avec autant de persuasive conviction à cette façon de concevoir les conditions primitives de la vie roumaine, c'est parce que celle-là était, en même temps que juste, grosse de conséquences. On ne saurait pas oublier, et pour cause, que les incessantes pérégrinations, auxquelles la nécessité des pâturages obligeait nos conducteurs de troupeaux, et dont la nomenclature toponymique garde encore le souvenir, assurèrent un vivant contact entre les différents pays roumains, rapprochant les contrées les plus éloignées ; l'adage, suivant lequel les montagnes se rencontrent, n'était, peut-être, à l'origine, que la réflexion d'un de ces pâtres errant, au gré des saisons, des Carpathes aux Balkans. Toujours est-il que par la voie de la transhu-

(1) V. *L'âme roumaine et l'âme française*, aux éditions Leroux.
(2) V. *La vie pastorale chez les peuples romans*, Ed. Vieata noua.
(3) « Vieata noua », IX. 9 ; XII, 10-12.

mance l'on a pu se transmettre à de grandes distances des particularités phonétiques et semasiologiques, des traditions et usages propres à une région déterminée : ainsi s'explique la forte ressemblance qui existe entre la branche septentrionale et celle du Sud du Danube de notre langue et de notre folklore. Bien des questions, obscures ou controversées, telle l'expansion de l'élément roumain sur un très vaste territoire, telle l'existence de notre peuple pendant le moyen âge, cette fameuse « énigme », comme on l'a appelée (1), telle la composition de notre caractère national, etc., trouvent également dans les dispositions et les pratiques des bergers des éclaircissements et des solutions définitives.

Aussi convient-il de poursuivre cette idée de transhumance dans tous les domaines, de l'histoire, de l'ethnographie, de la linguistique, etc. (2), qu'elle a de longue date marqués. M. Densusiano s'y emploie justement. Les deux volumes, qu'il nous offre, de recherches patientes, où la critique avisée ne le cède qu'à une enveloppante poésie, recueillent, en les prolongeant avec une discrète et savante ordonnance, les échos qu'a rencontrés **La vie pastorale dans notre poésie populaire**. Celle-ci n'est, en somme, qu'une ample pastorale. Si les bergers n'y remplissent pas exclusivement ou très souvent les premiers rôles, ils s'y montrent toujours parés de toutes les vertus, ou s'y laissent rappeler par mille traits et procédés de bon aloi ; l'on voit, par là, qu'ils jouissent aux yeux de la foule d'autant de prestige que ses héros préférés, les « haïdouks ». D'ailleurs, beaucoup de légendes et de ballades consacrées aux nobles brigands qu'étaient les « haïdouks », en qui les humbles trouvèrent aux jours sombres de l'oppression étrangère des protecteurs et des justiciers, et dont la vie mouvementée passée à l'ombre des forêts verdoyantes ressemblait par certains côtés à la vie libre et dangereuse des bergers, ont été calquées sur des ballades et des légendes pastorales, ou en ont tiré la matière. Même le chef-d'œuvre de notre

(1) V. A.-D. Xenopol, *les Roumains au moyen âge*, 1885, chez Leroux.

(2) M. Em. de Martonne ayant remarqué en passant le rôle de la transhumance (v. *La Valachie*, Paris, 1902), s'est appliqué à l'étudier du point de vue géographique dans l'article *La vie pastorale et la transhumance dans les Carpathes méridionales* (v. le vol. *Zu Friedrichs Ratzel's Gedæchtnis*, Leipzig, 1904) : c'est le seul essai que nous possédions sur la question, avant que M. Densusiano l'eût envisagée sous toutes ses faces, et qu'il en eût dressé un vaste plan d'études. (v. surtout sa *vie pastor. chez les peuples romans*, 1913.)

muse populaire, le poème de la petite brebis Mioritza, nous rapporte, sous une forme variant selon les régions, le drame qui a dû se dérouler à l'époque de la transhumance, au XVIe ou au XVIIe siècle, entre des pâtres rivaux, descendant avec leurs troupeaux de la Transylvanie par les vallées moldaves vers le bas Danube. Quant aux éléments lyriques, qui s'allient au fond épique de cette espèce de chanson de geste, ils attestent, aussi, une origine pastorale. D'autre part, l'étroite communion entre l'homme et la création, que l'on y sent, et que Michelet avait bien signalée (1), ce panpsychisme, comme le nomme M. Densusiano, dérive d'une conception unitaire, païenne et mystique, de la vie et du monde, propre aux êtres primitifs ayant vécu, entourés de présages et de sortilèges, dans le culte fervent de la nature animée et amie, tels les bergers. Du reste, le sentiment qui constitue chez nous le principe de l'inspiration populaire, cet état d'âme particulier et complexe, fait de désirs et d'esprits, de regrets et d'inquiétudes nostalgiques, que l'on désigne en roumain par le mot intraduisible de « dor », et qu'expriment la plupart de nos morceaux lyriques, de nos « doïne », les êtres voués à l'étendue mystérieuse et aux marches tourmentées au loin paraissent tout indiqués à l'éprouver (2). Ce sont, encore, les conditions de la vie pastorale qui expliquent nombre de particularités de notre folklore, comme la place et le rôle qu'y tiennent certains animaux (le loup, les brebis), comme la présence de certains thèmes poétiques (l'attrait de la montagne ; l'éloge du renouveau ; le chant du coucou), de maintes expressions et formules typiques (*le Printemps, notre sauveur* ; *la Montagne, c'est notre demeure* ; *feuille verte de...*), de quelques procédés d'invention et d'expression dominants (la vision et la représentation dynamique des choses réelles et des faits abstraits), d'une foule, enfin, d'images, de comparaisons et d'épithètes, que l'on y constate.

En relevant, de la sorte, les marques de l'influence pastorale sur notre folklore, M. Densusiano fouille et précise la psychologie et l'esthétique du peuple roumain ; mais il nous initie en même temps à l'étude comparative du folklore, par les rapproche-

(1) V. *Légendes démocratiques du Nord*, 1850.

(2) Les beautés de la Bible, attribuées par M. Densusiano aux pâtres hébreux prouvent, entre autres, l'aptitude poétique des bergers (v. son étude sur *l'origine pastorale du Cantique des Cantiques*, 1916).

ments qu'il établit entre nos productions populaires et les monuments littéraires des autres nations; et cela ne laisse pas d'accroître en nous la conscience de l'interdépendance et de la fraternité humaines, ainsi que celle de nos limites nationales et de notre propre valeur. Car, pour ce qui en est du folklore, l'on s'est par trop livré, il faut bien le dire, à des erreurs et à des illusions. Aussi M. Densusiano leur donne-t-il par une autre voie encore la chasse, en publiant un **Choix de chansons du peuple.** Il a composé le bouquet, avec infiniment de soin et de goût, soit en cueillant à la campagne des fleurs fraîches, soit en extrayant des pages poussiéreuses des revues et des collections des fleurs ignorées ou oubliées. C'est qu'à peine Basile Alecsandri eut-il réuni et mis en honneur les œuvres orales de notre littérature, que les recueils s'en multipliaient d'une manière chaque jour croissante. Il fallait donc en arriver à trier les pièces avec autant de zèle ramassées depuis une cinquantaine d'années, pour n'en servir de modèle que les plus caractéristiques et les plus belles. Voilà la raison de l'anthologie, que M. Densusiano vient de faire paraître. A la parcourir, on se rend compte, ainsi qu'il l'a noté dans la préface, que le génie poétique de notre peuple s'était surtout, et avec bonheur, exercé dans le genre lyrique et satirique, plutôt que dans l'épique. De l'anthologie, et des commentaires qui l'accompagnent, se dégage également une leçon, si l'on peut dire, d'esthétique littéraire d'autant plus utile que l'on entend sans cesse des voix engager nos écrivains au retour à la poésie primitive; mais ce n'est pas en contemplant de faux brillants, ce n'est pas non plus en cultivant le cliché et le pastiche qu'on a chance d'y parvenir. On y accède, au contraire, par l'inspiration intérieure, par la connaissance des beautés authentiques de l'art rustique.

Au demeurant, il n'importe pas moins, et à toutes fins, de connaître les formes particulières du langage populaire; une autre anthologie, que nous devons à M. Densusiano, une **Anthologie dialectale**, nous permet, en effet, de saisir à travers des textes rendus clairs par une transcription phonétique simplifiée la physionomie linguistique de chacune de nos provinces (1).

(1) Une plus vaste et plus savante collection de documents et de textes linguistiques groupés par régions a été publiée bien avant, toujours par M. Den-

En ce qui concerne **Le parler du pays du Hatzeg**, toute une monographie — modèle du genre — lui est consacrée ; elle comprend, outre l'étude illustrée par des exemples du parler local, un riche matériel folklorique (où les trouvailles foisonnent: v. notamment les « doïne » ; le récit rappelant la légende de Polyphème), ainsi qu'une description ethnographique, historique et géographique de la région, qui fut un séjour des pâtres, comme le prouvent les traditions, les superstitions et les coutumes, laquelle a été, par surcroît, le berceau même de la race, puisque c'est là que s'affrontèrent les Daces et les Romains, dont nous sommes issus, et que s'élevaient tour à tour leurs résidences royale et auguste.

Quittant ce pays, M. Densusiano considère en retour, et chante, ayant cédé la parole au poète, toute **Notre Terre** dans un court poème en prose où revivent la foi enthousiaste, les visions, les imprécations et les exhortations de la Bible et des Prophètes...

A la connaissance passionnée et approfondie de **Notre Pays** nous invite encore un autre universitaire et académicien de marque, M. Parvan, sous la direction duquel la nouvelle maison d'éditions *Cultura nationala*, récemment créée par le grand argentier doublé d'un fin lettré, M. Aristide Blank, a placé une collection spéciale d'études et de recherches, dont le premier volume paru, rédigé par M. Parvan lui-même, porte sur **Les origines de la vie romaine aux embouchures du Danube**. C'est, au point de vue de l'édition, un volume soigneusement imprimé, pourvu de cartes, de photographies et de reproductions d'art, cartonné : cela constitue, à quelques exceptions près (1), une heureuse innovation de la librairie roumaine, que nous aurions pris plus de plaisir encore à signaler, si elle ne nous faisait pas souvenir, par la forme qu'elle a revêtue, des publications lancées par le Fisher-Verlag. C'est, aussi, et surtout, par le sujet et par la façon dont l'auteur l'a traité, un livre excellent, fort instructif, et d'une lecture particulièrement attachante, en dépit d'une certaine affectation archaïque et populaire du style et de la langue. M. Parvan y ressuscite, à l'aide des nombreux monuments et objets variés provenant des dernières

susiano, en collaboration avec MM. J.-A. Candrea et Th.-D. Sperantza (v. *Notre langage*, 2 vol. 1907).

(1) V. par ex. *Le parler du pays du Hatzeg*.

fouilles, auxquelles il a pris part active et heureuse, la vie civilisée, pour beaucoup insoupçonnée, de l'ancienne Dacie ; cette résurrection peut ainsi paraître une sorte de révélation. C'est que d'aucuns sont portés à croire que le génie latin n'a pénétré, pour les féconder, les pays, si éloignés, de la Ville Eternelle, couvrant le vaste territoire carpatho-danubien, qu'après les campagnes victorieuses de Trajan ; en réalité, l'influence et la domination romaines s'y étaient introduites et raffermies plusieurs siècles auparavant, à partir du règne de Tibère, d'une manière pacifique, par les marchands et les agriculteurs, qui s'expatrièrent, afin d'y trouver des débouchés et des terrains arables. Encore cette longue et paisible avant-garde des armées conquérantes de plus tard n'y tomba-t-elle pas au milieu des populations barbares, puisqu'il y avait déjà grand temps que les indigènes, les Daces et les Scythes, avaient connu la civilisation hellénique, transportée là, et renouvelée, grâce aux colons accourus de Byzance, d'Asie mineure et des Iles merveilleuses.

A en croire le prodigieux érudit, feu Nicolas Densusiano, c'est en ces mêmes lieux, où allaient florir *Dacia felix* et s'épanouir notre race, que s'est formée et développée, avant la guerre de Troie, la civilisation primitive des Pélasges, que l'on a parlé pour la première fois un idiome pré-latin, dont celui du Latium et subséquemment les autres langues néo-latines devaient tirer leurs origines (1). En tout cas, notre sol conserve dans ses profondeurs force richesses ensevelies, monnaies et parures, armes et ustensiles, vases et ornements, dalles et colonnes funéraires inscriptions, fragments de temples et d'habitations, bourgs entiers, forteresses et cités témoignant d'une continuité de civilisation, rajeunie et augmentée depuis l'époque néolithique : il ne sera donc pas étonnant que le pays du pétrole devienne sous peu le paradis des archéologues. Car il faudra procéder et s'attacher à l'extraction et à la mise en valeur systématiques des richesses enfouies. Fort à propos, M. Parvan s'offre à en régler les plans jusque dans les détails. Il remarque avec raison que la solution des **Problèmes d'archéologie en Roumanie** saura apporter des éléments précieux et nouveaux à la résolution de bien des problèmes intéressant non pas seulement notre passé (à savoir : l'apport thraco-illyrien à la formation de la nation

(1) V. *La Dacie préhistorique*, 1913.

roumaine ; la diffusion du christianisme ; les caractères des influences byzantine, italienne, dalmato-serbe ; les origines de l'architecture, de la sculpture et de la peinture nationales, etc.), mais aussi l'histoire universelle (au nombre de ces questions : les origines de la civilisation néolithique, de la civilisation grecque ; l'ascendance illyrienne des populations sabelliennes ; les migrations thraco-helléniques ; la manière de façonner le bronze ; l'évolution du style dans les arts industriels, etc.). Déjà nos initiateurs à l'étude des antiquités nationales, les Al. Odobesco, les Gr. Tocilesco, comme toute une équipe de savants étrangers et de leurs émules roumains de tout âge (MM. T. Antonesco, Popa-Lisseano, C. Moïsil, M. C. Soutzo, Murnu, Parvan, Tafrali, Andriesesco, Draghiceano, Teodoresco, Martian, A. Arbore, H. Metaxa, etc.) en ont abattu une bonne besogne. Des régions qu'ils ont explorées, la Dobroudja nous semble avoir tiré avec le plus d'opportunité un gros bénéfice : comme l'on nous contestait les droits sur cette province, M. Oreste Tafrali, l'éminent historien et archéologue formé à l'école française de MM. Diehl et Fougères, nous la montra, en dégageant les résultats des dernières fouilles (1), gagnée et intimement liée, depuis l'époque impériale, à la vie romaine. Latine, elle l'a été, cette Dobroudja, avant même les autres provinces de la Dacie. Elle a dû constituer pour Rome quelque chose comme les marches de l'Est. Elle représente, au bout du compte, aux yeux émerveillés de M. Parvan, qui l'a examinée, pour ainsi dire, dans ses entrailles (2), la Grèce, l'Italie et l'Afrique romaine réunies, et transplantées chez nous. Nous voilà les héritiers de tout l'empire latin d'Orient, de l'Adriatique aux embouchures du Danube. M. Parvan se plaît à nous le rappeler.

Il se plaît encore à nous rappeler **Les Parentales**. Honorer les fondateurs de la race au moment où s'accomplit l'unité nationale, ce n'est que justice. S'il rend à Trajan ce qui revient à ce César, il n'oublie pas notre Vercingétorix, Décebale. Le panégyrique de M. Parvan, c'est un discours académique ; c'est un morceau pour prix d'éloquence. Les voix de Clio, d'Euterpe et de Melpomène s'y éveillent, pour célébrer les vertus des peuples

(1) V. *La Roumanie Transdanubienne*, 1918, chez Leroux.

(2) V. *La Cité de Tropaeum Trajani*, 1912 ; *La cité d'Ulmetum*, 4 vol. 1912-1914 ; *Les fondations de Tomis*, 1915 ; *Histria*, 1916 ; *la Gérusie de Callatis*, 1920, etc.

qui s'étaient mêlés sur cette terre, pour célébrer aussi cette terre qui se montre aujourd'hui, comme en ces temps-là, comme toujours, resplendissante de beautés et prodigue de richesses.

Mémento. — Vient de paraître : de très importantes études et collections, signées par MM. Lapedatu, Lupas et collaborateurs; S. Puscariu et collaborateurs ; Take Papahagi ; J. Nistor ; St. Ciobanu.

Il en sera rendu compte dans la prochaine chronique. Nous y donnerons également une revue des revues et un petit courrier de la vie intellectuelle.

Quant aux recueils de contes et de poèmes, dont le nombre s'accroît en même temps que la qualité, leur tour suivra sitôt après.

POMPILIU PALTANEA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Grégoire Alexinsky : *Du Tsarisme au Communisme*, Armand Colin. — J.-W. Robertson Scott : *The Foundations of Japan*, Londres, Murray, 8°, illustré de nombreuses planches. — A propos de *Mussolini, bâtisseur d'Avenir*.

Le récent livre de M. Grégoire Alexinsky, **Du Tsarisme au Communisme**, dépasse en valeur documentaire et en clarté tout ce qu'il nous fut donné de lire au cours de ces dernières années sur la révolution russe. L'analyse de cause à effet est celle d'un historien à qui répugnait la tâche de porter sur les événements auxquels il fut mêlé le jugement unilatéral d'une victime ou d'un adversaire.

Que ce soit l'expérience vécue de Ludovic Naudeau, la vision vivante, mais désordonnée de Claude Anet, l'originale conclusion de Ryss et mieux encore les souvenirs de Paléologue, fondus dans la grâce subtile d'une langue soyeuse, nulle de ces qualités ne saurait servir davantage à la compréhension du problème bolchevik que la précision aiguë et surtout le grand sens politique qui singularisent l'œuvre de M. Alexinsky.

Moins favorisée que la France de 1789, la Russie de 1917 ne trouva pas à l'heure critique de son destin des volontés indomptables au service de claires intelligences. La première phase de la révolution russe ne révèle que d'honnêtes consciences : Milioukoff — mais dépourvues de caractère.

La seconde, mue par le cerveau tumultueux de Kérensky, ne manque pas d'idées, mais le génie de l'action reste chez Korniloff. D'une entente entre les deux hommes, le salut du pays

pouvait sortir. Mais chez Kérensky, la névrose où s'exaspérait son talent le conduisit à la trahison.

Et ce fut la troisième phase avec son cortège d'agents allemands, de défaitistes, de gens tarés et vendus. Les forces morales qui faisaient défaut à leurs prédécesseurs, on les trouvera chez ces révoltés, accourant de tous les points du globe où les avait dispersées des activités politiques redoutables pour l'ancien régime, ou plus simplement quelque crime de droit commun.

Ainsi, dans le chaos révolutionnaire, une chance s'était offerte qui, si elle eût été exploitée au moment où elle se présenta, pouvait épargner à la Russie l'atroce épreuve du communisme. Kérensky ne voulut pas la courir et ses compatriotes paient aujourd'hui cette inexpiable inconscience.

Pendant la période de la Révolution française où les partis, et les hommes s'étaient accoutumés à considérer le Pouvoir d'abord, l'échafaud ensuite, comme deux étapes consécutives de leur destinée, pas un parmi eux, qu'il fût au gouvernement ou dans l'opposition, n'eût ménagé sa vie ou sa puissance éphémère plutôt que de laisser fuir l'occasion, souhaitée pour le salut du pays : ce qui explique que chaque parti, chaque homme trouva son maître, jusqu'au jour où Barras, ultime vainqueur, s'effaça devant Bonaparte. Si les compétitions des fractions politiques russes avaient poussé contre le bolchévisme menaçant des ennemis irréductibles et prêts à tout, Lénine, aujourd'hui, comme Milioukoff, comme Kérensky, ne serait plus qu'un souvenir. Mais il manquait à ce peuple, en même temps que la liberté, le souffle irrésistible qui, en 93, dressait les nôtres contre l'Europe coalisée pour la défense des immortels principes.

Kérensky, par surcroît, était adversaire de la peine de mort. On ne fait pas des révolutionnaires par persuasion et ses successeurs qui l'avaient compris en ont atrocement abusé.

Devons-nous dire que le livre de M. Alexinsky contient sur ce sujet des détails bien neufs ? Rien, dans la folie sanglante qui est la rançon de toutes les tourmentes politiques, ne nous était inconnu ; mais le grand mérite de l'auteur est de situer à leur vraie place ces tragiques épisodes et d'en tirer quelque chose de mieux que des développements humanitaires et maintenant sans objet. Certes ! dans une société communiste où la détresse humaine devait théoriquement trouver un suprême refuge, les

cruautés calculées et vaines, dont l'assassinat de la famille impériale est un bref exemple, suffirait à consacrer la déchéance morale du gouvernement des Soviets. Mais on peut encore arguer pour une difficile justification qu'aux dieux assoiffés des marxistes très zélés ne pouvaient refuser le sacrifice sanglant exigé par l'aberration momentanée des foules. Aussi n'est-ce point de ces horreurs que M. Alexinsky composera l'essentiel de son réquisitoire. Si grand que soit le crime, tenons-le, pense-t-il sans doute, pour une loi inéluctable du sort et cherchons ailleurs mieux ou pire.

L'erreur capitale de Milioukoff et de Kérensky fut de croire que des moyens normaux pouvaient convenir à des circonstances exceptionnelles. Ce fut la cause de leur défaite et aussi celle du triomphe des bolchévistes. Mais plus que les moyens, les résultats importent au regard de la postérité. La Révolution française connut aussi ces excès, mais transmit aux générations futures un patrimoine intact, un code et des conceptions nouvelles, des traces durables et fécondes de l'œuvre ébauchée ; et pardessus tout, elle développa ce ferment de patriotisme et de force qu'est la propriété. Elle la morcela, la divisa et acheva, par la confiscation et la vente des biens nationaux, la répartition de la terre, commencée dans certaines régions dès le XIIIe siècle par quelques féodaux et poursuivie avec acharnement par la Royauté. Tous ces efforts coalisés ont mis aujourd'hui notre pays à l'abri du communisme agraire. Alors que la Révolution française restait étrangère aux idées socialistes et se détournait résolument du babouvisme naissant, les bolchéviks de 1917 supprimaient l'esprit d'initiative, la concurrence, cheville ouvrière de la prospérité nationale, en un mot le goût de vivre, en imposant à la Russie un marxisme destructeur et stupide. On se doute que la tâche de M. Alexinsky devient singulièrement aisée lorsqu'il entreprend de prouver que la politique des Soviets donne des résultats catastrophiques. Mais, aux dires de Pierre Ryss, cette expérience ne sera pas sans contribuer fortement à l'édification d'une grande et belle Russie, dont le rayonnement intellectuel, naguère étincelant mais intermittent, sera désormais continu comme celui d'un peuple assagi par l'épreuve.

Des ruines accumulées par Lénine surgit déjà une nouvelle bourgeoisie. Sur l'hécatombe se lèvera une nouvelle aurore. Les

moujiks posséderont la terre et au-dessus du sillon qu'ils y traceront se dressera l'image de la Patrie, hier encore incomprise, demain symbole des libertés acquises et de l'esprit délivré.

On conçoit la difficulté qu'éprouve M. Alexinski à formuler des hypothèses sur la nature du régime à qui incombera l'immense entreprise de la reconstruction. Aussi, ne s'aventure-t-il qu'avec prudence dans la voie difficile des pronostics. Il semble bien cependant qu'une monarchie nouvelle « qui ne ressemblerait pas à l'ancienne » recevrait son adhésion. En quoi, nous pensons que là encore l'auteur fait preuve de sagesse et de sens politique

Nous ne formulerons qu'un regret, c'est qu'au cours de ce magnifique exposé, l'âme russe avec son émouvante résignation, son mysticisme et ses fatalités ataviques, n'ait pas été plus parfaitement définie. M. Alexinsky oublie trop volontiers qu'il s'adresse à des occidentaux qui, bien souvent, n'ont vu dans les héros de Tolstoï et de Dostoïewski que des personnages de roman exceptionnels et sans lien avec la commune réalité. Les comprendre suffit cependant à la pénétration de certains aspects de la révolution russe. M. Paléologue a réalisé fort heureusement cet essai psychologique, mais mieux encore peut-être que les trois volumes de *la Russie des Tsars*, le simple et émouvant petit conte qu'un écrivain de grand talent et de grand avenir, M. J. Kessel, a publié en tête de *la Steppe Rouge*, nous explique le mystère séculaire et religieux de la conscience slave.

En dépit de cette lacune, assez naturelle chez un homme politique, plus soucieux d'activités positives que de spéculations métaphysiques, le livre de M. Alexinsky reste une œuvre forte et courageuse.

GEORGES SUAREZ.

Il existe déjà sur le Japon, en toutes langues européennes, une littérature formidable ; et cependant peu de livres qui m'aient jamais fourni la sorte de documents que je cherche, ceux qui correspondraient à ce qu'est en Europe le folklore proprement dit, c'est-à-dire l'étude, en toutes ses variétés, de la mentalité et de l'activité des paysans. Sans doute Isabelle Bird et Lafcadio Hearn donnent quelques indications utiles, mais trop fragmentaires à la fois et trop restreintes géographiquement. Le livre si

bien illustré de Félicien Challaye aussi évoque des éléments de la vie rurale ; dans les publications d'autres explorateurs encore, on peut glaner. Mais la vie proprement rurale des Japonais reste à peu près ignorée ; voilà bien vingt ans que j'espère trouver un moyen d'y aller voir, non aux environs des villes, mais dans les petits villages disséminés en pleine campagne, surtout dans les petites îles. Le parallélisme, ou le contraste, avec nos mœurs rurales d'Europe comme les font connaître le régionalisme et le folklore doit pouvoir conduire à de curieuses conclusions générales.

En attendant la réalisation de mon désir, du moins ai-je trouvé dans le récent volume de M. Robertson Scott, **les Fondations du Japon**, des preuves que je ne me trompais pas. L'auteur s'intéresse surtout aux questions agricoles ; il avait étudié de près, jadis, la vie rurale de son pays, du Danemark et de la Hollande, avant que d'aller là-bas, et s'était posé presque le même problème que moi : comment vivent, à l'autre bout du monde, les petites agglomérations rurales, quel y est le rôle de la communauté villageoise, celui des prétendues superstitions, celui des couvents et des moines, de la noblesse et de la petite propriété individuelle, de la science et de l'école. Pendant quatre ans et demi, sur plus de six milles anglais, il a parcouru la campagne japonaise.

Le sentant sincère et désintéressé, mû seulement par le désir de s'instruire, qui dans tout l'Orient est respecté, les Japonais de toutes classes l'ont partout accueilli fraternellement ; il a dormi dans des couvents ou dans la hutte du pauvre, causé familièrement avec les vieillards des villages comme avec les ministres et les hauts fonctionnaires des cités, bavardé avec des filles d'auberge et de moulin, avec des geishas, avec des nonnes même qui vivent dans de petits couvents perdus, et avec des moines mystiques. Bref il a fait comme il fallait pour comprendre les Japonais vrais, non plus ceux des œuvres d'art et des grands temples officiels. Aussi dirai-je que son livre est, pour qui veut le lire soigneusement, une révélation, sauf, certes, pour ceux qui sentaient d'avance que du paysan de l'Europe centrale au paysan japonais il ne peut y avoir bien grande différence.

Au Japon la vie rurale sous ses formes nécessairement périodiques a conservé bien mieux que chez nous son caractère semi-religieux primitif ; même sous la pression économique moderne

qui a industrialisé l'élevage du ver à soie et la culture du riz, les gestes producteurs restent partiellement fonction des vieux sacerdoces agraires dont sir James Frazer a si bien montré l'énorme importance dans toute notre civilisation méditerranéenne (Osiris, Attis, Adonis, Déméter, Mithra, etc., et toutes les semi-divinités de la végétation). Aussi M. Robertson Scott n'a-t-il pu décrire les procédés agricoles des Japonais qu'en étudiant en même temps leur aspect religieux. C'est dans son livre que je trouve enfin des descriptions précises des rites agraires qui constituent la contre-partie extrême-orientale directe des nôtres, mais avec des traits plus archaïques, et plus directement magiques.

Fort intéressantes aussi sont les formes que le shinto et le bouddhisme présentent chez les paysans : M. Robertson Scott n'a pas consacré à ces formes un chapitre spécial ; mais chemin faisant, il les note et nous apporte ainsi un complément aux précédents ouvrages de Asthon, Chamberlain, etc., qui est précieux. Tel cet ex-étudiant de l'université de Tokyo, revenu par principe à la culture du sol, qui planta, dans son jardin, selon un plan qui rappelle celui de la *Roue de Vie* simplifiée, des arbres symboliquement nommés *Sagesse* à un bout, *Courage* à l'autre, et entre, trois rangées de trois chaque, *Maladie*, *Querelle*, *Feu*, *Paresse*, *Dette*, *Persévérance*, etc. ; en sorte que son bosquet, qui n'est plus celui du Tendre, lui suggérât aussitôt des associations d'idées et de sentiments qui le missent sur ses gardes et l'affermissent en sa volonté d'action.

A fréquenter les Japonais lointains, M. Robertson Scott s'est vu souvent obligé, par politesse et gratitude, de prendre part aux cérémonies locales ; c'était le plus grand honneur, puisqu'on ne le traitait plus en Barbare de l'Occident ; il a officié dans de petits sanctuaires shintoïstes, guidé rituellement par quelque acolyte aux gestes précieux ; il a planté gravement, dans les champs de ses hôtes, ou devant quelque oratoire de campagne, des pêchers sacrés ; il a mangé, invitation rare, le « riz rouge », parfois préparé par des paysans qui s'étaient débarrassés d'un seigneur trop féodal. Bref, il a laissé en Europe cet orgueil auquel nous n'avons point de droits, et s'est refait une âme plus simple, comme s'il ignorait les lois de la physique, de la météorologie, et même celles de l'agronomie moderne.

La majeure partie du livre, précisément, est consacrée aux

questions agricoles du point de vue européen moderne : description d'écoles d'agriculture, de procédés d'obtention de matières brutes ou manufacturées, d'usines, d'exploitations intensives à l'européenne, etc. Et les nombreux appendices au livre contiennent des tableaux statistiques formidables, sur toutes sortes de sujets (émigration, rapport des diverses mains-d'œuvre, surfaces cultivées, valeur des produits, etc.). Ces sujets, qui me laissent froid maintenant, mais qui m'ont excité pendant la guerre, par ordre, et jadis quand je traduisais pour le Ministère de l'Agriculture, ont certes leur intérêt. Comme beaucoup de lecteurs du *Mercure*, y compris l'un au moins de ses collaborateurs, M. Philéas Lebesgue, et bientôt M. Rouveyre, font de « l'agriculture pratique », je dois dire ici que cette partie du livre de M. Robertson Scott est, elle aussi, vraiment neuve. Certes, des statistiques japonaises se trouvent chez nous dans diverses bibliothèques ; mais les statistiques, il faut les commenter, ce qui n'est pas toujours facile. M. Robertson Scott l'a fait sur place, et a ainsi animé ses chiffres et ses accolades, en tant que symboles d'activités vivantes. Il y a aussi toutes sortes de renseignements utilisables (voir l'excellent Index) sur les manières japonaises de préparer et de fumer le sol, de repiquer, de sélectionner, etc. Ceux qui s'intéressent à l'histoire du travail y trouveront des documents sur les diverses sortes de main-d'œuvre rurale, leurs salaires, leur mode de groupement, leur influence politique... La politique aussi, notre épidémie moderne, est considérée ici, tant l'intérieure que l'extérieure ; et ceci sur la base large, puisque le Japon est un pays en majeure partie agricole. L'auteur, comme de juste, a plutôt dans son étude pris pour base des faits analogues anglais; mais la lecture de son livre montre les Japonais ruraux, qui ne sont pas du tout ces Japonais impérialistes qu'on a surnommés les Prussiens de l'Orient, plus proches des paysans français, suisses, italiens du nord, que des paysans anglais.

Pourtant entre eux et nous il existe des milliers de différences dans les détails, que M. Robertson Scott n'a pas présentées à part, dans un chapitre systématique, mais qu'on note au passage, dans ses descriptions. Les « civilisés » des grandes villes semblent conserver pour leurs compatriotes des campagnes cette sorte de dédain hautain qui existait chez nous pendant le XVII[e] siècle et qui ne s'est atténué qu'avec peine dans la première

moitié du XIXe, comme si les ruraux appartenaient non à une autre race, mais à un tout autre peuple. Les citadins traitent encore les paysans de rustres au sens péjoratif ; et ceux-ci méprisent les gens des villes et des usines. Si le shinto et le bouddhisme sont des religions démocratiques, autant que l'Islam, il apparaît cependant qu'ils n'ont pas rendu démocratiques les mœurs, pas plus, si l'on veut, que notre christianisme du moyen âge n'avait démocratisé les nôtres, bien que tel dût être son but originel. C'est bien à cause de cette dichotomie nationale qu'il était intéressant d'étudier les classes rurales du Japon, et qu'on ne l'avait pas fait.

Comme chez nous, elles ont adapté les nouveautés selon des cadres établis et des formules anciennes. Je citerai seulement, parmi cent exemples, la manière dont on honore ceux qui, il y a 150 ans, ont introduit la pomme de terre douce, ou patate, dans les petits villages de la circonscription de Shimane: on érige en leur honneur une pierre debout, qui assez souvent est taillée grossièrement en forme de pomme de terre, et devant laquelle les campagnards déposent des offrandes, comme dans un temple devant les statues des divinités. Voilà donc, si je puis dire, une divinité-patate qui s'est introduite dans le panthéon rural, car le nom même des bienfaiteurs est inconnu, et l'offrande va directement à la pierre-menhir, ou peut-être à la Mère de la Patate, comme ailleurs (Indonésie, etc.) à la déesse Mère du Riz. Cette adaptation d'un fait nouveau selon les normes traditionnelles a dû se produire souvent, dans tous les pays ; mais le point de départ ayant été oublié, nos archéologues et folkloristes ont beau jeu à proposer des hypothèses. Un petit fait, directement observé comme celui que je viens de citer, enseigne la prudence.

De petits faits de ce genre, le livre de M. Robertson Scott en est plein. L'auteur n'a pas visité le Japon en entier, sans doute, mais ce qu'il en a vu lui a fourni une véritable mine de documents inédits en des domaines très différents. Ce livre sur les *Fondations du Japon* est un livre fondamental.

A. VAN GENNEP.

§

A propos de **Mussolini, bâtisseur d'avenir,** nous avons reçu de l'auteur la lettre suivante :

18 décembre 1923.

Mon cher Directeur,

L'étude que M. Georges Suarez a consacrée à mon dernier ouvrage pourrait fournir le thème d'une abondante controverse. Il est clair que nous voyons, lui et moi, la politique italienne sous des angles différents, moi probablement avec un peu trop de sympathie, lui peut-être avec un peu trop de rigueur. Tout porte à croire que nous chercherions vainement un plan où nous trouver tout à fait d'accord ; aussi me bornerai-je à reprendre le passage, — qualifié d'énormité par M. Georges Suarez, — de *Mussolini, bâtisseur d'avenir*, dont il cite cette seule phrase à propos de Clemenceau et du Traité de Versailles :

Cet homme de force n'était pas, en définitive, un homme très fort.

Revoyons, d'abord, le passage tout entier :

... Et Clemenceau, après avoir été un homme de gouvernement dans toute l'ampleur du terme, montrait à l'Europe étonnée que ses qualités de la veille équivalaient, le lendemain, à autant de défauts, et que cet homme de force n'était pas, en définitive, un homme très fort.

M. Georges Suarez n'hésite pas à m'accuser de reniement, parce que, dans un livre précédent, *les Porte-Flambeaux*, j'ai montré Clemenceau en guerre comme une force magnifique, comme l'athlète qui, dans les heures difficiles, redresse le char embourbé. Mais cela, je le dis encore. Je rends le plus éclatant hommage à l'autorité vigoureuse de ce chef et si je déplore quelque chose, c'est bien que cette autorité se soit brusquement alanguie pour faire place, l'armistice signé, à une négligence aussi absolue que l'avait été auparavant sa vigilance. L'observateur, immobile, a mission de noter au passage les aspects variés des événements et — parfois — des hommes. Or, il est incontestable que Clemenceau, dans le champ de notre vision, entra d'une façon beaucoup plus prestigieuse qu'il n'en sortit. Autant l'avait grandi la conduite de la guerre, autant celle des négociations le diminua. Ses qualités de la veille, sa volonté brutale, son mépris des difficultés, son intolérance devant le Parlement, devinrent, dans sa phase diplomatique, des défauts insignes. Jusqu'à la fin des hostilités, Clemenceau fut grand, je l'ai dit dans les *Porte-Flambeaux*, livre publié en 1919. De la fin des hostilités à la signature de la paix, Clemenceau fut médiocre, je n'ai point hésité à le dire dans *Mussolini*, publié en 1923. Telle est mon opinion sincère de témoin et d'étranger ; mais je crois bien que, sur dix millions de Français, on en pourrait trouver neuf millions trois quarts qui pensent de même.

Pour répondre à une autre remarque de M. Georges Suarez, je n'ignore nullement, quoique simple romancier, que l'accord franco-anglo-italien de 1915 reconnaissait à la Yougoslavie la possession de Fiume,

possession revendiquée néanmoins à la Conférence de Paris par les plénipotentiaires de l'Italie. De cela que déduire, sinon que l'Italie, à l'issue d'une guerre dont le coût, en hommes et en argent, a dépassé toutes les évaluations, estima raisonnable de réclamer des avantages, plus étendus et mieux proportionnés à ses sacrifices. Qu'une telle réclamation trouble le rythme conventionnel des agissements politiques, c'est possible, mais il n'en demeure pas moins qu'elle est basée sur la logique et la raison.

Je sais gré à M. Suarez de me recommander d'user de prudence en ramenant au sein de l'alme Latinité les peuples de même origine. Mais, si j'avais perdu de vue que la France est non moins celte que latine, aurais-je écrit, page 20 :

> ... France, à la fois celte et latine, violente et tendre tour à tour, avec ton front breton et ton rire provençal...

Et me sera-t-il permis de faire, à mon tour, œuvre de critique, en regrettant que, pour M. Georges Suarez, « la solidarité latine ne correspondе plus qu'à des souvenirs intellectuels et moraux » ?

> La Latinité, dit-il encore, n'est qu'une lointaine et respectable chimère qu'il convient de laisser dans les nuées...

Il semble pourtant que la grande épreuve de la guerre la fit beaucoup moins lointaine, cette chimère, lorsque s'associèrent, contre l'agresseur allemand, tous les Fils de la Louve, un seul excepté.

J'y crois, moi, à cette chimère. M. Suarez ne m'a pas appelé poète pour rien : si ma foi dans l'union panlatine avait besoin d'un stimulant, je le trouverais dans la parole si souvent répétée : Les poètes sont des prophètes.

Veuillez croire, etc.

HOMEM CHRISTO.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA CRISE FINANCIÈRE DU REICH. — Prodiguant déclarations et interviews surtout à des correspondants de feuilles étrangères, le Dr Hyalmar Schacht, commissaire du Reich aux devises et nouveau régent de la Reichsbank, s'évertue à révéler l'immense détresse du peuple et à prouver les vertus de sa nouvelle monnaie, ou plutôt de ses nouvelles monnaies.

La détresse du peuple allemand, — disons de la grande majorité de ce peuple, — est un fait indéniable. La petite bourgeoisie, le monde des employés, des fonctionnaires, des artisans, bref ce qu'on appelle communément la classe moyenne, a été gravement

lésée par l'inflation et la banqueroute *voulue* du mark-papier. Par contre les mercantis, les grands industriels et les agrariens se sont enrichis dans des proportions colossales.

Quant aux ouvriers, dont la situation était assez florissante avant la proclamation de la résistance passive, quelle est-elle en ce moment? Si nous en croyons la dernière statistique officielle du marché du travail, il n'y eut jamais en Allemagne tant de chômeurs qu'actuellement. On compte d'après cette statistique, — et l'on ne se méfiera jamais trop des statistiques allemandes, toujours plus ou moins truquées pour les besoins de la cause, — deux millions de chômeurs complets et environ 500.000 demi-chômeurs en territoire occupé, 1.450.000 chômeurs complets recevant des allocations et 2.830.000 demi-chômeurs, également stipendiés en territoires non-occupés. Cela nous fournit un total de 3.450.000 chômeurs complets et 2.330.000 demi-chômeurs. La statistique ne tient compte que des sans-travail qui perçoivent des indemnités de chômage. Il va sans dire que, ces chiffres fussent-ils exacts, la situation du marché du travail marque une tendance constante à s'améliorer en Rhéno-Westphalie.

Il n'en est pas moins vrai que les allocations de chômeurs constituent un gouffre sans fond et qu'à la longue aucun budget ne pourrait y résister. Les autorités allemandes affirment qu'ils disposent encore de 300.000.000 de marks-or à distribuer en allocations jusqu'au 31 mars prochain. Il est douteux que cette somme soit suffisante et, même en admettant qu'elle le soit, que fera le gouvernement allemand après le 31 mars ? Aura-t-il de nouveau recours à ce remède funeste qui s'appelle l'inflation ?

En ce moment, le public est complètement désorienté par l'établissement des prix en marks or, ou en marks-rente. Alors que jusqu'ici les opérations se faisaient en billions, en trillions et quatrillions, tout est maintenant tarifié en marks-or et en pfennigs-or.

Néanmoins, contrairement à ce qu'on attendait, le mark-papier continue à coexister à côté du mark-or et du mark-rente. Chose encore plus étrange, la force marchande des billets de 5 milliards à 10 trillions s'est considérablement accrue depuis que les coupures de l'emprunt-or et les nouveaux marks-rente ont fait leur apparition sur le marché. Loin d'éliminer l'ancienne monnaie, la nouvelle lui a insufflé une partie de ses vertus.

Le mark-or ou le mark-rente, qui ont la même valeur, et que l'on changeait encore il y a quelques jours pour deux trillions de marks-papier, ne valent plus qu'un trillion. Les coupures du mark-or d'un dollar valent 4,20 marks-rente ou 4 trillions 200 milliards de marks-papier.

Toutefois ne vous risquez pas à échanger ces marks-or en marks-papier ou ces marks-rente contre des dollars, tout d'abord parce que c'est strictement prohibé, ensuite parce que même en ayant recours aux bons offices d'un *Schieber*, ou d'un praticien de l'agio clandestin, vous n'en tirerez qu'une somme de loin inférieure à sa prétendue valeur nominale.

C'est pourtant là, affirment les Allemands sans rire, un *wertbestaendiges Zahlungsmittel*, — un instrument monétaire à valeur fixe, — et c'est sans doute pour cela que sa vogue est si grande. Dorénavant les chemins de fer, les banques, les hôtels et même les magasins n'acceptent plus que ce *Goldmark*. Tous les prix sont calculés en *Goldmark* et ils sont tarifés de telle façon que, quoi que vous fassiez, vous dépensez à Berlin plus qu'à Londres, à Paris ou à New-York. A l'Hôtel Excelsior le prix des chambres oscille entre huit et dix marks-or, à l'Esplanade entre dix et douze ; douze marks-or, cela fait au cours actuel du change environ cinquante francs de notre monnaie !

La banqueroute du mark-papier et la création de l'étalon or a eu pour conséquence immédiate un renchérissement effroyable de tous les produits, renchérissement qui est loin d'être compensé par la diminution relative que l'on constate en ce moment. C'est ainsi qu'un œuf vaut 25 pfennigs-or, 250 milliards pour les gens qui n'ont que des marks-papier, soit environ 1.15 franc de notre monnaie, un journal 15 pfennigs-or, soit 70 centimes français. Et le reste à l'avenant.

Le plan du D[r] Schacht serait de favoriser un peu partout l'éclosion d'instituts d'émission de marks-or couverts par des devises étrangères, instituts qui, finalement, seraient absorbés ou du moins subordonnés au *Zentrale Goldbankinstitut* (Institut central de la banque d'or). C'est en conformité de ce plan qu'il consentirait à la création d'une banque d'émission rhénane autonome, appelée à bref délai à graviter dans l'orbe de l'Institut central berlinois. Nous sommes avertis...

A leur tour les chemins de fer du Reich vont avoir leur mon-

naie : des coupures vertes de deux marks-or et des coupures jaunes de cinq marks-or. Au verso de la coupure est inscrite la valeur de la carte en kilomètres. Nous aurons donc des kilomètres-or, peut-être même des hectomètres-or. Pour aller de Berlin à Francfort et retour il faut se munir de 6 cartes jaunes et de 6 vertes, au total 88,40 marks-or, de Francfort à Munich et retour 4 jaunes et 5 vertes (38,20 marks-or). C'est extrêmement simple et agréable, d'autant plus agréable que d'ores et déjà tout le monde prétend que le cadeau à la mode cette année sera le *Reisespargutschein* (le billet économique de voyage), ainsi a-t-on baptisé cette nouvelle monnaie kilométrique. A quand le litre-or et l'hectolitre-or ?

Le gouvernement allemand affirme à tout bout de champ que l'ère de l'inflation est révolue et que la monnaie allemande marche à grands pas vers la stabilité. Que signifient donc toutes ces émissions ? L'inflation, naguère officielle, n'est-elle pas en train de surgir à nouveau sous une forme semi-officielle, plus honteuse, mais non moins réelle ?

Et le gouvernement lui-même ne sera-t-il pas contraint sous peu d'avoir à nouveau recours à la planche à billets pour boucher les trous d'un budget qui fait eau de toutes parts ? Et quel sera alors le sort du mark-or et du mark-rente, et des kilomètres-or ? Ne deviendront-ils pas à bref délai des marks sans rente, des marks-papier, et des millimètres-or ?...

AMBROISE GOT.

§

Grèce.

Le retour de M. Venizelos. — M. Venizelos avait fait présent au peuple grec du Traité de Sèvres qui jetait les bases de la plus Grande Grèce, conforme à la Grande Idée ; mais, travaillé par les rhéteurs royalistes, le peuple grec n'en sut aucun gré à son évergète, et devant les urnes, peu après la signature du Traité, se retourna contre lui. M. Venizelos, résigné comme jadis maint citoyen illustre de l'Hellade, s'éloigna de sa patrie, tandis que Constantin, le tyran, y rentrait ; et il vint fixer en Europe la retraite que lui faisait l'ostracisme de ses contemporains. Les dieux, cependant, indignés d'une si noire ingratitude, déchaînaient sur les Grecs les plus funestes calamités. Ils leur ravirent en Asie Mineure les possessions que M. Venizelos leur avait don-

nées et que lui seul, envers et contre tous, eût su peut-être leur conserver.

L'armée et la flotte s'insurgèrent contre Constantin. Ce basileus métèque, issu d'une Russe et d'un Danois, fut déposé, renvoyé en exil ; cinq de ses ministres tombèrent sous les balles du peloton d'exécution. Les chefs du mouvement révolutionnaire, les colonels Gonatas et Plastiras, établirent une dictature, se proposant non pas d'usurper le pouvoir mais de faire face aux pires désordres qu'on pouvait craindre des suites du récent désastre. Ils s'efforçaient de mettre un peu d'ordre dans les affaires intérieures du pays, et de permettre aux Grecs de se présenter aux élections avec une conception nette et claire de l'intérêt national. En vue de ces mêmes élections, les meneurs des fractions aux couleurs royalistes, exploitant les difficultés dans lesquelles se débattait le royaume, cherchaient à pêcher en eau trouble, intrigant pour brouiller les esprits. Se rendant compte qu'ils ne recrutaient pas assez de dupes et redoutant le verdict des élections, d'intelligence avec le général Métaxas ils résolurent de brusquer les choses. Un mouvement contre-révolutionnaire fut fomenté, aussitôt étouffé par le colonel Gonatas. Les partisans avancés de M. Venizelos, plus impatients que leur chef, décidèrent alors que le moment était venu de déraciner, sans autre forme de procès, une dynastie qui, divisant et avilissant les citoyens, avait été pour la Grèce une source d'embarras et de malheurs. Les Libéraux, dont les tendances reflètent plus fidèlement les sentiments de M. Venizelos, refrénèrent une fougue qu'ils jugeaient impolitique. Consulté d'urgence, M. Venizelos s'exprima en ces termes :

Au moment où le peuple grec est appelé par la Révolution à reprendre l'exercice de ses libertés et, par les élections du 2 décembre, à élire une Assemblée Constituante, ce serait un intolérable abus de la force matérielle, — abus tout à fait indigne d'hommes qui se proclament Républicains, — de vouloir imposer la République par un Coup d'Etat. Et l'on ne pourrait pas prétendre qu'il y ait une différence entre un coup d'Etat et la proposition de soumettre la question à un plébiscite, avant les élections. Ce plébiscite, si l'on y procédait sous le régime révolutionnaire, sans la responsabilité politique d'un gouvernement constitutionnel régulièrement constitué et avant que le peuple ait repris le libre exercice de sa souveraineté, ce plébiscite ne serait que pure comédie, dépourvu de toute valeur morale tant au point de vue intérieur qu'au point de vue extérieur. Il aurait pour résultat d'abaisser davantage

encore la Grèce aux yeux de l'Etranger, de rendre complètement impossible l'émission de l'emprunt destiné aux réfugiés, de dissiper absolument tout espoir de réaliser les anciens crédits, du rétablissement desquels dépend le redressement de nos finances. Au point de vue intérieur, nous serions exposés à voir tous les éléments réactionnaires se grouper autour du trône, et lorsque le peuple serait appelé à des élections libres, il renverserait une République instaurée de la sorte, et nombreux seraient les citoyens, libres de nom, qui se transformeraient en bêtes de somme pour porter en triomphe non seulement les membres exilés de la famille royale, mais encore leurs cuisiniers et leurs palefreniers (1).

Ces arguments et de sages conseils que le général Othonœos rapporta à Athènes, sous forme de lettre, ramenèrent le parti républicain à une appréciation plus saine de la situation. Il se fit plus accommodant, rechercha une entente avec les libéraux et, d'accord avec ces derniers et les libéraux-républicains consentit à remettre le plébiscite à une date plus opportune, à condition toutefois que, dès le lendemain des élections, et en cas d'un succès considérable de ses candidats, on ne s'opposât point à l'éloignement momentané du Roi. Les élections eurent lieu. Elles attestèrent que le peuple grec, à travers ses rudes épreuves, était définitivement revenu de ses errements (2). Conformément au compromis arrêté, S. M. se vit octroyer un congé, et fut instamment priée d'entreprendre un petit voyage à l'étranger jusqu'à ce que ses sujets, s'étant en toute tranquillité livrés à un sévère examen de conscience aient, par un libre suffrage, manifesté leurs préférences pour la Royauté ou la République. S. M. s'étant retirée auprès du roi de Roumanie, son beau-père, M. Vénizelos, se rendant aux vœux de la nation, est rentré en Grèce,

(1) Lettre au général Othonœos, datée : Paris, 11 novembre 1923.

(2) Voici les résultats de ces élections :

1) Républicains (groupe Papanastasiou)	70 sièges	
2) Républicains-Libéraux (groupe Roussos)	92	
		162
3) Libéraux		205
4) Agrariens		3
5) Antivénizélistes		6
6) Musulmans		3
7) Sièges de M. Vénizelos, vacants par suite de son élection à un 19e siège.		18
soit au total		397 sièges.

présider à l'élaboration des destinées nouvelles de sa patrie. Il s'est laissé fléchir, bien qu'il se fût juré de ne plus s'occuper de politique. Mais déjà à Lausanne, quand il s'est agi non point de sauver son propre ouvrage, ce traité de Sèvres, que la coupable maladresse des mauvais bergers avait, hélas ! saboté, mais la Grèce elle-même des exigences turques et des complaisances alliées, M. Vénizelos, oubliant son juste ressentiment, avait tenu à plaider lui-même la cause grecque. Aujourd'hui, dans ce grave tournant de l'histoire nationale, il n'hésite pas non plus ; passant l'éponge sur le passé, se plaçant au-dessus des partis, au-dessus de la mêlée, c'est en démiurge qu'il retourne dans son pays, afin de l'aider à se refaire une peau neuve, et soutenir ses premiers pas dans l'ère républicaine.

Depuis environ trois ans, confessait-il récemment, j'ai cessé de croire à la nécessité de l'institution royale pour la Grèce et, loin de considérer le peuple grec comme non mûr pour le maniement de la République pure et simple, je crains qu'il ne soit moins mûr pour le maniement d'une république royale, — forme de régime plus compliquée.

Cette profession de foi laisse entrevoir dans quel sens se portera le plébiscite prochain. Le congé de S. M. le Roi des Hellènes deviendra illimité et définitif, la République sera proclamée ; elle sera à l'image de la française, et tout sera pour le mieux, si seulement les Grecs pouvaient apaiser enfin leurs dissensions.

AURIANT.

§

Italie.

A PROPOS DU FASCISME ET DES RAPPORTS FRANCO-ITALIENS. — A la suite d'une lettre de Mme Madeleine de Swarte sur le fascisme et M. Guido de Verona publiée dans nos échos du numéro du 1er décembre, M. Guido de Verona nous demande d'insérer la lettre ouverte suivante:

Milan, le 10 décembre 1923.

Madame,

Je n'ai sans doute aucun titre officiel pour répondre à la question que vous m'adressez dans le *Mercure de France* du 1er décembre, en tant qu'étranger à la politique et fort mal renseigné sur tout ce qui constitue les programmes réels ou platoniques des partis. Mais puisque, par les temps qui courent, l'artiste-coiffeur vous cause politique et la sableuse de Champagne du dancing n'est pas à jeun, elle non plus, de

ce qui s'appelle « l'art de gouverner les peuples », je vais essayer de vous donner une réponse aussi réfléchie que possible.

Vous m'objectez le livre de M. Gorgolini sur le fascisme, à propos de ma précédente lettre au *Mercure*, où j'affirmais avoir toujours ignoré que le programme des fascistes revendiquât Nice, la Corse et la Savoie.

Malgré les passages que vous me citez de ce livre, je n'en tire pas les mêmes conclusions que vous et, s'il en était autrement, je n'aurais que le tort de l'avoir ignoré. Mais vous ajoutez que « ce sont des choses qu'il est bon de savoir». Oui, Madame, en effet. Mais comment savoir par cœur, et jusque dans leurs moindres détails, les programmes de tous les partis ? Ceux-ci foisonnent et varient souvent de jour en jour; il faudrait donc un secrétaire tout exprès. L'aurais-je d'ailleurs su, qu'une responsabilité dans ces choses ne m'aurait été attribuée que de façon complètement arbitraire.

En tout cas, et puisque vous me demandez ce que j'en pense, je vais vous le dire en toute sincérité, bien que vous m'ameniez sur un terrain qui est pour moi des plus pénibles. Je me trouve un peu dans la situation du fils cité comme témoin dans un procès entre son père et sa mère.

Le fascisme a surtout un programme de politique intérieure, bien plus qu'extérieure. Celle-ci est exclusivement menée par M. Mussolini, en tant que chef du Gouvernement et ministre des Affaires Etrangères. L'annexion de Nice, de la Savoie et de la Corse, si jamais il en fut question dans un sens autre que théorique, a fait partie du programme des nationalistes, chemises bleues, bien avant le gouvernement des chemises noires. Il est vrai que fascisme et nationalisme ne font désormais plus qu'un bloc. Mais on a d'ailleurs parlé, — et bien plus vivement, — du canton du Tessin, de Malte, et de l'« amarissimo Adriatico », lac italien. Je n'aborderai pas ces questions, mais leur ampleur même vous montrera qu'il s'agit surtout de revendications platoniques, puisque leur exécution mettrait l'Italie en guerre contre l'Europe entière. Heureusement les programmes vont toujours au delà du but qu'ils visent.

Si tout Italien a pleuré en son cœur devant les statues endeuillées de Trente et de Trieste quand ces villes étaient soumises à l'Autriche, il n'existe qu'un nombre infiniment plus mince d'Italiens dont la pensée et le cœur soient hantés par d'autres irrédentismes. J'ignore si une Italie impérialiste n'aimerait pas se remettre en chemin vers toutes les contrées où jadis flottèrent les glorieuses bannières des Républiques de Gênes et de Venise ; mais l'Italie d'aujourd'hui, pacifique et loyale, ne songe qu'à reconstruire sa paix intérieure et à fortifier, par des œuvres de paix, sa position dans le monde. C'est tout. Et je crois qu'il faut beaucoup de fantaisie pour présenter les choses sous un autre jour.

Vous dites, Madame, que j'éprouve pour les hommes et les choses de France une profonde amitié. C'est bien peu ! Je m'assigne le mot de celui qui a dit : « Tout homme d'esprit a deux patries : la sienne et la France. »

Si je vous dis cela, ce n'est que pour donner plus de valeur à ce que je vais vous exposer, et afin de pouvoir répondre entièrement à votre question.

Si donc j'estime que le fascisme n'est pas gallophobe, ce serait néanmoins inexact de vouloir nier qu'il existe en Italie des courants de l'opinion publique plutôt contraires à la France. Mais il s'agit là d'un phénomène de réverbération. Nombre d'Italiens estiment que la France n'a pas pour eux assez de bienveillance et qu'elle se plaît, en toute circonstance, à contrecarrer ses intérêts les plus légitimes. A part même toute question matérielle, nombre d'Italiens se sentent froissés de ce qu'ils croient être le peu de considération des Français à leur égard. Ceux-ci, à leur tour, n'ont jamais été très sûrs de l'amitié italienne.

Il s'agit, selon moi, d'un grand malentendu, fort nuisible aux deux parties, et qu'il faudrait à tout prix dissiper. A part les petits chocs d'intérêts, sur lesquels il y a toujours moyen de s'entendre, je vois la raison essentielle de ce malentendu dans un manque de connaissance réciproque et dans une interprétation erronée des événements qui déterminent ces petites bouderies. Le caractère des Italiens, apparemment distrait ou léger, est au fond des plus susceptibles ; celui des Français, quoique très généreux, n'est pas d'une admission très facile pour ceux qui ne le connaissent pas à fond. Il est bon d'ajouter que des gens guidés par des intérêts obscurs n'ont jamais négligé de noircir les teintes de ce malentendu. Ayant toujours été pour l'amitié franco-italienne, coûte que coûte, et même aux jours où cela semblait être le plus dangereux et le plus difficile, mon idéal est allé même au delà des choses pour le moment réalisables. Il a rêvé la constitution d'un Empire Latin, où Français et Italiens ne formeraient plus qu'un peuple, aujourd'hui imbattable sur terre, demain peut-être sur mer. Ce bloc, surtout s'il était l'allié ou l'ami de l'Empire Britannique, serait le maître du monde. Ce n'est aujourd'hui qu'un rêve, mais je suis persuadé que l'avenir, proche ou lointain, se chargera d'en faire une réalité.

Pourquoi, en tout cas, ne pas réaliser de ce rêve la partie qui n'a rien de chimérique : une franche et durable amitié entre les deux sœurs qui, au fond, ne sont qu'un peu jalouses de leur si différente beauté ? Pourquoi ne pas nous entr'aider à éclaircir cette atmosphère de soupçon et de méfiance qui, des deux côtés, a souvent été si préjudiciable ?

La France ne connaît pas la vraie Italie moderne, de même qu'une grande partie de l'opinion italienne juge encore la vie et l'âme françaises

par leurs dehors peu accessibles à ceux qui n'en connaissent pas l'intime droiture et le fond d'intègre spiritualité. De là, toute une série de divergences, qu'on pourrait fort bien éviter en se connaissant mieux.

Je n'hésite pas à déclarer que je considère la conception française de la vie comme étant la plus parfaite, dans son ensemble et dans ses détails, parmi celles qui ont donné une idéologie aux hommes. Nulle part il n'est doux de vivre comme en France ; nulle part on n'a la même sensation d'être dans un milieu pensant. Mais puisque les Français voient d'ordinaire plus loin et plus promptement que d'autres, ils admettent en général que tout le monde doive les comprendre d'emblée, et ils ne se donnent jamais la peine de s'expliquer. Un petit fond gascon qui dort dans l'âme de chaque bon Français, et le plaisir irrésistible de la boutade, compliquent souvent la difficulté qu'ont d'autres peuples plus simples à reconnaître la clairvoyance de l'esprit français.

Prenons un exemple. Je sais bien que la France défend aujourd'hui en Allemagne une question, pour elle, de vie ou de mort. L'Allemagne est toujours là, debout, balafrée de blessures plus apparentes que réelles, envenimée de haine et d'esprit revanchiste : donc, si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Et je me demande comment il peut y avoir encore des politiciens disposés à se laisser prendre au piège d'une Allemagne pacifiste, acceptant sa défaite, payant ses dettes, et disposée à maintenir avec la France des rapports de bon voisinage. Si le drame de 1914 et tout ce qui a suivi le traité de Versailles n'ont rien appris à ces utopistes, j'aimerais savoir ce qu'il faut pour leur ouvrir les yeux. Il ne faut pas non plus croire qu'une nouvelle guerre se bornerait à ne menacer que la France ; inévitablement tous les grands peuples seraient de nouveau attirés dans le gouffre de la mêlée. Or, en défendant sa sécurité et ses droits dans la Ruhr, la France défend aussi, et malgré toute apparence, la paix des autres peuples. N'importe quelle autre thèse (inconvénients de cette occupation, doutes qu'elle soulève, etc.) ne devrait avoir aucune valeur devant la grande menace que l'action française conjure, menace aussi fondée que tout le reste est aléatoire : — une nouvelle guerre. Il faudrait donc s'attendre à voir les autres peuples soutenir l'œuvre de la France au lieu de la parsemer d'embûches ; mais il n'en est rien. On lui prête d'obscurs desseins et des menées impérialistes ; on lui reproche de vouloir broyer les reins de l'Allemand, qui élève ses enfants dans cet évangile : « Dans la prochaine guerre, on ne fera point de prisonniers. »

Cependant je me demande comment il se fait que la majorité de l'opinion étrangère soit à peu près unanime à condamner la ligne de conduite de la France, pourtant si logique. Evidemment il y en a qui n'ont pas compris, d'autres qui n'ont pas voulu comprendre. C'est pourtant si clair !.. Oui, pour des Français ; mais pour ces autres ?

Or j'estime qu'un phénomène à peu près analogue a pu éveiller en Italie des soupçons sur l'amitié française. Spectateur tout à fait impartial des événements, je persiste à nier que le fascisme soit un parti gallophobe, et je veux croire que rien n'est définitivement changé dans le sentiment qui rangea l'Italie à côté de la France, au moment du danger. Ce fut alors par un élan de cœur beaucoup plus que par réflexion politique. Mais ce peuple a aujourd'hui la sensation que son acte n'a pas été apprécié à sa juste valeur, et que la France l'a surtout récompensé par de l'ingratitude. Fondée ou non, cette croyance est aujourd'hui très répandue. Des gens simples, ainsi que des chefs politiques ou militaires, disent à tout venant: «Nous avons fait de notre mieux pour être à côté de la France, et elle nous remercie en faisant en toute circonstance le jeu de nos adversaires. »

Si donc il existe en Italie un courant gallophobe, c'est bien dans ces causes qu'il faut en chercher les ressorts, plutôt que dans les programmes des partis. Je n'ignore d'ailleurs pas les griefs des Français contre les Italiens. Ils les accusèrent d'abord de vouloir mener une guerre exclusivement autrichienne; après Versailles, de faire une politique dite de modération, mais dans ses effets, ondoyante et variable au jour le jour. Ils affirment que ce n'est pas de leur faute si les délégués italiens n'ont su ramener de Versailles qu'une victoire à la Pyrrhus, et ils soutiennent à leur tour que, dans mainte circonstance où l'appui d'un mot énergique aurait pu être de grande valeur pour la France, en butte aux hostilités de ses ennemis et de ses amis, ce mot n'est pas tombé des lèvres des Italiens.

Il nous faudrait des pages et des pages pour examiner ces questions, et cela sans aucune utilité pratique. En tout cas, elles sont d'une importance bien mince, dans un moment où l'avenir se présente comme un gouffre insondable. A chacun sa part de torts et de mérites, mais à tous deux l'excuse d'avoir eu à se débrouiller d'un inconcevable amas de difficultés. Rien, Dieu merci, n'empêche qu'on se tende la main, et que ce soit d'une façon bien définitive. L'Entente est aujourd'hui aussi nécessaire qu'aux jours les plus angoissants de la guerre: il faut à tout prix en resserrer les liens.

Pour ce qui est de la question de Nice, de la Corse et de la Savoie, je crois que toute inquiétude, même théorique, serait très injustifiée. Vous admettez d'ailleurs vous-même que le traité de M. Gorgolini « reproche inlassablement aux Français leur prétendue hostilité contre sa patrie, qu'ils ne cessent, dit-il, de « vexer », de « traiter de haut en bas » avec une italophobie « tâtillonne et jalouse », — tandis qu'il ne fait que citer Nice, la Corse et la Savoie au cours d'une énumération des terres « asservies par les nations impérialistes ». Vous voyez par là, Madame, combien il donne plus d'importance à cette prétendue hos-

tilité qu'aux questions d'irrédentisme, car la croyance de M. Gorgolini est malheureusement celle d'un grand nombre d'Italiens. Je pense comme vous que cette hostilité n'est que factice, et, pour tout ce qui est dans mes moyens, je suis, je fus et je serai toujours, quoi qu'il advienne, l'ouvrier zélé et fidèle de la bonne cause : l'amitié franco-italienne.

Je vous remercie, Madame, d'avoir lu sans ennui mon bouquin, et je vous prie de bien vouloir trouver ici l'expression de mes sentiments les meilleurs.

GUIDO DA VERONA.

§

Russie.

Il y a des juges a Paris ! — La presse quotidienne a déjà signalé une décision du tribunal civil de la Seine (cinquième chambre, présidée par M. Burnod) au sujet des marchandises confisquées par le gouvernement bolchevik et vendues par lui à une société fonctionnant en France. Mais l'importance de cette décision dépasse les cadres d'un fait divers journalistique et il est nécessaire de la commenter dans toute son ampleur.

L'affaire qui a provoqué le jugement du tribunal de la Seine est très simple : les bolcheviks avaient mis la main sur les marchandises qui avaient appartenu à la maison des frères Bounatian, à Rostov-sur-Don, et les avaient vendues à la maison « Optorg » qui a voulu les importer en France. Arrivées à Marseille, les marchandises ont été reconnues par leurs propriétaires légitimes qui n'ont pas manqué de les faire saisir et d'engager un procès devant la justice française en revendication de leurs biens. Le Tribunal de la Seine, auquel l'affaire a été soumise, a décidé que « les réquisitions du gouvernement des Soviets constituaient des actes d'usurpation frauduleuse » et a rétabli le droit des anciens propriétaires.

Dans sa décision, le tribunal s'est fondé sur les remarquables conclusions de M. Chatry, substitut, qui a su élever la question à la hauteur qui lui convenait. Au lieu de réduire l'affaire à une casuistique formelle, le représentant de la loi l'a fait entrer dans son vrai cadre social et politique et a porté un terrible coup à tous ceux qui se permettent de participer indirectement au honteux brigandage pratiqué par les bolcheviks et de jouer l'ignoble rôle de recéleurs. Car, d'après les conclusions du substi-

tut, les réquisitions et les confiscations bolchevistes ne sont qu'un simple vol ou, pour parler en langage juridique, « qu'une spoliation par l'effet d'une mainmise violente ».

Elargissant encore les débats, le substitut Chatry a déclaré que les confiscations faites par le gouvernement des Soviets ne pouvaient être considérées comme une mainmise légale d'un gouvernement sur des marchandises légalement confisquées, pour cette raison que « les Soviets ne sont pas un gouvernement », mais « un état de fait profondément regrettable, non seulement pour les Russes, mais pour toute l'humanité civilisée ». On peut momentanément « subir » cet état de fait, mais il reste « souverainement indésirable » et « loin de constituer l'existence d'un gouvernement, en est tout le contraire ». Par conséquent, quand il s'agit des Soviets, « on ne peut pas aujourd'hui parler d'un gouvernement russe, mais seulement de l'anarchie russe, — anarchie, c'est à-dire absence de tout gouvernement ».

Les Soviets ne sont pas reconnus par la France, mais même si cette reconnaissance avait lieu, elle ne pourrait pas changer la nature du fait primordial, — à savoir que le gouvernement des Soviets n'est pas un gouvernement, mais l'absence même d'un vrai gouvernement en Russie.

Le substitut a réfuté facilement les arguments de ceux qui invoquent la décision d'un tribunal anglais qui dans une affaire analogue s'est prononcé en faveur des voleurs soviétiques et des recéleurs britanniques qui leur achetaient le produit de leur vol. M. Chatry a exprimé sa profonde conviction que la justice française saura ne pas suivre cet exemple négatif et restera gardienne des principes du droit qui doivent être au-dessus de toutes les considérations de la politique momentanée et de l'opportunisme exagéré. Le tribunal civil de la Seine a partagé le point de vue élevé du substitut et s'est dressé, sur la route des voleurs et de leurs complices, comme protecteur des droits lésés.

La portée pratique de la décision du tribunal civil de la Seine est évidente. Dorénavant les bolcheviks ne seront pas à leur aise lorsqu'ils voudront écouler en France les produits de leurs cambriolages soi-disant socialistes. Et les gens sans scrupules qui sont prêts à leur servir de recéleurs réfléchiront avant de leur acheter des marchandises. Il va de soi que si les bolcheviks et leurs complices le veulent, ils pourront arriver à tourner la déci-

sion du tribunal français et en maquillant leurs marchandises et en enlevant les marques de leurs anciens propriétaires. Mais dans ce cas leur activité « commerciale » sera pareille à celle de toute autre bande de voleurs internationaux qui n'osent pas avouer l'origine des objets qu'ils s'efforcent d'écouler à l'étranger et ne peuvent avoir de « bénéfices » qu'au prix de mille ruses et mensonges dégradants. Pour un gouvernement même non reconnu, c'est une situation un peu embarrassante. Elle est encore plus embarrassante pour ces éléments qui veulent profiter des spoliations bolchevistes en achetant les marchandises confisquées. Et il est hors de doute que l'activité de ces éléments sera très gênée par la juste sentence du tribunal de la Seine.

Cependant la portée de ce verdict dépasse toutes ces considérations d'ordre pratique. Le vrai sens de ce verdict est dans son côté social, politique et moral. A ce point de vue, il n'est comparable qu'avec la sentence du tribunal de Lausanne qui a acquitté Conradi ou avec la récente déclaration du gouvernement américain qui a refusé d'entrer en relations avec les Soviets et de « faire de ses principes un objet de marchandage avec les bolcheviks ». Au moment même où le mauvais exemple des Anglais qui sont prêts à faire commerce même avec les « cannibales » (suivant la cynique formule de Lloyd George) a trouvé un imitateur en la personne de Mussolini, le jury de Lausanne a trouvé le courage de marquer du fer rouge de son jugement la face des cannibales soviétiques, le gouvernement américain a refusé d'accepter la main ensanglantée qu'ils lui tendaient et le tribunal civil de la Seine les a reconnus officiellement et ouvertement pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des bandits et des voleurs. Ces trois attestations publiques resteront dans les annales de l'histoire moderne comme des actes de vrai courage civique et moral. Et lorsque plus tard, après la chute inévitable du régime des Soviets, les patriotes russes se souviendront de l'attitude du monde civilisé à l'égard de la tyrannie rouge, la décision du tribunal de la Seine comme celle du jury lausannois et comme la fière réponse américaine seront pour eux une source de grand réconfort.

Je ne crains pas d'affirmer qu'au point de vue des relations futures entre la Russie nationale et la France, le fier et juste verdict du tribunal de la Seine aura un effet extrêmement important et salutaire, tandis qu'au contraire les gens qui « font commerce

avec les cannibales » seront traités par la Russie de demain comme des complices du bolchevisme.

Les bolcheviks et leurs amis à l'étranger sont, bien entendu, très mécontents de la décision du tribunal de la Seine qui, disent-ils avec une amertume bien naturelle, entravera les « rapports commerciaux » entre la Russie soviétique et la France et portera une atteinte aux intérêts des personnes qui y sont intéressées. Cela est évident. Personne ne peut nier qu'au point de vue des intérêts égoïstes de ces éléments et de leur gain matériel immédiat ce verdict n'ait un caractère négatif. Mais même si l'on se place sur un terrain strictement économique, les conséquences du jugement du tribunal de la Seine donneront des résultats positifs. Car un bon placement du capital ne coïncide pas toujours avec le désir d'un gain immédiat. Et même, au contraire, il arrive souvent que le gain immédiat compromette l'avenir de l'entreprise.

En considérant les rapports commerciaux entre la France et la Russie comme une entreprise saine et de longue durée, on doit dire que ce que l'on peut y gagner immédiatement ne vaut rien en comparaison du grand bénéfice qu'on pourra en retirer plus tard, à la condition de ne pas se compromettre aujourd'hui par quelque faux pas. La sentence du tribunal de la Seine est un avertissement utile à tous ceux qui ne comprennent pas que dans la Russie de demain les gens et les choses seront jugées par rapport au bolchevisme et que les complices et les voleurs y seront regardés d'un œil plus mauvais que les spoliateurs eux-mêmes.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Ph. de Las Cases : *L'art rustique en France : L'Alsace*. Avec des illust.; Ollendorff. 25 »

André Michel : *Histoire de l'art*. Tome VII : *L'art en Europe au XVIIIe siècle*, 1re partie. Nombr. illustration ; Colin. 50 »

Gabriel Séailles : *Watteau ;* Payot 5 »

Éducation

Paul Lapie : *L'école et les écoliers ;* Alcan. 9 »

Henry Le Chatelier : *La réforme de l'enseignement secondaire ;* Presses universitaires de France. »

C. Mélinand : *Notions de psychologie appliquée à l'éducation ;* Nathan. » »

Ethnographie

Dr Sigm. Freud : *Totem et tabou*, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs ; Payot. 12 »

Folklore

Anatole Le Braz : *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains*, annotée par Georges Dottin, édit. définitive augmentée, avec des notes nouvelles : Champion, 2 vol. 30 »

André Mazon : *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale*. Etude linguistique. Texte et traduction. Notes de folklore ; Champion. 25 »

Histoire

Georges Douin : *Une mission militaire française auprès de Mohamed Aly*, Soc. roy. de géographie d'Egypte, Le Caire. » »

Littérature

Nicolas Banachevitch : *Jean Bastier de la Péruse, 1529-1554*, étude biographique et littéraire ; Presses universitaires de France. 10 »

Robert Bory : *Une retraite romantique en Suisse : Litz et la Comtesse d'Agoult*, Edit. Sonor, Genève. » »

André Lang : *Déplacements et Villégiatures littéraires*, avec la *Carte de la République des lettres* et suivi de *la Promenade au Royaume des Images*; Renaissance du Livre. 7 50

Daniel de Foë : *Journal de l'année de la peste*, traduit par le Dr Albert Nast et Andrée Nast ; Crès. 6 50

Anatole France : *Sur la pierre blanche* ; Nelson. 4 50

Jean Héritier : *Essais de critique contemporaine*, 1re série ; Chiberre. 10 »

Emile Legouis : *Spenser*. Avec un portrait ; Bloud et Gay. 8 »

Livres d'Etrennes

L. Blanchin : *Le roman de Louisette. Une Idylle sous la Terreur*. Illust. de L. Bombled ; Delagrave. 13 »

Maurice Champagne : *Jean Pacifique. La Maison qui descend*. Illust. de Ch. Fourqueray, Leven et Lemonnier ; Delagrave. 10 »

J. Jaquet : *La romance du Troubadour*. Illustrations par Hérouard ; Renaissance universelle. 15 »

Selma Lagerlof : *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*. Traduction de T. Hamar. Préface de l'auteur. Illust. de Roger Reboussin ; Delagrave. 30 »

Le Sage : *Gil Blas de Santillane*, édition à l'usage de la jeunesse. Nombr. illust. ; Delagrave. 12 »

Rachel de Ruy : *Bouquet de chansons*, recueillies, chantées et animées par Rachel de Ruy, accompagnement de piano par Pierre Letorey. Illust. de Raynolt ; Delagrave. 7 50

X : *Luce et Colas apprennent l'Histoire de France*. Illust. de P. Lissac ; Delagrave. 6 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général Thévenet : *La Grande guerre, 1914-1918* ; Colin. 5 »

Philosophie

Léon Brunschvig : *Spinoza et ses contemporains* ; Alcan. 20 »

Poésie

Anne Armandy : *Le livre des symphonies* ; Chiberre. 5 »

Lucien Delaitte ; *Glanes* ; Imp. Vaillant-Carmanne, Liége. » »

Charles Guérin : *Premiers et derniers vers* ; Mercure de France 7 »

José Maria de Heredia : *Poésies complètes : Les Trophées. Sonnets et Poèmes divers*. Texte définitif avec notes et variantes. Avec un portrait ; Lemerre. 5 »

Hélène Jung : *La vierge au donateur* ; Courtot. 7 50

Marcel Lesvignes : *Odos di femina* ; Cahiers littéraires, Caudéran-Bordeaux. » »

Jeanne Marveg : *O Lyre d'Apollon* ; Edition et Librairie. 6 »

Maurice Pelloutier : *Ténèbres et clartés* ; Imp. Gibert-Clarey, Tours. » »

Alex. Sander : *Foyer éteint* ; Nouveau Mercure. 6 »

L. Théron de Montaugé : *Moisson* ; Didier. » »

Joseph Vassivière : *A fleur d'aile*, Préface de Jean Richepin ; Jouve 10 »

Francis Vielé-Griffin : *Choix de poèmes*. Avec une Etude de Jean de Cours et une Bibliographie. Portrait de l'auteur par Théo Van Rysselbergue Mercure de France. 7 50

Politique

Grégoire Alexinsky : *Souvenirs d'un condamné à mort* ; Colin. 7 »

Questions médicales

Dr Lange : *La tuberculose vertébrale, mal de Pott*. Avec 125 fig. ; Flammarion. 10 »

Questions militaires et maritimes

Capitaine René Fonck : *L'aviation et la sécurité française* ; Bossard. 7 50

Roman

Léonie Bernardini-Sjoestedt : *La barque et l'anneau* ; Nouveau Mercure. 6 »

André Couvreur : *L'Androgyne* ; Albin Michel. 6 75

Charles Derennes : *Mon gosse* ; Baudinière. 6 »

L.-H. Destel : *Desroches foot-balleur* ; Ollendorff. 4 »

Alexandre Dumas : *La Comtesse de Charny*, tomes V et VI ; Nelson. Chaque tome. 4 40

Christiane Fournier : *Adam, Eve et le serpent* ; Monde nouveau. » »

Jacques des Gachons : *La maison du passé* ; Baudinière 3 75

Charles Géniaux : *Pour la gloire* ; Flammarion. 7 »

Ludovic Halévy : *Criquette* ; Nelson. 4 50

Alexandre Kouprine : *Le caniche blanc et autres contes pour adolescents*, traduit du russe par H. Mongault. Décoré par S. Lewitzka ; Bossard. 7 50

Pierre de La Chassaigne : *L'Espagnole* ; Houzé. 6 75

Selma Lagerlof : *Le monde des Trolls*, traduit du suédois par T. Hamar. Préface d'Edouard Estaunié ; Perrin. 7 »

H.-J. Magog : *L'Ile tombée du ciel* ; Ollendorff. 4 »

François Mauriac : *Génitrix* ; Grasset (Cahiers verts n° 30). 7 50

Maurice des Ombiaux : *Une fille de Meuse* ; Kemplen. 5 »

Lucie Paul-Margueritte et Mien Tcheng : *Les contes merveilleux de la Chine*. Illustr. d'André Cottin ; Nilsson. » »

Robert Randau : *A l'ombre de mon baobab* ; Monde nouveau. » »

Gabrielle Réval : *La Ninon d'aujourd'hui* ; Flammarion. 7 »

Anton Tchékhov : *Ma vie*, récit d'un provincial, traduit du russe par Denis Roche ; Plon. 7 »

Horace Van Offel : *Les deux ingénus* ; Grasset. 6 75

Arthur Van Schandel : *Le vagabond amoureux*, traduit du néerlandais par Louis Piérard ; Edit. Gauloises, Bruxelles. 7 »

Sciences

Annuaire pour l'an 1914 publié par le Bureau des longitudes. Avec des notices scientifiques ; Gauthier-Villars. 6 »

Marcellin Berthelot : *Pages choisies* ; Crès. » »

L. Lindet : *Le lait et la science* ; Payot. 6 »

Sociologie

E. Armand : *L'initiation individualiste anarchiste* ; Edit. de l'En dehors. 8 »

Carré : *La natalité française depuis un siècle ; le mal, les remèdes* : Librairie Pasquier. » »

Corentin Guyho : *Parlementarisme et République* ; Giard. 5 »

Henri Hauser : *L'Amérique vivante* ; Plon. 5 »

Bernard Lavergne : *Les coopératives de consommation en France* ; Colin 5 »

Serge Rougmiène : *Les libérations successives* ; Figuière. 8 »

Théâtre

Les Fratellini : *Histoire de trois clowns*, recueillies par Pierre Mariel. Avec 115 dessins d'Edouard Elgingre gravés sur bois par Paul et André Baudier, 8 portraits. Préface de Jacques Copeau ; Soc. anonyme d'éditions. 10 »

Varia

Annuaire de la curiosité des Beaux-Arts et de la Bibliophilie, 1924 ; Campbell. » »

Marcel Clavié : *La réorganisation de la lecture publique en France* ; La Pensée française. 4 »

Félix Siry : *La question Berthelot-Spuller ou le trafic des livres et fournitures dans les écoles primaires publiques* ; A la Sorbonne. 2 »

Voyages

Yvonne Brémaud : *Paris notre grand' ville* Avec 12 héliogr. par Yvon ; Fischbacher. » »

Roger Dévigne : *Un continent disparu : L'Atlantide, sixième partie du monde* ; Crès. 7 »

Général Mangin : *Autour du continent latin avec le « Jules-Michelet »* Pierre Roger. 10 »

MERCVRE.

ECHOS

Un monument à Louis Pergaud. — Albert Jounet. — Prix littéraires. Le prix de cinq trillions de marks. — Milliards, billions et millions. — Le dernier propriétaire de Saint-Santin et la querelle Goncourt-Chennevières. — L'autographe daté de la « Marseillaise ». — A propos de la Conférence de Washington. — Blasco Ibañez au Japon. — Projets oubliés, projets abandonnés. — A propos d'un « projet oublié » de Barrès. — Publications du « Mercure de France ».

§

Un monument à Louis Pergaud. — Nous avons parlé de ce projet dont la revue *Franche-Comté et Monts Jura* a pris l'initiative (on sait que Pergaud naquit dans un faubourg de Besançon).

C'est probablement à Besançon même que sera érigé le monument.

Le comité se constitue. M. Georges Lecomte, président de la Société des gens de lettres, sera le président du Comité Pergaud, avec Mme Rachilde et M. Vallette comme vice-présidents, M. Charles Dornier, secrétaire, et M. Charles Léger, trésorier.

Ce dernier a déjà sollicité et obtenu une souscription de l'Académie Goncourt.

La maquette du monument sera sans doute demandée au sculpteur Bourdelle.

§

Albert Jounet. — Le poète Albert Jounet qui vient de mourir, à 60 ans seulement, était un peu oublié de la jeune génération, mais il avait joué son rôle aux beaux temps du symbolisme et du mysticisme. C'était, en effet, un mystique dans toute la force du terme et aussi dans le

bon sens du mot, car s'il y a des mystiques extravagants, il y en a par contre dont l'âme est pleine de sagesse et de sérénité magnanime. Albert Jounet était de ceux-ci. Dans la série de ses œuvres, j'en remarque plusieurs dont les titres donnent une idée du cercle dans lequel son esprit aimait à se mouvoir : *Dieu de Beauté,* 1898, *La Rédemption sociale,* 1901, *le Christ ésotérique,* 1889, *Dieu vainqueur de l'Enfer, théorie du salut final de tous,* 1902, etc. Cette idée du Rachat de Satan, qui a inspiré de si beaux poèmes à Alexandre Soumet, à Alfred de Vigny, à Victor Hugo, aurait dû tenter Albert Jounet à son tour ; il s'est contenté de la traiter en métaphysicien et théologien et nous y avons perdu un beau poème.

Car Jounet était poète et excellent poète. Ses deux nobles recueils, l'*Etoile sainte,* 1884, et *les Lys noirs,* 1888 (il signait à cette époque Alber Jhouney), qui ont été réédités en 1905 avec son nom plus simplement orthographié, chez Chacornac, quai Saint-Michel, 11, resteront parmi les œuvres remarquables de la période présymboliste. Tailhade avait tort de sourire de « Jounet ivre d'Iod-Héva », cette ivresse-là n'est pas à la portée du premier venu. A ces œuvres poétiques il faudrait ajouter les deux recueils du *Livre du jugement,* 1889 et 1892, ainsi que bien d'autres poèmes postérieurs, malheureusement non réunis en volume.

Mais la poésie n'était qu'une partie dans l'œuvre d'Albert Jounet, et peut-être attachait-il plus d'importance à ses ouvrages de doctrine comme *La Triade, le Ternaire et la Trinité,* 1902, ou *Jésus d'après l'Evangile,* 1900, qu'il écrivit pour réfuter Strada ; ou même à ses œuvres de réalisation, car, comme tous les vrais mystiques, il était hanté par la vie pratique et réelle. Il avait fondé une revue, *l'Etoile,* qui parut longtemps avec un Christ aux yeux étranges en frontispice, une *Fraternité de l'Etoile,* qui ambitionnait de créer un lien spirituel entre toutes les âmes religieuses vraiment nobles ; il avait même fondé une religion apparentée à la Gnose et dont il n'aimait guère à parler une fois qu'il fut rentré au bercail catholique. Il s'intéressait à tous les Congrès d'Humanité, à toutes les œuvres d'arbitrage international et de parlement mondial (la Société des Nations a donc en lui un précurseur véritable) et il collaborait aussi à toutes les recherches métaphysiques, à toutes les tentatives de fédération, de fraternisation, d'union des églises. Jamais il n'a abandonné ses idéals de concorde et de tolérance, ni non plus son souci d'indépendance spirituelle, et, même réconcilié avec l'orthodoxie, il garda toujours vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique une attitude de fierté droite qui lui inspira des paroles assez vives quand la bureaucratie vaticane crut devoir donner la chasse à tous les modernismes sans exception. De même en politique resta-t-il fidèle aux idées de liberté, d'égalité et de fraternité de sa jeunesse,

et les dernières pages sorties de sa plume, et que le *Monde nouveau* publia il y quelques mois, sont un *Epilogue à l'enquête sur la Monarchie* où son républicanisme démocrate et libéral s'affirme avec une hauteur de vues indéfectible et une ironie souveraine.

Albert Jounet était né à Marseille en janvier 1863. Il vécut à Marseille, à Paris et à Saint-Raphaël où il passa la meilleure partie de sa vie. Depuis une douzaine d'années il était revenu se fixer à Paris, mais, malade, menacé de cécité, marié de plus à une femme également infirme et beaucoup plus âgée que lui, il s'était consacré à son rôle de malade garde-malade et avait cessé de fréquenter les milieux littéraires, dont le genre nouveau ne lui agréait peut-être pas. Mais ses amis conservaient son souvenir et lui gardaient estime et affection. Dans un temps où il y a tant d'âmes de bile, de fiel ou de crachat, il était, lui, une âme de beauté, de lumière et d'amour, et la chose est assez rare pour qu'on jette sur sa tombe quelques-uns de ces beaux lys noirs qu'il a chantés.

H. M.

§

Prix littéraires. — Le grand prix littéraire de l'Algérie pour 1923 a été attribué à M. Gabriel Esquer pour son livre : *Les Commencements d'un empire ; la prise d'Alger* (1830), par dix voix contre quatre à M. Robert Randau.

§

Le prix de cinq trillions de marks. — Ainsi que nous le faisions remarquer dans notre dernier numéro, le jury qui doit décerner le prix de cinq trillions de marks ne se réunira que dans la seconde quinzaine de janvier. Les compétitions sont nombreuses et l'on prévoit que la lutte sera chaude.

§

Milliards, billions et trillions. — Un de nos correspondants, professeur de mathématiques, M. Angelloz-Pessey, nous fait observer, après avoir lu l'écho que nous avons donné, sous ce titre, le 1er janvier, que la numération des billions, trillions, etc., par tranches de trois chiffres, n'est guère employée qu'en France. En Angleterre, nous dit-il, on suit encore la même manière de compter qu'en Allemagne. M. Angelloz-Pessey nous propose donc de corriger les équivalence suivant le tableau ci-dessous :

Système allemand, anglais etc.	Système français.
1 million vaut......	1 million.
1000 millions valent...	1 billion.
1 billion vaut.....	1 trillion.
1000 billions valent...	1 quatrillion.
1 trillion vaut.....	1 quintillion.
1000 trillions valent...	1 septillion.
1 quatrillion vaut..	1 septillion.
etc.	etc.

D'autre part, d'après M. Angelloz-Pessey, il conviendrait de modifier ainsi la vingt-deuxième ligne de notre écho :

Ce nouveau mode de compter passa ensuite en Allemagne et en Angleterre.

et il faudrait lire à la trente-quatrième ligne :

le trillion allemand équivaut à notre quintillion, le quatrillion allemand à notre septillion, etc.

Notre correspondant ajoute qu'en piles de billets de 1000 marks (qui ont à peu près 1/5 de millimètre d'épaisseur), cinq trillions feraient environ une hauteur de 1000 kilomètres, longueur de la France du Nord au Sud.

§

Le dernier propriétaire de Saint-Santin et la querelle Goncourt-Chennevières. — Dans une étude parue ici même (*Mercure de France*, 15 juillet 1921) il a été exposé comment Edmond de Goncourt trouva sans doute l'idée de son Académie dans une fondation hypothétique qu'avait imaginée à Bellesme (Orne), en 1873, le marquis Charles-Philippe de Chennevières-Pointel, directeur des Beaux-Arts, fondation dont Edmond de Goncourt avait été nommé l'un des dix membres par M. de Chennevières, lequel, pour la circonstance, avait pris le pseudonyme de Saint-Santin, nom de la propriété qu'il possédait à Bellesme.

L'étude publiée par le *Mercure* décrivait cette gentilhommière, dont l'un des bâtiments, bastion de l'ancien rempart de la ville, date de 1555.

A la mort du marquis de Chennevières la propriété devint la résidence de sa fille qui épousa un magistrat, M. Joseph de Trémaudan.

Ce dernier propriétaire de Saint-Santin vient d'y mourir, à l'âge de 78 ans.

Il appartenait à une vieille famille bretonne dont les armes sont « de gueules à une levrette passant d'argent accompagnée, en pointe, d'une molette de même ».

Il avait fait ses études à Paris où il avait souvent rencontré Goncourt chez M. de Chennevières (64, boulevard Saint-Michel). Ses souvenirs étaient demeurés très nets, aussi s'était-il plu à les écrire.

En 1921, il avait bien voulu nous en communiquer quelques fragments qui traitaient des causes de la brouille survenue vers 1875, entre MM. de Goncourt et de Chennevières. Nous les reproduisons ci-dessous :

Chennevières entretenait des relations amicales avec Goncourt depuis 1850. L'amitié datait donc de 35 ans et plus. Elle fut rompue brusquement en 1875, à la suite d'incidents soulevés dans une séance où de Chennevières en qualité de Directeur des Beaux-Arts présidait une commission ayant un mandat officiel

[il s'agissait de la Commission qui organisait, à Paris, une exposition des musées de province].

De Goncourt, qui détestait les cérémonies d'apparat, fut horripilé de voir de Chennevières pontifiant en tenue correcte et officielle ; quelques-unes de ses idées n'ayant pas été acceptées, de Goncourt s'emporta au point de traiter de *budgétivores* les membres de la commission et de quitter la salle en faisant fortement claquer la porte. Chennevières était assez rancunier et ne supportait pas sans amertume les plaisanteries de Goncourt... Il y avait aussi entre lui et de Goncourt une rivalité en fait de collections de dessins du XVIIIe siècle qu'ils recherchaient l'un et l'autre avec acharnement.

Telles furent les causes de la brouille dont la partie du journal de Goncourt inédite s'occupe vraisemblablement, ainsi que de la correspondance acrimonieuse qui suivit la brouille.

Notons que, dans le *Journal des Goncourt* publié, on trouve trace de cette brouille : le 4 janvier 1874, Edmond de Goncourt parle sans enthousiasme de cette commission où il a accepté « de se laisser fourrer » ; et, le 29 janvier 1875, il annonce sa rupture avec tous ces « mielleux bonshommes, tous ces administratifs littérateurs » qui, dit-il, lui inspirent « presque un dégoût physique ».

Le dernier propriétaire de Saint-Santin, M. Joseph de Trémaudan, avait également occupé ses loisirs à des recherches historiques, en particulier sur sa famille. Il a été inhumé dans le caveau de celle-ci, à Redon (Ille-et-Vilaine). — L. DX.

§

L'autographe daté de la « Marseillaise ». — Dans son article sur *La Marseillaise et Rouget de l'Isle*, M. L. Thuasne écrit (*Mercure de France*, 15-XII-1923, p. 601) qu'il n'existe pas d'autographe daté de la *Marseillaise* établissant son antériorité sur l'édition de Ph.-J. Dannbach et que, par suite, c'est cette dernière qui « doit être considérée comme étant l'original ». L'original daté de la célèbre composition existe parfaitement et a été reproduit en fac-similé le mardi 6 juin 1911 au n° 136 — numéroté par erreur 126 — du *Journal d'Alsace-Lorraine* de Léon Boll, par Boll lui-même. Boll tenait cet autographe d'un industriel bien connu de Sentheim — le « Masmünster » des Boches, — M. René Bian, mais le propriétaire en était alors le beau-frère de ce dernier, M. Gabriel Chabert. La précieuse pièce, pieusement conservée dans cette famille de patriotes alsaciens, provenait, sans interruption dans la transmission, d'une grand'mère de la femme de M. Bian, vieille dame nommée Mme Parcelet-Morny, à laquelle Rouget de l'Isle l'avait remise le jour même où l'hymne fut chanté chez le maire Dietrich, comme à une amie, avec laquelle il faisait parfois, à Strasbourg, de la musique.

Ancien collaborateur de Boll dans le journal duquel j'ai écrit, précisément, en 1911, les articles des n°s 174 et 190 sur Rouget, — j'ai

été mis par lui au courant de la question et mes souvenirs sont parfaitement exacts. — C. P.

§

A propos de la Conférence de Washington. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 30 décembre 1923.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 15 décembre 1923, à propos d'un article de moi paru dans le *Mercure* du 15 octobre 1923, M. Jean Norel fait observer que si la France à Washington « s'était présentée avec une flotte double... l'accord préalable, au lieu d'un concert à trois (Angleterre, Etats-Unis, Japon) aurait eu lieu à quatre... Rien n'aurait été changé. »

Mais si ! Comme il le dit lui-même, il y aurait eu *la France en plus*, dans le concert des puissances discutant les accords et y prêchant des avantages personnels ; la France n'aurait donc pas été traitée en mineure et c'est précisément ce que j'avais montré.

M. Jean Norel veut me faire dire que les Etats-Unis et l'Angleterre avaient intérêt à empêcher la France de construire des navires de 35.000 tonnes. Je n'ai jamais écrit cela.

J'ai assez fait ressortir, je crois, que la France avait été mise à l'écart des discussions à ce sujet ; je n'ai indiqué (p. 319 à 321) que les raisons techniques générales des Anglais, des Américains et des Japonais, raisons très indépendantes de la situation de la marine française, considérée comme secondaire et digne seulement d'un examen ultérieur. Quand j'ai traité la question des grands navires de combat j'ai même dit textuellement (p. 326) : « Les Français et les Italiens, non admis à la discussion, et mis simplement en face des décisions prises, ne pouvaient qu'acquiescer : ils n'avaient encore jamais construit de navires aussi grands, et de longtemps l'état de leurs finances leur interdisait d'y penser, ils n'avaient peut-être pas étudié le problème à fond. »

Parce qu'ils avaient des difficultés à les suivre dans l'accroissement (jugé nécessaire par les experts) des dimensions du navire de bataille, les Anglais et les Américains, surtout, pensaient *aux Japonais*.

Enfin, il est certain que, dans tous les pays, les ports de guerre (et autres installations maritimes) sont construits pour des navires d'un tonnage déterminé qui est le tonnage admis comme probable dans le proche avenir. Quand les dimensions des navires augmentent trop, il faut pouvoir agrandir ces ports ou pouvoir en créer d'autres. Je montrais (p. 321) que les Anglais ne pouvaient le faire entre Gibraltar et l'Egypte. Les Français et les Italiens pourraient certainement le faire sur leurs côtes : pas à Lorient, Rochefort ou Brindisi, sans doute, mais ailleurs ; et à Brest même, des travaux importants, que la guerre a interrompus, avaient été prévus dans ce but.

Je n'ai pas voulu établir une thèse, mais exposer objectivement des faits, et je crois qu'ils subsistent.

Croyez, etc.

ANDRÉ COGNIET.

§

Blasco Ibanez au Japon. — Nous sommes à même de rappor-

ter ici que D. Vincente Blasco Ibañez, qui s'est embarqué le 20 octobre dernier, après un court séjour à Paris, pour New-York, où il devait prendre part à une excursion autour du monde, organisée par un groupe de touristes à bord du yacht *Franconia*, de 20.000 tonnes, se trouvait au Japon pour la Noël. Arrivé le 24, il a d'abord visité le théâtre du dernier cataclysme, Yokohama et Kamukura, et est entré à Tokio le 25. Là, le personnel et les élèves de l'Académie des langues, de concert avec les membres du Corps diplomatique hispano-américain et divers artistes et écrivains, le convièrent à la fête japonaise à Koo-yoo-kan Une conférence qu'il fit le soir du 25, sous le patronage du journal *Hochi*, a exalté la puissance de reconstruction du peuple japonais, supérieur — selon l'orateur — aux forces destructrices de la Nature. Puis, il y eut un banquet en son honneur à l'Hôtel Impérial.

Après avoir visité Nikko, Kioto, Nara et Kobe, le romancier espagnol passera, avec les autres touristes, en Corée et en Mandchourie, puis à Péking et à Shangaï, où les excursionnistes se rembarqueront. Cette tournée sera terminée au prochain printemps. A l'occasion de son séjour au Japon, la presse de Tokio a publié sa photographie et des notices biographiques, ainsi que quelques commentaires sur ses œuvres. On dit même que la visite de M. Blasco Ibañez au Japon aura pour conséquence l'érection d'une statue commémorative du débarquement de Rodrigo de Vivera, gouverneur des Philippines, le premier Espagnol qui ait mis les pieds en pays nippon, en 1609. — C. P.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — Pour celui-ci, il conviendrait d'ajouter « projet abandonné après essai »; mais l'essai donna des résultats assez cocasses pour qu'il mérite d'être rappelé.

En juillet 1891, l'administration de la Bibliothèque Nationale, sur la demande du public, plaça, à l'entrée des salles de travail, un « registre pour l'inscription des demandes ou des offres de collaboration portant sur les collections de la Bibliothèque ».

Malheureusement cette dernière condition ne fut pas respectée et les mentions portées sur le registre firent bientôt la joie des journaux, sinon celle de l'administration.

On y relevait :

Une offre de vendre un roman de cape et d'épée pouvant former un beau volume de 500 pages; l'acquéreur pourrait signer; discrétion assurée.

Un mathématicien offre la vente d'une découverte géométrique.

Un médecin demande à voyager avec famille ou personne seule, en Italie, en Grèce ou ailleurs.

A vendre une quittance de 150 livres donnée pour une saignée au bras de la Dauphine, le 14 juillet 1688.

On demande un projet de statuts pour une banque hypothécaire.

On demande collaborateur avec petit apport pour journal spécial destiné à un grand succès.

Un capitaine demande à être secrétaire d'homme politique.

On offre, au prix de 6 francs, un ouvrage au titre croustillant.

« Croustillant » pour « croustilleux » ! Bien que l'administration de la Bibliothèque restât étrangère aux indications portées sur ces feuillets, cette dernière mention dut l'indigner particulièrement. Quoi qu'il en soit, pour cette cause ou pour une autre, le registre ne tarda point à disparaître. — L.DX.

§

A propos d'un « projet oublié de Barrès ». — On nous écrit :

Paris, le 31 décembre.

Est-il permis de compléter l'entrefilet paru dans le numéro 613 du *Mercure* sous la rubrique « Projets oubliés » ?

Barrès, à la fin du *Jardin de Bérénice*, a mis une note, p. 329, dans laquelle il explique pourquoi il a changé le titre du 3e volume du « Culte du moi ».

Il n'en reste pas moins que *Qualis artifex pereo* reste le sous-titre et le thème du chapitre le plus important, sinon le plus agréable de l'ouvrage.

A. G.

§

Publications du « Mercure de France ». — CHOIX DE POÈMES de Francis Vielé-Griffin, avec une Étude de Jean de Cours et une Bibliographie. Portrait de l'auteur par Theo Van Rysselberghe. Vol. in-16, 7 fr. 50. Il a été tiré 150 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 150, à 15 francs.

PREMIERS ET DERNIERS VERS, par Charles Guérin. Vol. in-16, 7 francs. Il a été tiré : 13 ex. sur vieux japon à la forme, numérotés à la presse de 1 à 13, à 75 francs ; 149 ex. hollande van Gelder, numérotés à la presse de 14 à 162, à 35 fr. ; 275 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 163 à 437, à 15 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.